

# ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

Sciences historiques et philologiques

***LES « DISCORSI DI GUERRA DIVISI IN CINQUE LIBRI »  
DE ASCANIO CENTORIO DE GLI HORTENSII***

*Un penseur de guerre italien du XVI<sup>e</sup> siècle*

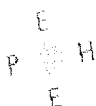
Mémoire présenté par le  
**Commandant Giovanni PARMIGGIANI**  
(Armée Italienne)

Sous la direction de M. Hervé COUTAU-BÉGARIE

Directeur d'études

*Conférence « Histoire des Doctrines Stratégiques »*

*Diplôme d'Etudes Approfondies  
« Méthodes de l'Histoire, de l'Archéologie et de l'Histoire de l'Art »*



Juin 2002

**LES « DISCORSI DI GUERRA » DE ASCANIO CENTORIO DE GLI HORTENSII**

*Un penseur de guerre italien du XVI<sup>e</sup> siècle*

**SOMMAIRE**

**INTRODUCTION**

*Le XVI<sup>e</sup> siècle et l'Italie*

*Le style de la guerre au XVI<sup>e</sup> siècle*

**Les « Discorsi di Guerra del Signor Ascanio Centorio  
divisi in cinque libri. »**

*« Discorsi di Guerra, del Signor Ascanio Centorio divisi in cinque libri. Nel primo si contiene l'officio d'un generale d'essercito, Nel secondo, l'ordine del medesimo per espugnare una Provincia. Nel terzo, si tratta della qualita' del Mastro di campo ; Nel quarto, del modo che deve tenere una citta' ch'aspetta l'assedio ; E nel quinto, sotto diversi capi si contengono molte cose appartenenti all'arte della militia. »*

*Ascanio Centorio de gli Hortensii : vie et bibliographie*

*Structure de l'ouvrage*

*Les cinq livres*

## INTRODUCTION

*« Fra ferri ignudo e sol di cor armato,  
con l'altèro inimico a fiera fronte,  
quanto è 'l valor d'Italia hai dimostrato.*

*Diffeso hai il vero e vendicate l'onte,  
e l'ardir orgoglioso hai superato;  
fatte hai le forze tue più aperte e cònte.*

*Forse seran men pronte  
le voglie di color ch'a simil gioco  
inanzi al fatto avean un cor di foco. »*

*Ludovico ARIOSTO  
« CANZONI », (XXXVIII).*

## INTRODUCTION

Le seizième siècle a été une période particulièrement mouvementée dans l'histoire de l'Europe. Au cours de la première moitié de ce siècle, l'unité de l'Eglise catholique s'est fracturée. Les horizons de la connaissance humaine s'élargirent brusquement par la découverte du nouveau monde, où l'océan Atlantique va devenir la mer méditerranée de la nouvelle civilisation occidentale. La Renaissance prit de l'ampleur, libérant la pensée de l'homme. Une nouvelle perception du monde stimule, par toute l'Europe, cette Renaissance du goût et de la pensée antique, déjà bien avancée en Italie. L'Espagne de Charles Quint devient la principale force motrice de l'histoire européenne. La péninsule italienne, morcelée en Etats et principautés, est parcourue d'une nouvelle énergie animée par la Renaissance et prend une part très active aux événements qui agitaient l'Europe.

L'idée selon laquelle le XVI<sup>e</sup> siècle est le début d'une nouvelle phase dans l'histoire européenne et mondiale a déjà donné naissance à beaucoup d'ouvrages, et probablement ne recevra-t-elle jamais de réponse convaincante pour tous.

La première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle est l'époque d'un débat de fond sur les armes. Entre une cavalerie dont l'importance est moindre, une infanterie qui monte en puissance pour devenir la reine des batailles, une artillerie ponctuellement efficace, des formes de recrutement qui hésitent entre les volontaires nationaux et des mercenaires étrangers, l'art de la guerre fait davantage l'objet d'une ample réflexion théorique que de formidable progrès pratique. Cependant, les transformations et les évolutions de la technique des armes furent également importantes pour transformer progressivement les Etats. Désormais, il devient évident que seules les monarchies peuvent engager les énormes dépenses nécessaires pour renouveler les fortifications ainsi que pour assurer et la construction et le maintien d'un parc d'artillerie digne de ce nom. La plus haute aristocratie, qui auparavant pouvait rivaliser militairement avec le monarque, était obligée de servir le Roi avec plus de fidélité. De plus, elle devait servir la couronne dans les armées royales, y compris dans l'infanterie, arme plus humble d'origine, qui en était devenue le cœur.

Le XVI<sup>e</sup> siècle est considéré par certains comme celui d'une révolution dans les techniques et la tactique de l'art militaire, et pour d'autres comme une période de simple évolution des techniques précédentes qui ne va pas jusqu'à une réelle révolution. Les premiers soutiennent l'idée qu'il y a eu une mutation d'une telle envergure, qu'elle a transformé l'art militaire du moyen Age et fait apparaître l'age Moderne. La deuxième école parle d'une évolution progressive et lente qui a montré ses premiers effets d'envergure pendant les guerres d'Italie et qui a commencé avec l'augmentation progressive du rôle de l'infanterie sur les

champs de bataille, avec le carré suisse d'abord, et le *tercio* espagnol ensuite. Elle s'est poursuivie avec l'évolution de l'artillerie et de ses capacités dans les sièges ; enfin la diminution de la cavalerie lourde et de sa place dans les armées de plus en plus nombreuses et « populaires ».

Entre le 1494 et le 1559 la Péninsule devient la région d'Europe où les puissances européennes, alliés aux Etats italiens, conduisent des guerres sans fin que personne ne peut vraiment gagner ni perdre. Les guerres d'Italie menées par Charles VIII semblent révéler une insuffisance militaire des Etats et principautés italiens. Beaucoup d'historiens ont parlé de crise militaire italienne. Pourtant, s'agissait-il vraiment d'une crise ? L'art militaire italien était-il vraiment inférieur aux autres, pour subir tant d'échecs du fait de la présence des forces étrangères sur ses territoires ? Charles VIII sût mener une rapide conquête en Italie, néanmoins, il fut également prompt à fuir la Péninsule et incapable de conserver ses conquêtes. Dans la réalité, cette promenade du monarque français a plutôt montré la rencontre de deux façons différentes de concevoir la guerre. Selon l'historien *Piero Pieri*, les armées professionnelles italiennes de l'époque représentaient réellement un élément d'élite, et les défaites qu'elles ont subies ne rendaient compte ni de leur expertise ni de leur valeur. Il souligne qu'il n'y a pas de grande victoire militaire qui ne soit liée au nom d'un grand Général italien : Agnadel au *Trivulzio*, Garigliano et Marignan à l'*Alviano*, Cérignole, La Motta et la Bicoque à *Prospero Colonna*, Romagnano Sesia et Pavie au demi-italien *Marquis de Pescara*. L'Italie dans sa dimension étatique a été battue sur le terrain mais, au niveau technique, elle a apporté une contribution de premier ordre. L'infanterie légère, la cavalerie légère, l'artillerie, les fortifications permanentes et celles du camp, les formes les plus évoluées de la stratégie d'usure, la contribution doctrinale et scientifique tant dans le champ de technique que dans le champ stratégique et tactique et, enfin, dans les nouvelles espèces des milices paysannes : là est contribution de l'art militaire terrestre italienne à l'art de la Renaissance, selon l'historien italien.

L'idée selon laquelle la Renaissance italienne n'a pas porté ses fruits sur le plan militaire, paraît désormais démentie par l'analyse des ouvrages traitant de sujets militaires, qui ont été édités sur les Etats de la péninsule au XVI<sup>e</sup> siècle. La chose surprenante est que, à partir des guerres d'Italie la littérature militaire italienne a connu un développement sans précédent et sûrement incomparable en Europe à l'époque. Les penseurs de guerre italiens ont eu une production littéraire sur les choses de la guerre, en matière de réflexion et de rationalisation des différents aspects de l'art militaire, d'une ampleur sans précédent. On peut considérer que ces ouvrages s'adressent surtout à un public technique et intéressé par la rationalisation de l'art de Mars. Il est assez réducteur de penser que ces livres furent publiés comme médicament de l'esprit par une aristocratie blessée par des guerres horribles, conduites sur le territoire italien par des puissances étrangères.

Dans la production des ouvrages sur les choses de la guerre du XVI<sup>e</sup> siècle, le Milanais *Ascanio Centorio de gli Hortensii* constitue un exemple typique et représentatif de l'écrivain de l'époque. Soldat, poète cultivé, écrivain, cet auteur représente symboliquement l'écrivain éclectique de l'époque.

Ce mémoire, après une introduction sur le contexte culturel, politique et militaire de l'époque, se focalise sur l'ouvrage, que l'on peut dire de synthèse, que Centorio a réalisé sur la guerre les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* ». L'étude des ouvrages de l'auteur Milanais, comme pour ceux de ses contemporains, a été faite sur des copies originales présentes à la Bibliothèque Nationale de France, salle des livres rares, site François Mitterrand.

## 1.1. LE XVI<sup>e</sup> SIECLE ET L'ITALIE : ASPECTS CULTURELS.

A partir du XV<sup>e</sup> siècle, l'art italien tendit à s'affranchir des traditions du moyen âge ; d'une part, il se libéra de la tutelle de l'église, d'autre part, il s'inspira des modèles antiques. Les penseurs se sentirent alors « renaître » et se crurent plus proches de l'homme. Ce fut Vasari qui en 1550 a utilisé le premier le fameux terme de *rinascita*, la Renaissance, pour décrire la nouvelle lumière illuminant l'art, depuis sa rupture avec son long assujettissement à l'art gothique et byzantin<sup>1</sup>. Quand on parle de la Renaissance italienne, on se réfère à la période de l'histoire où les Italiens recommencèrent à s'intéresser à l'antiquité classique. Ils ont redécouvert cette période en manifestant une nouvelle charge d'énergie et d'intelligence créatrices dans tous les différents champs du savoir humain. Le monde classique revint à une nouvelle vie, et ses canons esthétiques, philosophiques, littéraires et architecturaux furent l'inspiration des artistes et penseurs italiens de l'époque. Créée par les humanistes italiens, la notion d'une résurrection des lettres et des arts grâce à l'antiquité retrouvée a été assurément féconde, comme le sont tous les manifestes que lancent au cours des siècles de jeunes générations conquérantes. Elle signifiait jeunesse, dynamisme, volonté de renouveau<sup>2</sup>.

La période englobant classiquement la Renaissance, pour les historiens de l'art, s'étend du XV<sup>e</sup> siècle jusqu'à la mort de *Raffaello Sanzio* en 1520, mais nous étendrons cette période jusqu'à la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, selon l'interprétation des chercheurs modernes qui tendent à en prolonger la durée. C'est une époque où les artistes et les écrivains ont débordé d'activité. C'est aussi celle de la découverte du Nouveau Monde et de l'implantation des Européens hors d'Europe. Ce fut encore une période marquée par plusieurs progrès techniques, dont le plus important fut l'imprimerie<sup>3</sup>.

L'un des traits essentiels de la Renaissance italienne est sa prodigieuse fécondité. A aucun moment de l'histoire on ne compte, en un même pays, pareille abondance d'artistes de premier ordre. Pendant les XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles naquirent et vécurent dans la péninsule italienne plus de deux cents artistes majeurs. Du moins ces hommes exceptionnels furent-ils estimés par leurs contemporains autant que le méritait leur génie. Néanmoins, il existe beaucoup d'artistes et de penseurs moins connus du grand public mais qui ont beaucoup

---

<sup>1</sup> J. HALE, *The civilization of Europe in the Renaissance* ; London, 1993 (p. 587).

<sup>2</sup> J. DELUMEAU, *La civilisation de la Renaissance* ; Les éditions Arthaud, Paris, 1984 (p. 7).

<sup>3</sup> J. DELUMEAU, *Une histoire de la Renaissance* ; Librairie Académique Perrin, Paris, 1999 (p. 19).

participé au développement culturel et artistique de cette époque. A titre d'exemple, au cours de les mêmes soixante-dix premières années du XVI<sup>e</sup> siècle, l'ensemble des habitants de la péninsule italienne presque tout entière, du simple artisan jusqu'au Prince, s'enthousiasmait pour les œuvres d'art et la beauté.

En même temps que l'Italie fût parcourue, sur tout son territoire, par des armées italiennes et étrangères, et tandis qu'il y avait des sièges et des batailles un peu partout, on édifiait des *palazzi*, bâtiments magnifiques, des églises merveilleuses et des statues splendides. Des œuvres d'art formidables furent réalisées dans tous les domaines. Ce fait peut paraître paradoxal, mais la fragmentation de l'Italie en petits et moyens Etats et en principautés favorisa le développement de la pensée, des arts et de la littérature. Tandis qu'en France, en Espagne en Angleterre il y avait une capitale unique, où se trouvaient la cour, le souverain et les banquiers, en Italie, il y avait plusieurs Etats et de nombreuses cités seigneuriales. Chaque Etat avait une capitale, et dans les « Cités-États » les deux coïncidaient. Chacun de ces centres avait une cour où la culture s'est formidablement développée et, l'on peut dire, qu'ils ont tous ainsi contribué à la richesse de la Renaissance italienne. Dans les différents Etats et principautés italiennes, éprises de luxe et de beauté, tous ceux qui en avaient les moyens voulaient avoir des palais, des statues, des tableaux et donner des fêtes splendides dans un magnifique décor. Ce fut l'époque des Mécènes les plus généreux et les plus intelligents. Ainsi protégés par les grands, admis dans leur intimité, les artistes purent tenir dans la société une place qu'ils n'avaient jamais eue jusque-là. Cette époque fut marquée par le goût du beau et l'amour du luxe et entraîna un magnifique développement des arts décoratifs, ou arts mineurs : tapisserie, orfèvrerie, céramique, émaillerie, ciselure, art du meuble. Un casque, une épée, une coupe, une armure, une arquebuse furent souvent de splendides œuvres d'art. Ce qu'il y a de nouveau pendant les deux siècles de l'hégémonie italienne en matière de culture, c'est justement, à côté des célébrations des personnalités, cette attention au travail des praticiens, cet intérêt pour les techniques<sup>4</sup>.

L'influence de la Renaissance italienne se fit naturellement sentir en dehors de l'Italie et influença le développement des beaux-arts dans le reste de l'Europe. L'expansion de ces nouvelles idées s'explique par la présence d'un milieu culturel prêt à les recevoir. Durant les premières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle, la civilisation aristocratique et ostentatoire de l'Italie se répand au loin. Les milieux aristocratiques Européens, favorables déjà à l'humanisme, ont dû faire bon accueil à un art et à une façon de vivre dont personne ne niait le raffinement. Les villes, en raison de leur richesse comme de leur orgueil, ont été automatiquement des centres d'accueil<sup>5</sup>. Nombreux furent les artistes européens qui firent le « voyage d'Italie ». De même, beaucoup d'artistes italiens furent appelés, ou se

---

<sup>4</sup> E. GARIN, *L'Homme de la Renaissance* ; Editions du Seuil, Paris, 1990 (p.249).

<sup>5</sup> F. BRAUDEL, *Le Modèle Italien* ; Les éditions Arthaud, Paris, 1980 (p.85).

rendaient, à l'étranger pour travailler. Par exemple, de nombreux Italiens viennent vivre à la cour du Roi de France et les mariages diplomatiques, comme celui de Catherine de Médicis avec Henri II, amènent à la cour du Roi de France beaucoup d'intellectuels, d'artistes et de scientifiques transalpins. La cour du Roi de France se raffine en « s'italianisant ». Cette influence culturelle se reflète nécessairement dans la langue française. De milliers de mots italiens pénètrent le Français, notamment des termes relatifs à la guerre (canon, alarme, escalade, cartouche, etc.), à la finance (banqueroute, crédit, trafique, etc.), à l'art (coloris, profil, miniature, belvédère, appartement, balcon etc.) sans parler des domaines du vêtement, de l'alimentation, de l'équitation, de la musique, et de tant d'autres encore.

Pour le vocabulaire militaire français, la plupart des emprunts datent de l'occupation française du Piémont en 1544 et de la réorganisation de l'armée par François I<sup>er</sup> sur le modèle italien, en vue des hostilités contre Charles Quint. Parmi les étymologies italiennes, nous trouvons bataillon, de l'Italien *battaglione*, Colonel de *Colonello*, caporal de *caporale*, escarmouche de *scaramuccia*, escopette de *schioppetto*, espion de *spione*, mousquet de *moschetto*, sentinelle de *sentinella*, soldat de *soldato* et beaucoup d'autres. La part de l'Italie dans ce vocabulaire fût telle, qu'elle provoqua les protestations d'Henri Estienne qui ne se priva pas de dénoncer ces abus dans ses célèbres dialogues.<sup>6</sup>

S'il est vrai qu'on connaît très bien la réalité de la dimension artistique de la Renaissance italienne, on n'est pas habitué à souligner en même temps la résurgence et l'épanouissement des arts militaires tant au niveau pratique que doctrinal. Il est nécessaire aussi de se souvenir qu'en cette époque très riche, tant de guerres que de développement culturel, un nouveau type d'homme italien était né : l'homme de la Renaissance. Ces hommes furent en même temps soldats et religieux, artistes et navigateurs, guerriers et écrivains. Il y avait une riche multitude d'hommes qui furent habiles, en même temps, à utiliser l'épée, la plume et le pinceau. *Benvenuto Cellini*, écrivain, bijoutier, sculpteur et soldat, en est un bon exemple : il contribua à la défense du château Saint Ange pendant le siège de Rome de 1527. On lui attribuera, du reste, un chanceux coup d'arquebuse qui tuera le grand *Connestabile*, Connétable, lorsqu'il guidait la charge des lansquenets à l'assaut des murailles de Rome. On peut citer également, le Pape *Jules II*, homme d'Etat, religieux et en même temps soldat en première ligne au siège de Mirandole, où il dirigera les tirs de l'artillerie et entrera à cheval dans la ville conquise<sup>7</sup>. Le goût du risque, de l'aventure et de l'innovation

---

<sup>6</sup> AA.VV, *L'homme de guerre au XVI<sup>e</sup> siècle* ; Université Saint-Etienne, 1992 (p.358).

<sup>7</sup> T. ARGIOLAS, *Armi ed eserciti del Rinascimento italiano* ; Newton Compton, Rome, 1991, (p.12).

caractérise ces hommes qui vivent dangereusement et voient chaque jour remettre en question les fondements de leur société et les bases de leurs croyances<sup>8</sup>.

En 1494, au début des guerres d'Italie qui ensuite s'élargirent à toute l'Europe, la Renaissance italienne était dans sa phase culminante, la plus splendide de sa prodigieuse création. En 1559, à la fin de cette épuisante guerre entre la France et la puissance espagnole Habsbourgeoise, sa parabole créatrice pouvait être considérée comme conclue<sup>9</sup>.

## 1.2. LE XVI<sup>e</sup> SIECLE ET L'ITALIE : ASPECTS POLITIQUES.

Le résultat des féroces conflits italiens des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles est un système d'Etats transalpins constitué des puissances territoriales principales, les Etats régionaux, et d'une constellation de petites unités politiques, autonomes, avec des étendues de territoire variables, leurs propres institutions, et la possibilité d'exercer une autorité politique et militaire indépendante<sup>10</sup>. Au XVI<sup>e</sup> siècle l'Italie se présente morcelée en entités étatiques hétérogènes par leur dimension et leur puissance.

Au *Cinquecento* la péninsule italienne tient encore un rôle économique prépondérant, surtout lié à l'exploitation du commerce en Méditerranée. L'Italie est riche. La lutte pour le contrôle de l'Italie est, par conséquent, déterminante. A partir de cette période, cette caractéristique détermine désormais une nouvelle dimension d'affrontement entre les Etats : la lutte pour l'hégémonie continentale. Cette évolution caractérisera la vie politique et militaire de l'Europe, en tenant compte de protagonistes et d'adversaires différents, jusqu'à l'époque contemporaine.

La fin de la prépondérance italienne dans la Méditerranée fut accélérée par l'invasion française de l'Italie en 1494. Le morcellement politique de la Péninsule et ses conflits intérieurs qui, traditionnellement suscitent l'appel des différents Etats et principautés italiens à l'étranger, facilitent les interventions françaises.

---

<sup>8</sup> I. CLOULAS (coordonné par), *L'Italie de la Renaissance, Un monde en mutation 1378-1494* ; Librairie Arthème Fayard, Paris, 1990 (p.29).

<sup>9</sup> E. PONTIERI, *Le lotte per il predominio Europeo tra la Francia e la potenza Hispano-Asburgica (1494-1559)* ; Vallardi Commissionaria Editoriale, Milano, 1972 (p.304).

<sup>10</sup> P. CONTAMINE, *Guerre et concurrence entre les Etats européens du XIV<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècle* ; PUF, Paris, 1998 (p. 42).

Dans une certaine mesure, les guerres d'Italie représentent une continuation et une accélération de la dynamique séculaire de l'intense compétition italienne<sup>11</sup>. La vraie cause de ces guerres est, de toute évidence, le fractionnement et la faiblesse politique de la Péninsule. Faute d'avoir réalisé son unité l'Italie s'offre comme une zone d'accès facile. Les gros Etats s'apprêtent à y dévorer les petits, ils courent tous vers l'Italie florissante : les Français, les Espagnols, les Impériaux<sup>12</sup>.

Quelque chose d'irréparable s'était produit lorsque le Roi de France, Charles VIII, avait fait irruption en Italie : c'en était fini des rencontres peu sanglantes, des campagnes interminables ponctuées de ballets diplomatiques. Le doux jardin clos, *hortus conclusus*, auquel s'étaient accoutumés les Princes italiens était dévasté et mis sens dessus dessous. La guerre n'était plus un passe-temps ou le moyen d'occuper des mercenaires pas trop turbulents : elle était devenue l'instrument principal d'une lutte politique pour l'hégémonie à l'échelle européenne, et devait être prise en compte comme une activité indépendante, autonome par rapport à la politique, à la diplomatie, et autres<sup>13</sup>.

Les richesses de l'Italie servent à financer et alimenter des guerres qui se font à ses dépens, soit que les Etats italiens prêtent directement de l'argent à leurs envahisseurs, soit que le luxe de sa civilisation la désigne comme terre de rapines. Les talents, les forces et l'art militaire italiens sont exploités par les étrangers et profitent aux armées d'occupation<sup>14</sup>.

Les guerres dites d'Italie, qui furent des guerres pour la conquête de la Péninsule, commencèrent par l'appel du Duc de Milan, Ludovic "le Maure", au Roi de France. Charles VIII répondit positivement en pensant encadrer la conquête de l'Italie en un plus ample et ambitieux projet d'expansion dans la Méditerranée jusqu'à Byzance.

Les ambitions françaises sur l'Italie furent également justifiées par les droits que Charles VIII et Louis XII firent valoir sur Naples et sur Milan en tant qu'héritiers respectifs des maisons d'Anjou et d'Orléans-Visconti. La facilité avec laquelle le Roi de France conquiert l'Italie poussa les plus grands Etats et principautés italiens à former, avec l'Espagne et l'Empire, une coalition anti-française. Charles VIII doit alors céder devant la *Sainte Ligue* des Princes italiens.

---

<sup>11</sup> P. CONTAMINE, *Guerre et concurrence entre les Etats européens du XIV<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècle* ; *op. cit.* (p. 42).

<sup>12</sup> F. BRAUDEL, *Le Modèle Italien* ; *op. cit.* (p.64).

<sup>13</sup> F. CARDINI, *La culture de la Guerre, X<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècle* ; Editions Gallimard, Paris, 1992 (p. 82).

<sup>14</sup> F. VERRIER, *Les armes de Minerve, L'Humanisme militaire dans l'Italie du XVI<sup>e</sup> siècle* ; PUP, 1997 (p.13).

Louis XII, plus prudent et allié de nombreux Princes italiens et de Suisses, occupa Milan à deux reprises (1499 et 1500), ainsi que Naples, mais ses forces furent chassées du royaume dès 1504. Plus modeste, François I<sup>er</sup> limita ses ambitions au milanais. Il l'obtendra en 1515 après la bataille de Marignan. Après la bataille de la Bicoque en 1522 et, plus encore après Pavie en 1525 où il fut battu et fait prisonnier, il dû renoncer à ses prétentions.

En 1519 fut élu « Saint Empereur Romain » Charles Quint, déjà Roi d'Espagne et seigneur des Pays-Bas (1516), et chef de la maison de Habsbourg (1519). Une telle concentration de pouvoir résulte d'une part, de calculs politiques (politique matrimoniale) et, d'autre part, du hasard (en dix ans tous les prétendants au siège impérial sont morts). Les possessions hétérogènes de Charles Quint s'étendirent de l'Amérique centrale au centre de l'Europe. Il gouverna dans le sens d'une mission impériale religieuse : la pacification et l'unification de la chrétienté tout entière sous son sceptre, et la lutte contre l'infidèle. Comme Saint Empereur Romain, jouissant d'un nom chargé d'un sens prophétique, Charles Quint put utiliser à plein le contenu eschatologique du credo messianique<sup>15</sup>. En considérant sa tentative de faire ressusciter l'ancienne idée du Saint Empire Romain, Charles Quint apparut comme le dernier des grands souverains du moyen âge. Son action fut également moderne, par son habileté à imposer un système administratif et fiscal largement efficace. L'Empereur rêva d'unifier les Etats allemands et de diminuer les libertés germaniques. Menaçant pour les Princes allemands, il l'était plus encore pour la France, qui faisait obstacle à la réunion de ces deux morceaux d'Europe à l'Est et à l'Ouest. En 1521 commence avec la France le premier de quatre conflits qui, avec des hauts et des bas, opposeront l'Empereur au Roi François I<sup>er</sup> pendant plus de vingt ans. Charles Quint mena contre François I<sup>er</sup> et Henri II une guerre qui devint générale quand la France s'allia aux Ottomans et aux protestants. A la fin de ces confrontations, Charles Quint accepta que l'Empire restât électif et accorda la liberté de culte aux protestants. En Allemagne, il perdit la bataille à cause de la fragmentation politique<sup>16</sup>.

En 1555-56 l'Empereur abdiqua et partagea ses territoires entre son fils Philippe II (qui reçut l'Espagne, les territoires espagnols d'Italie, la franche comté, les Pays Bas et le Nouveau Monde) et son frère Ferdinand I<sup>er</sup> (qui obtint la Bohême, les territoires autrichiens et le titre d'Empereur). Le projet de Charles Quint échoua pour trois obstacles majeurs : l'hostilité de la France, nation déjà grande et unifiée, le mouvement de réforme religieuse en Allemagne, qui écrasa l'unité religieuse du continent et, enfin, la pression de l'empire ottoman. La

---

<sup>15</sup> P. CONTAMINE, *Guerre et concurrence entre les Etats européens du XIV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle* ; *op. cit.* (p. 296).

<sup>16</sup> H. SOLY, *Charles Quint 1500-1558 L'Empereur et son temps* ; Actes Sud, Arles, 2000 (p.283).

guerre contre la France continue, avec des hauts et de bas, et prit fin à la bataille de Saint Quentin (1557) où Emmanuel Philibert de Savoie, au service des Habsbourg, défait durement l'armée française. La même année, les deux adversaires sont obligés de déclarer la banqueroute.

Par la suite, le traité de Cateau-Cambrésis en 1559, a délimité les possessions de chaque nation en Europe, et réprimait pour toujours l'essor de la maison d'Autriche vers la monarchie universelle, amoindriait la puissance de Philippe II aux Pays-Bas et en Italie, cantonnait ce monarque dans les montagnes de sa Péninsule et assurait la liberté du reste du monde, longtemps menacée par l'omnipotent Charles-Quint. Les Etats italiens, sauf le royaume de Naples, obtinrent une indépendance que le traité avait seulement fait entrevoir aux Pays-Bas. La France et l'Espagne s'étaient longtemps disputés la possession du territoire italien. La paix de 1559 termina cette longue querelle. L'Italie chercha dans la puissance personnelle de ses Princes, surtout en Piémont, une force de résistance capable de défier les retours offensifs de ses anciens envahisseurs. En même temps, Paul IV monta sur le trône pontifical et fût, le premier des Papes à ni être asservi ni au Saint Empire Romain, ni à la France ni à l'Espagne et fût le véritable promoteur du concile de Trente<sup>17</sup>.

Comme on l'a vu après la fin de la guerre avec l'Espagne et, par la suite, avec les guerres de religions françaises, la France fut effectivement exclue de l'Italie qui tomba sous la domination espagnole. L'hégémonie espagnole en Italie reposait sur la possession de quatre territoires : Milan fut régie par un gouverneur « espagnol », Naples, la Sicile et la Sardaigne par des vices rois espagnols. Dans les années 50 du siècle, avec le substantiel mouvement de la lutte militaire vers les Flandres, et avec le passage de la souveraineté de Charles V à Philippe II, l'Italie espagnole s'achemine à devenir une base arrière, et le pouvoir espagnol n'est plus défié<sup>18</sup>.

Gênes et sa colonie de Corse furent presque liées économiquement à l'Espagne. Les états de l'Italie centrale, coincés entre le Milanais espagnol et le royaume de Naples espagnol n'eurent qu'une liberté relativement limitée. Ils étaient même les alliés de l'Espagne : il y eût des bases navales espagnoles en Toscane, et une garnison espagnole à Plaisance. La politique espagnole fût de donner en Italie des points clés à des garnisons espagnoles ou allemandes et d'envoyer les Italiens servir l'Empire ailleurs<sup>19</sup>. Deux puissances seulement

---

<sup>17</sup> A. de RUBLE (Le Baron), *Le Traité de CATEAU-CAMBRESIS* ; EM. Paul et C<sup>ie</sup>, Paris, 1889 (p. 11).

<sup>18</sup> G. SIGNOROTTO (à cure de), *L'Italia degli Asturias. Monarchia cattolica e domini italiani nei secoli XVI e XVII* ; Edizioni Odorici, Mantoue, 1993 (p. 127).

<sup>19</sup> G. HANLON, *The twilight of a military tradition, Italian aristocrats and European conflicts, 1560-1800* ; UCL Press, London, 1998 (p. 48).

pouvaient se permettre une politique vraiment indépendante : le Saint-Siège et Venise. Ce dernier, qui tentait de préserver son indépendance en restant neutre, se trouvait néanmoins menacée par les forces terrestres de l'Espagne à Milan et ses forces navales à Brindisi. Elle conclut une paix séparée avec les Turcs et ne suivit pas Philippe II dans sa politique hostile à Henry IV de France.

En tant que glacis défensif contre les Turcs, l'Italie était protégée et, de ce fait, dominée par l'Espagne, adversaire principal de ces derniers. Néanmoins, lors d'une récente conférence *Agostino Borromeo*, fit remarquer comment le concept de « domination espagnole », usuellement appliqué aux événements historiques de l'Italie du XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, est d'origine *risorgimentale* et fait l'objet ces dernières années d'un réexamen critique. Cette conception n'est pratiquement pas connue des chercheurs espagnols, ce qui montre une façon différente de comprendre et d'évaluer les relations entre l'Espagne et ses dominations italiennes (...)<sup>20</sup>.

La seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle est caractérisée par une paix que l'on peut qualifier d'assez durable. La guerre ne se manifeste que sur mer, où Turcs et Barbaresques sont toujours à craindre. L'histoire intérieure des principautés et Etats italiens présente une grande stabilité. Pas de révolution, sauf une émeute à Gênes, pas de changement dans les institutions. Le triomphe de la Contre-Réforme assure l'unité morale et empêche toute guerre civile. L'hégémonie espagnole, combinée avec l'effacement de la France, maintient la paix<sup>21</sup>. Dans le monde insensé du siècle finissant, l'Italie a tous les privilèges des neutres. Les autres se battent ; elle travaille<sup>22</sup>.

Du point de vue économique, le XVI<sup>e</sup> siècle a connu trois « époques ». La première, entre 1500 et 1530, est celle du triomphe des Portugais sur le marché des épices. La Méditerranée, écrasée par les Turcs, cède le pas à l'Atlantique. La seconde va de 1530 à 1560. C'est le temps du premier argent d'Amérique. Charles Quint pratique sa grande politique. Il essaie de sauver l'unité de la chrétienté. Viennent enfin les crises, avec l'abdication de l'Empereur, la catastrophe financière de 1559 et la paix de Cateau-Cambrésis, l'effondrement de Lyon, de Toulouse, d'Anvers, enfin les guerres de religion en France. C'est aussi la période où le flot d'argent a repris, du Potosi et du Mexique, maintenant l'Espagne à la tête du monde. Le dernier tiers du siècle est caractérisé par une agriculture qui reste l'activité prédominante, capable de nourrir beaucoup plus d'hommes qu'en 1500, et de les nourrir mieux. Se développent également un commerce avec les Mondes d'Outre-Mer, une industrie textile encore accrue par

---

<sup>20</sup> G. SIGNOROTTO (à cure de), *L'Italia degli Asturias. Monarchia cattolica e domini italiani nei secoli XVI e XVII* ; op cit ., (p. 357).

<sup>21</sup> H. LAPEYRE, *Les Monarchies Europeennes du XVI<sup>e</sup> siècle* ; Paris 1973 (p. 162).

<sup>22</sup> F. BRAUDEL, *Le Modèle Italien* ; op. cit. (p.102).

rapport au début du siècle, une industrie minière et métallurgique beaucoup plus considérable. Le grand capitalisme tend désormais vers le capitalisme anonyme alors qu'un siècle auparavant il était purement patrimonial. Une grande et moyenne bourgeoisie ont profité largement de cette évolution, mais elles ont préféré souvent la terre et l'anoblissement à la puissance marchande. Le résultat heureux a été d'encourager l'agriculture et par conséquent de prévenir les crises de subsistance. S'appuyant sur ces bourgeoisies, les Etats se renforcent et encouragent les politiques mercantilistes.

L'Italie au début du siècle reste encore un pays économiquement florissant, mais surtout dans les premiers tiers du siècle des évènements de nature économique arrivent à maturation et accompagnent des grands évènements d'ordre politique et militaire : la chute du prestige italien en Orient, la bascule de l'axe commercial de la ligne Constantinople - Venise - Bruges à la ligne Lisbonne - Anvers, l'affirmation de l'industrie textile Anglaise, l'apogée financière des banquiers d'Auguste<sup>23</sup>. De plus, l'Italie devient le champ de bataille d'un conflit international qui concerne l'Espagne, la France et les Etats allemands. Avec les guerres arrivent les famines, les épidémies, la destruction du capital et des commerces<sup>24</sup>.

Du point de vue géographique, le XVI<sup>e</sup> siècle est marqué par de grands changements : le triomphe définitif de l'Atlantique sur la Méditerranée comme espace de transit, le rôle de la mer du Nord, l'importance et le déclin successifs d'un certain nombre de places commerciales et financières : Bruges remplacé par Anvers, puis Anvers par Amsterdam ; Genève par Lyon, puis Lyon par Gênes. La civilisation européenne a subi le contrecoup de cette évolution. Le développement des cours et des villes, les bourgeoisies, le mécénat, les voyages, les métaux précieux d'Outre-Mer permettent l'épanouissement d'un art et d'une littérature classiques nourris de l'Antiquité, épris d'ordre et de géométrie, donc de sciences.<sup>25</sup>

---

<sup>23</sup> P. PIERI, *Il rinascimento e la crisi militare italiana* ; Giulio Einaudi editore, Torino, 1952 (p. 43).

<sup>24</sup> C. M CIPOLLA, *Before the industrial revolution, European Society and Economy, 1000-1700* ; Methuen & CO LTD, London, 1976 (p. 236).

<sup>25</sup> F. MAURO, *Le XVI<sup>e</sup> siècle européen, aspects économiques* ; PUF, Paris, 1966 (p. 262).

### 1.3. LE XVI<sup>e</sup> SIECLE ET L'ITALIE : ART DE LA GUERRE.

#### 1.3.1 Généralités.

L'apparition en Europe de ce que l'on a appelé *l'armée moderne*, entre le XV<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle, est inséparable de la naissance et de l'évolution de l'Etat moderne. L'armée constituait un des éléments clés du nouveau tissu politique, tout comme l'administration, la diplomatie, la nouvelle fiscalité et toute une série de changements. A la racine de cette transformation, il y a la prise en charge, par le Roi, du monopole de la guerre<sup>26</sup>.

Les transformations des armées et des méthodes de guerre au XVI<sup>e</sup> siècle, sont particulièrement importantes dans toute l'Europe. L'étude de l'art de la guerre en Italie fit un saut en avant quand la Péninsule se trouva en butte à des guerres et à des conflits continus, à tous les niveaux. Dans cette circonstance, ce fut le simple besoin, lié aux difficultés du moment, qui poussa l'étude, la critique des erreurs commises, et la recherche de doctrines militaires nouvelles plus efficaces. Pendant les guerres d'Italie, la tactique suisse s'est imposée à toutes les armées, ces dernières ont d'ailleurs réagi selon leurs propres exigences et leurs propres traditions. De là est arrivé l'art militaire de la Renaissance, qui est beaucoup plus complexe que la simple tactique des carrés des piqueurs. A cet art, les Italiens ont largement contribué, et il n'est pas exagéré d'affirmer que l'art militaire de la Renaissance, l'art souligne *Piero Pieri*, est tout inondé de l'esprit italien<sup>27</sup>.

On peut affirmer que, pendant le XVI<sup>e</sup> siècle, en Europe on n'a pas beaucoup d'auteurs sur l'art militaire, en revanche en Italie on recense la présence d'une multitude d'écrivains très prolifiques sur les choses de la guerre. Beaucoup d'ouvrages militaires italiens du XVI<sup>e</sup> siècle donnent une grande place à l'expérience de l'antiquité classique, c'est à dire à l'étude de l'art de la guerre des temps antiques, dans le sens où tout le monde de la culture de l'époque avait redécouvert l'étude des ouvrages classiques et y recherchait des repères. On estima que l'étude des batailles des grands Généraux de l'antiquité voire des classiques de l'art de la guerre, représentait la meilleure école de l'art de Mars. Les chercheurs de l'époque élaborèrent les tests et les combats de l'antiquité en les adaptant à la façon de combattre de l'époque ou en prenant des exemples toujours dignes d'intérêt.

---

<sup>26</sup> P. CONTAMINE, *Guerre et concurrence entre les Etats européens du XIV<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècle* ; *op. cit.* (p. 43).

<sup>27</sup> P. PIERI, *Le milizie svizzere nel tardo Medioevo e nel Rinascimento in Italia* ; F. Ciuni, Palermo, 1939 (p. 17).

De même, un autre facteur qui avait déjà poussé, et changé en Italie l'étude de l'art de la guerre, fût l'apparition sur le sol italien des compagnies de *ventura*. Ces compagnies furent en Italie, aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, presque le seul instrument militaire composé d'hommes avec la volonté de combattre. L'emploi des compagnies de *ventura* dépassa très largement les autres formes traditionnelles de recrutement, car non seulement la qualité militaire des *cives* et des *rustici* déclina, mais la symbiose entre villes riches en argent et région rurales dépositaires de traditions militaires s'affaiblit-elle aussi<sup>28</sup>. Les *condottieri* furent ensuite les commandants des compagnies de mercenaires et ils furent parfois les arbitres de situations plus politiques que militaires. Toutefois, ces compagnies coûtaient assez cher aux Etats qui les enrôlaient. En conséquence du coût élevé de l'instrument militaire, les Etats et principautés eurent plutôt recours aux échanges et aux traités diplomatiques qu'à la guerre sanglante. Souvent les campagnes militaires de cette période se terminèrent sans bataille conclusive. En somme, ni l'esprit chevaleresque ni les calculs mercantiles des compagnies du XV<sup>e</sup> siècle ne prônaient l'extermination physique de l'adversaire, auquel ils étaient unis par une solidarité de classe ou de métier<sup>29</sup>. Néanmoins, à partir de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, aux compagnies des mercenaires commencèrent à s'ajouter les milices locales. Cependant, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, les ordonnances militaires commencent à subir l'influence déterminante de la présence des armes à feu légères et des artilleries<sup>30</sup>. C'est une chose singulière que la perception par les esprits des guerriers de l'époque, nourris de l'étude de l'art militaire antique, que l'introduction des « *armi fiammeggianti* », les armes à feu, unie aux progrès des fortifications, a définitivement changé la conduite des conflits. En Italie, morcelée en petits Etats et seigneuries et continuellement traversée d'armées étrangères et Italiennes en lutte entre elles, la fabrication des armes a connu un développement et une diffusion extraordinaires, surtout en Italie du Nord. Une grande partie de ces constructeurs d'armes et de fondeurs de canons étaient en Lombardie, dans des vallées où l'abondance de minéral de fer, d'eau et de combustible favorisait la production, associée à la propension naturelle des habitants locaux à la manufacture. La construction des armes était une activité très lucrative : cuirasses, armes blanches, armes à feu et artilleries coûtaient énormément. Ainsi, par leurs qualités et leur belle esthétique, les armes italiennes deviennent très recherchées dans toute l'Europe.

Dans la première moitié du seizième siècle, les armes à feu ne peuvent pas exprimer toute leur puissance tant qu'on ne change pas les formations des unités

---

<sup>28</sup> P. CONTAMINE, *Guerre et concurrence entre les Etats européens du XIV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*; *op. cit.* (p. 23).

<sup>29</sup> F. VERRIER, *Les armes de Minerve, L'Humanisme militaire dans l'Italie du XVI<sup>e</sup> siècle* ; *op. cit.*, (p.142).

<sup>30</sup> T. ARGIOLAS, *Armi ed eserciti del Rinascimento italiano* ; *op. cit.*, (p.27).

militaires sur le terrain. Par exemple, à la bataille de Fornovo (6 juillet 1495) près de dix mille soldats sous le commandement direct de Charles VIII de France, réussirent à passer contre l'armée des Princes italiens pourtant deux fois plus nombreuse. Plus de la moitié des deux armées était formée de cavaliers. Les deux armées ennemies étaient commandées par deux italiens : *Francesco Gonzague*, pour la Sainte Ligue des Princes italiens, et *Gian Jacopo Trivulzio*, à la tête des Français. L'action commença à huit heures du matin avec des échanges de coups d'artillerie. La pluie les interrompra en mouillant les poudres. Les actions se poursuivirent avec deux charges de cavalerie italiennes. Aucune de ces charges ne fût un succès parce que le terrain mouillé rendait difficile les manœuvres des troupes à cheval. A partir de la retraite de la cavalerie italienne, les soldats français avancèrent en rangs serrés, ne concédèrent pas de quartier aux adversaires et tuèrent n'importe qui tentait d'entraver leur marche. Les cavaliers, une fois à terre, restaient emprisonnés dans leurs armures, les fantassins français les achevèrent par des coups à la tête ou en leur tranchant la gorge. A la fin des hostilités, sur le champ de bataille de Fornovo, gisaient près de 3000 italiens pour 200 français seulement. A part le nombre de soldats engagés, qui seront de plus en plus nombreux, au début du siècle, la plupart des batailles a suivi le schéma de Fornovo. A Marignan (1515), Mühlberg (1546) et Saint Quentin (1557), la victoire se dessine relativement rapidement et la puissance de feu n'a qu'un rôle très marginal. Par contre, à la Bicoque (1522) et à Pavie (1525) la puissance de feu de l'infanterie joua un rôle fondamental dans la défaite des piqueurs suisses, mais les facteurs réellement déterminants furent la nature accidentée du terrain et les fortifications de campagne. Pendant toute la première moitié du siècle, l'utilisation des armes à feu dans les batailles reste encore un élément assez marginal<sup>31</sup>.

On peut dire que, jusqu'en 1520, les armes à feu portables ne sont pas supérieures aux armes à jet en usage comme l'arc et l'arbalète, et leur emploi tactique est, en substance, divers<sup>32</sup>.

A ce stade, il faut déjà noter toutes les difficultés de l'époque liées à la standardisation encore balbutiante des équipements et surtout des artileries. Pour les armes à feu portables, les munitions étaient constituées par de produits élémentaires : plomb, mèche et poudre. Le plomb était fourni en lingots et chaque tireur fondait ses propres balles au moyen d'un moule. Des ouvrages de l'époque évoquent ces difficultés rencontrées durant les batailles, liées aux différents calibres des armes à feu et à la difficulté de l'approvisionnement pas assez standardisé.

---

<sup>31</sup> G. PARKER, *Storia d'Europa, Guerra e rivoluzione militare* ; Turin, 1995 (p. 461).

<sup>32</sup> P. PIERI, *Il rinascimento e la crisi militare italiana* ; *op. cit.* (p. 252).

Cependant, les armes à feu de l'infanterie firent un grand pas en avant pendant la deuxième partie du siècle. L'arquebuse fût graduellement remplacée par le mousquet, qui était une arme avec une portée considérablement plus longue, mais plus lourde à transporter<sup>33</sup>.

Ensuite, l'utilisation systématique d'armes à feu individuelles, devenues relativement efficaces au moment même où l'artillerie bouleversait l'art des fortifications et les techniques du siège, a progressivement transformé la tactique, bien que le tir d'arquebuse ne fut guère efficace à plus de 100 mètres. Si les Italiens ont contribué à une révolution dans la poliorcétique et la castramétation, l'Espagne des Rois Catholiques a, avec le *tercio*, achevé l'évolution accomplie par les Suisses au cours du XV<sup>e</sup> siècle et ravi aux gens d'armes leur rôle décisif dans la bataille rangée<sup>34</sup>.

Il est également important de rappeler comment le nombre total des hommes employés en bataille comme aux sièges, va augmenter progressivement pendant tout le siècle. L'augmentation progressive du nombre d'armes à feu dans les unités, les campagnes de plus en plus longues employant des armées de plus en plus nombreuses, ont imposé également aux armées de mieux prévoir les consommations. Pour soutenir ces « monstres avec un estomac » qu'étaient les armées modernes, monte en puissance le rôle de celle qu'on peut qualifier de *logistique ante litteram*. Le choix de Centorio de dédier son troisième discours à la charge de Maître de Camp, démontre comment, désormais, les armées du XVI<sup>e</sup> siècle pour leur réussite sur les champs de bataille, sont liées à cette compétence moderne.

L'art militaire se présente désormais comme un ensemble de savoirs et de techniques. La représentation dualiste de l'armée (un individu omniscient : le Capitaine en chef ; une collectivité passive : les soldats) est dépassée. L'armée est en passe de devenir un corps complexe et hiérarchisé<sup>35</sup>.

### 1.3.2 Cavaleries, Infanterie et les armes à feu.

Les doctrines militaires sont strictement liées aux ordonnances des armées, c'est à dire à leurs compositions et leur partage en unités grandes et petites avec leurs spécialisations. On peut synthétiser cette notion en disant que les doctrines

---

<sup>33</sup> C. OMAN, *A History of The Art of War in the sixteenth century* ; New York, 1937, (p. 224)

<sup>34</sup> J. BÉRENGER, *La Revolution militaire en Europe ( XV<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècles )* ; Economica, Paris, 1998 (p.12).

<sup>35</sup> F. VERRIER, *Les armes de Minerve, L'Humanisme militaire dans l'Italie du XVI<sup>e</sup> siècle ; op. cit.* (p.77).

et les ordonnances sont influencées, ou déterminées, par les armes et les moyens techniques qui imposent une évolution, ou bien une modification, des systèmes préexistants.

Au XV<sup>e</sup> siècle, avec l'institution de la « *lancia* » l'ancien guerrier à cheval avait commencé à s'entourer d'un nombre variable de combattants, également montés et munis d'équipements différents : de six à neuf individus comme piqueurs, arbalétriers, arquebusiers et écuyers assistaient le guerrier en bataille. A la fin du quinzième siècle, la cavalerie reste l'arme majeure. En même temps qu'elle commençait à révéler son inadaptation aux nouvelles exigences imposées par les progrès tactique et technique, la « *lancia* » fut capable de prolonger pour le guerrier aristocrate, qui était la figure centrale de cette unité, son efficacité et de renouveler le prestige de la cavalerie féodale. Constituée en bataille, la cavalerie, lourde masse d'homme et de chevaux, formée sur plusieurs rangs de profondeurs, recherche essentiellement le choc, et rompt l'adversaire par sa charge ou ses charges, tout en autorisant les combats singuliers. A Fornovo les gens d'armes ouvrirent à Charles VIII la voie vers les Alpes, mais à Cérignole ils montrèrent leur impotence envers une infanterie bien entraînée armée de piques et d'arquebuses et mise à l'abri d'obstacles absolument indépassables par les chevaux recouverts de fer<sup>36</sup>. L'holocauste de la cavalerie française que sera la bataille de Pavie, représente le moment le plus symbolique de ce passage de consigne sur les champs de bataille, entre la cavalerie et l'infanterie. A l'éclipse de la cavalerie lourde on oppose la montée en puissance de la cavalerie légère. Déjà contenus dans la « *lancia* » en fonction subalterne, pendant les guerres d'Italie, les cavaliers légers commencent à être réunis en unités autonomes, pour effectuer des reconnaissances, des incursions, la protection de l'armée en marche et toutes les tâches d'appui à une infanterie qui est désormais devenue la reine des batailles. Il s'agit d'une cavalerie qui a peu à voir avec la cavalerie lourde aristocratique ancienne, mais qui présente beaucoup d'affinité sociale avec l'infanterie.

Les grandes monarchies qui se disputent la domination de l'Italie en employant des grandes masses de combattants à pied, recrutèrent les fantassins en dedans ou au dehors de leurs propres frontières. A cette époque commença à prendre corps la supériorité de l'infanterie sur la cavalerie. La nouvelle armée a vu s'accroître le nombre de fantassins et diminuer proportionnellement, et rapidement, le nombre de cavaliers. S'il est vrai que l'armée de Charles VIII aligna un nombre égal de chevaux et de fantassins, trente ans après, à la bataille de Pavie, les combattants à pied furent quatre fois plus nombreux que les

---

<sup>36</sup> R.PUDDU, *Il soldato gentiluomo, autoritratto d'una società guerriera : la Spagna del Cinquecento* ; Il Mulino, Bologna, 1982 (p. 28).

combattants à cheval<sup>37</sup>. Au cours des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, les forces armées des cantons suisses avaient démontré que les piquiers, formé en carrés serrés, pouvaient défier les charges de cavalerie et l'assaut des unités d'infanterie. Après la déroute des Bourguignons en 1470, les piquiers suisses furent réputés invincibles et les troupes de plusieurs États allemands et italiens reçurent l'ordre de les imiter. Le carré était invincible lorsqu'il avançait à l'offensive, il le restait tout autant sur la défensive<sup>38</sup>. La suprématie de l'infanterie sur la cavalerie lourde a aussi permis et obligé une augmentation de la dimension des armées. La cavalerie d'origine noble a toujours été une force bien équipée et entraînée, mais numériquement limitée par des restrictions économiques et politiques. En revanche, n'importe quel vilain pouvait prendre une pique et faire partie d'un carré de piqueurs. Si le grand nombre de fantassins seul n'était pas suffisant pour être efficace et qu'il fallait aussi bien ordonner et discipliner les unités, il est également vrai que l'efficacité de cette nouvelle unité était basée sur la quantité de troupes.

Néanmoins, les armes à feu réussirent là où avaient échoué les cavaliers. Le carré de piquiers pouvait tenir tête à la cavalerie. Pour l'artillerie et la mousqueterie, il était une cible facile. A Ravenne (1512), à Marignan (1515), à la Bicoque (1522), les canons firent des ravages dans les entassements de piquiers<sup>39</sup>.

Si est vrai que les armes à feu ont été inventées bien avant le XVI<sup>e</sup> siècle, c'est seulement à cette époque que les armes à feu portables sont arrivées à un point technologique et de développement suffisant pour avoir un effet sur l'art de la conduite des batailles. Le feu modifie les comportements. Redoutables, capables de vaincre la cavalerie, arquebusiers et mousquetaires sont bientôt maîtres du champ de bataille. L'adoption des armes à feu portables fut rapidement et universellement faite par toutes les armées du continent européen au XVI<sup>e</sup> siècle. Dès 1500, Venise avait décidé d'équiper tous ses archers avec des armes à feu, ensuite à partir de 1550, l'arquebuse a remplacé l'arc et l'arbalète dans toutes les armées européennes sauf l'Angleterre<sup>40</sup>.

Le modèle espagnol des *tercios* réhabilite le fantassin. Gonzague de Cordoue est chargé par le Roi Ferdinand de créer ces premiers régiments à pied, composé de piqueurs, d'arquebusiers puis de mousquetaires, formant un corps de deux mille cinq cents hommes, appuyé par un second corps de cavalerie lourde et

---

<sup>37</sup> R. PUDDU, *Eserciti e monarchie nazionali nei secoli XV-XVI* ; Nuova Italia, Firenze, 1975 (p. 17).

<sup>38</sup> F. CARDINI, *La culture de la Guerre, X<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècle* ; *op. cit.* (p. 107).

<sup>39</sup> G. PARKER, *La Revolution militaire, La guerre et l'essor de l'occident 1500-1800* ; Gallimard, 1993, (p. 45).

<sup>40</sup> F. TALLET, *War and society in early-modern Europe, 1495-1715* ; Routledge, London, 1992 (p. 23).

légère et par un troisième corps d'artillerie dont le rôle se développe assez vite : quatre canons à Pavie, une quarantaine à Saint-Quentin. Les soldats des *tercios* d'infanterie reçoivent un entraînement physique, psychologique et technique très poussé. Les carrés des *tercios* démontrent bientôt la nouvelle supériorité de la combinaison du fer et du feu. La puissance redoutable de l'infanterie espagnole était fondée sur l'amalgame réalisé à l'aube du XVI<sup>e</sup> siècle entre l'arme blanche (épée, lance puis pique) et l'arme à feu (espingarde, arquebuse puis mousquet)<sup>41</sup>.

La grande supériorité du *tercio* sur son modèle, le carré compact suisse, réside dans la possibilité de le diviser en unités plus mobiles. Sa redoutable efficacité était basée sur un système d'armes unissant l'arme blanche (la pique) et l'arme à feu (l'arquebuse). Le *tercio* fut le principal instrument de la prépondérance espagnole à l'époque moderne<sup>42</sup>.

Les batailles du XVI<sup>e</sup> siècle, suivent un schéma et une conduite assez fixée. Les armées ennemies bivouaquaient à courte distance, et le passage à l'ordonnance de bataille était un moment de difficulté et de crise. Les masses de soldats, profondes et peu agiles, étaient assez lentes à se déplacer et elles nécessitaient beaucoup de temps pour se mettre en position. Couramment, la cavalerie était la première à entrer en action, néanmoins, pour rester liée à l'infanterie, souvent elle n'utilisa pas correctement son avantage de mobilité. Ensuite l'artillerie, lente à se déplacer, faisait son action normalement au seul but d'endommager les ennemis, sans un réel emploi en masse. Les infanteries s'affrontaient en masse en action frontale et directe, pendant laquelle l'artillerie devait arrêter le tir. Souvent la cavalerie et l'artillerie empêchaient et gênaient l'action des infanteries<sup>43</sup>.

### 1.3.3 Fortifications et artilleries.

Au XVI<sup>e</sup> siècle les ordonnances subirent l'influence déterminante de la présence, désormais décisive, des armes à feu et des artilleries. Les artilleries sont descendues des murailles des fortifications, elles sont devenues plus légères et transportables ainsi que plus mobiles et efficaces. Rapidement, les artilleries sur les champs de bataille et aux sièges, ont fait vieillir les anciennes murailles médiévales. Entre tous les composants d'une organisation militaire au XVI<sup>e</sup> siècle, c'était l'artillerie qui demandait les plus importantes compétences

---

<sup>41</sup> AA.VV, *L'homme de guerre au XVI<sup>e</sup> siècle* ; *op. cit.* (p.194).

<sup>42</sup> J. BÉRENGER, *La Révolution militaire en Europe (XV<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècles)* ; *op. cit.* (p.13).

<sup>43</sup> C. BAUDINO, *Eserciti e Guerre nel Mondo* ; Istituto Editoriale Cisalpino, Varese, 1962 (p.167).

techniques et mettait en évidence l'écart technologique et financier entre les États<sup>44</sup>. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, il y avait une grande quantité d'artilleries, d'espèces et de calibres différents. Le tir était très lent : un canon, servi par du personnel bien entraîné, pouvait tirer au maximum huit coups en une heure. La mauvaise connaissance des trajectoires rendait aussi les tirs assez incertains. Toutefois, vers la fin du siècle des projectiles explosifs ont été introduits et on avait connaissance du tir avec le deuxième arc<sup>45</sup>.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, l'Italie ne fut pas seulement le berceau du renouveau culturel et artistique, mais suscita aussi un nouvel essor de la technique des fortifications qui aussi aida les pays de l'Europe centrale à se défendre contre les Turcs. L'Europe se couvre de citadelles : l'Italie joue un rôle de premier plan dans ce processus, puisque c'est elle qui met au point, dans les années 1527-1530, le bastion qui révolutionne le système défensif et le paysage urbain de toute l'Europe<sup>46</sup>. Les ingénieurs espagnols se limitèrent à leur vaste empire et aux territoires européens conquis par l'Espagne. Les bâtisseurs de forteresses italiens exercent leur art dans une grande partie de l'Europe.<sup>47</sup>

La catalyse du changement majeur dans l'art de construire les fortifications, se fit par l'invasion française de la Péninsule. En 1494-1495, Charles VIII précipita sur l'Italie une armée de 18.000 hommes et un matériel de siège hippotracé d'au moins 40 canons. Avec de telles armes, les villes considérées jusque-là comme imprenables étaient aisément conquises. Selon Machiavel, commentant les événements survenus depuis 1494, « *il n'est aucune muraille, si épaisse qu'elle soit, que ne puisse détruire l'artillerie en quelques jours* ». Pourtant le secrétaire florentin se trompait. Au moment même où il écrivait, les architectes militaires imaginaient un nouveau système de défense contre les armes à feu<sup>48</sup>. Dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle, l'Italie devint la force motrice de l'architecture militaire européenne, tendance qui s'affirmait depuis la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle. La richesse inventive des nouveaux systèmes fortifiés était un phénomène purement italien, engendré par des spécialistes italiens, brillamment secondés par des architectes espagnols. En Europe, cependant, seule la valeur des Italiens était reconnue. Une preuve éclatante de l'hégémonie

---

<sup>44</sup> R. PUDDU, *Eserciti e monarchie nazionali nei secoli XV-XVI* ; *op. cit.* (p. 25).

<sup>45</sup> C. BAUDINO, *Eserciti e Guerre nel Mondo* ; *op. cit.*, (p.163).

<sup>46</sup> F. VERRIER, *Les armes de Minerve, L'Humanisme militaire dans l'Italie du XVI<sup>e</sup> siècle* ; *op. cit.*, (p. 15).

<sup>47</sup> D. LIBAL, *Châteaux forts & fortifications en Europe du V<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle* ; *Ars Mundi*, Brno, 1993 (p.168);

<sup>48</sup> G. PARKER, *La révolution militaire, La guerre et l'essor de l'Occident 1500-1800* ; *op. cit.* (p. 36);

italienne dans le domaine qui nous intéresse réside dans l'existence d'une littérature théorique et d'une documentation particulièrement abondante<sup>49</sup>.

Les Etats et principautés italiens furent les lieux privilégiés pour le développement de ces arts à cause de l'esprit de liberté culturelle typique de la Renaissance et également du besoin pratique lié aux affrontements sur le sol italien. L'incapacité des anciennes forteresses à résister aux nouveaux acteurs de la guerre, qui explosa au moment des guerres d'Italie commencée par Charles VIII, poussa la recherche de nouvelles solutions dans ce domaine. Également, l'extrême morcellement politique du pays intervint de façon non négligeable dans le processus du développement spectaculaire du nouveau système défensif.

François I<sup>er</sup> tomba-t-il pour la première fois sur la « trace italienne » lors de la prise de Turin, l'une des places fortes les plus robustes de cette époque, au cours de sa campagne d'Italie en 1536. L'année suivante, on dépêcha des italiens pour travailler sur la frontière nord de la France. Plus de cent ingénieurs italiens, sous la direction de *Girolamo Marini*, puis d'*Antonio Melloni*, se faisaient la main sur les défenses septentrionales du royaume pour les moderniser<sup>50</sup>. Vers 1544 on dénombrait quinze places fortes dotées d'un nouveau style de fortifications, défendues par plus d'un millier de pièces d'artillerie et de garnisons de quelque 20000 hommes. Ainsi la « trace italienne » avait-elle obligé la France à porter ses effectifs militaires à 40000 hommes en temps de guerre : la moitié pour l'offensive et le reste pour la défense<sup>51</sup>. La guerre de siège a mobilisé des effectifs considérables, puisqu'il fallait disposer de nombreux fantassins, tant pour garder que pour assiéger les différentes places fortes<sup>52</sup>. Au même moment, d'autres Italiens travaillaient aux Pays-Bas sous la domination Habsbourgeoise.

L'école de l'architecture militaire italienne se maintint au faite de sa gloire pendant tout le siècle. On peut parler pour cette période des deux écoles de fortifications italiennes, l'ancienne et la nouvelle. Les deux écoles se caractérisaient par des différences qui évoluèrent progressivement à travers une nuance de réalisations intermédiaires. On peut présenter l'école ancienne par des constructions de bastions peu profonds, dont les faces formaient un angle obtus, et dont les flancs étaient très courts. Les bastions abritaient des casemates où s'installaient les batteries de canons dont les tirs de flanquement visaient le fossé.

---

<sup>49</sup> D. LIBAL, *Châteaux forts & fortifications en Europe du V<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle* ; *op. cit.*, (p.189);

<sup>50</sup> G. PARKER, *La révolution militaire, La guerre et l'essor de l'Occident 1500-1800* ; *op. cit.*, (p. 40).

<sup>51</sup> G. PARKER, *La révolution militaire, La guerre et l'essor de l'Occident 1500-1800* ; *op. cit.*, (p. 13).

<sup>52</sup> J. BÉRENGER, *La Révolution militaire en Europe (XV<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècles)* ; *op. cit.* (p.11).

A l'extérieur du fossé se trouvait le chemin couvert, protégé par un rempart haut de 7 à 8 pieds.

La nouvelle école italienne prônait le renforcement de la défense par la profondeur des fortifications et par les diversifications de la hauteur des différents ouvrages fortifiés. Les faces des bastions formaient un angle aigu. Les cavaliers, installés sur les plates-formes des bastions, dépassaient la hauteur de leurs murs. Les courtines, considérablement raccourcies, étaient protégées par des ravelins à trois ou à quatre flancs placés dans le fossé. Le tracé brisé du chemin couvert était interrompu par des places d'armes<sup>53</sup>.

L'évolution des bastions entre l'ancienne et la nouvelle école italienne est évidente. L'ancienne école préparait des bastions de 9 m de haut, dépassant la contrescarpe, versant extérieur du fossé, de 2 m environ. La nouvelle école fit gagner en hauteur, atteignant, de même que la muraille, 12 à 15 m de haut, si bien qu'elle dépassait le chemin couvert de 3 à 5 m

Outre la faible profondeur, le principal défaut de l'ancienne manière était la longueur excessive des courtines, qui pouvait atteindre 500 m. La nouvelle école les raccourcit à 250-200 m. Néanmoins, les éléments indispensables de la nouvelle école italienne furent les ravelins, destinés à la protection des courtines, ainsi que le chemin couvert avec des places d'armes. Également significative de la nouvelle école furent les ouvrages à cornes, situés en avant d'une place forte et tournant leurs angles du côté de l'attaque.

Que la trace italienne fut un succès est incontestable, elle se répand depuis l'Italie vers chaque coins de la terre où les Européens ont installé leur présence<sup>54</sup>.

On peut affirmer que, après la bataille de Pavie, les canons et les fortifications devinrent, au fur et à mesure, les nouveaux protagonistes des questions militaires en lieu et place des carrés des piqueurs. Les longs et exténuants sièges, les bombardements de l'artillerie lourde, techniquement de plus en plus complexes, l'excavation des mines, les camps fortifiés, se substituèrent graduellement aux batailles comme avant les succès de l'infanterie, la défensive cède la place à l'offensive<sup>55</sup>.

---

<sup>53</sup> D. LIBAL, *Châteaux forts & fortifications en Europe du V<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle ; op. cit.* (p.168).

<sup>54</sup> HALL B. S., *Weapons and Warfare in Renaissance Europe ; The Johns Hopkins University Press, Baltimore and London, 1997* (p. 163).

<sup>55</sup> R.PUDDU, *Eserciti e monarchie nazionali nei secoli XV-XVI ; op. cit., 1975* (p. 25).

**LES « DISCORSI DI GUERRA DEL SIGNOR ASCANIO  
CENTORIO DIVISI IN CINQUE LIBRI »**

*« Non ritrasse giamai Pittor sovrano  
D'altrui vero, leggiadro, e vivo aspetto ;  
Come ogni fatto del CASTALDO, e letto.  
Spiega il CENTORIO con la dotta mano.  
Quinci il Boemo, e'l sito Transilvano  
Rappresenta si vivo a l'intelletto ;  
Che vinto è ogni pennello, ogni perfetto  
Stilo, se'n va da lui molto lontano.  
Ne scrisse cosi' ben l'horribil guerra  
Che con Carthago hebbe l'antica Roma.  
Com'ei FERDINANDO in quella terra.  
Dunque nel nostro bel dolce idioma  
Le Dive, ond'Helicon e s'apre e serra  
Gli ornin del verde Allor la sacra chioma »*

*Sonetto di Messer Lodovico Dolce in lode del  
Sig. Ascanio Centorio  
(« Commentari della guerra di Transilvania », 1566).*

## Les “DISCORSI DI GUERRA DIVISI IN CINQUE LIBRI” de Ascanio Centorio de gli Hortensii

### 2.1. ASCANIO CENTORIO DE GLI HORTENSII : vie et bibliographie.

#### 2.1.2. Vie.

*Ascanio Centorio de gli Hortensii*, qui dans la seule préface en latin de l'un de ses ouvrages signe *Flavius Ascanius Centorius de Hortensii*<sup>56</sup>, est né dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, selon les uns à Milan, selon d'autres à Rome ; il était de famille noble. De son père, l'on sait qu'il s'appelait *Gerolamo* et qu'il était milanais ; cependant l'on n'a aucune trace de sa mère et du reste de sa famille. Sur la base des éléments dont nous disposons, nous devons considérer que, dans les premières années de sa vie, il vécut avec ses proches à Milan, dans la ville paternelle. Et d'ailleurs, ses contemporains le considéraient comme milanais. Très tôt il fit la preuve d'une érudition précoce tant par sa connaissance approfondie du latin que de la langue « vulgaire » italienne, qu'il utilisait indifféremment et avec beaucoup de justesse dans ses ouvrages.

Sa réputation de poète élégant et d'habile historien se diffuse mais, surtout, Centorio est à son époque devenu célèbre pour la perfection de son *ars oratoria*.

Il embrassa le parti des armes, servit glorieusement, et porta dans les camps un esprit philosophique peu ordinaire chez un guerrier. L'écrivain n'a pas été seulement un soldat expérimenté mais il a aussi généreusement et activement participé à la vie politique de sa ville. Dans le domaine politique, ses contemporains ont également loué sa prudence et sa perspicacité. Pour toutes ces qualités, et aussi pour la noblesse de son origine, il fut reçu à l'époque parmi les chevaliers de l'Ordre Militaire de Saint Jacques, comme « *Cavagliero Ascanio Centorio de' Hortensij, Comendator di S. Giacomo in Compostella*<sup>57</sup> ».

L'épisode le plus important de sa vie fut sûrement le lien qu'il entretenait avec *Giovanni Battista Castaldo*, Marquis de *Cassano* et Comte de *Piadena*, célèbre condottiere de l'époque. S'il est difficile de penser que Centorio fut le secrétaire du Marquis, parce qu'en 1552 *Marco Antonio Ferrari* occupait encore

---

<sup>56</sup> A. CENTORIO, *Commentari della guerra di Transilvania* ; Gabriel Giolito de' Ferrari, Venise, 1566.

<sup>57</sup> A. CENTORIO, *I cinque libri de gli avvertimenti, ordini, gride et editti: fatti et osservati in Milano, ne' tempi sospettosi della peste* ; F. Ghidolfi, Milano, 1632.

cette charge, on retient d'innombrables et volumineuses dédicaces de ses ouvrages à son protecteur, auquel il marque une particulière déférence.

La notice que l'on trouve sur un ouvrage de monsieur *Promis* (*Memoria prima, tom. II, p. 115* unie à l'ouvrage militaire du Martini publié par lui) est aussi remarquable qu'invérifiable. Elle suppose que *Giambattista Castaldo* écrivit un livre « avec beaucoup de souvenirs, de stratagèmes et d'exemples militaires par *Ascanio Centorio* », qui fait clairement référence aux « *Discorsi di Guerra* ». Cette notice est présentée comme une information donnée par un fameux ingénieur milanais, *Jacopo Soldati*, dans un « *codice* » qu'il écrivit à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et où il affirme savoir le vrai nom de l'auteur qui donna la matière pour ces discours : « *Giovanbattista Castaldo, il quale à nostri tempi fu maestro di campo, e consigliere du guerra di Carlo V, et tenuto grande huomo nelle cose di guerra, fece scrivere un libro con molti ricordi, stratagemmi et esempi militari da Ascanio Centorio, poichè di cose di guerra non era punto capace il Centorio, dicitore di rime, e novelliere, ed altronde il motivo poi pel quale il Castaldo abbia fatto stendere il libro suo da altri, vederà da sè chi sa quanto fosse l'ignoranza di molti generali di quel tempo. Il Castaldo diede pure il carico al Centorio di scrivere le sue gesta in Transilvania ; anzi ne lo andava informando*<sup>58</sup>, *Giovanbattista Castaldo*, qui à notre temps fut Maître de Camp et conseiller de guerre de Charles Quint et tenu en grand considération pour les choses de la guerre. Il fit écrire un livre avec beaucoup de souvenirs, de stratagèmes et d'exemples militaires par *Ascanio Centorio*. Ce dernier n'était pas capable de le faire tout seul parce qu'il était un romancier et un poète. La motivation qui a poussé le Marquis à faire écrire son livre par d'autres, dérive de l'ignorance de beaucoup de Généraux de l'époque. Le *Castaldo* chargea aussi *Centorio* d'écrire ses actions en Transylvanie, tandis qu'il était en train de lui donner les informations ». Néanmoins, c'est la seule source qui donne ce renseignement mais sans aucune preuve. En plus, pour démentir cette opinion, *Centorio* présente la source principale des informations qu'il a utilisé pour la rédaction de ses Commentaires. Somme toute, l'idée d'un *Centorio* prête-nom du Marquis et incapable d'écrire lui-même les commentaires et les discours sur la guerre paraît excessive, tandis qu'il est vraisemblable que la proximité du *Castaldo* a pu conseiller, ou enrichir, le Milanais pour ses écrits militaires.

*Centorio* a aussi composé les « *Commentaires sur la guerre en Transylvanie* » à laquelle il avait pris part. Dans la préface de l'ouvrage il affirme que « *Ho voluto per mia diletione e passatempo, e per ischivare l'ocio, di scrivere sinceramente e senza affettione le cose occorse contra' Turchi, non solo*

---

<sup>58</sup> G.M., *Dizionario di opere anonime e pseudonime di scrittori italiani o come che sia aventi relazione all'Italia* ; Luigi e Giacomo Pirola, Milano, 1848 (p. 197).

*nel regno di Ungaria, ma anco in quello di Transilvania*<sup>59</sup> », il a voulu écrire ces commentaires pour son plaisir et pour éviter l'oisiveté. On peut penser que l'inspiration de cet ouvrage tient aussi à sa proximité du Marquis de *Castaldo*, parce qu'il a été grand maître de guerre et Capitaine de l'Empire contre les Turcs. Néanmoins, dans l'ouvrage, l'auteur explique qu'il a ramassé beaucoup d'informations grâce aux gens qui ont participé directement aux faits et surtout, grâce à un cavalier espagnol, le gentilhomme *Signor Giuliano Carleval*. Ce document a été très connu et apprécié à l'époque pour l'analyse des événements, particulièrement quand il est question d'art militaire. Un autre ouvrage intitulé « *Mémoires de la guerre de Transilvanie et Hongrie*<sup>60</sup> », édité à Amsterdam en 1680, et arbitrairement attribué à Centorio, existe à la Bibliothèque Nationale. Il s'agit plutôt d'un ouvrage d'un auteur anonyme qui se réfère aux campagnes de 1660 et qui a été attribué, avec beaucoup d'approximation, à notre auteur par une notation ancienne écrite au crayon en première page.

Un autre livre très apprécié par ses contemporains, fut les « *Avertissements, ordres et édits observés à Milan pendant la peste du 1576 et 1577* ». Dans cet ouvrage les documents sont organisés et liés de telle façon qu'il fournit un cadre très précis des événements de cette époque et de l'action des autorités locales. C'est pour cette précision et ces détails que cet ouvrage a été réimprimé pendant la peste à Milan du 1630 et 1631.

De sa jeunesse, Centorio a montré son inclination vers les ouvrages plus purement littéraires et poétiques (on pense aux éditions des rimes et aux abondances des vers remaniés et écrits à la main). A ce sujet, *L'aura soave*, indiquant roman pastoral, écrit en prose intercalant des vers à la manière de le *Ameto* du Boccace ou des *Asolani* de Bembo, trouve parfaitement sa place dans la production littéraire italienne « *arcadio-pastorale* » de la moitié du XVI<sup>e</sup> siècle.

La date de la mort de Ascanio Centorio est inconnue, mais se situe probablement dans les dernières années du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>61</sup>, en 1575 d'après une source.

### 2.1.2. Bibliographie.

Les ouvrages écrite par le Milanais, peuvent être énumérés ainsi :

---

<sup>59</sup> A. CENTORIO, *Commentari della guerra di Transilvania* ; Gabriel Giolito de' Ferrari, Venise, 1566 (Proemio, p.2).

<sup>60</sup> A. CENTORIO (attribué à), *Memoires de la Guerre de Transilvanie & de Hongrie* ; Daniel Elsevier, Amsterdam, 1680.

<sup>61</sup> AA.VV., *Dizionario Biografico degli Italiani* ; Vol 23 ; Enciclopedia Italiana, Roma, 1979 (p. 610).

*Rime Amoroze*, Venise 1553 ; *Commentari della guerra di Transilvania dalla rotta del re Lodovico XII fino all'anno MDLIII libri VI*, Venise 1555 (les éditions les plus importantes sont celles du 1665, celle rare, de 1669 et enfin celle de 1689) ; *L'aura Soave*, Venise 1556 ; *Discorso sopra l'officio d'un capitano generale dell'esercito*, Venise 1558 ; *Discorso delle cose appartenenti alla guerra*, Venise 1558 ; *Discorsi di guerra*, Venise 1559 ; *Apparati fatti per il duca di Sessa marchese di Pescara*, Milano 1559 ; *Rime amoroze seconde*, Milan 1559 ; M. Bandello, *Novelle*, curées par Centorio, Milan 1560 ; *Discorso dell'arte della milizia*, Venise 1562 ; *Discorsi di guerra libri V*, Venise 1566 ; *I sontuosi funerali fatti fare dal duca d'Albuquerque governatore di milano al principe Carlo di Spagna*, Milan 1568 ; *La seconda parte dei commentari de i successi più memorabili da l'anno MDLIII fino al MDLX*, Venise 1568 ; *Commentari delle cose d'Europa*, Venise 1569. *Avvertimenti, ordini ed editti fatti ed osservati in Milano nella peste del MDLXXVI e MDLXXVII libri V*, Milan 1579 ; *Raccolta degli ordini, e grida* (pour la même peste), Milan 1631 (ouvrage posthume).

Dans la production littéraire de l'auteur, on a retrouvé des ouvrages qui n'ont pas été édités : *L'Urania* (petit poème), *Poesie varie*, *Diverse imprese*, *Innamorata Olimpia*, *Historiarum rerum omnium sui temporis memorabilium liber* , *De utraque fortuna in Plutarchi librum de Fortuna*<sup>62</sup>.

## 2.2. LES « DISCORSI DI GUERRA DIVISI IN CINQUE LIBRI » : GENERALITES.

### 2.2.1. Imprimerie militaire à Venise.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, la littérature militaire est particulièrement florissante en Italie, théâtre privilégié de la rivalité des puissances européennes, mais aussi exposée sur son flanc Adriatique aux attaques auxquelles doit principalement résister la République de Venise<sup>63</sup>.

Les « *Discorsi di Guerra del Signor Ascanio Centorio divisi in cinque libri* » a été publié « *con privilegio* » à Venise chez l'imprimeur *Gabriel Giolito de' Ferrari*. On compte à Venise au XVI<sup>e</sup>, le siècle d'or de l'imprimerie

<sup>62</sup> AA.VV., *Dizionario Biografico degli Italiani* ; Vol 23 ; *op. cit.* (p. 611).

<sup>63</sup> H. COUTAU-BEGARIE , *Traité de Stratégie* ; Economica, Paris, 2002 (p.178).

vénitienne, plus de 7000 éditions, produites par quelque 493 typographes éditeurs et/ou libraires. La seule maison des *Giolito* produit pendant la première moitié du siècle 1019 éditions, dont 527 titres originaux et 492 réimpressions dues à pas moins de 290 auteurs<sup>64</sup>. *Gabriel Giolito de' Ferrari* publia ses éditions, déjà belles en soi pour la qualité de l'encre, du papier et par les justes proportions et l'élégance des paginations, avec des lettres capitales construites avec des incisions artistiques<sup>65</sup>.

Entre 1492 et 1570 ont été imprimés à Venise 145 ouvrages sur des affaires militaires, ou en traitant de manière significative. Parmi ceux-ci, 53 ouvrages (de 46 auteurs différents) furent des titres imprimés pour la première fois dans la ville lagunaire, 32 étaient des éditions d'ouvrages imprimées pour la première fois ailleurs, 48 étaient des nouvelles éditions ou des collections d'ouvrages déjà imprimés pour la première fois à Venise, 4 étaient des traductions de livres déjà publiés pour la première fois dans la ville, 4 ouvrages déjà publiés ailleurs et 4 étaient nouvelles éditions d'ouvrages traduits. Si on compte les nouvelles éditions et les rééditions, les imprimeurs vénitiens sortaient 67 titres nouveaux pour le public local. Si on compare les 67 nouveaux ouvrages vénitiens avec le même type de livres qui sortaient en Europe on reste assez surpris. Il y en a 22 en Italie (à part Venise), 14 en Angleterre, 10 en France, 3 en Espagne. On peut facilement remarquer que non seulement la production vénitienne, avec 67 ouvrages, était largement supérieure à celle de tous les autres centres d'impression, mais la production militaire vénitienne fut comparable à l'ensemble de la production européenne, qui se montait à 64. Il est intéressant de remarquer, également, comment l'imprimerie vénitienne en cette période produira presque la moitié de la production littéraire de toute l'Italie.<sup>66</sup>

L'idéalisation de l'antiquité et le dénigrement des temps présents fourvoie pessimistes et nostalgiques. L'attraction entre les lettres et les armes n'a sans doute jamais été aussi forte que dans l'Italie du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>67</sup>. Les choix éditoriaux de la maison *Giolito de' Ferrari* montrent bien la relation intellectuelle qui existe entre l'époque moderne et l'étude de la guerre classique et des batailles de l'antiquité. Cette imprimerie vénitienne en collaboration avec son éditeur, le *poligrafo* toscan *Tommaso Porcacchi*, produira une série d'ouvrages, entre 1557 et 1570, du même format typographique, composant des traductions des historiens grecs classiques puis de nouveaux ouvrages d'art militaire moderne.

---

<sup>64</sup> C. BEC, *Note sur l'économie du livre en Italie au XVI<sup>e</sup> siècle* ; Revue des études italiennes, Paris 1981, (p. 376).

<sup>65</sup> ASCARELLI et MENATO, *La tipografia del '500 in Italia* ; Olschki Editore, Firenze, 1989, (p. 374).

<sup>66</sup> J.R. HALE, *Renaissance war studies* ; The Hambledon Press, London, 1983, (p. 430).

<sup>67</sup> F. VERRIER, *Les armes de Minerve, L'Humanisme militaire dans l'Italie du XVI<sup>e</sup> siècle* ; *op. cit.*, (p.98).

*Gabriel Giolito de' Ferrari* avait crée, tout seul, une récolte d'ouvrages historiques, la *Collana Historica*, à sujet uniforme, qui fut une initiative vraiment géniale et jamais expérimentée auparavant par d'autres imprimeurs, cette conception originale est encore valable à notre époque<sup>68</sup>. Ensuite, l'idée du vénitien et du toscan, fut de continuer l'ancien *Collana Historica* de *Giolito* avec une collection des traductions qui doit représenter le collier, « *Collana* », avec la décoration des « *Gioie* », bijoux, des nouveaux ouvrages originaux sur les choses de guerre. Ces derniers doivent partager l'idée collective selon laquelle l'exemple de l'art de la guerre de l'antiquité, est très important pour concevoir et organiser les guerres des temps présents. La collection entière fut constituée comme une bibliographie complète pour les étudiants en art de la guerre, les seuls ouvrages manquant portaient sur le duel et sur les fortifications, toutefois ils étaient largement disponibles sur le marché. Les historiens grecs étaient Dictys Cretensis et Dares Phrygius (en un volume), Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe, Diodore de Sicile, Dionysiens de Halicarnasse, Josephs, Plutarque, Appien Arrien et Dion Cassius. Une même *Collana* d'auteurs latins était prévue, mais ne fut pas réalisée pour différentes raisons. Concernant la partie de « *Gioie* » de cette *Collana*, on trouve des discours de Centorio, publiés séparément. Les ouvrages des auteurs modernes prévus dans cette collection peuvent être résumés ainsi : le premier ouvrage de la collection était « *Le cagioni delle guerre antiche* » (1564) de *Thomaso Porcacchi*. La deuxième était le Premier discours de *Ascanio Centorio* sur un Capitaine Général d'une Armée (1558). Le troisième sera le troisième discours de *Ascanio Centorio* sur le Maître de Camp (1558). Le quatrième ouvrage sera « *Il libro del soldato* », le livre du soldat du Bolognais *Domenico Mora* (1570), où, dans la première page, est écrit « *et questa, secondo l'ordine da noi posto é la quarta gioia congiunta all'anella della nostra Collana Historica*<sup>69</sup> », et ceci, selon l'ordre que nous avons fait, est le quatrième bijoux lié à l'anneau de notre *Collana Historica*. Le cinquième sera le cinquième et dernier discours sur l'art de la milice de *Ascanio Centorio* (1562). Le sixième sera « *Il libro del governo della Militia* » de *Bernardino Rocca* (1570). Le septième « *Il libro de' Paralleli o Essempi simili* » de *Thomaso Porcacchi* (1567). Le huitième « *Il libro della Castrametatione* », comprenant différents auteurs antiques et modernes, était prévu mais ne fut pas publié. « *Imprese, stratagemmi, et Errori militari* » de *Bernardino Rocca* fut la neuvième publication (1566). Finalement, le livre « *des Orationi Militari* » de *Nannini*, qui avait déjà été publié séparément en 1557, était prévu comme « *Gioia* » en une édition élargie, mais jamais republiée<sup>70</sup>.

---

<sup>68</sup> ASCARELLI F., *La tipografia cinquecentina Italiana* ; *op. cit.* (p.191).

<sup>69</sup> D. MORA, *Il soldato di M. Domenico Mora, Bolognese, Gentiluomo Grisone, et cavaliere accademico strorditi : nel quale si tratta di tutto quello, che ad un vero soldato, & nobili cavalliere si conviene sapere, & essercitare nel mestiere dell'arme* ; *Gabriel Giolito di Ferrarii*, Venise, 1570.

<sup>70</sup> J.R. HALE, *Renaissance war studies* ; *op. cit.*, (p. 442).

On a vu comment dans l'Italie morcelée du XVI<sup>e</sup>, surtout à Venise, il y a eu tout une floraison de littérature militaire, quand le reste de l'Europe était plus « ensommeillé ». En conséquence, beaucoup d'imprimeries étrangères se contentaient des ouvrages des penseurs Italiens pour les traduire et les diffuser. La vitalité de la Renaissance, unie à la réflexion sur les questions militaires, a forgé une production littéraire spécialisée qui, à notre avis, doit être revalorisée et prise en compte dans une perspective renouvelée. Une approche surtout différente de celle d'une simple justification d'une société humiliée du point de vue militaire et repliée sur elle-même, où les élites dominantes n'ont pas la vocation des armes et qui liste des choses militaires mais n'est pas capable de vaincre sur le terrain, doit être appréciée.

### 2.2.2. L'ouvrage.

La première édition des « *Discorsi di Guerra divisi in cinque libri* » fut publiée en 1566, puis en 1567 et en 1568. Ces discours sur la guerre furent assez connus dans la culture militaire Italienne du XVI<sup>e</sup> et même du XVII<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui, plusieurs copies de ces différentes éditions existent dans de nombreuses bibliothèques italiennes qui les font considérer, par le « *Istituto Centrale per il Catalogo Unico* » l'Institut Central pour le Catalogue Unique italien, d'un état de disponibilité maximale. En même temps, cette disponibilité contemporaine peut témoigner à quel point ces travaux de Centorio ont eu une ample diffusion, au moins dans la Péninsule.

Le Milanais avait publié le « *Primo discorso di Ascanio Centorio, sopra l'ufficio d'un capitano generale di essercito* » le premier discours sur la charge d'un Capitaine Général d'armée seul en 1557 et en 1558, toujours chez la maison *Gabriele Giolito de Ferrari*. La Bibliothèque Nationale de France possède aussi une édition de 1559 qui se compose des quatre premiers livres seulement, le cinquième et dernier discours étant absent. A la même bibliothèque sont aussi présents les éditions de « *Discorsi di Guerra, del Signor Ascanio Centorio divisi in cinque libri. Nel primo si contiene l'ufficio d'un generale d'essercito, Nel secondo, l'ordine del medesimo per espugnare una Provincia. Nel terzo, si tratta della qualita' del Mastro di campo ; Nel quarto, del modo che deve tenere una citta' ch'aspetta l'assedio ; E nel quinto, sotto diversi capi si contengono molte cose appartenenti all'arte della militia.* » de 1566 et 1567 qui se composent de cinq livres, les quatre premiers sont presque identiques à l'édition de 1559 avec, en plus, un cinquième discours dans lequel l'auteur a ajouté une partie sur différentes idées concernant l'emploi d'une armée. Le dernier livre représente la même ampleur que les quatre autres tout ensemble, parce que la matière s'accroissait et s'élargissait à la fois.

Dans cette étude, nous avons regardé particulièrement l'édition de 1566 parce qu'elle est complète et identique à celle de 1567, mais mieux conservée à la bibliothèque. L'ouvrage est écrit en vieil italien, avec les caractères typographiques en élégant italique caractéristiques de la maison *Gabriel Giolito de' Ferrari*, et avec des formes de lettre caractéristique des années de la Renaissance. Le livre mesure quinze centimètres de largeur, vingt et un de hauteur et il a une épaisseur de trois centimètres et demi sans considérer la couverture, et de quatre centimètres avec les couvertures.

Les cinq livres sont réunis en un seul volume de format in-quarto. Ils sont les discours :

1. « *Sopra l'ufficio d'un Capitan Generale di essercito* », sur la charge d'un Capitaine Général d'Armée, 5 feuillets, 24 pages (date en bas sur la première page, 1566) ;
2. « *Sopra l'ordine che dee tenere un Capitan Generale per espagnar una provincia* », sur les avertissements pour un Capitaine Général d'Armée afin de prendre une province, 8 feuillets, 58 pages et un feuillet blanc (date en bas sur la première page, 1566) ;
3. « *Nel quale si tratta della qualità, ufficio, et autorità d'un Mastro di campo generale* », sur les qualités, l'office et l'autorité d'un Maître de camp Général, c'est à dire l'officier qui a la responsabilité du logement, de l'ordre de marche, des vivres et de la discipline d'une Armée, 8 feuillets, 62 pages et 1 feuillet blanc (date en bas sur la première page, 1566) ;
4. « *Nel quale si tratta del modo che deve tenere una Città che aspetta l'assedio intorno, e dell'ufficio di quel Generale, che ne havrà cura* » organisation et préparation de la défense d'une ville s'attendant à être assiégée, et de l'office du Général qui a la charge de la défendre, 10 feuillets, 117 pages et 1 feuillet blanc (date en bas sur la première page, 1559) ;
5. « *Il Quinto ed ultimo discorso di guerra* » le cinquième et dernière discours de guerre où sous différents paragraphes, divers aspects de l'art de la guerre, 12 feuillets, 285 pages et 1 feuillet blanc (date en bas sur la première page, 1562), c'est le plus rare des cinq<sup>71</sup>.

Chaque livre de l'édition de 1566 de « *Discorsi di Guerra* » commence par une introduction par laquelle l'auteur dédie chaque partie à différentes personnalités politico-militaires italiennes de l'époque. Pour un auteur militaire

---

<sup>71</sup> J.C. BRUNET, *Manuel du Libraire et de l'amateur des livres* ; G.P. MAISONNEUVE & LAROSE, Paris (p. 1738).

de la période, il était important de dédier son ouvrage au dignitaire qui pouvait l'aider, ou bien d'associer son prestige au nom de l'auteur<sup>72</sup>.

Dans ce mémoire, nous exposerons les idées de l'auteur en adoptant le même séquençement que lui dans son ouvrage original. Il est important de noter combien la structure des idées et concepts expliqués dans l'ouvrage de Centorio, reste assez surprenante pour un lecteur moderne. D'ailleurs, les exemples historiques, qui font référence surtout à l'antiquité et présentés à profusion pour valider les idées, sont également souvent exposés sans références précises de temps ni de situation générale. Cependant, ils sont adressés à un public, voir une élite, qui se nourrit habituellement de cette histoire antique et qui connaît en détail les personnages et les événements présentés.

Il faut souligner combien ces discours sur la guerre, avec leurs avertissements et recettes pratiques pour ordonner une armée et la mettre en œuvre pendant les batailles, sont utiles parce qu'ils interviennent après les interminables campagnes militaires d'Italie. Avant les guerres d'Italie, la Péninsule était presque un « jardin privé » où les Princes italiens combattaient entre eux respectant les coutumes locales et une manière propre d'entendre les affrontements. Les guerres d'Italie ont définitivement transformé cette conception. A l'époque où Centorio écrit, les Etats et principautés italiens, et ses « intellectuels », ont analysé et beaucoup relaté les guerres d'Italie ainsi que les affrontements des armées les plus puissantes d'Europe. On peut résumer cela en disant que les Italiens se confrontent sur la plus haute et la plus moderne conception de l'art militaire européen de l'époque.

### 2.3. LE PREMIER DISCOURS.

Le premier livre est intitulé « *L'Officio d'un Generale d'essercito* », la charge d'un Général d'Armée. Le discours est composé de trois parties : une dédicace poétique, des tables des matières par ordre alphabétique et le discours proprement dit qui compte vingt-quatre pages.

Le livre est dédié à « *Illustrissimo Sig. Il Signor Ferrante CASTALDO, marchese di Cassano, conte di Piadena, et capitano di gente d'arme del Re di spagna in Lonbardia*<sup>73</sup> » c'est à dire, au marquis de Cassano et comte de

---

<sup>72</sup> J.R. HALE, *Renaissance war studies* ; *op. cit.* (p. 432).

<sup>73</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* » ; Premier livre, 1566 (Introduction).

*Piadena*, Capitaine des gendarmes du Roi d'Espagne en Lombardie. Dans l'introduction, écrite à Milan le 10 juillet 1566, l'auteur fait l'éloge du père du marquis de *Cassano* qui a été, à son avis, un sage, prudent et glorieux Général, comme son fils le sera plus tard.

Dans ce premier discours, on parle des devoirs attachés à la charge d'un Général d'armée, et des qualités que doit avoir un chef militaire. Il y est expliqué, également, ce que doit faire le chef d'une armée pour l'ordonner, la discipliner et se préparer à la bataille, tout en développant de nombreux exemples, qui font référence à l'antiquité et à l'histoire. Il vient définir la typologie d'un commandant exemplaire, dans la tradition des traités italiens du XVI<sup>e</sup> siècle sur les modèles parfaits à imiter.

Centorio commence à parler de la « fortune » d'un Général qui commande une armée, et l'aptitude qui doit être la sienne à comprendre le bon moment pour la suivre. Il montre son opinion en racontant l'exemple du Général romain *Fabius Maximus*, qui a freiné les esprits batailleurs de ses légionnaires pour combattre Hannibal, et pris le temps de bien réfléchir aux erreurs passées. La réflexion avant l'action menée par le chef romain, illustre cette prudence que doit avoir un commandant en chef.

Il continue en expliquant qu'un Général ne doit pas être seulement un expert pratique dans son métier, mais « *ma oltre l'haver veduto, e letto molte cose*<sup>74</sup> », avoir beaucoup vu et beaucoup lu sur la guerre et ses arts. De plus, le Général doit être capable de discerner les avantages qu'il obtient au cours de la bataille, et les prendre lorsqu'ils lui semblent satisfaisants. L'auteur souhaite un Général vertueux, qui soit habile dans l'art de la guerre mais, en même temps, modeste, tranquille et juste pour préserver la paix. Ce Général doit être très vigilant et très curieux vis à vis de sa propre armée. Il doit être le premier à se réveiller dans son camp et le dernier à se coucher, pour régler toutes choses. L'auteur saisit cette occasion pour conseiller au Marquis de *Cassano* d'être très prudent, au moment même où il écrit, parce que son armée est composée de soldats insuffisamment entraînés. En même temps, ses ennemis bénéficient d'une grande force morale, parce qu'ils s'endurcissent dans l'adversité tandis que les siens s'avilissent.

Après cela, il souligne qu'un Général doit d'abord étudier parfaitement son armée. Cela nécessite de savoir « *considerar bene le genti, et qualità d'esse, e di che Provincia, e se son veterane, o nuove, et di quanto tempo esercitate, e sotto a quai Capi, et in qual guerra*<sup>75</sup> », de quelle région viennent ses troupes, quelle sont leurs qualités, s'ils sont jeunes ou expérimentés, combien de temps ils ont été entraînés, sous quel chef et dans quelle guerre. Lorsqu'il y a beaucoup de soldats

---

<sup>74</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Premier livre, 1566 (p. 2).

<sup>75</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Premier livre, 1566 (p. 3).

qui ne sont pas experts de la guerre, il conseille de les répartir auprès de vétérans. Concernant les chefs intermédiaires, il ajoute qu'il leur est plus facile de discipliner leur troupe quand ils sont expérimentés. A ce stade Centorio souligne aussi combien l'histoire démontre que bien souvent la victoire militaire repose sur valeur des chefs et pas sur le nombre de soldats. Il ne manque pas également de rappeler que les batailles sont gagnées par la prudence d'un Général et la valeur de ses subordonnés. Au contraire, un Général qui a peu de culture militaire et s'entoure d'officiers arrogants et inexpérimentés, entraîne souvent, malgré une armée bien disciplinée, la perte des batailles, de la vie, de l'honneur et de l'Etat. Cette affirmation peut être illustrée par l'imprudence du consul romain Terentius Varro à la bataille de Cannes quand, avec arrogance, il néglige les conseils de son adjoint de ne pas attaquer Hannibal. En agissant ainsi, il perdit la vie de beaucoup de ses légionnaires, et il perdit aussi la bataille et l'honneur. Inversement les succès de Marius contre les Cimbres et de l'Empereur Philippe contre les *Fiamenghi* viennent confirmer sa thèse : quand un Général a su écouter les conseils de ses officiers, il a souvent gagné, en ajoutant toutefois qu'il est naturel pour des subordonnés de suivre les directives du Général. Il remarque que les conseils des vieux soldats ne remplacent pas la valeur et la vigueur des jeunes officiers, mais que celles-ci doivent s'appuyer sur les conseils et l'expérience des anciens.

Un aspect important est la réflexion menée sur l'unicité de commandement dans une armée. Centorio indique que « *in un'essercito non dee essere, se non un Capo, alquale tutti gli altri debbono ubbidire*<sup>76</sup> » : une armée doit avoir un seul Général, parce que la multitude de « gouverneurs » et la diversité des opinions dans l'action sont la cause de discorde, de ruine et de dommages. A ce sujet le document évoque les événements de 1527, lorsque ayant passé trop de temps en conseils infructueux, les différentes armées du Duc d'Urbin et les autres chefs de la Sainte Ligue des Princes italiens ont attaqué de manière non coordonnée, et chacune de son côté, l'armée espagnole en train d'installer le siège de Rome. A cause de ces erreurs, l'ennemi a conquis la cité et l'a mise à sac.

Après l'importance de l'unicité de commandement, l'écrivain continue en présentant cette notion selon laquelle un Général ne doit pas partager avec ses officiers toutes ses idées les plus secrètes, comment le disait à l'époque Alexandre de Macédoine. Il ajoute aussi que « *ne dee il Generale mai far cosa, che prima non sia ben consigliata, e non confidarsi nell'audacia, o temerità sua*<sup>77</sup> », un Général ne doit faire que des choses pour lesquelles il a été bien conseillé et non uniquement des actes téméraires et audacieux. La témérité pour le chef d'une armée est plus dangereuse que l'ennemi lui-même. Il cite l'exemple de Paul Emile en Macédoine qui refuse d'attaquer un ennemi bien ordonné sur le terrain,

---

<sup>76</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Premier livre, 1566 (p. 6).

<sup>77</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Premier livre, 1566 (p. 7).

avec une armée fatiguée et ce, contrairement à l'avis des officiers plus jeunes. Cependant l'auteur précise que parfois l'audace a permis de gagner, comme à Torquay et, au contraire, le conseil et la prudence ont conduit à la ruine comme Hannibal contre Scipion en Afrique, ou Pompée contre César, en Macédoine. Néanmoins l'essentiel reste que tous les grands événements de l'histoire ont été accomplis grâce à de nombreux et judicieux conseils. Toutes les grandes actions ont été accomplies avec bon conseil, et c'est encore plus vrai lorsqu'une bataille, peut amener soit un avantage modéré, comme la valeur ou l'honneur, soit une perte infinie comme celle des Etats, des royaumes et des républiques. En plus, affirme Centorio, quand l'ennemi utilise des troupes mercenaires, il peut les reconstruire assez rapidement, au contraire des troupes locales qui sont, par leur nature territoriale, plus limitées.

A partir des ces considérations d'ordre général sur l'aptitude d'un chef d'armée, l'auteur entre plus dans le détail pratique ; il décrit le moment où un chef doit livrer bataille contre l'ennemi : uniquement lorsqu'il y a une grande occasion, un avantage essentiel à prendre ou s'il y est contraint par une grande nécessité. Il présente l'histoire de deux consuls romains, Marcos Fabius et *Gneo Manlio*, contre les Etrusques qui, n'ayant pas l'accord de leurs légions, ont préféré attendre pour livrer la bataille. Les Etrusques croient les légionnaires romains paralysés par leur faiblesse et commencent à les insulter. Après cela, les légionnaires eux-mêmes ont réclamé d'être conduits à la bataille en jurant de retourner au camp s'ils n'étaient pas victorieux, et la victoire est valeureusement arrivée.

Le commentaire suivant porte sur la nécessité d'avoir une armée ordonnée et des soldats obéissants. « *I Soldati, che non gli ubidisco, non possono essere vittoriosi et deono esser puniti*<sup>78</sup> » les soldats qui n'obéissent pas ne peuvent être victorieux et doivent être punis. L'ordre est très important dans les choses de la guerre et la responsabilité des ministres comme des *Maestri di campo*, Maîtres de camp, sergents major et tous ceux qui doivent ordonner une armée est fondamentale. L'ordre est indispensable pour une armée et représente la disposition la plus importante pour aboutir à la réussite. Par contre le désordre et la confusion sont cause de ruine. En continuant sur ce thème, l'écrivain dit que les armées « *non meno deono essere bene ordinati nel caminare, e nell'alloggiare, che nel combattere*<sup>79</sup> » doivent être aussi bien ordonnées lorsqu'elles marchent que quand elles logent ou qu'elles combattent. Les soldats doivent vivre modestement, les chefs doivent être des exemples pour leurs hommes et prendre soin d'eux. Le devoir du Général est de prendre soin de tous ses combattants. Les soldats ne doivent jamais rester sans rien faire, parce que la quiétude est plus dangereuse pour une armée que la fatigue. Le Général peut rencontrer les plus

---

<sup>78</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri*"; Premier livre, 1566 (p. 10).

<sup>79</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri*"; Premier livre, 1566 (p. 10).

grandes difficultés, tant pendant les batailles que dans bien d'autres circonstances, s'il n'a pas prévu tous les offices nécessaires au bon ordonnancement de son armée. Ces offices sont ceux qui règlent les gendarmes et qui entretiennent les chevaux, de même que l'infanterie doit avoir ses Colonels, elle doit avoir ainsi ses Maîtres de Camp et sergents pour disposer les troupes de façon ordonnées pour les batailles.

Dans ces pages, l'écrivain donne également différents commentaires sur l'artillerie. Il dit qu'il est très important que le Capitaine Général d'artillerie place ses armes « *in un luogo alto, e disposto a nuocere a' nemici, et non a gli amici, come il piu delle volte suole accadere, quando non è ben considerato il sito, et il luogo ove ella è posta*<sup>80</sup> » sur un lieu élevé, permettant de causer des dommages à l'ennemi et non à l'ami, comme cela s'est souvent vu lorsque le site sur lequel l'artillerie est placée est mal choisi. Il cite aussi l'exemple de la bataille de Ravenne gagnée par le Duc de Ferrare, grâce à la bonne disposition de son artillerie.

Après les remarques sur l'artillerie, Centorio explique qu'il est également très important de choisir le bon emplacement pour la bataille et d'ordonner son armée en la partageant en trois tranches : Avant-Garde, Bataille et Arrière Garde. Il ajoute aussi qu'il faut donner à chacune de ces tranches une partie de la cavalerie.

Le commentaire du Milanais décrit de façon très pragmatique la forme du bataillon. Il doit être important, mais pas trop large en la *testa*, le front antérieur, contrairement à ce qui était souvent pratiqué à son époque. L'explication donnée c'est que cette largeur de la *testa* peut plus facilement repousser l'ennemi qui attaque et que, à l'occasion, on peut plus facilement ou élargir ou rétrécir le front antérieur des bataillons. C'est de cette façon que Sertorius attaqua Pompée en Espagne, de même que *Cleandria* Lacédémonien contre les Lycaons. Lors de cette bataille, il ordonnait à ses escadrons d'adopter un front serré et très compact et d'attirer les ennemis là où il voulait. Après avoir ouvert ses escadrons et encerclé les adversaires, il gagna la bataille.

Centorio prend aussi un exemple pour expliquer qu'on peut combattre un ennemi quand on est inférieur en nombre. En effet, grâce à l'utilisation d'obstacles naturels comme des vignes, des arbres, des forêts, des fleuves ou canaux, la cavalerie adverse ne peut pas être efficace. L'infanterie « *la fanteria da quelle resti sicura, e si possa prevalere contra di lei con l'avantaggio del luogo : perche perdendo non sarà mai in tutto fracassato*<sup>81</sup> » doit utiliser la force que lui donne cette position et ne sera jamais complètement détruite. De cette façon, Hannibal fut victorieux contre Marcellus. L'auteur continue de montrer à travers

---

<sup>80</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri*"; Premier livre, 1566 (p. 11).

<sup>81</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri*"; Premier livre, 1566 (p. 13).

de nombreux exemples, la nécessité de changer souvent les ordres de bataille et évoque, à ce titre, ce qui fut fait encore par Hannibal contre les Romains et par *Geno Scipion* contre Hannon carthaginois en Espagne. Il souligne que le Général doit mettre ses troupes les plus fortes là où l'adversaire met les siennes les plus faibles et utiliser ses troupes les plus faibles pour seulement gagner du temps contre l'ennemi, comment le fit Scipion contre Hasdrubal en Espagne.

Ensuite il expose le cas du Général qui a davantage de troupes, et surtout plus de cavalerie que l'ennemi, en précisant qu'il doit chercher à encercler l'armée adverse comme le fit Hannibal à Cannes. Néanmoins, lorsqu'il y a un rapport de force favorable mais pas beaucoup de cavalerie, il convient de placer derrière elle quelques bandes de piqueurs et, ensuite, d'ordonner aux cavaliers de laisser entre leurs rangs des espaces pour permettre aux piqueurs de combattre. Aux mêmes emplacements, et mélangés aux piqueurs, « *accomodarvi quella quantità di archibugieri, che gli parerà convenevole, perche serviranno in questo modo mirabilmente*<sup>82</sup> » placer des arquebusiers parce que ces soldats y serviront avec efficacité. L'auteur souligne qu'en plaçant des « *pedoni* », fantassins, entre les soldats à cheval, César contre Pompée à *Farfaglia* de même que Scanderbeg duc de l'Épire obtinrent des nombreuses victoires. Dans cette même partie de son ouvrage, il conseille également aux troupes chrétiennes de dissimuler l'artillerie entre les unités pour créer ainsi la surprise chez l'ennemi et remporter la victoire.

Après cette explication sur le positionnement des forces lorsque l'armée est plus nombreuse que celle de l'adversaire, Centorio affirme que distiller à l'ennemi de fausses informations sur l'arrivés de renforts, provoque une grande terreur parmi ses soldats. Il raconte que cette astuce fut utilisée par les consuls romains *Minutio Ruffo* et *Accilio Glabrione*, et également par Sulpicius en mettant des gens « inutiles » à cheval pour faire semblant de venir au secours de leurs armées. Ces faux renforts firent fuir les opposants.

Durant une bataille, il est également important de perturber la cavalerie ennemie en imaginant différents procédés : « *o con fuochi, o gridi, o rappresentationi horribili*<sup>83</sup> » par le feu, les cris ou des représentations « horribles ». Il cite à ce sujet l'anecdote de Pyrrhus contre les Romains qui utilisa les éléphants contre la cavalerie ou le Roi de Lydie Crésus qui plaça ses chevaux contre les chameaux. De même, Sémiramis avec beaucoup d'éléphants masqués a fit se retirer la cavalerie de *Staubate* Roi de l'Inde, enfin les Espagnols ont détruit les formations ennemies en envoyant des bœufs contre les formations adverses, avec des bois en flamme liés derrière eux.

---

<sup>82</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Premier livre, 1566 (p. 15).

<sup>83</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Premier livre, 1566 (p. 16).

Après cette partie, dans laquelle l'auteur a mis l'accent sur les astuces, il continue en réaffirmant encore une fois l'idée que, pour vaincre, l'art et la pensée des grands Capitaines sont plus important que le volume de leurs forces.

Ensuite, l'auteur aborde la question de l'ordre dans lequel les troupes doivent démarrer l'attaque. Il considère que le premier à attaquer doit être « *il Capitano de' Cavalli leggieri, che con essi stia avvertito di non pigliare carica, da poter imbarazzare gli altri squadroni di genti a piedi*<sup>84</sup> » le Capitaine de la cavalerie légère qui doit cependant rester très attentif afin de pouvoir réintégrer en bon ordre son armée après la charge. Il ne doit pas retourner au milieu des troupes mais sur ses ailes, là où sera placée une protection de fantassin ou d'arquebusiers. Après cela, l'avant-garde sera employée avec un corps de gendarmes et un autre d'infanterie. Ensuite, après les tirs d'artillerie, le Général ne doit pas rester dans la bataille, mais se retirer pour étudier les évolutions du combat et, utilisant les messagers à cheval, il doit faire arriver les ordres aux différents Capitaines pour la conduite des engagements. Centorio insiste encore une fois sur le fait que les réussites de la guerre sont incertaines et que la fortune y est éphémère.

L'ouvrage se poursuit sur l'importance de la réserve, en prenant l'exemple de l'attitude du Consul Postumus en Sicile contre les Carthaginois. Dans cet affrontement, après de nombreuses provocations carthaginoises, le Romain choisit le lieu qui lui paraît convenable pour se battre mais tient une partie de la cavalerie en réserve. Le consul romain fit une bataille délibérément longue et, quand toutes les forces lui semblaient assez fatiguées et usées, il attaqua avec sa réserve composée des soldats frais. Il gagna la bataille et se libéra du problème carthaginois.

Centorio continue son exposé en expliquant que, même s'il semble peu convenable d'avoir recours à la ruse dans une bataille, comme le disait Brasidas Lacédémonien lui-même qui considérait qu'on ne doit pas utiliser la ruse quand on peut gagner une bataille par la force, cela est permis et même loué dans les guerres. Parce que la guerre est un art. Il cite les exemples du Roi des *Etoliti* en Perse contre Pérôz Roi des Persans, des Égyptiens contre leurs ennemis et de Viriathe Espagnol contre les Romains qui gagnèrent tous en utilisant des stratagèmes.

Quand un Général perçoit des flottements dans la bataille, ou voit des alliés qui se retirent, il doit se montrer vigilant, parce que « *la paura, e la fuga d'uno solo, puo disordinare tutto un'essercito intero*<sup>85</sup> » la peur ou la fuite d'un seul, peuvent désordonner une armée entière. Une âme généreuse peut supporter toutes les adversités de la guerre. Le penseur raconte ces anecdotes des Romains Tullus Hostilius et *Silla* qui, avant une bataille, voyant leurs légionnaires très inquiets

---

<sup>84</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Premier livre, 1566 (p. 16).

<sup>85</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Premier livre, 1566 (p. 19).

quand les forces alliées ont quitté l'armée, leur ont dit qu'elles s'étaient retirées sur son ordre. Il ajoute aussi que Sertorius en Espagne, après avoir reçu la nouvelle de la mort d'un de ses Capitaines, tua le serviteur qui amena cette nouvelle pour pas inquiéter ses soldats.

L'auteur continue sur l'importance de l'astuce dans une bataille « *si ottiene quello, che non si puo con le forze istesse*<sup>86</sup> » qui peut amener la victoire lorsque la force ne le peut pas. L'archétype présenté est celui de Titus Didius qui, après une bataille, fit enterrer, pendant la nuit, beaucoup de légionnaires romains morts mais laissa les corps des ennemis sur le champ de bataille. Le lendemain, l'adversaire, en voyant la différence du nombre de cadavres sur le terrain, pensa qu'il avait été battu et quitta le lieu.

Ensuite, il indique qu'il est important d'utiliser les embuscades et les guet-apens ou d'autres astuces similaires comme le firent Hannibal contre Minucius et Scipion contre *Siface*. Comment le fit également le *Marquis de Pescara* contre les Français au siège de Pavie, qui attaqua l'adversaire avec les « *incamisciate*<sup>87</sup> ». Ces actions ont terrorisé les ennemis à un point tel qu'ils ne se sentaient pas en sécurité y compris sur leurs arrières et de jour comme de nuit. L'auteur souligne aussi que les assauts de nuit sont, par nature, plus inquiétants que ceux de jour, parce que la nuit est par elle-même sinistre.

Centorio continue encore une fois en parlant des astuces insidieuses, en expliquant qu'à la guerre il est bien préférable de les faire subir aux ennemis que de les recevoir soi-même. Il cite l'exemple d'Hannibal à Naples qui, arrivé dans une vallée très étroite où il y avait un seul passage pour l'armée, compris que le lieu pouvait présenter des risques d'embuscade. Pour découvrir l'éventuelle présence des Romains, il fit mettre des bois enflammés liés sur les cornes des bœufs. Les animaux, en courant entre les pentes des montagnes, découvrirent les Romains en train de préparer l'embuscade et ceux-ci s'enfuirent, désormais repérés.

Le Milanais relève qu'il faut presser l'ennemi, et « *non dando mai tempo al nemico di consigliarsi, ne di pigliar partito, vedrà ch'assai giova a chi brama vittoria*<sup>88</sup> » ne pas lui donner le temps de réfléchir et de se réarticuler. C'est cela que doit faire un Général qui cherche la victoire, qui reste la chose plus importante pour lui.

Après cette digression, l'auteur aborde ce que doit faire un Général quand une partie de son armée cherche la fuite. D'abord il précise que les cris et les

---

<sup>86</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Premier livre, 1566 (p. 19).

<sup>87</sup> Attaque nocturne où chaque soldat couvre la cuirasse d'une chemise pour empêcher de briller et pour se distinguer des ennemis.

<sup>88</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Premier livre, 1566 (p. 20).

hurlements des ennemis avant la bataille ne tuent pas les guerriers, et ne mettent pas la peur dans les esprits des soldats de valeur. Ensuite il présente les exemples parfaits à imiter dans ce domaine : un Roi des Assyriens dit à ses soldats en fuite que la victoire ne se gagne pas avec les épaules mais avec les mains. Silla, en combattant contre Mithridate, énonce à ses Romains qui s'enfuient que, une fois à Rome, à la question posée par les autres citoyens de savoir où ils ont laissé leur Capitaine, ils devront répondre : à combattre seul contre votre ennemi. Une autre façon d'intervenir pour arrêter la fuite des soldats avant une bataille, est la force, comme fit Philippe de Macédoine qui utilisa une partie de la cavalerie arrière de son armée pour empêcher la retraite de ses soldats, ou la menace, comme fit *Attilio Consolo* qui explique à ses soldats que même s'ils fuyaient devant l'ennemi, ils ne pourraient pas fuir sa propre vengeance. Centorio arrive à une conclusion générale en déclarant que le soldat qui va combattre est motivé par trois choses : « *nel volere, nel vergognarsi, et nell'ubbidire a' Capitani*<sup>89</sup> » la volonté, la crainte de la honte, et l'obéissance aux Capitaines. Il rappelle aussi que c'est seulement à travers les Capitaines que les soldats peuvent arriver à la victoire et à la vraie gloire.

Pour augmenter la force et la volonté des soldats dans la bataille, le Milanais cite cette habitude de Silla, et des Romains en général, de jeter sur les ennemis les insignes et les drapeaux de l'armée. Cette action a souvent animé l'ardeur des soldats, pour regagner leurs insignes si vénérés. Il cite en particulier l'exemple de *Servio Tullio* contre les Sabins, et de Marcus Furius Camillus tribun des soldats, contre les Volces.

Après ceci, Centorio explique qu'un Général ne doit jamais « *di non ordinar mai la sua battaglia in punta, perche facendo i nemici la loro forma di forbici, pacilmente si rompe, et mettesi in fuga*<sup>90</sup> » ordonner son armée pour la bataille comme une pointe de lance, parce que l'adversaire peut ordonner la sienne comme les ciseaux et détruire la formation. C'est ce qui est arrivé à Hannibal en Afrique contre Scipion qui plaça tous ses éléphants en tête. Pourtant le romain rangea ses escadrons de manière très ouverte pour encaisser le coup de la pointe adverse, la faire passer sans être touché, et ensuite frapper les flancs. Encore une fois l'auteur saisit toute occasion pour rappeler qu'en guerre le plus important est de prévoir, et que la prudence est supérieure à la force en elle-même. Il remarque également à quel point il est important qu'un Général inspire force et confiance à ses soldats le jour de la bataille. La promesse des agréments et des primes fait apparaître le péril moins dangereux. Néanmoins, il est précisé que, pour un vrai soldat, les justes primes sont la vertu, la gloire et la célébrité.

---

<sup>89</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri*"; Premier livre, 1566 (p. 22).

<sup>90</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri*"; Premier livre, 1566 (p. 23).

Centorio conclut ce premier discours sur la charge d'un Général d'Armée, en s'adressant à la personne à qui le livre est dédié, en annonçant précisément que « *essendo tanto differenti le guerre, che'al presente si fanno, da quelle che per il passato si sono vedute*<sup>91</sup> » les guerres modernes sont extrêmement différentes des guerres de l'antiquité. Pourtant, un bon Général doit être très attentif, et ne doit pas se trouver vulnérable aux nouvelles astuces de l'ennemi.

L'auteur termine le livre avec une formule de déférence. Il explique qu'il a écrit ce premier discours pour l'amour et le dévouement qu'il porte au marquis de Pescara puis qu'il a écrit cela comme homme et pas comme Fabius ou Nestor. Le seul intérêt sincère est la gloire et la carrière de son protecteur, qui doivent être plus grandes que celles des ses ancêtres. Il continue en disant que les préceptes contenus dans ce livre, s'il ne peuvent toujours être utiles, ne sont du moins pas nuisibles. Centorio saisit également l'occasion de préciser que pour tous les hommes, la chose la plus fastidieuse est de prendre soin des Seigneurs ou des Princes, parce que cette action engendre une infinité de contrariétés pour la satisfaction de quelques-uns seulement.

Avec cela se termine le premier discours.

## 2.4. LE DEUXIEME DISCOURS.

Le deuxième livre est intitulé « *Ordine d'un Generale d'essercito per espugnare una provincia* », ordres d'un Général d'armée pour prendre une province. Le discours est composé de trois parties : la dédicace, une table des matières en ordre alphabétique et le discours lui-même qui comporte cinquante-huit pages.

Il présente deux dédicaces. Elles se trouvent l'une dans l'introduction, et l'autre sur la première page du discours. La première est pour : le « *Illustrissimo et Eccellentissimo signor mio, il signor Ottavio Farnese, Duca di Parma et di Piacenza*<sup>92</sup> » le Duc de Parme et de Piacenza. Dans l'introduction, écrite à Milan le 15 septembre 1567, l'auteur s'adresse au Duc de Parme en précisant que ce discours fut écrit à l'origine pour son altesse le Duc de Savoie. Il ajouta que ce noble italien est en train de faire la guerre aux Français à la requête du Roi Philippe II et que, de l'avis de l'auteur, ces discours ne lui feront pas dommage.

---

<sup>91</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Premier livre, 1566 (p. 23).

<sup>92</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Deuxième livre, 1566.

Néanmoins, à cette époque l'auteur veut envoyer ce discours au Duc de Parme à cause des obligations de service qu'il a envers lui. En outre, il sait que le Duc lit à foison des livres sur la guerre et qu'il fût également un valeureux Général au service de l'Empereur ; ainsi il ne peut qu'apprécier cet hommage. Le Duc de Parme a combattu bravement, en tant que Général, contre le Duc de Sassonia et l'Anthravier. Il participa aussi à la désastreuse expédition d'Alger de Charles V. En introduction, sont également mentionnées les actions du Duc pour sauver son duché, battre ses ennemis et obtenir la ville de *Piacenza*.

Dans ce deuxième discours, il est exposé ce que doit faire un Général pour conquérir une province, une forteresse ou un château. De même il y est expliqué tous ce qu'il doit également faire pour s'y préparer, et cela est constamment développé à l'aide d'exemples faisant référence à l'antiquité et aux modèles parfaits à imiter.

Centorio commence son exposé par l'importance de bien comprendre le but d'une guerre avant de la commencer. Il souligne que souvent la perception des faits et des problèmes n'est pas correctement réalisée au début et qu'il faut toujours approfondir les choses et bien comprendre le pourquoi d'une guerre. Il continue en disant que le désir qui pousse à faire une guerre peut se réaliser, dans la réalité, de façon inverse à ce que pense le Prince. En particulier, il met en évidence le fait que de toutes les activités humaines, la guerre ne doit être entreprise qu'après avoir pris l'avis et les conseils de ses ministres.

Le Milanais affirme qu'une guerre se fait pour trois raisons principales : « *per vendicarsi delle ricevute ingiurie, o per accrescere il suo stato, o per aiutare altri*<sup>93</sup> » pour venger des offenses reçues, pour agrandir l'Etat ou pour aider d'autres peuples. Ensuite il faut considérer le caractère juste ou injuste de la guerre. La guerre juste peut promettre la victoire, à l'inverse de la guerre injuste qui ne promet que des infinités de maux. Centorio affirme que pour éviter ces inconvénients et pour se préserver de la mauvaise fortune, un Général doit considérer de multiples aspects.

En premier lieu, le Général doit comprendre et connaître « *le qualità di quel Signore, contra chi si dee far la guerra : perche questa si è la maggior consideratione, che possa fare uno, di guardare contra chi egli muove*<sup>94</sup> » les qualités du Seigneur contre lequel il fait la guerre. Il propose une liste assez détaillée de ce que l'on doit connaître sur l'adversaire avant d'entamer une guerre contre lui. En particulier, l'auteur relève qu'il faut savoir si le Seigneur ennemi est aimé de son peuple, s'il est fort, s'il a de bons ministres de la guerre et de bons Capitaines, s'il possède de bonnes troupes, de bonnes villes ou places fortes, comment est le territoire et si l'adversaire peut recevoir de l'aide et de qui. Si ses

---

<sup>93</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri*"; Deuxième livre, 1566 (p. 2).

<sup>94</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri*"; Deuxième livre, 1566 (p. 3).

soldats sont bien entraînés et sont naturellement des gens belliqueux ou pacifiques, s'ils ont fait récemment des guerres et quelles guerres. Ensuite, le Milanais en profite pour parler de l'inactivité des soldats. Il indique que la longue tranquillité et l'inactivité des guerriers, sans l'entraînement à l'art de la guerre, rendront les esprits des hommes paresseux et vulnérables et qu'ils seront facilement battus, même s'ils sont fort nombreux. L'exemple cité est celui d'Hannibal qui, replié en Capoue avec son armée, autorisa à ses soldats les plaisirs du corps et de la volupté, ils en perdirent la discipline, l'ardeur et la victoire.

L'auteur indique qu'il est très utile d'ajouter ou de provoquer des révolutions et des tumultes dans la province ennemie pour la conquérir, ainsi que d'affaiblir les armées du Seigneur. Le Général doit examiner quand il doit mener la guerre, par quel chemin, et en quelle partie attaquer l'ennemi.

Néanmoins, il indique comment un Général doit s'y prendre pour emmener une armée combattre en pays lointains et ce qu'il faut également préparer pour revenir de cette entreprise victorieuse. Centorio soutient que, lorsqu'il faut emmener une armée combattre loin de son pays, en considérant les forces et la puissance du Seigneur ennemi, il faut pour la former prévoir dix-huit, vingt ou vingt-cinq mille fantassins, et deux mille cinq cents ou au moins deux mille cavaliers. La cavalerie doit être formée par deux tiers de gens d'armes et un tiers de cavaliers légers. Il faut prévoir « *tre isperimentati Generali : uno che habbia cura delle genti d'arme ; l'altro della cavalleria leggera, et il terzo della fanteria*<sup>95</sup> » trois Généraux expérimentés, un pour commander les gens d'armes, un pour la cavalerie légère et le dernier pour commander l'infanterie. Ensuite il faut prévoir la nomination de Colonels et de Capitaines connus pour être en même temps habiles à combattre, à commander et à gouverner. L'auteur souligne qu'il est nécessaire d'écouter et de suivre ce que les Colonels et Capitaines disent de leurs soldats, selon qu'ils viennent des provinces italiennes, espagnoles ou allemandes. Parce qu'il y a des différences de qualité entre soldats selon les diverses provinces dont ils sont originaires.

Centorio présente aussi les caractéristiques physiques d'un bon soldat, celles qui « le rendent bon pour les armes » : il ne doit pas être lent, il doit avoir l'œil vif et être en éveil, la tête élevée et pas petite, l'estomac solide, les épaules larges, les bras longs et nerveux, les doigts forts, le ventre petit, les cuisses fortes, les jambes larges et arquées, les pieds secs. Il ajoute qu'il doit être intelligent, peu bavard, agile et doué de bon sens.

Ensuite, l'auteur fait la liste de toutes les charges qui composent une bonne armée. Le Général doit prévoir les *Maestri di Campo*, Maîtres de camp, intelligents, capables et expérimentés, des Capitaines d'artillerie, des

---

<sup>95</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Deuxième livre, 1566 (p. 5).

Commissaires Généraux préposés au ravitaillement et aux munitions. Sergents majors, Capitaines de Cavalerie, d'Infanterie, Ingénieurs, Fourriers, Prévôts, Secrétaires, Trésoriers, Payeurs et Juges. Officiers des Sapeurs, hommes préposés au nettoyage du camp, Capitaines des guides et espions. Médecins et chirurgiens pour soigner les malades et les blessés du camp. Une chose que l'écrivain veut souligner, c'est l'importance de ne confier de charge élevée dans l'armée qu'à des gens capables et bien expérimentés, en utilisant comme critères le mérite et la vertu. Il ne faut jamais donner une charge de responsabilité à la légère, par exemple à la suite d'une pression d'amis, de parents ou du protecteur de quelqu'un. Il est également nécessaire de faire jurer fidélité à l'officier, conformément à la tradition de son pays.

Après, un Général doit « *il trovarsi personalmente al vedere delle mostre generali de' suoi Colonnelli : i quali similmente deono vedere molto bene quelle de' suoi Capitani*<sup>96</sup> » personnellement voir ce que font ses Colonels, et les Colonels doivent contrôler leurs Capitaines. Il est aussi nécessaire de contrôler le nombre de soldats réellement sur le camp en comparaison de ce qui était prévu et des soldes versées, de sorte que le Roi, ou le Prince, ne soit pas trompé. Le Milanais signale qu'avant la bataille de Pavie, le Roi de France croyait que son armée comptait un grand nombre de soldats ; le jour de la bataille il a vu qu'il n'y avait là qu'un tiers de ce qu'il pensait. Le Roi de France fut battu, et finalement emprisonné par Charles Quint.

Centorio continue avec des remarques sur la discipline en disant « *a' quali disordini si dee aprire molto bene gli occhi, riprendendo, e castigando tutti i soldati, che non istanno in ordine*<sup>97</sup> » qu'il ne faut pas, et jamais, tolérer les désordres des soldats. Il est nécessaire de punir tout de suite celui qui ne respecte pas les ordres et surtout qui attaque ou fait dommages à la population civile. Il complète en disant qu'il ne faut prélever à la population civile, que ce qui est strictement nécessaire pour vivre et pas plus. A ce sujet, l'exemple que donnent les Capitaines est fondamental, lesquels doivent vivre comme des religieux, honnêtement et avec continence. Ils ne doivent pas être des tyrans et surtout pas se montrer envieux et avide des choses des autres. Parce que les soldats et les Capitaines sans religion ne peuvent jamais vaincre.

Ensuite, Centorio explique que le Général doit ordonner aux « Provéditeurs de champ » d'entretenir dans l'armée des métiers et des maîtres qui s'occupent des armes, des chevaux, qui construisent les éperons, les roues, les épées, les cuirs et les chaussures. Il faut aussi des maîtres tailleurs, des menuisiers, des maîtres sellier et des sapeurs capables de construire des puits et des mines. Parce que ces hommes sont très utiles en campagne pour toutes les sortes de soldats.

---

<sup>96</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Deuxième livre, 1566 (p. 7).

<sup>97</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Deuxième livre, 1566 (p. 7).

L'auteur indique qu'il est sage et nécessaire, avant d'aller attaquer une province, un royaume ou un Seigneur, que les Capitaines « *ogni festa essercitare i loro soldati nell'ordinanze*<sup>98</sup> » entraînent les milices chaque jour férié. De même les arquebusiers et les bombardiers doivent tirer souvent : pour stimuler les tireurs à s'entraîner, il vaut mieux leur offrir des primes que de compter sur leur seul honneur de bien servir. Pour bien préparer les troupes, il faut prévoir tous les quinze ou vingt jours des manœuvres majeures, simulant une vraie bataille. Parce que la négligence et la médiocrité de soldats peu entraînés peuvent fréquemment ruiner les bonnes préparations des Capitaines. Il cite l'anecdote des soldats de Darius en bataille contre Alexandre le Grand dont les troupes, par comparaison avec celle des ses adversaires, furent négligentes, médiocres et inexpérimentées. Le penseur continue sur la question de l'entraînement, en mettant en évidence l'intérêt de bien entraîner les soldats en temps de paix avec leurs armes pour qu'ils ne se montrent pas médiocres en temps de guerre. Il faut suivre « *in questo l'esempio de' Romani, che nel tempo della pace si soleano sempre esercitare, si nell'armi, nel cavalcare, nel lanciare dardi, nel nuotare, nel combattere in acqua sopra le barche, come in tutti quegli effetti generosi, che alla guerra si richiedevano*<sup>99</sup> » la tradition des légionnaires romains qui en temps de paix s'entraînaient avec leurs armes, à combattre à cheval, à lancer des dards, à nager, à combattre sur les bateaux et sur toutes les choses de la guerre. Quand ils allaient en guerre ils étaient toujours magnifiquement préparés. L'entraînement continu rend plus « parfait » le Capitaine que le soldat. Licurgo démontra aux Lacédémoniens l'importance de l'entraînement en prenant deux chiens nés le même jour, l'un fut entraîné à la chasse à courre et à la bataille des chiens. L'autre fut élevé dans les cuisines de la maison, sans aucun entraînement. Il emmena les deux animaux devant son peuple en démontrant la différence entre eux : l'un pensa seulement à manger, l'autre, au contraire, fut prêt à faire beaucoup de choses. Après cette démonstration le peuple commença à s'entraîner continuellement jusqu'à en arriver à se glorifier de ne pas avoir de murs pour défendre leur ville, parce que leur force et leur maîtrise des armes suffisaient. Centorio continue en précisant que le Général doit entraîner ses soldats, les préparer à la fatigue, à supporter les malaises et les incommodités. Il doit faire ce que les Scythes firent et qu'à l'époque de l'auteur firent, dans l'armée turque, les Janissaires : même s'ils se sont fatigués pendant la journée, ils s'entraînent avec leurs armes en arrivant le soir dans leur camp. Centorio dit que ces fatigues sont très utiles à ceux qui veulent être parfaits en guerre, parce que la vraie gloire ne peut se gagner sans effort et sans fatigue.

A ce stade Centorio précise qu'il n'a parlé jusque là que des activités et de la formation du camp et que, maintenant, il faut parler des « *di tutte quelle*

---

<sup>98</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Deuxième livre, 1566 (p. 8).

<sup>99</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Deuxième livre, 1566 (p. 9).

*monitioni, che sono necessarie ad uno essercito, et delle quali il Generale lo dee provedere*<sup>100</sup>», c'est à dire, de la logistique qu'un Général doit instituer pour une armée. Il souligne que, sans aucun doute, la chose plus importante en ce domaine est la nourriture. Il dit qu'au moment où il écrit, il sait que le son altesse le Duc de Savoie doit partir en guerre contre le Roi de France aux cotés du Roi d'Angleterre, et qu'il est très important qu'il prévoie l'approvisionnement de l'armée. Parce que de nombreuses actions militaires ont été ruinées par le manque de nourriture pour les soldats. L'exemple à ne pas suivre est celui de Cambyse, fils de Darius, qui commença la guerre contre les Ethiopiens après qu'ils aient refusé de lui obéir. Il ira tellement loin dans le pays, qu'il n'aura plus des vivres pour soutenir l'armée. Il fut alors obligé de décimer les hommes et à la fin de renoncer à l'opération. Le manque de nourriture est plus dangereux que l'ennemi lui-même ; l'écrivain affirme que c'est encore plus vrai quand la guerre se déroule sur un territoire dépourvu d'approvisionnement et qu'il faut assurer soi même son propre soutien. L'auteur ne manque pas d'avertir une deuxième fois le Duc de Savoie, en s'adressant directement à lui, sur sa prochaine guerre en France, où il est sûr qu'il sera impossible de trouver des vivres pour l'armée. L'ennemi va sûrement tout brûler et rendre indisponibles les puits et les sources d'eau, avant l'arrivée des troupes adverses. Là où il n'y a pas à manger « *dove è il mancamento delle vettovaglie, la prudenza de' Capitani, e la forza de' soldati giovano poco*<sup>101</sup> », l'expérience des Capitaines et la force des soldats, ne servent à rien.

Il saisit aussi l'occasion, en parlant des approvisionnements, pour expliquer que les soldats de son époque ne sont plus aussi durs et entraînés à l'éducation militaire que les soldats de l'antiquité, comme les Romains, les Scythes, les Perses et les Carthaginois. Ces soldats de l'antiquité préparaient leur nourriture avant de partir en guerre et étaient capable de se nourrir de légumes et de fruits sauvages quand la nourriture manquait. Centorio regrette que les aptitudes des soldats chrétiens de son époque aient oubliés les frugalités des soldats de l'antiquité. Il dit que les soldats ne se satisfont pas seulement de vivres « honnêtes », mais qu'ils demandent des mets de Roi : pas seulement des viandes, mais des capons, des coques et autres lascivités. La cuisine trop riche, les jeux, l'oisiveté et la paresse sont capables de rendre « *al fine si gli animi loro effeminati e molli*<sup>102</sup> » les esprits efféminés et lâches. Il continue en disant que les soldats chrétiens ne sont plus suffisamment habitués à se coucher sur les champs de bataille, parce qu'ils réclament des chambres bien équipées, et qu'ils tombent souvent malades à cause de la dureté de la vie en plein air.

---

<sup>100</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Deuxième livre, 1566 (p. 11).

<sup>101</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Deuxième livre, 1566 (p. 12).

<sup>102</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Deuxième livre, 1566 (p. 13).

A ce point, sont présentés beaucoup d'exemples de soldats de l'époque vivant dans l'austérité. L'écrivain ne cache pas son admiration une nouvelle fois pour les Janissaires, qui peuvent, à la même époque que lui, vivre comme les anciens soldats de l'antiquité. Il raconte qu'ils vivent avec sobriété : quand ils se préparent pour la guerre, ils apprêtent chacun un sac avec du riz ou du blé cuit, de la viande salée réduite en poudre et ils vont vivre très frugalement avec ces vivres mélangées à l'eau. Quand ils ont fini ces aliments ils vivent d'abord en prélevant et buvant le sang des chevaux, ensuite en mangeant la viande et enfin des racines et des fruits sauvages. Les Perses font de même. Les Ecossais vont à la guerre emportant chacun de la viande, qu'ils font cuire directement sur le feu, et de la farine pour faire des fougaces cuites avec des « fers plats » qu'ils emmènent avec eux. Parce qu'en n'emportant pas avec soi la nourriture des soldats, on est dépendant des populations.

Centorio insiste avec des exemples de batailles gagnées grâce au manque des vivres de l'un des combattants. César fut vainqueur en Espagne contre *Affranio* et *Petreio* parce que les adversaires furent affamés et assoiffés. Puis Alexandre le Grand, en guerre contre le Duc des *Battriani*, en était réduit à un tel manque de vivres qu'une carafe de vin coûtait le chiffre formidable, de trente *denari*. Autre exemple, les Spartiates, sont arrivés à manger des serpents. Le Milanais soutient qu'un bon Général doit se rappeler ces exemples et bien préparer son armée avant d'aller à la guerre. Il conseille de préparer beaucoup de farines de blé, de pains, de biscuits et de choses de cet ordre et des les entreposer dans des conteneurs. De charger ces conteneurs sur des chariots à bœuf ou à cheval et d'embarquer aussi des sacs des riz, parce que le riz est très utile à une armée. Ensuite, prévoir des légumes des toutes sortes, des viandes et des poissons salés, des fromages, du sel et du vinaigre à utiliser lorsqu'on ne peut pas trouver de vin. Il note que « *a gli esserciti, che vanno lungi, rade volte è successo bene*<sup>103</sup> » les armées qui sont allés loin de leur pays, étaient rarement bien préparés et ont rarement gagné. De l'avis de l'Historien, il faut suivre le modèle « logistique » que Charles Quint a mis en œuvre pendant son expédition en Afrique pour aider le Roi de Tunis à reprendre son trône. L'Empereur fit préparer à foison des *monitioni*, ravitaillement, tous les soldats en furent très satisfaits, et à la fin, il en resta assez pour soutenir une armée de la même taille pendant des mois. Monseigneur de Guise fit aussi bien en 1556, quand il fût envoyé par le Roi de France Henry III pour aider le pape Paul IV contre le Roi Philippe d'Angleterre. Ce Général, pendant la campagne à travers l'Italie, prépara beaucoup de *monitioni*, mais utilisa d'abord les vivres des autres, en gardant les siennes pour les utiliser au moment où il en aurait besoin.

Centorio s'adresse directement au duc de Savoie pour lui rappeler qu'il fût sous le commandement de son altesse lors du siège d'*Edino* et *Terovana*. Le

---

<sup>103</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Deuxième livre, 1566 (p. 16).

noble piémontais, prépara et organisa si bien, avec ses ministres, commissaires et officiers, la nourriture qu'on put soutenir une armée pendant quatre ans.

Le Milanais évoque aussi l'importance pour le Général de bien organiser, toujours avec ses ministres, « *che la distribuiscano per i suoi ordini, si all'essercito, come a i vivandieri, acciò che non si getti a male, ne si consumi in due mesi quello, che deve bastare un anno*<sup>104</sup> » la distribution des vivres, parce qu'il ne faut pas ni laisser les vivres se détériorer ni consommer en deux mois ce qui a été préparé pour un an. Il est également important de marquer sa considération à tous les personnels qui travaillent comme vivandiers, et de faire en sorte qu'ils soient respectés, et libres d'accomplir leur tâche. Tous ceux qui commettent une injustice contre les vivandiers doivent être punis : l'exemple cité est celui du Monsieur *Giovanni Battista Castaldo* en Transylvanie, Général de l'Empire contre les Turcs ; Quand il a su que quelques vivandiers avaient été objet de vol violent de la part de soldats hongrois, il fit justice à ces vivandiers et punit de mort ces soldats. Après cette démonstration, tous les autres soldats respectèrent les vivandiers et ceux-ci ne firent jamais manquer de rien le camp.

Centorio continue en disant qu'une fois que le Général a prévu la nourriture il doit encore prévoir une infinité de choses. D'abord, une fois « *deliberato che haverà del numero dell'artiglierie, ch'egli vorrà menare seco*<sup>105</sup> » qu'il a décidé le nombre de pièces d'artillerie, le Général doit prévoir les roues et les autres pièces de rechange pour ces engins, parce qu'il est important de réparer tout de suite les dommages. De même, on doit préparer tous les animaux pour tirer les pièces et les outils pour entretenir, nettoyer et utiliser l'artillerie. Il faut aussi prévoir ses officiers : Général, Capitaines, commissaires, gardes, bombardiers, sous-bombardiers et sapeurs. Les sapeurs doivent préparer les voies pour l'artillerie, faire des bastions, des fossés et prévoir de même d'autres ingénieurs pour placer l'artillerie sur le terrain pour bien frapper l'ennemi et pas l'ami. C'est nécessaire d'avoir également des outils comme des pioches, des pelles, des houes et des fers pour couper du bois et faire des tranchées et des échelles pour emmener les assauts pendant le siège d'une ville.

L'écrivain poursuit avec une énumération des tous les matériels qui peuvent servir à une armée avant de partir pour la guerre. Il indique qu'il faut avoir des bateaux pour traverser les fleuves et les torrents et pour faire des ponts pour la cavalerie et l'artillerie. Axes en bois, outils et clous pour préparer des abris durant un siège ou en d'autres occasions. Avoir quelques béliers ou autres engins pour détruire les murailles. Il parle encore des balles de laine couverte de cuir pour se protéger de l'artillerie et du feu des armes, comme pour les jeter dans les fossés ennemis. Il est aussi nécessaire d'avoir des outils pour les sapeurs

---

<sup>104</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri* "; Deuxième livre, 1566 (p. 17).

<sup>105</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri* "; Deuxième livre, 1566 (p. 18).

comme des *cesti*, sort des sacs à terre, parce qu'il sait qu'il n'y en a pas dans le pays où va l'armée.

Après cette nomenclature des principaux matériels pour une armée, le Milanais rappelle par ailleurs qu'un Général doit être avisé et intelligent pour prévoir toutes les choses dont il a besoin. Parce que « *le vittorie, e gli acquisti, si hanno piu per il giuducioso parere, et ottimo consiglio del Generale, che dalla infinita turba de' soldati*<sup>106</sup> » les victoires viennent souvent des idées du Général et de ses conseils plus que de l'infinie multitude de soldats.

Encore une fois il est évoqué que toutes les choses importantes doivent habituellement être accomplies avec beaucoup de conseils de prudence, surtout en guerre. Le Général, après avoir ordonné les choses précitées, doit choisir ses conseillers. Centorio est très strict à ce propos. Il dit qu'il faut choisir des hommes sages, très expérimentés sur la guerre, qui ont fait plus d'une guerre, en y ayant occupé des charges de responsabilité, et qui ont déjà appartenu à un conseil de guerre, parce que la longue expérience est nécessaire dans la guerre et parce que tous ne peuvent pas naître Fabius Maximus, Hannibal, Pyrrhos ou Alcibiade. Cependant la longue pratique, la lecture, l'expérience et le fait d'avoir vu beaucoup, sont très importants pour un chef. Il remarque que la nature et l'art, alliés avec l'expérience, produisent des effets miraculeux en rendant les hommes avisés, sagaces et parfaits en l'art de la guerre. L'auteur affirme qu'Alexandre le Grand, Fabius Maximus et Caton firent une bonne utilisation des conseils dans leurs victoires. Lucullus en combattant en même temps Tigrane et Mithridate put comprendre, avec les conseils, les faiblesses des deux ennemis et vaincre glorieusement.

Durant les actions difficiles et ardues, souligne l'écrivain, les victoires arrivent des bons conseils, parce qu'en guerre, il est fréquent que les raisonnements qui ne sont pas issus d'un conseil, soient méprisés et aussi vains. En cette occasion, Centorio ajoute qu'un Général « *dee spesso ritirarsi con i suoi consiglieri in luogo da gli altri romoto, et ivi ragionare, e discorrere di quanto gli parerà bisogno*<sup>107</sup> » doit souvent se réunir avec ses conseillers en un lieu à part, pour parler, raisonner et échanger les avis. Parce qu'un homme, aussi vertueux et intelligent soit-il, a besoin des conseils des autres. L'écrivain décrit comment un Général doit conduire un conseil ; d'abord il faut que tous les hommes puissent exprimer leurs idées et après les avoir écoutés, le chef choisit le meilleur en ajoutant son opinion. Quand il y a des discordes entre les participants, comme il arrive souvent dans les conseils, le Général doit interrompre la discussion et assurer la conclusion. Il est démontré que lorsque la discorde s'introduit entre les chefs au niveau des idées, elle s'instaure aussi entre leurs

---

<sup>106</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* » ; Deuxième livre, 1566 (p. 20).

<sup>107</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* » ; Deuxième livre, 1566 (p. 22).

actions sur le terrain. C'est plus difficile de maintenir l'union entre des chefs qui expriment des idées divergentes que de gouverner une armée inexpérimentée.

Centorio continue en disant qu'un Général « *non manifestar mai il suo secreto, acciò che'l nemico non ne possa haver notitia alcuna*<sup>108</sup> » ne doit pas exprimer ouvertement ses idées pour combattre pour ne pas qu'elles puissent être entendus de l'ennemi. Il explique que de nombreuses victoires ont été obtenues en dévoilant le plan au dernier moment. Les exemples sont ceux de Néron, assaillant victorieusement le champ de Hasdrubal près du fleuve Métaure ; le Marquis de Pescara, assaillant soudainement le camp de François I<sup>er</sup> à Pavie, le détruisit entièrement et fit prisonnier de nombreux Rois, dont le Roi de France qui félicita le Marquis pour cette action. Le Bourbon en fit de même en attaquant si rapidement Rome que le troupe du Pape Clément VII ne purent se préparer. Le Bourbon mourrait cependant pendant cette bataille, mais Rome fut conquise par ses troupes. L'écrivain estime que cette action peut amener à la réussite, mais à raison de dix fois pour mille seulement. Le Général doit considérer que le plus souvent la hâte est la fortune de l'ennemi et qu'il faut toujours bien réfléchir avant d'agir. Il met en évidence le fait que celui qui est chargé des conseils « *deono pensare la notte e'l giorno molto bene a tutti quegli avvenimenti, o prosperi, o sinistri, che potessero succedere, per potersi ne' primi mantenere, e ne' secondi ripararsi*<sup>109</sup> » doit penser jour et nuit à tout ce qui peut aider les actions de guerre ou, au contraire les gêner. Puis, que celui qui n'a jamais été trahi par les caprices de la fortune, ne peut pas avoir la vraie conscience de la guerre. Il ne faut pas faire comme les chefs impulsifs et impudents qui, après avoir été battus, commencent seulement à se laisser conseiller et à apprendre la prudence.

Centorio, après avoir exposé des diverses nécessités d'une armée, entre plus dans les détails de la manière dont un Général doit conduire et faire marcher son armée, quand il entre dans le pays ennemi.

Auparavant, il faut que le chef se montre très attentif quand il marche avec une grande ou petite compagnie et doit se préserver du danger, notamment des embuscades. Selon l'auteur il y a trois façons de tomber dans des embuscades : en y allant sans le savoir en suivant le chemin prévu, en y étant attiré par l'ennemi et, enfin, par la trahison des espions. Ce dernier cas est le plus dangereux lorsqu'il n'est pas pris en compte.

Pour éviter les embuscades, le Général doit considérer le territoire sur lequel son armée va se déplacer, parce qu'il y a des lieux qui sont propices à ces formes d'attaque. Ces lieux sont les montagnes, les bois, les vallées, les forêts, les cavernes, les fossés, les levées des fleuves, les maisons entourées des fossés, les

---

<sup>108</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* » ; Deuxième livre, 1566 (p. 23).

<sup>109</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* » ; Deuxième livre, 1566 (p. 24).

vieilles murailles. En tous ces endroits les « *pedoni* », fantassins, peuvent se mettre à terre pour attaquer par surprise l'armée en mouvement. Or, quand une embuscade est faite contre des soldats pas préparés, il y a toujours de grandes pertes et de grands dommages, mais, quand les guerriers sont avisés et prévenus, ces pièges peuvent être déjoués. Centorio expose les éléments qui peuvent montrer au chef attentif, la présence d'une embuscade : la poussière soulevée par les soldats au loin et le vol des oiseaux épouvantés. Le Milanais raconte comment *Thiameno*, fils d'Oreste, devina ainsi la présence de l'ennemi embusqué sur une montagne. Après avoir envoyé ses explorateurs pour déceler la présence ennemie, ceux-ci lui rapportent qu'il n'y avait personne sur le pas ; Malgré cela, le Général voyant un grand vol d'oiseaux sur le pas, comprit la présence de l'adversaire et modifia la route de son armée. De même, le consul romain Paul Emilie avant d'entrer dans une forêt avec ses légions, vit des oiseaux affolés s'envoler des arbres. Après avoir envoyé des espions, il comprit que dix mille Bohémiens préparaient une embuscade, il les encerclera et les détruira en attaquant par derrière.

L'auteur ajouta que les armées doivent être vigilantes dans leurs déplacements, parce que beaucoup d'exemples dans l'histoire de l'antiquité montrent que « *per via dell'imboscate sono stati dissipati, e rotti*<sup>110</sup> » ils ont été détruits par des embuscades. Centorio clarifie le concept en utilisant des anecdotes sur les actions de Pompée le Grand en Espagne, où, pour se dissimuler des ennemis, il faisait semblant de se retirer avec ses troupes. Au contraire, il prépara des guet-apens sur des lieux secrets, et y amena l'adversaire. Il détruisit la troupe et captura le chef ennemi Perpenna. Cassius en guerre contre les Parthes prépara une embuscade des « *pedoni* » sur un endroit, en attirant les forces ennemies avec leurs cavalerie. Tous les soldats ennemis furent coupés en morceaux. Hannibal attira dans une embuscade les légionnaires de Minucius qui, désireux de combattre, tomba dans ce piège. C'est seulement avec l'aide de l'autre romain, Fabius Maximus, qu'il pût s'en sortir.

L'auteur donne les recommandations pour ne pas tomber dans une embuscade. D'abord le Général « *mandi sempre innanzi i corridori in due, o tre parti*<sup>111</sup> » doit envoyer devant les explorateurs, divisés en deux ou trois parts : la première partie, peu nombreuse, pour pouvoir se replier en cas d'attaque, la deuxième, plus nombreuse pour pouvoir supporter la première si elle est attaquée, et la troisième partie encore plus forte pour venir en aide aux deux premières. Le commandant doit appliquer cette structure en tenant compte de l'ennemi et du pays dans lequel il se bat. Centorio revient sur la deuxième façon de tomber dans une embuscade, c'est à dire quand l'adversaire attire une armée là où il le veut. L'auteur explique, inlassablement mais dans ce cas encore plus assidûment, qu'un

---

<sup>110</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* » ; Deuxième livre, 1566 (p. 27).

<sup>111</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* » ; Deuxième livre, 1566 (p. 27).

Général doit être très attentif aux pièges des ennemis. Il faut être vigilant sur toutes les choses qui ne paraissent pas vraisemblables : par exemple la présence de bœufs ou d'autres animaux là où ils ne doivent pas se trouver. Le Général doit être vigilant pour découvrir un éventuel « hameçon » en quelque endroit de son chemin. Il raconte ainsi le subterfuge de l'omniprésent Hannibal contre les Romains. Pour envoyer les Romains là où le Carthaginois le voulait, il mit des bœufs dans des régions désertes. Les Romains qui y étaient allés pour ramasser du bois, prirent la viande ainsi miraculeusement trouvée. Hannibal attaqua les légionnaires, ainsi chargés par leur butin et les tua tous.

L'écrivain continue en épilquant sur le fait que la ruse est indubitable quand, dans une bataille, un grand nombre d'ennemis sont mis en fuite par peu de soldats amis. De même, quand des petites formations adverses attaquent une grande force amie. Ces phénomènes ne sont pas habituels et il est sûr qu'ils cachent des stratagèmes. Les deux anecdotes présentées sont celles de *Thomiris* qui envoya des cavaliers combattre contre Cyrus, et de Romulus, en lutte contre la ville de *Fidena*. Le premier envoya des cavaliers attirer dans une vallée l'armée des Cyrus qui tombera dans une embuscade et sera détruite avec son commandant. Le deuxième, Romulus après avoir caché une grande partie de son armée en un endroit secret, en attaquant la cité de *Fidena* recule avec ses troupes en attirant l'adversaire jusqu'au lieu de l'embuscade. Il gagna en tuant tous les opposants.

L'auteur continue sur le Général « *il quale stimando il nemico, non mette a rischio con la fortuna la sua prudenza*<sup>112</sup> » qui, en estimant l'ennemi, doit être très sage et prudent et en aucun cas mettre en péril l'armée par des imprudences. Il approfondit cette idée en disant que quand le chef d'une armée pense que l'ennemi est faible et mal conseillé, s'il est un bon Général, il doit d'abord reconsidérer sa pensée. Il faut que la force et la faiblesse de l'adversaire soient bien estimées. Alors qu'il montre aux soldats, pour les encourager à la victoire, la faiblesse des ennemis, le chef doit penser pour lui-même avec prudence. Centorio poursuit sur l'importance pour un Général, d'avoir le plan du pays qu'il est en train de traverser. Il doit connaître le terrain avec sa force et sa faiblesse, ses dangers et ses abris. Pour cette raison, il est très utile d'avoir dans son camp des gens de la région dans laquelle la force marche, parce qu'ils savent où aller et comment y aller. Il indique également l'importance de la reconnaissance avant le mouvement du gros de l'armée. L'auteur dit qu'il est nécessaire d'envoyer des soldats avec des Capitaines experts, « *che possa avere ragguaglio dello stato, e forza de' nemici, e della debolezza, o forza de' siti, e luoghi*<sup>113</sup> » pour avoir des renseignements sur la force de l'ennemi et sur les caractéristiques du terrain,

---

<sup>112</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Deuxième livre, 1566 (p. 29).

<sup>113</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Deuxième livre, 1566 (p. 30).

comme la structure des cités, la forme des lieux et des fleuves, et pour recueillir toutes les informations nécessaires pour bien ordonner l'armée pour la marche.

Finalement, le Milanais revient sur la troisième façon de tomber dans une embuscade : l'action des espions. D'abord il soutient que beaucoup d'armées ont été détruites, et leurs chefs ruinés, par l'action des espions. Centorio conseille au Général de sagement promettre aux soldats qu'ils seront bien récompensés s'ils font leur devoir. Il faut également et durement punir tous les espions qui sont capturés, pour donner un exemple clair aux autres. Une autre précaution pour le commandant est de ne pas divulguer son raisonnement et les informations sur les plans de bataille ou sur le mouvement, à ses soldats, parce que les ennemis ne doivent recevoir aucune informations en ce domaine. Les soldats « *che i ben disciplinati soldati a tutte l'hore devriano stare in ordine, et avvisati per aspettare gli nemici*<sup>114</sup> » doivent constamment rester en alerte pour être prêts à une attaque à l'improviste de jour comme de nuit. Parce que les blessures attendues font moins mal que les souffrances inattendues.

Selon Centorio, il est sage qu'il n'y ait pas dans le camp d'ennemis déguisés en « fugitifs ». Parce que, souvent, ces types de soldats ont été l'origine des trahisons pour l'armée qui les a reçus. L'auteur donne l'exemple de l'immanquable Hannibal à Cannes. Celui-ci fit passer pour fugitifs aux yeux des Romains, six cents cavaliers numides qui, pour être crédibles vis à vis des légionnaires, s'enfuirent vers le camp adverse sans épées ni boucliers. Les latins mirent ces fugitifs comme leur dernier escadron pour la bataille contre le Carthaginois. Cependant au début du combat, les Numides, attaquèrent par derrière les légions avec des petites épées cachées sur eux, en faisant beaucoup de dommages. Un autre modèle présenté par Centorio, est celui de Ménon de Rhodes. Ce commandant avait une armée composée pour une grande partie de cavalerie, mais son adversaire était réfugié dans des montagnes. Pour les engager sur une plaine et utiliser la force de sa cavalerie, il envoya des fugitifs vers le camp ennemi pour les persuader de la faiblesse et de la discorde de ses forces. Il atteindra son objectif et son adversaire descendra des montagnes et sera attaqué sur la plaine. L'auteur, à ce propos, ne manque pas de détailler ce qu'il faut faire dans ces cas. D'abord il indique « *si deono fare restringere da gli officiali, a ciò deputati, et tenerli sotto buona custodia, infino che si sappia la verità di quello, che suadono, o si sforzano dare ad intendere*<sup>115</sup> » qu'il faut mettre les fugitifs tous ensemble, les mettre en détention puis envoyer des officiers pour les interroger et comprendre la vérité. Il enrichit ce concept en disant qu'un Général doit se méfier de quelqu'un qui lui propose d'aller en quelques lieux à part ou secret, sous prétexte de le renseigner sur le terrain ou autres choses pour vaincre l'ennemi. Il montre que le Roi Jugurtha, en allant parler avec le romain *Silla* loin de son

---

<sup>114</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Deuxième livre, 1566 (p. 31).

<sup>115</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Deuxième livre, 1566 (p. 33).

armée, fut emprisonné par Marius, qui fit un triomphe à Rome pour cette victoire. Il précise aussi qu'un Général ne doit pas seulement résister aux désirs irrationnels, mais qu'il doit habituellement, et mûrement, suivre ce qu'il a pensé et jugé convenable.

Le Milanais commence un autre commentaire sur la façon d'ordonner une armée pour le mouvement et la marche journalière. En premier lieu, il explique que, à son avis, il faut bien comprendre et imiter ce qu'ont fait les Romains de l'antiquité dans ce cas. Il décrit qu'à l'époque, les armées romaines en marche sur un itinéraire, utilisaient un grand nombre de cavaliers comme explorateurs, loin du gros de l'armée. A la suite, en ordre de bataille, et avec sa logistique et ses chars, suivait le *cornio* de droite, cavalerie de l'aile droite. En arrière, une légion avec derrière elle ses bagages et ses chars, suivie par une autre légion de la même façon. A la suite, la cavalerie du *cornio* de gauche avec ses bagages et, à la fin, à distance appropriée, le reste de la cavalerie (**Annexe 1**). Quand cette armée en mouvement était attaquée par l'avant ou l'arrière, d'abord on faisait retirer, tous en même temps, les chariots sur le coté droit ou gauche pour n'avoir pas des *impedimenta*. S'ils étaient assaillis par un des flancs, il faisait retirer les chariots sur le coté sûr, de manière à ce qu'ils ne constituent pas d'obstacles à la bataille.

Centorio, en disant qu'un bon Général doit imiter la structure des latins, montre la constitution qu'une armée doit mettre en œuvre, à son époque, pour effectuer le mouvement. Il énonce qu'il faut envoyer des *stradiotti*, stradiots, sorte de cavaliers légers, et arquebusiers à cheval avec la charge d'explorateur devant l'armée pour prendre des renseignements sur les chemins et l'ennemi. Il est nécessaire également de prévoir qu'une partie de la cavalerie légère soit à la suite de ces forces de reconnaissance, pour les aider si elles sont attaquées. Centorio signale que la disposition la plus importante est « *facendo sopra tutto marciare il suo campo con buono ordine, il quale è il piu importante che sia*<sup>116</sup> » de faire marcher les soldats en ordre, parce qu'il faut toujours être sur ses gardes pendant un mouvement sur un territoire ennemi.

Il continue en expliquant que, en fonction de nombre de soldats et de la largeur des routes, la file de marche des soldats à pied doit être de dix-huit, vingt ou vingt-cinq militaires. La distance entre les files doit faire en sorte de ne pas empêcher les mouvements des soldats pour préparer la bataille. L'artillerie doit marcher sur les flancs, à la tête et à la fin de l'armée. L'artillerie qui marche sur les cotés doit mettre plus de distance entre une pièce et l'autre, par contre l'artillerie qui marche devant et celle qui marche en arrière, doivent marcher tout ensemble. Parce qu'avec cette façon de marcher, le Général peut correctement la défendre ou l'utiliser si elle est attaquée. (**Annexe 2**).

---

<sup>116</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri*"; Deuxième livre, 1566 (p. 35).

En ce qui concerne la cavalerie, Centorio expose que pour marcher, de même que pour combattre, il faut mettre les arquebusiers à cheval à l'extérieur des formations. Les *stradiotti* doivent être placés de la même manière et tous doivent être assez distants des cavaliers légers. Pour cela, la cavalerie légère doit s'installer entre les premières cités et les gens d'armes. Ces derniers ne doivent pas être à moins de cinquante pas des troupes à pied et en nombre de dix ou vingt sur tous les quatre fronts d'une *battaglia*, « bataille » qu'on peut traduire par le terme moderne de bataillon. Il ajoute que la première compagnie de la première bataille doit être sur son front et la deuxième sur son flanc de droite. Une des compagnies de la deuxième formation doit se mettre de front à sa *battaglia* et une autre sur son flanc de gauche. Les autres compagnies des autres *battaglie* doivent se placer en arrière et aux cotés des formations respectives. L'auteur ajouta qu'il faut bien avoir certains « chefs » ayant pour tâches exclusives d'harmoniser la marche des ces différentes formations, pour empêcher le retard ou l'avance de quelque compagnie par rapport aux autres. Le pas de chacune des formations sera ordonné par l'emploi des tambours (**Annexe 3**).

Centorio continue en exposant que cette organisation des troupes sur le terrain permet de se défendre contre toute attaque. Il dit que si on est attaqué par l'arrière, il est suffisant de faire front par-là, de même lorsqu'on est attaqué sur les deux cotés. Avec cette disposition, il est également pratique de diriger rapidement aussi bien l'artillerie que la cavalerie vers l'attaque ennemie. Le Milanais met aussi en évidence que, pour un Général, « *che ogni qualunque volta, ch'egli metterà in ordine il suo essercito, o per marciare, o per combattere, avvertisca molto bene di non mai mettere la sua cavalleria appresso delle battaglie*<sup>117</sup> » il est important de se souvenir que, lorsqu'on prépare une armée tant pour la marche que pour la bataille, il faut prévoir une distance convenable sur le terrain entre la cavalerie et les *battaglie*. Car il peut arriver que les cavaliers soient repoussés par l'ennemi vers l'arrière et, dans ce cas, ils ne doivent pas empêcher les mouvements des *pedoni*, fantassins, ou pire les désordonner. En proposant l'exemple de la bataille de César contre Pompée en Macédoine, il montre que beaucoup de Capitaines se sont trouvés avec leurs troupes désarticulées, pour n'avoir pas suivi cette règle simple.

En s'adressant directement à son altesse le Duc de Savoie, Centorio continue son discours en parlant des quelques dangers que peut rencontrer un Général qui se trouve proche de son adversaire. Il commence à dire qu'il faut déterminer « *se i nemici gli sono all'incontro, o alle spalle, o per fianco*<sup>118</sup> » si les ennemis sont devant l'armée, à l'arrière ou sur les flancs. Ensuite, il est nécessaire de comprendre la morphologie du terrain : si le lieu est plat, montagneux, si on est dans une vallée ou en pleine campagne. Après, il faut examiner la présence

---

<sup>117</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Deuxième livre, 1566 (p. 37).

<sup>118</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Deuxième livre, 1566 (p. 37).

d'éventuelles zones de bois, fleuves, fossés, lacs ou levés et murs, avec lesquels on peut empêcher les soldats d'avancer. Il ajoute que les efforts pour retarder ou empêcher l'avancée de l'adversaire, se font sur des lieux serrés, des vallées ou des pas encerclés par les montagnes. Les exemples donnés sont, pour une action dans une vallée, celui des Romains battus par les *Sanniti* aux vallées Caudines ; pour une action conduite sur les berges d'un fleuve, celui du Roi de France François I<sup>er</sup> sur les rives du Rhône, qui empêcha l'avance des troupes de Charles Quint. Les Impériaux avaient déjà conquis presque toute la Provence et il furent obligés de se retirer.

L'auteur continue en expliquant que si une armée doit traverser un fleuve là où il n'y a pas de pont et qu'il est nécessaire d'en construire avec l'ennemi en face, le Général doit « *valersi delle astutie, e de gli inganni, per condursi al fine del suo disegno*<sup>119</sup> » mettre en œuvre toutes les astuces et les ruses pour détourner l'attention de l'adversaire et arriver au but. Par exemple, il faudrait préparer quelques ponts sur la rive située en face de l'ennemi, en même temps préparer le champ avec les charrois et envoyer des cavaliers chercher d'autres faux passages pas loin du premier, pour dissimuler la vraie action. De nuit, il faut envoyer d'autres cavaliers chercher le vrai passage sur le fleuve assez loin de l'ennemi et, ensuite, faire passer par là l'armée en silence de jour comme de nuit. Les anecdotes rapportées sont d'abord celles de Pompée qui, pour traverser un fleuve sur lequel était installé l'ennemi, leur fait croire que sa décision sera de forcer le passage sur un point précis ou de se retirer. Après avoir appris l'intention de l'ennemi, il passa la rivière en un autre endroit. Ensuite l'histoire de Xénophon, qui voulait passer un fleuve là où les autres argiens avaient été pris par les Arméniens. Il ordonna de chercher deux passages, en ayant conscience qu'il serait sûrement empêché de passer sur celui situé le plus en aval. Néanmoins, il imposa à une partie de son armée de passer quand même en ce point qui sera défendu. En conséquence, il commanda de traverser la rivière sur l'autre passage, mais les Arméniens les en ont empêché encore une fois. Après cela, il ordonna à une partie de l'armée de manifester la volonté de retourner sur le premier lieu pour tenter encore le passage. A ce moment la deuxième partie de l'armée de Xénophon passera sur le passage situé plus amont laissé sans surveillance par l'ennemi. Un autre exemple concerne Alexandre le Grand qui devait passer le fleuve *Indo* alors que l'ennemi se trouvait sur l'autre rive. Centorio explique que le Général macédonien a camouflé sa véritable intention en faisant croire aux ennemis qu'il passerait sur un endroit de la rivière, tout en préparant le passage de toute son armée sur un autre point.

L'auteur continue en rappelant au lecteur ce qu'il faut faire pour traverser des lieux difficiles, étriqués ou montagneux, et où l'on pense que l'adversaire est placé en attente. Il indique que, dans ce cas, il est plus important d'utiliser

---

<sup>119</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri* ", Deuxième livre, 1566 (p. 38).

l'astuce que la force. Trois modèles sont présentés. D'abord ceux de *Nicostrato*, Capitaine des *Etoli*, contre les *Epiroti* qui, pour passer la partie de la frontière la plus élevée du pays ennemi, fit croire qu'il avait choisi un passage plus facile pour tromper ses adversaires. Il entra par les pas accidentés avec le gros de son armée. Le deuxième fait est celui de *Autofrates Persiano* qui conduisait ses forces en Pisidie où il y avait des passages montagneux très difficiles et bien gardés par les *Pisidiani*. L'astuce du commandant fût de faire croire qu'en raison de la difficulté du passage, il renonçait à son entreprise. Après que l'opposant eût réduit sa vigilance sur les passages, il commanda un coup de main pour maîtriser la zone, assurer la disponibilité des passages et faire passer toute son armée. Enfin, le dernier exemple est celui de Philippe de Macédoine qui en allant en Grèce, va occuper les Thermopyles et en même temps voit arriver les ambassadeurs des *Etoli* pour conclure la paix. Le Roi, retient chez lui les messagers ennemis et, avec vitesse et détermination arrive par surprise avec son armée, sur les passages mal contrôlés par les gardes ennemis. Il passa les Thermopyles sans aucun problème. L'écrivain insiste ce dernier exemple, en affirmant que c'est une bonne action d'empêcher le départ des éventuels ambassadeurs ennemis, pour gagner du temps, et réaliser à la fin le dessein du Général.

Sur les passages difficiles en territoire ennemi, Centorio continue en examinant le cas d'une armée devant passer par une vallée surplombée de sommets tenus par l'ennemi. Le Général doit « *mandar qualche mano d'ispedita gente sopra quegli, che all'incontro de' nemici difendessero il passo*<sup>120</sup> » envoyer des troupes rapides conquérir les pas situés derrière les ennemis, pour les défendre contre eux. Il raconte que Monseigneur de Montpezat reconduisit ses soldats en France, après le siège de *Fossano*, par la vallée de *Pratogela*, caractérisée par la hauteur des montagnes qui le bordent et les passages très difficiles. De plus les cimes étaient occupées par les soldats de la Savoie qui attaquaient au passage des troupes françaises. Le Général envoya Monseigneur d'Ambre pour occuper les monts situés en arrière des Savoyards et les attaquer par des escarmouches continues, grâce à cela, les passages furent libérés.

Ensuite, après avoir parlé des problèmes liés à l'entrée en territoire ennemi, Centorio aborde le sujet de la prise d'un lieu ou d'une cité importante. Il commence en parlant des actions qu'il faut mener pour assiéger une forteresse. Il mentionne tous les types de renseignements qu'il faut recueillir sur le lieu désigné pour le siège. L'auteur énonce que, le Général, avant de commencer toute action, doit « *mandare a riconoscere il sito di quella, per avere notitia della sua qualità*<sup>121</sup> » envoyer des explorateurs reconnaître le lieu de l'action, et déterminer tous les points forts et les points faibles. Le commandant doit savoir, par exemple, si la ville est grande, petite ou moyenne, le nombre d'habitants et si ceux-ci sont

<sup>120</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Deuxième livre, 1566 (p. 42).

<sup>121</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Deuxième livre, 1566 (p. 43).

habitués à combattre ou non ; s'il y a la présence de murailles, de bastions et de quelle taille ils sont ; s'il y a des fossés, de quel type, avec ou sans eau et si on peut les combler pour les passer. Il faut bien connaître toutes les caractéristiques du lieu, s'il est en montagne ou en plaine, s'il y a, dans les alentours, la présence de terre ou de cailloux. De même, si la cité peut être soutenue et recevoir des vivres et par quels moyens, si elle peut être secourue même sous un siège. Centorio indique qu'il faut bien connaître les faiblesses des ennemis pour les exploiter à notre profit. Il continue en disant que, si une ville ne peut pas être ravitaillée facilement, on peut la faire tomber par la faim, en mettant en œuvre un blocus des approvisionnements. Ensuite, l'écrivain continue sur les renseignements à prendre pour ce qui concerne les chefs militaires, les garnisons et les soldats ennemis : il faut savoir de quel type et de quelle envergure sont ses forces et si elles sont d'accord entre elles. Il souligne qu'il est plus facile de prendre une lorsque la discorde règne entre ses défenseurs.

Il poursuit sur la nécessité de déterminer si les murailles d'une ville peuvent plus facilement tomber par le minage ou par l'action de l'artillerie. Si on peut miner les murs il faut généralement le faire. Au contraire, si on ne peut pas les miner, il faut utiliser l'artillerie. Dans ce dernier cas, il est nécessaire, d'abord, de choisir le lieu le plus avantageux pour installer les pièces. Selon Centorio il faut construire les tranchées de nuit et poser les *gabbioni*, gabions, pour protéger convenablement les canons et les canonnières.

Si « *dentro la Città corresse fiume o rivo, si potrà vedere di levarglielo, et assediarla con la sete*<sup>122</sup> » dans la cité il y a la présence d'un fleuve ou d'un torrent, il faut envisager de les dévier pour la prendre par la soif. Centorio montre des exemples de cités prises de cette manière. *Publio Servilio* dévia le cours d'eau qui alimentait à la ville de *Isaura Città*, et la conquiert. *Clisthène Sicyone* priva d'eau la ville des *Crisei* et, après quelques jours de soif, lui redonnait l'eau mais après l'avoir empoisonnée par l'*Eleboro*, qui causa des maladies du ventre. Les citoyens tombèrent malades et la ville tomba aux mains du conquérant. De même, César en Gaule gagna la ville des *Caducei*, riche en eau par ses puits et le fleuve qui la contourne, grâce aux galeries souterraines ; il interdit l'utilisation des sources, et avec les archers l'utilisation du fleuve. Le Milanais enrichit cette partie en rappelant que prendre une ville en s'introduisant par la rivière séchée qui la traverse constitue un exemple célèbre. C'est de cette façon qu'Alexandre le Grand prit Babylone après avoir asséché l'Euphrate et Sémiramis fit de même. Il ajouta, par ailleurs, que si la cité a des moulins assez loin des ses murailles, il ne faut pas les détruire, mais les prendre et les utiliser pour les besoins de l'armée.

Centorio estime que, si une cité est en train de se préparer à soutenir un siège, le Général doit, au début, « *operasse con i Capi d'essa destramente, o con*

---

<sup>122</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* » ; Deuxième livre, 1566 (p. 44).

*denari, o promessa di rendite, o di doni per corrompergli, che suadessero i Cittadini a rendersi*<sup>123</sup> » tenter de corrompre les chefs de la ville en leur proposant des dons, de l'argent ou des promesses de rentes dans le but de convaincre les citoyens de se rendre. Ainsi, il faut que ces gouvernants corrompus s'adressent à leurs concitoyens pour diminuer leur moral et leur volonté de combattre. S'on ne peut pas effectuer ces actions contre les chefs parce qu'ils sont honnêtes, il faut pousser la ville à consommer ses vivres plus vite qu'en temps normal. L'astuce présentée est celle de Dionysos qui voulait assaillir les *Regini*, population formée de bons citoyens et de chefs incorruptibles. Tant d'abord, Dionysos a convaincu les adversaires de faire la paix avec lui. Après avoir obtenu cela, il leur a demandé des provisions pour soutenir son camp. Après avoir consommé le blé et les provisions données par la ville, il l'attaqua et la conquiert alors qu'elle avait perdu toute sa capacité de survie. Les Impériaux agirent de la même manière selon le commandement du Marquis de *Saluzzo* contre la ville de *Fossano*, tenue par les Français. L'auteur donne ainsi beaucoup d'exemples illustrant la prise d'une ville par la pénurie de vivre. Il montre comment Alexandre en voulant attaquer la *Leucadia Città*, ville très riche en approvisionnements, a commencé par attaquer et faire tomber les villages et châteaux situés autour de la ville. En faisant cela, il a obligé tous les habitants à se réfugier dans *Leuca* et à consommer les vivres stockées là en abondance. Le romain Fabius Maximus, pour obtenir ce qu'il voulait du peuple des *Campani*, déplaça son armée sur les cultures de l'adversaire pour lui détruire tous ses fourrages. Après avoir retiré ses soldats des terres, et permis aux ennemis de semer à nouveau les champs, il revint avec son troupe pour détruire encore une fois les herbages, et obtint enfin ce qu'il voulait de ses adversaires.

Centorio continue en parlant de la façon d'affaiblir une ville en détruisant les stocks de blé. Il décrit qu'il serait avantageux d'avoir quelqu'un dans la ville à assiéger, pour découvrir, de nuit, « *ove stesse riposto il frumento, acciò che piovento si guastasse, et essi non se ne potessero valere*<sup>124</sup> » où sont les stocks des céréales. Ensuite, il faudrait percer les toits des bâtiments de stockage, pour faire prendre la pluie aux céréales et les ruiner. A ce titre, il montre l'anecdote de Phalaris, tyran d'Agrigente, pour conquérir des cités en Cilicie. Ce Général signa avec l'ennemi des pactes de paix et lui donna des réserves de blé qu'il avait en trop. Pendant l'emménagement des ses vivres dans les villes ennemies, il ordonna à ses ouvriers d'endommager les toitures des entrepôts pour abîmer les céréales. Après cela, il conquiert la place désormais réduite à la faim.

Centorio continue en exposant que, quand on ne peut pas faire tomber une place forte par la faim, il est possible d'utiliser astucieusement les prisonniers capturés, en gagnant leur confiance. Il dit qu'en prodiguant avec habileté toutes

---

<sup>123</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri* "; Deuxième livre, 1566 (p. 45).

<sup>124</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri* "; Deuxième livre, 1566 (p. 46).

sortes d'amabilité et, en donnant beaucoup de « caresses » et d'hommages à certains prisonniers, on peut leur demander des informations utiles. Conjointement, après les avoir libérés, on peut s'attendre à ce qu'ils viennent adoucir les esprits des assiégés. Également, l'écrivain continue en précisant que, si on capture des enfants des grand personnages du parti adverse, peut les renvoyer « en cadeau » chez leurs parents et s'en faire des alliés « obligés ». Il montre à ce sujet, en en soulignant la rareté, un fait arrivé au Duc Camille en train d'attaquer les *Falerj*. Un maître d'école lui a amené tous les fils des chefs ennemis pour faire tomber la ville, mais le Duc n'a pas accepté cette offre scandaleuse. Il a capturé le maître et il a remis les enfants aux adversaires, ainsi que le traître pour le faire punir. Ainsi, les citoyens assiégés, après avoir vu ces bonnes actions faite par le Duc, lui ont ouvert la ville en signe de gratitude.

Centorio continue sur ce concept en disant que, même quand les armes ne le peuvent pas, il est possible de prendre une ville, rien que par des actions en direction d'une seule partie des citoyens ennemis. Il indique qu'en appuyant une faction des occupants de la ville, on crée la discorde entre les habitants. Le Général peut profiter de cette désordre pour entrer dans le centre, avec l'aide de la faction amie. L'auteur entre dans le détail en disant : lorsque les murailles seront bien défendues, il faudrait que la partie amie puisse prendre pied en quelque point clé pour occuper une partie des troupes ennemies. De son côté, le Général doit engager l'ennemi à partir de l'extérieur et ensuite, entrer. C'est ainsi qu'opéra le Seigneur *Cesare Fregoso* en 1527 à Gênes.

L'écrivain ajoute que, quand il faut prendre une ville par la force, il est nécessaire d'examiner si, à côté la cité, il y a un château ou une forteresse. Parce qu'à partir d'une forteresse l'ennemi peut rejeter les assaillants au dehors de la ville. Le *Marquis del Vasto* fit cela avec les Français à *Casale del Monferrato*. Il raconte que les troupes françaises avaient conquis la ville, mais que la forteresse était aux mains des Impériaux. A partir de ce fort le marquis a réussi à attaquer l'ennemi et a le repousser hors de la ville.

Le cas d'une cité trop forte pour tomber par la duperie ou la force est également abordée. Dans ce cas, il explique que « *bisogna pigliare de i luoghi vicini, et fortificargli : ne' quali assediandola, si pongano genti in guarnigione, che continuamente scorranò il suo paese, depredando il restante*<sup>125</sup> » il est important de prendre, fortifier et mettre des garnisons dans les lieux voisins. A partir de ces endroits, il faut multiplier les incursions dans les territoires autour de la ville, pour rendre la vie difficile aux assiégés et les affamer. Ce plan fut médité par le Seigneur *Camillo Orsino*, pendant la guerre de Parme, au sujet de la ville de Mirandole si l'accord entre les Impériaux, le Pape et le Français n'avait pas été obtenu.

---

<sup>125</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Deuxième livre, 1566 (p. 49).

Le Milanais indique que, parfois, il faut mêler *del dolce con l'amaro*, de choses dures et agressives avec des actions plus douces, pour éviter de provoquer chez l'ennemi le désespoir complet. Il raconte que les gens de Sagonte préféraient tous mourir, plutôt que tomber dans les mains des Carthaginois.

L'auteur poursuit en expliquant que, quand un adversaire assiégé tente des sorties et harcèle l'opposant, « *destramente dare a loro carica tale, che l'una gente con l'altra mescolata, nel ritirarsi non possa entrare nella terra senza i nostri in compagnia*<sup>126</sup> » il faut chercher à mélanger les deux forces, pour empêcher une retraite cohérente des forces ennemies dans leur propre ville. C'est en effet l'occasion par les soldats qui attaquent de profiter de cette confusion pour entrer dans les villes en même temps que les ennemis cherchent à s'y replier. Le modèle présenté est celui du *Marquis del Vasto* quand, à la tête des Impériaux, il prit la ville de *Monopoli* de cette façon. Pendant l'escarmouche la mêlée était tellement imbriquée que les arquebusiers et même l'artillerie ne pouvaient pas tirer sur l'ennemi de peur de frapper les soldats amis. Si des soldats arrivent à la porte de la ville et qu'elle est ouverte, il conseille d'en empêcher la fermeture en utilisant du bois ou des poutres, pour les mettre dans le passage et pour gagner du temps et attendre les renforts.

Centorio affirme que, lorsque toutes les choses qui il a exposées jusque là ne permettent toujours pas de prendre une ville, et que le Général doit toutefois l'assiéger, il faut d'abord l'encercler de fossés assez grands et larges pour « *non possano così facilmente rompere contra i nostri : e venendogli soccorso non vi possi entrare*<sup>127</sup> » empêcher la sortie facile des soldats ennemis et le passage des renforts. Ensuite, il faut installer l'armée tout autour de la ville en l'encerclant pour l'attaquer de tous côtés. Toutefois, en faisant attention à ce que les unités disposées ainsi ne soient pas trop faibles pour résister à une contre-attaque rapide, provenant de l'intérieur voire de l'extérieur. Il faut installer l'artillerie pour tirer sur l'ensemble des quartiers de la ville, et construire des forts pour y placer les soldats. Puis, lorsque la ville est traversée par un fleuve, il faut ériger des ponts entre les deux rives, pour faciliter le mouvement et le secours des troupes sur les deux cotés de la rivière. Les ponts doivent être bien gardés pour empêcher l'ennemi de les brûler et de les détruire. Quand les *pedoni* sont en train d'assaillir la ville, la cavalerie doit rester assez loin pour protéger l'attaque et éviter l'arrivée d'éventuels secours.

Centorio continue en expliquant beaucoup d'événements à propos de villes tombées grâce à l'utilisation des conduites, des canaux, voire des aqueducs ainsi que des passages, faits par les soldats pour entrer sans être vus. Il dit que Bélisaire en 808 conquiert Naples par une conduite alors qu'elle était tenue par les Goths et

---

<sup>126</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri* "; Deuxième livre, 1566 (p. 49).

<sup>127</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri* "; Deuxième livre, 1566 (p. 50).

que le Roi *Renato*, en 1443 conquiert cette même ville par la même voie. De même, le *Marquis del Vasto* conquiert quasiment *Monopoli* par une caverne, et Rome fut prise par les Goths utilisant un de ses aqueducs pour entrer.

Centorio ajoute que lorsqu'une ville est située au bord de la mer, pour la conquérir, il faut être, *signore del mare*, c'est à dire seigneur de la mer, parce que cette ville peut constamment être ravitaillée et aidée par la mer. Lorsqu'une ville est située sur un fleuve, il faut bien surveiller que la cité ne puisse être approvisionnée par les eaux. Il donne l'exemple de la ville de *Casalino*, assiégée par Hannibal et nourrie à l'insu de ses ennemis, par les Romains, grâce à des noix et des sacs de blé jetés dans l'eau du fleuve qui traversait la ville.

Selon le Milanais, le Général « *non dee lasciare di affaticare con continou scaramuccie la terra, ne permetterle riposo alcuno ; ma tenerla continouamente in perpetuo timore*<sup>128</sup> » doit continuellement engager des escarmouches et des petites batailles pour ne pas laisser se reposer les habitants de la ville assiégée. Il doit aussi leur ôter toute espérance de ne subir qu'un siège court, en construisant des moulins, des boulangeries, des quartiers pour l'hiver, des écuries et en montrant à l'ennemi que l'on dispose d'assez de vivres pour soutenir un long siège. En mettant en œuvre tous ces stratagèmes, un commandant peut faire tomber une ville. Le Général peut également engager le combat avec les assiégés, faire semblant de finir pour se faire poursuivre par l'ennemi et en même temps, ordonner à ses autres soldats, demeurés cachés, d'attaquer la ville ainsi vidée de ses troupes. Il explique que Lucius Scipion en voulant prendre une ville en Sardaigne, ordonna à une partie de ses troupes pendant les assauts de simuler une mutinerie et de fuir le combat pour se faire poursuivre par l'ennemi. Cette manœuvre réussit et le reste de son armée a pu conquérir la ville, presque vide de tout défenseur. Même l'incontournable Hannibal usa d'une stratagème de ce type. Pour prendre une ville, il fait croire que ses soldats s'enfuient après des escarmouches, laissant leurs camps sans protection. L'ennemi voyant la possibilité de mettre à sac les installations adverses, sort de la ville. Pendant que toute l'armée ennemie est en train de piller les Carthaginois, Hannibal attaqua et conquiert facilement la ville. De même, Hamilcar Carthaginois pour conquérir Agrigente utilisa cette technique consistant à harceler les soldats ennemis, pour les attirer assez loin de leur ville. Ensuite, il provoque des grandes fumées en brûlant du bois vert, faisant croire aux ennemis que leur propre ville brûlait. Ceux-ci retournèrent vite en arrière, chacun pensant à sauver sa propre maison et sa propre famille. Ils furent ainsi attaqués, et tous massacrés, par les Carthaginois qui surent profiter de ce désordre.

Centorio expose ensuite un autre stratagème consistant à introduire quelque hommes dans la ville pour prendre une tour, une porte ou une portion de muraille.

---

<sup>128</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Deuxième livre, 1566 (p. 51).

Il conseille de choisir trente à quarante de ses meilleurs soldats, de les diviser en petits groupes censés, en différents temps de pénétrer successivement dans la ville ennemie en se faisant passer pour des déserteurs mais par des motivations crédibles. Après cela ils peuvent se rassembler dans la ville et mettre en œuvre le plan prévu. L'auteur présente l'exemple de Zopyros qui, fit semblant de fuir Darius, entra à Babylone en dénonçant son ancien chef et fut reçu par les Babyloniens. Il fut la cause de la chute de la ville entre les mains de Darius.

Centorio dit qu'il est également honorable « *a tentare se si volesse arrendere*<sup>129</sup> » de demander à la ville de se rendre en envoyant sous les murailles un tambour voire une trompette, après avoir mené quelques assauts, et avant d'en entreprendre de nombreux autres. Il complète en précisant qu'il faut promettre aux citoyens de bonnes choses : qu'ils seront bien traités, qu'ils conserveront leurs lois et qu'ils auront la vie sauve. Puis, si la ville résiste encore, et ne veut pas se rendre, changer de manière, et leur dire que s'ils refusent de se rendre, la ville sera mise à feu et à sang et qu'il n'y aura pas de quartier. L'auteur souligne que, dans ce cas, il faut désigner comme ambassadeurs des hommes capables aussi bien de faire de la diplomatie à l'égard de l'ennemi que de se montrer menaçants envers lui.

Toutefois, si ces choses ne sont pas utiles pour conquérir les cœurs et la volonté des ennemis, le Général doit « *ricorrere all'inganno, con tutte quelle sorti d'imaginazione, che si possono pensare*<sup>130</sup> » avoir recours aux stratagèmes en utilisant toute l'imagination possible. Il développe divers exemples. D'abord celui de Antiochos Cappadocien qui, voulait prendre un château, vit des soldats à cheval en sortir pour se ravitailler en blé, fit tuer ces ennemis. Il fit ensuite habiller quelques-uns de ses soldats avec les vêtements récupérés et les envoya au château pour ouvrir la porte. Avec ce stratagème il réussit la conquête du fort. C'est de la même manière qu'Hannibal pût conquérir beaucoup de villes en Italie. Il a déguisé en romains quelques soldats Carthaginois et leur a fait apprendre la langue romaine. Ces « agents », après être entrés de nuit dans une ville romaine, ont ouvert les portes pour faire entrer l'armée d'Hannibal. De même, Epaminondas Théban en Arcadie, voyant que les femmes se réunissaient aux abords des villes, fit déguiser en femmes les plus jeunes de ses soldats. Ensuite, une fois qu'ils se trouvaient intra-muros, ces soldats ouvraient les portes de la ville pour laisser les Thébaines s'introduire dedans. Une autre anecdote de travestissement est celle des Arcadiens assiégeant un château des *Misseni*. Après avoir su que le château était en train de recevoir des renforts, les Arcadiens ont fait construire des armes du même modèle que celles des ennemis. Un groupe de soldats habillés comme l'adversaire fut reçu par les habitants du château et ils ouvrirent la porte pour l'armée qui attendait.

---

<sup>129</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Deuxième livre, 1566 (p. 54).

<sup>130</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Deuxième livre, 1566 (p. 55).

Centorio explique que, lorsqu'on ne peut pas masquer les soldats on peut utiliser des chars de paysans pleins de foin et y cacher des hommes armés. Après avoir fait entrer dans la ville ces chariots en nombre suffisant, le dernier doit attendre près de la porte d'entrée. A la suite d'un signal convenu, tous ces soldats doivent prendre de force la porte d'entrée pour permettre au gros de l'armée d'entrer dans la ville. Cette astuce fut mise en œuvre par Seigneur César de Naples à Turin qui est l'inventeur de ce stratagème et qui a été gouverneur de la ville de *Volpiano*. L'auteur ajoute que cette ruse peut également se faire avec des chariots transportant des barriques de vin.

Centorio affirme que « *queste astutie ho solamente poste, accio che imitandole il Generale, possa servirsene al suo tempo*<sup>131</sup> » ces astuces peuvent parfaitement servir à un Général. De même, en s'adressant directement à son altesse, il dit qu'à cette époque le Duc de Savoie est en campagne avec le Roi Philippe à la tête d'une puissante armée venant d'Allemagne, d'Espagne et d'Angleterre contre les Français. Puis que les méthodes montrées précédemment peuvent lui servir pour prendre un territoire, voire une ville. En faisant l'éloge de son altesse et de sa noble famille, l'auteur raconte qu'il a combattu victorieusement contre une infinité de Français le jour de la Saint Laurent en 1557 à Saint Quentin. En cette extraordinaire bataille, le grand connétable de France et toute la noblesse française furent capturés, vingt-deux mille fantassins furent tués ou mis en fuite, de même que quatre mille chevaux et que deux mille seulement furent sauvés. Après cette victoire magnifique, Centorio décida d'envoyer et de dédier ce discours à son altesse le Duc de Savoie. Il ajouta que le Duc peut apprendre l'esprit de l'auteur en lisant ce discours, et que, par révérence et déférence, il n'est pas fatigué de lui rendre les honneurs qu'il mérite. Il indique que pour le Duc, lire Hannibal, Scipion, Marcello, Flamininus et d'autres grands Généraux du passé, peut, « *con il valore della sua destra frenando gli animi de' Galli, si come ha incominciato*<sup>132</sup> » uni à la valeur de son épée, en freinant les esprits des Gaulois comme il l'a déjà fait, amener à une victoire glorieuse. Afin que le Duc puisse récupérer ses Etats perdus et être un grand Seigneur en Italie comme les furent ses ancêtres.

Avec ce vœu et cet espoir, se termine le deuxième discours du Milanais.

---

<sup>131</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri*"; Deuxième livre, 1566 (p. 56).

<sup>132</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri*"; Deuxième livre, 1566 (p. 58).

## 2.5. TROISIÈME DISCOURS.

Le troisième livre est intitulé « *Qualità, Ufficio et Autorità d'un Maestro di Campo Generale* », la charge d'un Maître de Champ, c'est à dire de l'officier chargé de la responsabilité du logement, de l'ordre de marche, des vivres et aussi de la discipline d'une armée. Le discours est composé de trois parties : une dédicace poétique lyrique, une table des matières par ordre alphabétique, et le discours proprement dit qui compte soixante-deux pages.

Il présente deux dédicaces écrites à deux moments différents. Les deux sont placées l'une dans l'introduction et l'autre sur la première page du discours proprement dit. La première est pour : le « *Illustrissimo et Eccellentissimo signor mio, il signor Consalvo Ferrante di Corduba Duca di Sessa, Capitan Generale del Re d'Inghilterra, et Governatore dello stato di Milano*<sup>133</sup> » c'est à dire, au duc de Sessa, Capitaine Général du Roi d'Angleterre et gouverneur de l'Etat de Milan. Dans l'introduction, écrite à Milan le 7 juin 1558, l'auteur s'adresse au Duc de Sessa en disant que ce discours fut écrit sous la « protection » de son seigneur, le Duc de Parme, *Signor Ottavio Farnèse*. C'est à ce dernier que le discours est dédicacé sur sa première page. L'auteur loue longuement et avec beaucoup d'élégance le Seigneur Ferrante en le comparant aux grands Généraux de l'antiquité. Il précise que dans ce discours il parlera de la charge très importante de *Maestro di Campo*, de l'autorité qu'il doit avoir, de l'importance de ses attributions et de ses qualités. Dans une armée, cette fonction n'est pas moins importante que celle de Général. Néanmoins, il n'exposera pas la partie sur les questions de dimension des camps et des logements, parce qu'il dit que celles-là ont déjà été suffisamment décrites tant par des auteurs antiques que modernes.

Dans ce troisième discours, il parle de la charge du *Maestro di Campo* et de ses attributions, de la façon de loger les armées, de les ordonner pour marcher, et aussi de les corriger. En outre il parle de la discipline qu'il faut faire respecter dans une armée, puis de la manière dont il faut faire justice et d'autres choses pratiques.

Centorio commence le discours en soulignant tout particulièrement l'importance pour le Prince de bien choisir les chefs d'une armée, comme les Capitaines Généraux, les *Maestri di Campo*, les sergents major et autres responsables, qui doivent réellement être des experts. Il recommande de ne pas se comporter comme le Roi des Hongrois, *Lodovico*, qui, suivant le conseil maladroit des ses subordonnés aussi arrogants qu'amateurs, attaqua les Turcs alors que ses troupes étaient inférieures en nombre. Il perdit la bataille, ses subordonnés furent tous tués et le Roi lui-même mourut dans un marécage en se retirant.

---

<sup>133</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566.

Le Prince ne doit jamais être trop pressé pour considérer les événements, parce qu'il doit observer les choses avec équilibre, « *dove non è il discorso, l'isperanza, e la moderanza ; non puo essere perfettione alcuna di animo*<sup>134</sup> » là où il n'y a ni discours, ni espoir ni modération, on ne peut pas atteindre la perfection de la pensée. A ce propos, le Milanais cite l'exemple des Romains Térence Varron et Minucius. Le premier, en rivalité permanente avec le Général Paul Emile, voulut attaquer, imprudemment, Hannibal pour satisfaire son désir de gloire, il sera battu, et toute son armée détruite. Le deuxième, en compétition de pouvoir avec un autre Général latin, Fabius Maximus, en ne considérant pas les ruses d'Hannibal, l'attaqua imprudemment, mais il sera cependant sauvé par l'intervention de son concurrent romain. L'auteur saisit l'occasion de rappeler aux lecteurs que l'expérience démontre que les hommes téméraires et sans considération, peuvent rarement atteindre leurs objectifs. En revanche, les hommes sages et attentifs arrivent fréquemment à les atteindre. A ce propos le Prince doit avoir les *occhi d'Argo*, c'est à dire qu'il doit être très attentif, pour prévoir tout ce qui peut arriver le bon comme le mauvais. En plus d'avoir nommé un Capitaine Général prudent pour son armée, le Prince doit également désigner un *Maestro di Campo* aussi sage que brillant. Ce dernier est responsable de la disposition des soldats pour les logements, la marche et la bataille, il doit parfaitement maîtriser l'art de tirer le meilleur partie possible du terrain. L'écrivain exprime, encore une fois, que « *le vittorie nelle battaglie non nascono dal numero di molti ; ma dalla virtù, et sagacità di pochi ; et massimamente de' capi*<sup>135</sup> » dans les batailles les victoires arrivent par la vertu et la sagesse de quelques uns, notamment les chefs, et non par le nombre des soldats.

Les chefs doivent être très vigilants et chercher à prévoir toutes les difficultés qui peuvent arriver. Il dit de ne pas trop compter sur la fortune, parce qu'elle peut faire beaucoup de dommages à celui qui ne sait pas la prendre au bon moment. Il donne l'exemple de Pompée le Grand qui, pour n'avoir pas su saisir l'occasion à *Durazzo* contre César, va perdre en *Farsaglia*. Même Hannibal qui, après avoir vécu tant de victoires et s'être tant illustré par un tournant de la fortune, doit fuir loin de sa patrie et mourra empoisonné dans une prison obscure. Centorio se pose la question rhétorique de savoir pourquoi regarder seulement les événements de l'antiquité, et ne pas également parler de son époque. Il continue en disant qu'au début de son règne, la chance a beaucoup aidé le Roi Henri de France, plus que le légendaire Polycrate tyran de Samos. Il explique cette affirmation en démontrant qu'il reprendra Boulogne aux Anglais, qu'il libèrera son royaume de la peur de la guerre, soumettra le royaume d'Ecosse conquerra la ville de Metz en Lorraine, élargira ses domaines en Piémont et augmentera ses territoires en Italie. Malgré cela, il perdra Siennes et toute la Toscane avec en

---

<sup>134</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri* "; Troisième livre, 1566 (p.2).

<sup>135</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri* "; Troisième livre, 1566 (p. 3).

voyant son armée destinée à conquérir le royaume de Naples retourner en arrière. Puis, Centorio souligne que, dans ces derniers temps, il a été durement battu par le duc de Savoie à Saint Quentin, avec son armée et la fine fleur de la noblesse Française. L'écrivain prolonge par des pensées un peu philosophiques disant que ces événements montrent combien les gloires des Rois sont brèves et artificielles. Alors les chefs sages ne doivent pas être trop confiants dans la fortune. Parce que les choses du monde sont hautement réversibles, surtout en guerre où la chance est reine.

Après cette digression, Centorio commence à parler plus en détail de la charge d'un Maître de Camp. Il commence à dire que la personne qui est destinée à cette fonction doit « *essendo lungamente isperimentato, per virtù habbia ottenuto carichi notabili*<sup>136</sup> » être bien et solidement expérimentée, et doit avoir, par ses vertus, déjà obtenu des charges similaires. Ensuite, cet individu doit avoir fréquenté beaucoup de Généraux, Lieutenants et autres Maîtres de camps Généraux. Il doit avoir bien appris la façon d'ordonner les *battaglie*, de guider les armées d'un point à un autre, la façon de loger les soldats d'une armée en tenant compte de leurs différentes origines, parce que les campements doivent être conçus pour mettre ensemble les soldats de la même nation. Parallèlement, les diverses nations doivent loger de telle façon qu'il n'y ait pas de bagarre entre eux dans le camp. Il doit avoir assimilé la manière de choisir le meilleur lieu pour disposer le camp, pouvoir reconnaître les avantages et les faiblesses de tout emplacement tant pour l'armée amie que pour l'ennemi. Il doit être « *astuto, et accorto, per antivedere le astutie del nemico, e per ingannarlo nell'allogiare*<sup>137</sup> » astucieux, intelligent pour deviner les astuces de l'ennemi et pour le tromper sur ce sujet. Il doit bien maîtriser comment assurer la sécurité du logement de son armée et de ne pas faire comme fit le Roi de Jérusalem, Guy de Lusignan à l'époque de l'Empereur Frédéric I<sup>er</sup>. Il dit que ce Roi, durant le siège que Saladin a imposé à la ville de Tibériade du Comte de Tripoli, décida de lui porter secours avec les autres nobles. Guy força la marche de son armée pour arriver sur un site approprié pour le logement et disposant de réserves d'eau. Néanmoins, Saladin, en devinant les idées des chrétiens, occupa cet endroit avant l'arrivée de l'ennemi. L'armée croisée, en logeant sur un autre lieu, sans eau et peu confortable, se fatigua et sera battue par les musulmans, le Roi de Jérusalem ayant été capturé en même temps que les autres nobles chrétiens. Centorio conclut qu'à cause d'un mauvais logement pour l'armée, on a perdu Tibériade et *Tolemaide Jérusalem* et donc qu'il est important de bien loger les soldats. Il continue en présentant un exemple de bon logement, très utile pour une armée : l'Empereur Charles Quint en Allemagne à *Thelinga* contre le Landgrav. Il y avait, entre les deux armées, une colline entourée de bois et de marais. L'Empereur, suivant le conseil du

---

<sup>136</sup> Les “*Discorsi di guerra divisi in cinque libri*” ; Troisième livre, 1566 (p. 6).

<sup>137</sup> Les “*Discorsi di guerra divisi in cinque libri*” ; Troisième livre, 1566 (p. 6).

Maître de Camp, fit occuper rapidement cet endroit pour loger ses troupes. L'ennemi en voyant l'impossibilité de prendre la colline se retira et, à cause de cette retraite qui désorganisa ses forces, sera battu. L'auteur multiplie les exemples de stratagèmes comme celui de Cyrus contre les *Massageti* et celui des Hongrois et Moraves contre l'Empereur d'Autriche et de Bavière, Ludovic IV. Le premier, Cyrus, pour détruire son ennemi, se retira de son camp en laissant les tables préparées avec beaucoup de nourriture et surtout de vin. L'adversaire, après avoir mis à sac le camp, en profita pour manger et surtout trop boire. L'armée de Cyrus revient alors, attaqua et battit l'ennemi bien affaibli par cette ruse.

Ensuite il raconte que lorsque Ludovic IV veut attaquer ses ennemis près du fleuve *Lico*, les adversaires firent semblant de se retirer, pour se faire suivre et faire tomber les Autrichiens dans une embuscade préparée dans un bois. L'auteur souligne que, par une vigilance constante, les chefs peuvent rencontrer beaucoup de succès pour une armée en guerre.

Il continue en présentant ce que le Maître de Camp doit faire : « *ritrovandosi sempre il primo in campagna, et l'ultimo allo alloggiamento ; et non mai alloggiare prima che egli non habbia veduto tutto il campo alloggiato*<sup>138</sup> » il faut qu'il soit toujours le premier en campagne et le dernier à se coucher, il ne doit jamais se préoccuper de son logement avant d'avoir vu tout le camp logé. Ainsi, il doit avoir contrôlé tous les quartiers des troupes à pied comme à cheval. Il doit personnellement parcourir le camp pour voir les conditions de logement des soldats, pour remédier aux problèmes entre les soldats de différentes origines et à toutes les choses qui peuvent nuire à l'installation de l'armée. De même, il doit être curieux et contrôler qu'il n'y ait pas d'ennemis infiltrés parmi ses troupes et savoir ce que font les ennemis en utilisant des espions. Centorio affirme que la rapidité est très importante en guerre.

L'auteur met en évidence que le Maître de Camp doit être un homme sage, prudent et qu'il ne doit pas commencer une action sans avoir bien considéré toutes les implications qui en découlent dans son domaine non seulement pour son seigneur mais surtout pour toute l'armée. Le Milanais, en ajoutant cette pensée philosophique que les vertus sont toujours persécutées par l'envie des autres, affirme que durant les conseils de guerre le Maître de Camp ne doit, en aucun cas, se taire : ni par respect ni par crainte ou pour d'autres causes. Il arrive en effet, souvent, pendant les conseils de guerre que, par envie, par haine ou par jalousie les opinions des autres soient dépréciées. Les armées ont ainsi été souvent vaincues en mettant trop de confiance dans leur force et pas assez dans les recommandations des Maîtres de Camp.

Centorio continue en disant qu'il est très important qu'un Maître de camp soit cultivé. Parce que « *leggendo, vedendo, intendendo et esercitandosi sappia in*

---

<sup>138</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 9).

*quale occasione siano da usare le astutie, et in quale ischivare quelle de' nemici, e le stratageme, e gli aguati, che si possono immaginare*<sup>139</sup> » en lisant, en voyant et en comprenant beaucoup, il peut savoir quand mettre en œuvre telle ou telle ruse ou défense contre les stratagèmes ennemis. En lisant beaucoup de livres, l'individu peut apprendre une infinité de choses et l'homme, même le plus prudent peut arriver à être extraordinaire. Scipion l'Africain, aussi engagé dans une guerre, a toujours trouvé le temps de lire. César aussi, tout son temps libre était employé à lire et écrire tant sur les choses de Mars que sur celles de Minerve. Alexandre le Grand se faisait lire par Aristote l'Iliade de Homère pour imiter les faits d'Achille. A travers ces exemples, on peut voir que tous les chefs qui doivent conduire des armées doivent être lettrés. Parce que les armes ne peuvent rien sans les lettres : si quelqu'un est parfait en une seule de ces choses il peut facilement se tromper, alors qu'il est plus difficile qu'un chef qui en maîtrise deux ne tombe dans l'erreur.

A partir de ce moment, Centorio commence à parler de la discipline qui doit être mise en œuvre par le Maître de Camp. D'abord il affirme que ce gouverneur doit « *essere giusto, à non sopportare, che si facci torto à nessuno*<sup>140</sup> » être juste. Il doit veiller à ce que personne ne fraude et qu'il n'y ait pas des vols dans le camp contre les vivandiers, les marchands et tous les soldats de tout rang. Il ne doit pas permettre des vols, des incendies, des viols ou forçements des femmes dans l'armée, mais faire que la justice soit appliquée à tout le monde. Il souligne qu'on doit se rappeler le prodigieux exemple du Tamerlan, Roi des Scythes : quand une femme a accusé un de ses soldats d'avoir volé et bu son lait, le Roi a fait ouvrir le ventre de l'accusé et extraire le lait qu'il avait bu en causant la terreur pour les autres. De même, *Zeleano*, en *Locri*, fit un décret sur le viol de femmes : si quelqu'un commet un viol contre une dame, il lui sera enlevé les yeux. Le fils du Roi commit ce crime et, le Roi lui-même, pour démontrer que la justice est une seule pour toute l'armée, fit enlever un œil à son fils et un à lui-même. Centorio souligne avec force qu'une armée sans justice est comme un bois plein de larrons. Si on enlevait la justice pas seulement des armées, mais aussi des royaumes et Etats, toute l'humanité serait pleine des larcins et d'autres horribles insultes. Parce que ce la justice est la reine des toutes les vertus, et fait connaître aux hommes le bien et le mal.

Le Maître de Camp doit « *esser continente, si nel pigliar l'altrui, come nel lasciarsi corrompere da doni, et vincere dall'immoderato affetto di lussuria*<sup>141</sup> » il ne doit pas piller les biens des autres, se méfier de la corruption, et ne pas céder aux effets immodérés de la luxure. A ce titre l'écrivain démontre le modèle de

---

<sup>139</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 10).

<sup>140</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 11).

<sup>141</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 12).

Scipion l'Africain. En Espagne, une fille se présenta en face du Général romain, mais lui ne la toucha pas et la renvoya à ses parents. Ceux-ci, pour récompenser le Romain de son geste, lui envoyèrent beaucoup d'argent et de cadeaux. Cependant, Scipion n'accepte pas la somme et la fait donner au mari de la jeune femme. Par ces actions le latin fut loué, et le sera toujours. De même, Fabritius en guerre contre Pyrrhus Roi de l'Épire, alors qu'il était pauvre, reçut beaucoup d'argent des ambassadeurs de son ennemi pour terminer la guerre. Il refusa ces dons avec indignation, en préférant vivre pauvre et avec honneur dans sa terre, que riche mais déshonoré en une terre étrangère. Cet exemple doit être imité par tous, surtout par les chefs des armées qui doivent être des exemples pour tous les soldats. Centorio continue en soulignant sagement que « *che sia difficile, ch'in un solo huomo regnino tutte le suddette virtù unite*<sup>142</sup> » il est difficile que toutes les vertus puissent être dans un seul homme. C'est aussi ardu que cet homme puisse être aussi limpide dans ses discours et dans ses actes, mais il faut en même temps essayer de se rapprocher de ces vertus parce que si on ne peut pas profiter du soleil, on peut tenter, au moins, de profiter de son ombre.

Un concept important pour l'auteur est que le Maître doit toujours paraître sérieux voire grave. Parce que, en étant sérieux, il peut réprimer toutes les haines et les problèmes dans l'armée tout autant que, par respect pour la dignité de sa charge, il peut être honoré et respecté lui-même par ses soldats.

Le Maître de Camp, comme le Général, doit être dans la crainte de Dieu. Parce qu'avec l'amour de la religion il est presque certain qu'il aura aussi les autres qualités de l'esprit. Centorio indique qu'il faut, si l'on peut, célébrer des messes dans le camp, parce que le soldat en se rappelant Dieu et qu'ils sont chrétiens seront plus modérés dans leur pillage et atteindront la victoire. Il rappelle que Silla en guerre emmena une image d'Apolline et, quand le péril se présenta, il pria celle reproduction. De même, Alexandre le Grand, avant de commencer une chose quelconque, offrait des sacrifices aux Divinités pour demander leur aide. L'Empereur Constantin, avec l'étendard et la révérence de notre Seigneur Jésus Christ, gagna la mémorable bataille contre Maxence. Et Héraclès contre Cassandre Roi des Perses gagna deux importantes batailles grâce à la religion en rappelant qu'en guerre, il est très utile de se souvenir de Dieu.

Centorio continue en parlant d'une caractéristique fondamentale de l'esprit du Maître de Camp, comme du Général : la force morale. Dans les moments les plus dangereux et sans espoir pour une armée, tels que l'échec et la défaite, il doit « *esser forte, ne lasciarsi per quelle invilire, ma con quella prudenza, che può et sa con il Generale rimediarle*<sup>143</sup> » montrer la prudence et la force de son esprit et y remédier avec le Général. L'exemple à imiter est celui de *Nicolo Picinino*, qui,

---

<sup>142</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri*"; Troisième livre, 1566 (p. 13).

<sup>143</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri*"; Troisième livre, 1566 (p. 15).

malgré beaucoup de défaites, était toujours prêt à recommencer sans manquer jamais de force d'âme. Scipion l'Africain, après la défaite de Cannes, avec un cœur ardent, réussit à empêcher le Sénat de s'en aller loin de Rome, à défendre la Patrie et, après avoir reconquis la Sicile et l'Espagne battit Hannibal et *Siface* en Afrique en rendant Carthage tributaire des Romains. L'auteur continue sur l'importance de la détermination en toute chose et surtout dans les grands périls. Comme souvent chez le Milanais, il insiste sur la pensée philosophique de l'esprit des grands hommes, en disant que le Maître de Camp doit rechercher les honneurs de l'âme et que le désir de gloire d'un homme prudent, est bien plus long que la vie même.

Le Milanais expose que le Maître « *sia eloquente, et sappia tutte quelle parti, et quei colori, ch'alla eloquentia si richieggono*<sup>144</sup> » doit aussi être éloquent. Il est important qu'il sache parler parce que, quand une armée se mutine ou lorsqu'il y a des problèmes d'ordre général, il doit parler devant tous les soldats, pour les convaincre d'obéir à leur Roi ou à leur Général. Il cite l'anecdote de *Marco Valerio* qui, par ses talents d'orateur fut capable de faire revenir le peuple de Rome dans la ville, après qu'il se fût enfui sur le mont sacré à cause des discordes avec le Sénat. De même, Périclès par son éloquence fut capable de se faire donner le pouvoir par les Athéniens. L'auteur enrichit ce concept en disant aussi qu'un officier quelconque, voire un Capitaine, ne peut pas remplir son office sans maîtriser l'art de la parole. Il indique que, quelquefois, les soldats peuvent refuser de marcher, voire de montrer à l'assaut à cause de différents problèmes, comme le manque de la paie, de vivres, ou encore pour trahison, comme le firent les Suisses contre le Maure Duc de Milan. D'autre part, les soldats peuvent s'opposer aux ordres pour cause de haine contre leurs chefs ou du fait des outrages qu'ils en ont reçus. Il indique qu'en cette occasion, quand le Général est absent, le Maître de Camp doit être présent et, par le verbe, pouvoir convaincre l'armée de faire ce qui doit être fait. Il illustre ce propos par l'anecdote de Aulo Postumus qui fut capable, par un discours, de convaincre les Romains, effrayés par le nombre des ennemis, de se battre et ainsi gagner contre les Latins. Parallèlement, Scipion face à son armée mutinée en raison du manque de vivres, fit appel à son talent d'orateur pour les convaincre d'attaquer Hasdrubal Carthaginois. Il réussira et gagnera contre les Carthaginois. Ménon aussi, avec son art de la parole, réussit à convaincre ses soldats de passer, avant les autres, le fleuve Euphrate. Centorio donne aussi un outil de l'art du discours : une des choses les plus efficaces pour convaincre les soldats d'accomplir une chose qu'ils ne veulent pas, est de leur montrer la honte qu'ils en auront. Parce qu'en démontrant leur déshonneur, souvent on obtient des hommes valeureux, alors même qu'il n'y avait pas d'espoir.

---

<sup>144</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 15).

Une autre qualité pour l'homme destiné à cette charge est « *si ricerca l'esser terribile*<sup>145</sup> » qu'il doit être terrible. L'écrivain précise que le Maître de Camp doit être implacable en appliquant la justice surtout contre ceux qui se sont montrés, par les actes comme par la parole, opposés à l'autorité des officiers, à celle du Maître de Camp et aussi quand il y a un tumulte général dans l'armée. De plus, Le Maître de Camp doit être particulièrement ferme sur la discipline quand le Général n'est pas présent. L'anecdote proposée est celle de Scipion l'Africain qui, lorsqu'il arriva en Espagne et vit l'armée romaine si efféminée et aussi mutinée, punira les soldats coupables avec fermeté et réussira à récupérer l'armée entière. Centorio continue en disant qu'à son époque, les soldats sont parfois devenus insolents et si peu obéissants, qu'il ne respectent pas les édits faits pour corriger ces comportements. A ce sujet, il faut utiliser la méthode utilisée par le marquis de Pescara contre l'un de ses Colonels. Ce commandant se trouva avec l'armée en Carignan et proclama un édit qui affirme que n'importe quel Capitaine d'infanterie peut avoir dans sa compagnie plus de douze chevaux et quatre « femme publiques ». Pourtant un officier, qui avait beaucoup d'infanterie dans ses troupes, affirme que s'il était le commandant en chef, il n'aurait pas ordonné ces choses à une armée qui combat bien et à qui l'on doit treize payes. Tout l'entourage du Marquis s'est embarrassé et demanda au Général de ne pas intervenir, parce que le Colonel est présent avec ses troupes, mais le commandant demande, quand même, si ce Colonel a vraiment dit la chose qui a été dite. Après avoir entendu la réponse affirmative du Colonel, le Marquis de Pescara dit à ses officiers : « L'Empereur ne veut pas de ces têtes dans son armée, coupez-la ». Alors que l'ordre fut exécuté, le Marquis délia les escadrons qui appartenaient au malheureux Colonel. Centorio souligne que la sévérité en guerre fait les soldats aussi glorieux que les victoires, et que, surtout, aucune compagnie ne peut subsister, si les mauvais soldats ne sont pas punis.

Cependant l'auteur recommande quelque modération dans l'exercice du commandement, en disant que le Général comme le Maître de Camp ne doit pas donner des ordres qui ne soient pas raisonnables. Il affirme que « *veramente degno è colui, che potendo commandare, non trapassa i segni della benignità humana*<sup>146</sup> » est digne de commander celui qui n'outrepasse pas les signes d'humanité. Puis que son action doit être sage et modérée, parce que c'est le subordonné et non le chef, qui doit d'abord être satisfait du commandement.

Le Milanais continue sur la patience et la sagesse qui doivent être les vertus des chefs, surtout pour le Maître de Camp. Pendant les conseils, comme dans l'armée elle-même, il arrive souvent que l'action du Maître soit remise en cause et critiquée. Le Maître doit être intelligent et modéré pour répondre à chaque accusation sans tomber dans les provocations. L'exemple de Fabius Maximus qui,

---

<sup>145</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 17).

<sup>146</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 19).

après avoir donné sa parole à Hannibal pour récupérer les prisonniers romains en échange d'une rançon, voit le Sénat romain lui refuser l'argent et aussi le rétrograder au même niveau que son adjoint, Minucius. Néanmoins, pour tenir sa parole il vend une partie de son patrimoine pour payer les Carthaginois. Par sa patience et sa grandeur d'âme il montra sa valeur et il restera glorieux. De même Alphonse, Roi de Naples, montra sa force en ne sanctionnant pas des gens qui critiquaient ouvertement ses actions. *Antonin Pieux* en fit autant en supportant les calomnies répandues contre lui par sa femme Faustine. L'écrivain continue en disant que le Maître de Camp ne doit pas tomber dans la provocation ni s'énerver mais répondre en utilisant le raisonnement. Il souligne que la raison ne peut jamais être vaincue, ni être forcée. La raison, il dit, est comme l'huile qui retournera toujours se poser sur l'eau.

Centorio affirme que pour une armée la charge de Maître de Camp est « *non meno importante questo ufficio in uno esercito, che sia quel del Capitan Generale*<sup>147</sup> » aussi importante que celle du Général. Comme le Général, il est aussi important que le Maître de Camp soit sage et intelligent et qu'il soit capable d'exploiter la fortune qui peut apparaître. De plus, il doit gouverner avec vertu et ne doit prendre une décision qu'après l'avoir examinée bien à fond. Il insiste sur le fait que la guerre est une chose qui demande plus de réflexion et de discours que toute autre expression du génie humain.

Après avoir parlé des qualités et des vertus que doit avoir un Maître de Camp, Centorio explique ce en quoi consistent son office et son autorité. Le Maître de Camp Général d'armée doit « *assentare et alloggiare un campo ogni volta, che marcia*<sup>148</sup> » se préoccuper de l'hébergement et de l'installation du camp d'une armée en marche. D'abord le chef doit réserver un emplacement pour la cour du Roi ou du Prince, ensuite pour le Capitaine Général ou Lieutenant Général et enfin pour les autres Généraux, Maréchaux, Colonels et Maîtres de camps des troupes à pied et à cheval. Il doit prévoir des emplacements pour l'artillerie, les munitions, les sapeurs, les charrois, les bagages, les marchands, les vivandiers et autres. Il doit tous les disposer de manière à ce qu'ils n'entravent pas les routes conduisant aux places d'armes.

Il poursuit sur choses qui doivent être faites pour trouver un bon emplacement pour le camp. Il rappelle qu'une armée marche avec l'aurore et qu'elle se prépare pour la nuit avec le coucher du soleil. Le lieu doit être choisi avec beaucoup de discernement et d'attention. Le Maître de Camp doit envoyer des reconnaissances expérimentées devant l'armée, au moins un jour en avance, afin de se renseigner sur les meilleurs endroits possibles pour loger le reste de l'armée. Il explique que le lieu du camp doit être assez haut pour empêcher les

---

<sup>147</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 21).

<sup>148</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 21).

inondations en cas de pluie, que le fond soit bon et pas vaseux. Il doit être fait en sorte d'empêcher l'ennemi de se servir des étangs, des fleuves ou des puits pour inonder le camp et interdire l'arrivée de vivres. Il indique que le sultan d'Égypte, en 1221, après avoir vu les chrétiens prendre Damiette et aller à assiéger la ville du Caire, mettre leur camp sur un lieu inondable par les crues du Nil, fit inonder la région et isoler le camp ennemi. Les Chrétiens, désormais sans vivres furent obligés de demander la paix. Le Maître de Camp doit aussi éviter que l'ennemi puisse prendre un site meilleur pour ses camps : comme ce fût le cas de *Petreio* et *Afranius* en Espagne où César en avant pris des camps plus proche des cols, les a empêchés de s'approvisionner en vivres par les même cols. De même, le camp ne doit pas se trouver à proximité d'une position ennemie, comme ce fût le cas de l'armée Impériale à *Pontevico* où le lieu initialement choisi était bas et bordé d'une zone ennemie ; ou bien, de l'armée française de François I<sup>er</sup> à Cambrai, qui fût obligé de changer de lieu, également de nuit, en raison du mauvais choix de l'endroit, fait par le Maître de camp du Roi.

Centorio explique qu'un camp militaire « *dall'eseempio, et ordine d'una città si dee reggere, alloggiare, et distribuire uno esercito*<sup>149</sup> » doit être construit en suivant l'exemple des villes. Il montre que la structure d'une ville avec ses rues droites, ses places amples, les lieux destinés aux rassemblement et la division en quartiers, est le modèle à suivre. Il continue en disant qu'il est important de prévoir les lieux assez séparés où porter les ordures et de prévoir une quantité suffisante d'eau pour la propreté du camp. C'est très important d'empêcher des odeurs pestilentielle en tenant bien propre tous les camps. Comme une ville, il faut penser aussi à la sécurité et prévoir des fossés, voire des ouvrages pour protéger les camps de l'attaque ennemie.

L'auteur dit qu'il est nécessaire de bien considérer les dimensions du site choisi, parce qu'il ne doit pas être trop long pour éviter de retarder les secours mutuels des forces, mais également ne doit pas être trop étroit pour ne pas mélanger les soldats des différentes nations. Surtout il affirme que le camp doit être dans une zone dominant l'eau ou le bois, et qu'il doit être protégé du coté droit ou gauche par un fossé, une berge, un fleuve, un bois ou bastion, qui constitue un point fort et empêche d'être attaqué depuis cette direction. Centorio continue en disant qu'à son époque la coutume était de loger une armée, avec d'un coté une montagne ou barbacane ou autre chose qui rendent le site déjà fort en lui-même. L'exemple est celui des Grecs de l'antiquité, qui logèrent toujours dans des sites protégés, soit par la nature soit par des travaux. Malgré cela, il continue en disant que son admiration va plutôt pour la façon adoptée par les Romains qui établissaient leurs camps pas seulement sur un lieu fort, mais surtout sur un endroit sur lequel ils pouvaient manœuvrer et mettre en œuvre leurs tactiques d'emploi. Leur force tenait de ce qu'ils utilisaient la géographie du pays

---

<sup>149</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri*"; Troisième livre, 1566 (p. 24).

et n'allaient pas contre elle. Il poursuit en critiquant la façon d'agir de son époque. Il formule des jugements en disant que « *l'ordinanza nostra è piu tosto una confusione, che dispositione di guerra*<sup>150</sup> » les camps militaires de l'époque ressemblent plutôt à une confusion généralisée qu'à une disposition de guerre. Il critique la grande diversité des formes des camps de l'époque, qui suivent seulement ce qu'impose le terrain et qui présentent souvent un centre assez fort, avec une « périphérie » vulnérable. L'écrivain rappelle l'importance de fortifier un camp pour, en même temps, protéger les soldats des assauts ennemis, mais aussi déterminer clairement les limites de la garde du camp et les postes pour la défense. Parce que quand il y a désordre dans l'organisation, un Maître de Camp doit faire face à des milliers d'imprévus. Le Maître de camp doit rester toujours vigilant et prêt pour combattre ces imprévus.

Centorio poursuit son exposé sur « *nel compartire de gli alloggiamenti*<sup>151</sup> » la manière pratique de loger les troupes. Il dit que l'artillerie doit être installée en hauteur d'où elle puisse battre les éventuels ennemis et qu'il est souhaitable, après avoir choisi l'endroit, d'essayer un ou deux tirs. Il est en effet préférable qu'elle soit préparée pour pas se tromper durant une attaque. Il montre l'anecdote de la bataille de la Bicoque, quand les tirs de l'artillerie furent trop hauts de « deux lances » et que les escadrons français ne furent pas touchés. De plus, l'artillerie doit être placée par le Maître de Camp, devant l'ennemi en la répartissant sur différents emplacements pour mieux frapper l'adversaire.

Après avoir convenablement installé l'artillerie, le chef doit prévoir des signaux sur le terrain, comme des pals, pour indiquer aux autres troupes où s'installer, selon la nationalité. Centorio décrit un fractionnement sur le camp fait par escadrons. Il indique que le Maître doit prévoir trois places pour chaque « escadron » d'infanterie : la place d'armes pour se mettre en ordre de bataille, la place pour installer les tentes, et la place pour les besoins. Chacune des ces places doit être longue, autant que large, d'environ 80 pas qui peuvent être augmentés ou diminués selon la quantité de fantassins et la caractéristique du lieu.

En ce qui concerne la cavalerie, pour elle-même on doit prévoir trois places : une pour installer les tentes et les chevaux, une pour se mettre en ordre de bataille qui doit être derrière ou à côté de la première, et la dernière pour partir au combat. Il indique que la cavalerie doit être toujours placée en un lieu bas, et au couvert de l'artillerie, surtout quand elle se dispose en *battaglia*, bataillon. Il indique que les chevaux de l'artillerie doivent être installés sur le côté « fort » du camp là, où il y a le fleuve, les fossés ou les bois, pour ne pas empêcher le mouvement de la cavalerie. Ils doivent aussi être protégés pour empêcher le vol. Centorio ajoute que les sapeurs doivent être disposés sur un côté du camp pour ne

---

<sup>150</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 26).

<sup>151</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 26).

pas ralentir les mouvements des autres soldats du fait de la présence des leurs charrois et autres outils.

Les *monitioni*, munitions, doivent être placées « *in luogo, che non sia soggetto all'artiglierie de' nemici : et, che non se gli possa attaccar fuoco dentro, ma deputarvi la sua guardia per maggior custodia*<sup>152</sup> » sur un lieu loin du tir de l'artillerie, protégé du feu, et avec sa garde. L'exemple donné ce celui de Charles Quint en guerre avec le Duc de *Sassonia*, quand ses munitions furent sauvées grâce à la vigilance de la garde qui empêcha plusieurs tentatives ennemies de les brûler.

Les artisans qui suivent l'armée, comme les maîtres des armes, bottiers, des épées, selliers, épiciers, médecins, chirurgiens, coiffeurs, taverniers, vivandiers, boulangers, marchands des tissus, forgerons, menuisiers et autres, doivent être installés sur les routes principales pour que tous les soldats puissent les utiliser.

Centorio indique que « *non sempre si possono fare gli alloggiamenti in quadro, ne dividerli in croce*<sup>153</sup> » on ne peut pas toujours mettre en œuvre un camp avec les logements en carrés et les diviser en croix. D'ailleurs c'est habituellement difficile de construire les routes sur longueur de 700 ou 800 pas. De même il est ardu de construire sur tous les terrains, les logements pour les escadrons de 410 ou 430 pas chacun, en fonction du nombre des hommes et chevaux. De même, les routes larges de 40 ou 60 pas, pour passer sur elles en ordre, ne sont pas toujours possibles. Centorio commente qu'il n'ajoutera pas d'autre mesure en chiffre pour construire un camp, parce que beaucoup d'auteurs, tant de l'antiquité que de son époque, ont suffisamment écrit sur ce sujet. Finalement, il indique seulement qu'il faut adapter les distances théoriques au terrain réel.

Il continue en parlant de l'importance de placer la zone dédiée aux bouchers assez loin des autres du camp, en rappelant même temps que, ce lieu, doit être assez riche en eau. Il explique que quand les animaux sont abattus, il faut prévoir les endroits où jeter les déchets pour ne pas infecter le camp avec de la viande en décomposition. Il explique que c'est pour le manque de soins en ce domaine, que le Camp de Monseigneur de Lautrec, qui allait à Naples pour secourir Rome des mains des Espagnols, fut frappé par la peste. A cause de cela, le chef fut obligé à renoncer à son entreprise. L'auteur met aussi en évidence que, s'il n'y a pas d'eau, il faut prévoir et construire des puits, et des trous pour jeter les ordures et les enterrer par la suite. Le Maître de camp doit ordonner de creuser de fossés au profit des tous les logements des escadrons, pour les utiliser comme décharge, et prévoir de les enterrer quand ils seront pleins, en en construisant d'autres.

---

<sup>152</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 28).

<sup>153</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 29).

Centorio continue sur la nécessité de tenir propres tant les soldats que le camp lui-même. Il met en évidence qu'un Maître de camp doit se préoccuper de la netteté de la vie en camp et anticiper tout ce qui est nécessaire pour la réaliser. Il indique qu'il est utile « *che appresso del campo vi fossero quantità di donne per lavare i panni, et fare altre politezze, acciò che tanto piu nette si mantenessero le genti*<sup>154</sup> » d'avoir des femmes pour laver les linges et assurer tout le nettoyage qui convient.

Le Maître doit prévoir des gens, les *Algozini*, pour monter les tentes et les pavillons. Il doit s'assurer que les *Algozini* ont construit des abris aux bons endroits, et il doit intervenir pour faire replacer sur la bonne zone ceux qui ne le seront pas. Cette règle, de faire respecter le plan d'installation sur le camp, est valable, selon l'auteur, pour tous les rôles comme par exemple les vivandiers, les artisans, les charriages et autres.

Le Milanais continue sur l'emplacement où doivent se dérouler les distributions des vivres. Il indique qu'il faut placer les marchands au centre du camp et proche du pavillon du Général. De même, il est important d'envisager une garde, montée par les *Algozini*, tant de jour que de nuit, pour empêcher tous les vols et autres problèmes.

L'auteur aborde la question de la meilleure position pour placer la tente du Roi, du Prince voir du Général. Il indique que, « *a imitazione de gli antichi Romani, sempre dee essere posto nel mezo dell'esercito : dal quale per tanti passi siano lungi tutte l'altre tende*<sup>155</sup> » à l'imitation des antiques Romains, il faut installer ce pavillon au centre du camp et prévoir une distance suffisante des autres tentes. De même, il est nécessaire de ménager un espace autour de la tente du commandant pour y installer les artisans qui peuvent lui être utiles ainsi qu'à tout le camp. L'écrivain ajoute spécialement pour le Général, qu'il faut prévoir autour de lui tous les responsables de l'armée qui seront utiles pour son action de commandement : Commissaires, Maréchaux, Trésoriers, *Contatori*, Ecrivains, Revendeurs et aussi Trompettistes. Cependant, il faut installer le lieu où se rend la justice sur une autre partie du camp. En cet emplacement il faut placer les *Prevosti*, les Auditoires généraux du camp, les Juges, les Notaires, les *Algozini* majors, et les autres acteurs de la justice. Il est indiqué qu'il est très important que justice soit rendue à ceux que le demande. Pas loin de cet endroit, on peut prévoir le lieu du marché général, où sont punis les malfaiteurs, servant d'exemple à tous les autres.

Centorio poursuit sur la possibilité d'installer les escadrons de cavalerie au milieu de l'infanterie s'il y a assez de place pour marcher, aller à la bataille et s'établir sur le camp. Il démontre que, comme fit César contre Pompée, on peut

---

<sup>154</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri*"; Troisième livre, 1566 (p. 30).

<sup>155</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri*"; Troisième livre, 1566 (p. 31).

installer, tant pour le logement que pour la bataille, la cavalerie sur les cotés droit, gauche et au milieu de l'infanterie. La seule précaution à prendre concerne la largeur des routes pour permettre à la cavalerie de se tourner en arrière sans freiner l'infanterie. En revanche, l'écrivain indique que, comme à la bataille de la Bicoque, il est nécessaire d'envoyer l'infanterie en front avec la cavalerie derrière. A cette bataille, la présence des levées et des remparts en terre à rendu inutilisable la cavalerie en première ligne, contrairement à l'infanterie. Il continue en disant que la disposition consistant à mettre la cavalerie à coté de l'infanterie sur le camp est très utile pour le Général, pour qu'il trouve toutes les troupes prêtes à combattre. Il est signalé aussi que le Maître de camp « *dee andar dal Generale, et dargli conto dell'alloggiamento : et come l'ha ordinato*<sup>156</sup> » doit rendre compte au Général du logement des troupes.

Il ajouta un conseil pratique : la *battaglia*, bataillon, doit interagir avec l'avant-garde et l'arrière-garde avec la *battaglia*. Il indique que si l'attaque arrive par l'arrière ou un autre coté, il faut se défendre et la partie attaquée devient l'avant-garde. L'arrière-garde doit secourir la partie attaquée comme une *battaglia* et l'ancien *battaglia* devient, en ce cas, la nouvelle arrière-garde. En plus, le Milanais souligne que ces formations ne doivent pas bouger jusqu'à l'ordre du Général.

Après cette digression, Centorio explique encore une fois que le maître de camp doit rendre compte de son action au Général. En particulier, il doit lui présenter s'il a ordonné la construction de fossés et de tranchées en avant des emplacements de l'artillerie pour protéger les pièces et les servants. S'il a fait construire autour du camp, par ses ingénieurs, les bastions, les tranchées et les ponts. Quelles parties devront être aplanies, celles qu'il faut renforcer, combien de portes doivent être construites et à quel endroit. L'auteur continue en disant que les portes du camp doivent être surveillées par la garde. Les soldats de garde doivent connaître le *nome*, le mot de passe, que les Colonels ont reçu du Général et qu'ils ont donné aux Capitaines, les Capitaines aux Lieutenants et ces derniers aux caporaux. Cette procédure est très importante pour bien distinguer les amis des ennemis. De même, l'auteur affirme que le Maître de Camp doit choisir un lieu convenable où placer les *monitioni per il vivere*, les vivres, et ce lieu doit être aussi bien fortifié que l'extérieur du camp. Le chef doit s'assurer que toutes les provisions qu'ils ont capturés chez l'ennemi, sont mises dans cette réserve, puis que les soldats ne dévorent pas en huit jours ce qui doit leur suffire pour un mois.

Le Milanais explique que « *quanto la fortificazione possa giovare in uno esercito, l'isperienza, che si vide nella battaglia della Bicocca, et dopo a Inglestadio, quando l'Imperatore ando' contra all'Angravio, lo dimostri*<sup>157</sup> »

---

<sup>156</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 32).

<sup>157</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 34).

comme à la bataille de la Bicoque, les fortifications d'un camp sont très utiles. Il raconte également comment à *Iglestadio*, quand l'Empereur se battit contre l'*Angravio*, les abris ont sauvé les Impériaux de la défaite. Cependant, la défaite est quand même arrivée à *Rantino* quand les troupes françaises, par mépris, ont détruit dix-sept insignes de l'Allemagne à la vue de l'Empereur.

Les Romains, chaque fois qu'ils construisaient un camp, installaient autour de celui-ci les pals que chaque légionnaire amenait avec lui. De même, ils construisaient des fossés autour, pas pour se défendre des attaques ennemies, mais principalement pour unir en un seul corps tous les soldats. Selon Centorio l'utilité prioritaire des limites des camps romains était d'empêcher que les troupes ne se dispersent.

L'auteur dit qu'après avoir mis en œuvre tous les choses qu'il a exposées sur le camp, le Maître de Camp peut aller dans son pavillon, tandis que son logement ne doit pas être loin de celui du Général. Parce qu'il est très important que les deux puissent se réunir tout de suite dans les cas d'urgence.

A ce stade, Centorio change de sujet et commence à parler de la façon d'ordonner la marche pour une armée. Pour la première fois, il cite le mot *reggimento*, régiment Il indique que, « *quel reggimento, che'l giorno passato haverà fatto l'Antiguardia, si fermi, divenedo retroguardia*<sup>158</sup> » quand un régiment tient pendant une journée le rôle d'avant-garde, il doit devenir arrière-garde le lendemain. La *battaglia*, bataille, doit devenir l'avant-garde et l'arrière-garde la bataille. Ces mouvements entre les troupes doivent être faits dans l'ordre, pour éviter tout désordre entre les escadrons. Les cavaliers légers doivent s'installer aux cotés de l'avant-garde, afin de reconnaître les routes et les ennemis.

Le Maître de Camp doit toujours contrôler la marche de l'armée. Surtout il doit vérifier si ses ordres pour la marche sont bien appliqués. Pour faire cela « *si dee mettere in alto, et vedere se cammina secondo l'ordine suo*<sup>159</sup> » il doit se poster sur un endroit assez haut et voir si la progression des soldats sur le terrain respecte ses ordres. C'est assez intéressant de noter que l'auteur souligne, encore une fois, que par ce « contrôle visuel » le Maître de camp doit aussi voir si les soldats n'amènent pas avec eux plus de femmes que prévu. Il ne manque pas d'ajouter qu'à son époque, trop de femmes sont amenées avec les soldats, ce qui n'étaient pas le cas des armées romaines, à tel point qu'il lui semble que les soldats de son époque font plus la guerre à Venus qu'à Mars.

Centorio souligne que le Maître de camp ou le Général, doivent envoyer des explorateurs en avant de l'armée pour un jour, voire une nuit, dans le but de

---

<sup>158</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri*"; Troisième livre, 1566 (p. 35).

<sup>159</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri*"; Troisième livre, 1566 (p. 35).

reconnaître le chemin et pour poser les signalisations indiquant les passages de l'artillerie, des chevaux et des piétons. Il dit que, souvent, à cause d'un mauvais passage on peut perdre une armée, comme cela est arrivé aux Impériaux à *San Polo* et à *Landriano*. En cette dernière circonstance, une pièce d'artillerie tomba pendant un passage difficile, et les Impériaux en perdant trop de temps ont facilité la victoire des Français. Il continue en disant que le Maître de Camp doit donner les ordres de marche pour la passe et même la façon de marcher au Général, aux Sergents majors, au Général de l'artillerie et aussi de cavaliers légers. Après cela, il ajoute qu'il doit ordonner à l'avant-garde d'aller en avant et d'être très vigilante, avec la consigne de lui rapporter ou au Général tout renseignement utile. Après l'avant-garde il faut placer un régiment avec la consigne de ne jamais s'éloigner de l'artillerie et d'être en liaison avec l'avant-garde. Ce régiment doit amener également des sapeurs pour être capable d'aménager voire de préparer le chemin pour les troupes qui suivent. L'écrivain souligne qu'il faut bien préparer les troupes pour qu'ils sachent ce qu'il faut faire en chaque occasion, pendant la marche ou le stationnement. Il affirme que les cavaliers légers doivent être correctement préparés à escarmoucher si une partie de l'armée est attaquée, et tous les autres « *senza turbarsi, sappiano quello, ch'in ciò havranno da fare*<sup>160</sup> » doivent savoir ce qu'ils doivent mettre en œuvre. On voit bien que l'auteur met en évidence l'importance de la planification des actions en cas de besoin, comme l'importance pour toute armée de bien savoir ce qui doit être mis en œuvre en cas d'urgence.

Le Milanais continue sur la marche d'une armée par ce qui concerne les positions correctes des *bagaglioni*, bagages. Les équipages doivent être mis par rapport à l'armée en marche sur une position qui dépend du terrain traversé et de la largeur des routes. Si les voies sont étroites, ces bagages seront placés au milieu de l'arrière-garde. Si la troupe doit traverser un fleuve qui ne peut pas être passé à gué, les trois parties de l'armée suivront les levées et les paquetages seront avec elles. Si l'armée doit traverser un bois, le Maître devra mettre les bagages dans la même position. Si l'armée doit aller sur une passe assez dangereuse, généralement il faut faire passer d'abord les *battaglie*, et ensuite tous les bagages. Cependant, si le Maître pense que l'adversaire peut attaquer ces bagages ou l'arrière-garde, il peut installer les charrois entre l'avant-garde et la bataille ou bien entre la bataille et l'arrière-garde, selon la configuration du terrain, la disposition du péril ennemi et ses intentions. Une chose importante que vient remarquer l'auteur, est que dans ce passage il faut toujours conquérir d'abord les endroits les plus hauts pour empêcher leur utilisation par l'ennemi. L'exemple proposé est celui de l'Empereur Charles Quint quand il allait de *Falange* à *Nerlin*.

---

<sup>160</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 37).

Ensuite, Centorio met en évidence l'importance d'avoir une armée légère en bagages, parce que « *molte volte la moltitudine de' bagaglioni con altri impedimenti è atta in uno esercito a levare la vittoria et causare la perdita*<sup>161</sup> » souvent la multitude de bagages emmène à la défaite plutôt qu'à la victoire. Il présente encore l'exemple de Charles Quint quand il passa la montagne de Fréjus pour aller en France. Il décrit que, à cause de l'excessive quantité de bagages, l'armée fit peu de chemin chaque jour. Néanmoins, pendant la traversée du col, ayant reçu la fausse nouvelle de la présence des Français non loin de l'arrière-garde, il chercha à y faire front en retournant l'armée et, à cause de la présence de tant d'excès de charrois, cette action fut mal conduite. En conséquence, l'auteur souligne la nécessité d'avoir le moins possible de bagages et autres encombrements dans une armée. Il revient encore sur l'attitude des soldats de son époque d'emporter une quantité de bagages et de se charger à foison des chevaux, et d'emmener aussi une infinité de prostituées. Il affirme que « *essendo rari quei soldati, che tutti non vogliono la sua meretrice a canto*<sup>162</sup> » désormais rares sont les soldats qui ne veulent pas avoir leur propre prostituée près d'eux. Il insiste sur l'idée que la présence de trop de femmes dans l'armée rend les soldats lents tant pour les combats que pour la marche et pour lever les tentes. De plus, ils deviennent efféminés, paresseux et doux.

Centorio affirme la règle générale selon laquelle une armée doit être la plus légère possible en bagages, pour être prête à mener des actions. Il dit aussi que les Romains appliquaient cette conception. Les soldats doivent être capables de passer sur des fleuves, des fossés, des endroits fangeux, des marais, des routes serrées, des montagnes des bois où les bagages constituent un obstacle. Il présente l'exemple de Claudio Néron qui avait son armée assez légère sans beaucoup de bagages, il partit rapidement de la Calabre, sans se faire remarquer par Hannibal, puis il se joindra aux autres Romains sur le fleuve Métaure en gagnant la bataille contre Hasdrubal. En conservant le même ordre, il retourna sur son lieu de départ. Le commentaire de l'auteur c'est qu'avec autant de bagages qui aujourd'hui, le Général romain ne pourrait faire ce qu'il a fait, et vaincre. Il continue en rappelant combien il faut de soldats employant la quantité la plus faible possible de bagages, parce que « *eghino caminano più ispediti, et facendo assai viaggi, usano maggior prestezza*<sup>163</sup> » ils marchent plus vite et en faisant plus de chemin, ils sont plus rapides. Il cite en exemple des actions de César qui, avec son camp libre de ces encombrements, sauva rapidement Quinto Cicéron en le libérant du problème de *Tornai*, et avec la même célérité passa le fleuve Rubicon, alla à Rome et enfin en Espagne contre *Petreio* et Afranius. Après cela, il arriva en Macédoine contre Pompée et après suivit Scipion en Afrique. César a pu faire cela grâce à la relative

---

<sup>161</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 38).

<sup>162</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 39).

<sup>163</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 40).

légèreté de son armée. L'auteur expose aussi que César a toujours suivi une règle : de ne pas emmener son armée sur des endroits dangereux, s'il n'y était pas obligé. Quand il devait y passer par force, il envoyait des explorateurs à pied et à cheval pour bien reconnaître les passages ainsi que les points d'arrivée. Jamais le grand Général romain ne se montra négligent vis à vis de la plus petite erreur qui puisse désordonner son armée. Parce que, ajoute Centorio, comme le dit un Prince des Flandres à Jérusalem, chaque erreur en guerre est un dommage. L'auteur continue en rappelant qu'un Maître de Camp doit prévoir son camp le plus léger possible. Il doit, enfin, éviter que les Capitaines de l'avant-garde comme de l'arrière-garde, s'enfuient à cause de l'envie de dépouiller les ennemis. Le Maître de Camp doit veiller, en allant sur le front de l'armée, avec sa garde et *Algozini*, à éviter que l'avant-garde n'attaque les ennemis pour les piller, mettant en péril l'armée entière. A ce propos, il doit sereinement punir tous ceux qui ne respectent pas ses ordres.

A la suite de cette partie sur l'office d'un Maître de Camp, Centorio poursuit en parlant de l'autorité qu'il doit avoir dans l'armée. Particulièrement comment le Maître « *dee avere il carico di far giustitia infra tutte le nationi, che vi saranno, non eccettuando in esse grado alcuno*<sup>164</sup> » doit mettre en œuvre la justice parmi les nationalités qui composent l'armée. Il anticipe le fait que le Maître doit faire régner la justice sur toutes les nations et sur tous les grades, en suivant à la fin son jugement et les auditoires généraux du camp. Le Maître doit s'occuper surtout de la justice sommaire, et il doit respecter la justice ordinaire rendue par les Généraux, les Colonels et les autres Maîtres de camp, sur les sujets de leur nation. La seule exception qui justifie l'intervention directe du Maître, c'est quand un malfaiteur est pris en flagrant délit.

Ensuite, l'auteur dérive de cette partie sur la justice, et commence à parler des vivres. Il affirme que le Maître « *hà da tassare universalmente tutta la vettovaglia con altre cose pertinenti al vivere dell'esercito ; perche si venda per honesto prezzo*<sup>165</sup> » doit taxer les approvisionnements et que la nourriture doit être vendue à un prix honnête pour tout le monde, et qu'elle soit également distribuée et disponible pour tous. Le Maître doit choisir le prix pour toutes les vivres de l'armée et s'entendre avec les commissaires, voire Intendants généraux du camp, pour avoir sur les camps ce qu'il faut.

Centorio continue en épilouquant sur ce qui doit être fait pour éviter la confusion des prix née dans les premiers moments de la construction d'un camp. Quand on commence à construire le camp après une marche, le Maître ne peut être en chaque lieu pour suivre tous les affaires. Pour éviter que les soldats, à cause de la soif et de la faim, n'attaquent les vivandiers pour obtenir la nourriture, en

---

<sup>164</sup> Les “*Discorsi di guerra divisi in cinque libri*” ; Troisième livre, 1566 (p. 41).

<sup>165</sup> Les “*Discorsi di guerra divisi in cinque libri*” ; Troisième livre, 1566 (p. 42).

l'absence du Maître ou de ses officiers, les *Preposti* et *Algozini* doivent autoriser la distributions des vivres, prélever la taxe et percevoir les droits du Maître de Camp, qui en représente le tiers. Après que le camp soit installé, les *Preposti* et *Algozini* doivent informer les chefs du niveau de prix, parce qu'ils peuvent changer la valeur décidée et choisir, avec les commissaires, ce qui convient. De toute façon, ces agents doivent lui rapporter la taxe du tiers du prix. En même temps le Maître de camp, ou le Général, sont les seuls à autoriser la sortie du camp de toutes les sortes de vivres.

Le Maître, « *insieme con i commisarj et proveditori generali, dare a tutti i Vivandieri, et mercanti le misure, et pesi giusti, secondo la forma, che se gli darà dal Generale*<sup>166</sup> » conjointement avec les commissaires et les approvisionneurs généraux, doit donner aux vivandiers et marchands les poids et les mesures valables pour tout le camp, selon les directives du Général. Il doit bien veiller à ce qu'aucun aliment voire aucune marchandise ne soit vendue sans appliquer les mesures qu'il a données. Si quelqu'un est pris en train de tricher sur ces mesures, il doit être puni de façon exemplaire, si nécessaire jusqu'à la mort. De même, l'argent des amendes, doit être partagé en trois parties : une pour les juges, une pour les accusateurs et la dernière pour l'hôpital des blessés et malades du camp. A titre préventif, il doit envoyer ses députés faire des contrôles hebdomadaires, voire plusieurs fois par semaine dans les boutiques et les tentes des marchandes et punir les éventuels malfaiteurs. La même visite doit être faite chez « *i Generali, Marecciali, Colonnelli, et altri Maestri di campo ne' proprj loro quartieri*<sup>167</sup> » les Généraux, Maréchaux, Colonels et autres Maîtres de camps dans leurs propres quartiers, pour vérifier précisément que toutes les marchandises sont vendues comme prévu. Personne, indépendamment du grade et de la condition sociale, ne peut acheter ou vendre, publiquement ou en secret, au dehors du camp aucun produit prélevé sur les approvisionnements du camp. Le Maître doit veiller aussi à ce que le personne n'achète des marchandises pour les revendre, la peine pour une telle action doit être une amende plus une dose de « terreur ». L'auteur continue sur l'action de contrôle qui doit être mise en œuvre par chaque Général, Maréchal, Colonel et Maître de camp, chacun dans ses propres quartiers, en permettant à tant homme qui proclame son innocence d'en appeler au Général, voire au Maître. Le responsable doit aussi s'assurer qu'il ne sera fait aucune violence aux marchands et aux vivandiers, dans le camp comme au dehors et que ces marchands n'aient pas à payer deux fois les taxes, et qu'ils puissent se déplacer dans les différents quartiers pour vendre. Les autres officiers doivent faire de même dans leurs propres quartiers et dans l'emplacement réservé aux troupes de leur nationalité.

---

<sup>166</sup> Les “*Discorsi di guerra divisi in cinque libri*” ; Troisième livre, 1566 (p. 43).

<sup>167</sup> Les “*Discorsi di guerra divisi in cinque libri*” ; Troisième livre, 1566 (p. 43).

Centorio continue son discours, sur la responsabilité du Maître de camp à donner « *tutte le patenti a quegli, che incominciaranno a fare taverne, vendere pane, vino, et altre vettovaglie, et cose di banco*<sup>168</sup> » toutes autorisations aux marchandes de vin, de pain et des autres vivres, en contrôlant bien que des espions ou des traîtres ne se cachent pas derrière eux. Il doit bien contrôler que ces gens sont loyaux et qu'ils ne trichent pas et, sur ce point il doit leur faire prêter serment. D'ailleurs, quand un traître ou un tricheur est trouvé, il faut le punir de manière exemplaire. L'auteur souligne que, souvent, les ennemis envoient des espions dans le camp adverse sous l'aspect de vivandier ou de marchand pour voir ce qu'il se passe dans l'armée ennemie, et dans ce cas, le Maître du camp doit mettre en œuvre ce qui a été décrit ci-dessus. Il raconte l'anecdote de Scipion l'Africain qui envoya des ambassadeurs au camp de *Siface*. Scipion envoya avec ses ambassadeurs des Capitaines experts de son armée, déguisés en serviteurs, avec la mission de bien faire la reconnaissance du camp et de l'armée ennemie. Après avoir reçu les informations, Scipion attaqua par surprise de nuit le camp et gagna la bataille.

Le Milanais explique que les bouchers doivent s'installer sur le camp, là où il y a de l'eau, pour avoir la possibilité de jeter les ordures dans les eaux et tenir l'armée le plus propre possible. Il ajoute, également, qu'il doit interdire la vente de la viande moins de quatre heures après la mort de l'animal et les prix doivent être ceux fixés par l'autorité.

Centorio aborde le sujet du vol dans les camps. Il dit que les gens du Maître de camp et lui-même « *sarà mestiero ch'egli, ò i suoi vi stiano vigilanti*<sup>169</sup> » doivent être très vigilants. S'il apprend qu'un vol a été commis, il doit mettre en œuvre des actions nécessaires pour rendre les biens volés à leur légitime propriétaire et après punir les voleurs.

Ensuite il dit qu'une des autres responsabilités principales du Maître de camp est le contrôle exercé pendant la mise à sac d'une ville ou d'une place forte. D'abord, il avertit que la mise à sac d'une place doit être expressément ordonnée par le Général. Le Maître du camp, avec tous ses chevaux et *alabardieri*, halbardiers, doit entrer le plus vite possible dans le lieu conquis pour régler les disputes qui, souvent surviennent entre les soldats à cause des appropriations des biens ennemis. Il doit régler des querelles pour empêcher toute violence entre les soldats ainsi que pour éviter qu'il ne soit fait plus de dommages aux lieux qu'il ne l'était ordonné. Parce que, ajoute-t-il, des armées se sont fréquemment désagrégées à cause des pillages. Il montre l'exemple des Français à *Guinegasto*, qui étaient presque vainqueurs de la bataille, ayant dispersé l'ennemi, et commençaient, par avidité, à prendre et piller la ville. Quand, alors qu'ils étaient

---

<sup>168</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri*"; Troisième livre, 1566 (p. 44).

<sup>169</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri*"; Troisième livre, 1566 (p. 46).

chargés des objets, ils furent attaqués et tous tués : on peut dire que ce vol leur coûta bien cher. Par contre, l'auteur affirme avec admiration que, chez les Romains, des comportements et désordres pareils ne se sont jamais vu. Après les victoires, tout le butin pris pendant la mise à sac, était partagé entre tout le monde et distribué par le consul devant l'armée selon le mérite et les qualités individuelles de chacun des soldats. Cette façon d'agir créa chez les légionnaires romains une émulation entre les meilleurs et les plus braves d'entre eux. Pour finir avec ce concept, il est rappelé que le Maître de camp, comme le Général, doit être très attentif pendant la mise à sac d'une place, parce que c'est un moment très délicat et que la victoire peut échapper.

Centorio expose que, après avoir parlé de l'autorité de l'office d'un Maître de camp, il présente « *tutti i diritti, ovvero emolumenti, che per causa di superiorità et rispetto del suo ufficio se gli deono, i quali sono molti*<sup>170</sup> » les droits, les émoluments qui sont dus à ce militaire par respect pour son office.

Il commence en décrivant que, pour chaque *soma*, quantité, de vin de cent mesures, le Maître recevra une *onoranza*, partie, à l'appréciation du vendeur ou décidée par le Général. Cette partie doit être reçue en la place commune, devant la cour du Roi ou même du Général. Une quantité analogue doit, dit Centorio, être donnée aux autres *prevosti*, officiers, des autres quartiers du camp parce qu'ils agissent en son nom, mais doivent lui reverser le tiers de ce qu'ils reçoivent. Une procédure similaire est valable pour les vinaigres et autres « mixtures », mais seulement après l'accord des vendeurs. Il développe ce concept en disant que les marchands sont *continovi* dans l'armée, et doivent payer une taxe pour chaque jour aux Maîtres du camp et aux *prevosti*. Par contre, ceux qui emmènent des paniers ne sont astreints à aucune taxe. Chaque charroi chargé de butin ou d'autres trophées, qui sort du camp avec « passeport », doit payer une taxe. De même qu'un charroi ou un cheval chargé de biens, voire les chevaux vendus comme butin. En plus, chaque grand animal comme un bœuf ou une vache destiné à la nourriture, est frappé de taxe comme la langue ou autre partie. Il en sera fait autant par les autres *prevosti* dans leurs quartiers, lesquels, rappelle-t-il, doivent habituellement donner le tiers de leurs gains au Maître de camp Général.

L'auteur continue en disant que froments, farine, pain, beurre, huile, lard, poissons, fromages, sel, poulets, petits animaux et autres vivres de ce type ne doivent être frappés d'aucune taxe, parce que l'armée doit en avoir en abondance. Le Maître doit être très vigilant à ce qu'on ne paye pas de taxe pour ce genre de vivre et doit aussi punir sévèrement tous les officiers qui agiront de façon contraire.

L'écrivain affirme qu'à son époque, en Allemagne, il est devenu habituel que les villes donnent des gages aux Maîtres de camp de l'armée qui passe près

---

<sup>170</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 48).

d'elle, pour empêcher toutes déprédations et brigandages sur leurs lieux. Ces émoluments doivent être normalement « *in una coppa d'argento d'orata di valore di trenta, ò quaranta ducati, ovvero in altri vasi d'argento di simile prezzo*<sup>171</sup> » dans une coupe d'argent doré ou autre objet de même métal, de valeur de trente à quarante *ducati*. Les cadeaux ne doivent pas excéder cette somme, sauf par un peu d'aliments qui n'ont pas grande valeur. S'il arrive que quelqu'un prenne plus que cela, le Prince doit le punir sévèrement, parce qu'on ne doit pas prendre plus de ce que la raison inspire.

Centorio poursuit le discours sur la justice. Il affirme qu'à cause de la présence dans les armées de soldats de langues différentes, comme Italiens, Espagnols, Français, Allemands et autres, il faut prévoir pour chaque nation ses Auditoires, Juges, Notaires et *Algozini*, pour que la justice soit faite. Puis, quand il y a des problèmes de jugement et d'accommodement entre les soldats, le Maître « *vi interverrà, facendo ogni sua possa per ridurgli in pace, et in concordia*<sup>172</sup> » doit intervenir à son niveau pour chercher et établir la paix et la concorde entre eux. Parce qu'à maintes reprises les armées ont eu beaucoup à souffrir du manque d'accord. L'exemple donné est celui des désaccords entre les chefs Romains à la bataille de Cannes. Le Milanais termine en disant que quand le Maître de camp préside à un arbitrage, les propriétaires des biens devront lui verser un émolument en proportion de l'arbitrage décidé.

Centorio avertit le lecteur que, après avoir parlé de émoluments et de l'autorité d'un Maître de Camp, il traite le cas du Général, devant mettre en œuvre la justice et punir chefs et soldats de façon exemplaire. Il développe ce concept en disant qu'il présente toute une série d'infractions à poursuivre, mais qu'il y en a une infinité d'autres et que c'est au jugement du Maître et du Général de faire exécuter la justice. Tous les cas énumérés par le Milanais, sont résumés en annexe (**Annexe 4**).

L'écrivain affirme que les deux chefs « *deono mostrare una singolare, e rigorosa severità, acciò che i suoi soldati si guardino da cotali errori*<sup>173</sup> » doivent être d'une rigoureuse sévérité, pour empêcher que les soldats ne tombent dans ces erreurs et pour les maintenir aussi modérés que continents. Il présente l'attitude rigoureuse des Romains qui ne tolèrent pas de leurs soldats des actes indignes et qui punissaient toujours durement les coupables. A ce propos, il cite trois anecdotes romaines. La première concerne Fabius Maximus qui, après avoir trouvé des soldats romains rebellés dans des villes, auparavant occupées par des Carthaginois, les envoya à Rome où ils furent d'abord torturés puis précipités du haut d'une montagne. Scipion l'Africain, après avoir signé un accord avec les

---

<sup>171</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 49).

<sup>172</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 50).

<sup>173</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 53).

Carthaginois, fit soit crucifier, soit trancher leurs mains, à tous les soldats romains qui furent trouvés chez l'ennemi. Fabius en fit autant contre les rebelles qui se rendaient aux omniprésents Carthaginois. Centorio saisit l'occasion pour affirmer qu'à son époque c'est un grand tort de ne pas assez punir les soldats qui passent d'un camp à l'autre, d'une armée à l'ennemie. Parce qu'ils terminent la guerre et rentrent chez eux et, malgré tout, plus personne ne parle de leur trahison. Selon le Milanais, ce type de gens doit être puni par tout le monde, parce que s'ils ont trahi un camp ils peuvent trahir l'autre. Il montre que Paul Emile, avec une sévère justice, en ayant dépassé Persée Roi de Macédoine, fit tuer par ses éléphants tous les soldats traîtres qui se trouvaient chez le camp ennemi, parce qu'il jugeait indigne de les faire mourir par la main de l'homme. De même Scipion, qui détruira Carthage, condamna les fugitifs qu'il put capturer à mourir, dévorés par les fauves.

Centorio soutient que « *ogni Generale, Mastro di campo, Colonnello et Capitano, dee imparare a mantenere la giustizia nel suo esercito, et non perdonare a chi incorre in simili errori, et massime a gli inobedienti*<sup>174</sup> » chaque Général, Maître de Camp, Colonels et Capitaine doit s'employer à maintenir la justice dans son armée et ne pas pardonner à qui commet ces délits, particulièrement à ceux qui n'obéissent pas. Il cite, aussi, le précédent de *Manlio Torquato* qui fit décapiter son fils, même vainqueur contre l'ennemi, pour n'avoir pas obéi à son ordre. Parce qu'un Capitaine, souligne-t-il, doit avoir davantage soin du bien public que de sa vie privée.

Également, *Papirio Dittatore* voulait que Quinto Fabius meure, parce qu'il avait attaqué les ennemis sans son ordre. Autre exemple, celui de César Auguste qui, pour avoir été désobéi par sa dixième légion, détruisit complètement cette unité et d'une telle manière que cela eût l'air une infamie pour les autres soldats.

Centorio continue en soulignant l'importance de l'obéissance dans une armée. Grâce aux punitions infligées, les soldats commirent moins de violences, de cambriolages et autres brutalités et les chefs furent redoutés, respectés et obéis. Il présente l'anecdote de *Avidio Cassio* qui, en voulant remettre de l'ordre dans son armée corrompue, ordonna de crucifier tous les soldats qui avaient commis des vols dans le pays où ils étaient. A la suite de ces actions de retour à l'ordre, l'armée fut de nouveau réglée. De même, *Alessandro Severo* jugea sévèrement des soldats qui quittaient leur route pour aller piller. L'auteur continue en montrant l'exemple de *Pescennio Negro* qui, pour un seul coq volé à un pauvre paysan, voulait faire mourir toute une chambre de soldats s'il n'avait pas été interrompu par le patron de l'auberge.

L'écrivain énonce que les Capitaines doivent tenir leurs soldats unis et ne pas permettre qu'ils se promènent, comme à son époque, pour voler, voire

---

<sup>174</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 55).

assassiner. Il énonce aussi que les Capitaines veulent de plus en plus des biens et de butin, et que ces actions sont devenues une source de gain reconnue. Pour cette raison, ces Officiers devraient être punis, parce que la soif du gain prive souvent le Capitaine de la victoire, et c'est une pratique corrompue parmi les hommes qui aspirent à l'honneur.

Doivent être aussi condamnés les civils du pays qui tentent de corrompre les Commissaires et les fourriers, parce qu'une telle action est souvent le début de beaucoup d'inconvénients. Tandis que, les habitants du lieu deviennent plus audacieux contre les soldats sur des choses qui peuvent servir au Prince, et, à cause de cela, ces larcins malhonnêtes ne peuvent emporter que des dommages et détriments. Il illustre ce propos, par l'exemple de l'Empereur Aurélien qui fait figure de référence parmi tous les sages et les prudents de l'histoire, tant son action fut remarquable. Averti de quelques désordres commis par son armée, il n'interdit pas seulement à ses soldats le vol, l'insubordination et tant d'autres malhonnêtetés, mais aussi toutes les erreurs qui étaient commises dans la journée sur le camp. L'auteur souligne combien cet ordre fut digne de ce grand Empereur. D'ailleurs, il affirme qu'à son époque, il serait souhaitable que de tels ordres soient observés. Parce que la vie militaire, à cause de mauvais ministres, prend un aspect pitoyable qui n'est plus digne de la gloire des antiques Romains. En outre, les chrétiens qui devraient être la référence morale pour les autres, doivent même à son époque prendre exemple sur les Turcs et les Maures. Centorio loue ces derniers en disant que, lorsqu'ils se promènent en pays ami, ils ne prennent rien sans l'avoir payé, ne s'éloignent jamais de leur camp sans l'ordre de leurs supérieurs. Ils sont sobres, et ne prennent jamais les biens des autres, sauf quand ils sont dans les pays ennemis.

Pour conclure cette digression, le Milanais rappelle qu'un devoir du Général, comme du Maître du Camp, est de régler les violations commises par leurs soldats, « *et massime nelli sforzamenti, che si commettono da immoderati soldati*<sup>175</sup> » principalement ce qui concerne le viol des femmes, commis par des soldats « immodérés ». Il présente l'exemple de l'Empereur *Macrine* qui fit atrocement mourir deux de ces soldats pour avoir violé la fille d'un aubergiste. Ce monarque fit abattre et ouvrir deux bœufs puis enterrer, vivant, chacun des deux malfaiteurs dans la carcasse d'un animal, pour être dévorés par les vermisseaux de la viande en putréfaction. Centorio considère cette forme de justice *orrendissima*, absolument horrible, alors qu'à son époque, elle est encore appliquée en France contre les gens qui attaquent leur Roi.

L'auteur insiste sur ce type d'atrocité en disant qu'à son époque, « *Italiani, ma più Spagnuoli, et Francesi se la loro militia pate al presente difetto, perche da*

---

<sup>175</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 57).

*suoi soldati, più che da altri si sentono queste horridezze crudeli*<sup>176</sup> » les Italiens, mais plus encore les Espagnols et les Français commettent ces horribles cruautés. A ce propos, il cite beaucoup d'exemples de soldats qui ont violé ou maltraité des femmes pendant diverses guerres. Il commence en évoquant les compagnies de cavaliers légers qui furent logés à Pavie. Pendant ce séjour, un de ces soldats viola, avec beaucoup d'outrages, une femme de la ville. Il constate que non seulement il ne fut pas fait justice pour cette pauvre femme, mais, qu'en plus, ce péché fut l'objet de plaisanteries. Il continue sur le sujet en présentant des actes commis par quelques espagnols en Piémont à *Alessandria*. Ces soldats violèrent plusieurs fois les femmes qui les logeaient puis, les battirent et enfin les volèrent. Un autre exemple donné est celui des Allemands à *Casalmaggiore*. Ces « *cavalli feretti* » furent appelés pour se battre contre les Français et, une fois sur place, commettent « *molti rubbamenti, et isforzamenti di donne*<sup>177</sup> » tant de vols et de viols, que la population civile les expulsa de leur propre terre, après en avoir tué beaucoup d'entre eux. Le Milanais prolonge l'image en parlant de la prise de Milan par les Français. Il dit que ces combattants ont commis un tel nombre de viol sur les femmes, qu'à les vouloir tous raconter, le soleil s'obscurcirait. Ces gens firent cela en Piémont et la même chose ailleurs tandis qu'ils ne furent jamais punis, ce qui n'honore pas ces royaumes. L'auteur souligne, néanmoins, que ces royaumes, qui sont naturellement respectables, auraient sûrement fait justice s'ils avaient eu connaissance de ces comportements épouvantables de leurs soldats. Il aurait chassé du monde ces êtres, comparables aux *Scironi* et *Procursti* qui, déguisés en soldats, commettaient ces détestables actions. L'écrivain rappelle encore une fois le bon exemple de l'Empereur Aurélien, qui a puni un des ses soldats pour avoir violé la femme d'un aubergiste, en lui attachant ses jambes au sommet de deux arbres pliés jusqu'à terre. Ensuite, en laissant les cimes repartir vers le haut, le corps du malfaiteur fut projeté et coupé en deux morceaux par la force des arbres. De cette façon le grand Empereur lava cette infamie.

Centorio saisit cette occasion pour mettre en évidence que, lorsque ce type d'infraction commis par des soldats n'est pas puni, « *sono costretti a desiderare, quel, che eglino odiano, et bramare per soccorso l'inimico istesso*<sup>178</sup> » la population en vient à désirer l'intervention et l'arrivée de l'ennemi. De même dans ces comportements la population ne fait pas la distinction entre les soldats, les Capitaines ou le Général, tout le monde est perçu comme l'armée. D'autre part, on ne peut pas appeler cela une vraie armée. De l'avis du Milanais, à son époque, ces violences en sont arrivées à un tel point que la situation ne peut pas durer : il faut réformer cette situation ou dissoudre ces formations.

---

<sup>176</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 58).

<sup>177</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 58).

<sup>178</sup> Les « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 59).

En plus, il affirme qu'il y a beaucoup d'abus dans l'armée. Le plus grave est lorsque « *che appena un soldato è divenuto per favore, et non per virtù, et per valore, Capitano, che vuole essere Colonnello, et Generale*<sup>179</sup> » un soldat devient Capitaine, pas par sa vertu ou sa valeur, mais par faveur, et qu'il veut devenir Colonel voire Général. Parfois il arrive, quand cet homme a la chance de conquérir une cabane, qu'il devienne tellement arrogant et insolent qu'il veut être comparé à Pompée, ou à Marcel voire à César. En outre, il veut que ses histoires soient écrites comme s'il avait conquis le royaume de Darius ou de Troie. Centorio regarde comme une violence contre l'histoire ces écrivains, qui pour une centaine de *ducats*, décrivent ces hommes comme magnanimes, justes et sages, alors qu'ils sont les plus grands voleurs, avares, et injustes que l'on peut trouver. D'ailleurs, souligne-t-il, cette façon d'agir crée toute une sorte de parasites qui vivent pour cela. Nonobstant ces écrivains malhonnêtes, Centorio affirme avec vigueur qu'il y a aussi des grands historiens qui ont le cœur pur et honnête et qui en aucun cas ne peuvent se prêter à ces infamies. Il cite parmi eux : le *S. Lodovico Dolce*, le *S. Luca Contile*, *Paolo Manutio*, le *Caro*, le *Domenichi*, le *Tasso* et le *Ruscelli*. Par la limpidité de leur cœur et de leur esprit ces écrivains savent perpétuer le souvenir de ces héros.

Centorio conclut ce troisième discours en disant « *e qui facendo a tanta mia digressione fine, dico che tutte le volte che un Capitan Generale, ò un Mastro di campo non osserverà i suddetti miei ricordi, che difficilmente, o mai non potrà avere honore della sua Impresa*<sup>180</sup> » combien un Capitaine Général et un Maître de camp qui n'adoptent pas les façon d'agir qu'il a décrites, peuvent difficilement trouver l'honneur dans leur entreprise. Parce qu'il souligne que la vertu d'un homme n'est pas de déclencher et d'ordonner une entreprise, mais de la mener à terme avec toute la prudence qui convient. De même, les deux chefs doivent continuellement rester vigilants et perspicaces dans leurs actions, en mettent leur énergie dans leurs offices. En effet un Capitaine est indigne de l'armée s'il contraint ses soldats aux fatigues en même temps qu'il reste sans rien faire et s'abandonne aux plaisirs. Cela est contraire à la vertu de l'homme, surtout pour celui qui aspire à la gloire éternelle.

Centorio s'adresse directement au *Eccellentissimo Signor mio*, pour dire qu'il est arrivé à la fin de son discours et qui il a exprimé plus qu'il n'avait pensé au début, mais au seul effet de bien détailler toutes les parties et charges de cette fonction, qui appartient également au Général. Ce rôle est désormais indispensable pour une armée, qui ne peut pas fonctionner sans le Maître de camp. En plus, ce Seigneur se trouve à ce moment Général auprès du magnanime Roi d'Angleterre, contre le Duc de Ferrare et ces conseils peuvent lui être utiles pour cette guerre. Il continue en expliquant qu'il a voulu lui envoyer ce discours,

---

<sup>179</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri* "; Troisième livre, 1566 (p. 59).

<sup>180</sup> Les "*Discorsi di guerra divisi in cinque libri* "; Troisième livre, 1566 (p. 61).

parce qu'il peut tirer profit de l'exposé de la charge du Maître de camp qu'il n'avait jamais été fait auparavant. Alors que cette charge est très importante et que le Seigneur doit pouvoir choisir un Maître avec les qualités « *che sia tale, qual'io lo dipingo ; et se non tale, ch'almeno vi s'accosti*<sup>181</sup> » que Centorio a décrite, ou du moins qui s'en rapprochent. Puis que le Seigneur prenne dans ce discours ce qui lui convient et il donne le reste à d'autres qui peuvent être concernés. Il rappelle que le gouvernement et la victoire d'une armée proviennent seulement de l'action et du conseil des sages gouverneurs, parce qu'il est certain que la valeur et la vertu ne se mesurent pas par la multitude de soldats mais par l'expérience et la discipline des commandants. Le Prince doit mettre le plus grand soin à rechercher ces chefs vertueux pour donner à son entreprise honneur et gloire.

Avec une élégante formule de vœux pour la réalisation des désirs de son seigneur, se termine le troisième discours de Centorio Ascanio.

## 2.6. LE QUATRIEME DISCOURS.

Le quatrième livre est intitulé «*Del modo che deve tenere una città, che aspetta l'assedio intorno, e dell'ufficio di quel Generale, che ne haurà la cura*», de la façon de préparer une ville à soutenir un siège et de la charge d'un Général qui est le commandant. Le discours est composé de quatre parties : une dédicace lyrique, une table synthétisée des différents chapitres contenus dans l'ouvrage, des tables des matières en ordre alphabétique et le discours lui-même qui compte cent dix-sept pages.

La structure de cet ouvrage est différente de celle des trois premiers discours parce que, pour la première fois, le texte principal est divisé en chapitres bien distincts. Dans le discours proprement dit, après le *Proemio*, prologue, on trouve quinze différentes parties où la matière est répartie en chapitres, chacun avec son long titre et sa numérotation progressive.

Le livre est dédié à «*Illustrissimo et Reverendissimo Monsignor Alessandro Cardinal Farnese*<sup>182</sup> » c'est à dire, au Cardinal Alexandre Farnèse.

---

<sup>181</sup> Les «*Discorsi di guerra divisi in cinque libri* »; Troisième livre, 1566 (p. 62).

<sup>182</sup> Les «*Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559.

Dans la dédicace, écrite à Milan le 14 octobre 1558, Centorio souligne qu'il offre cet ouvrage au cardinal Farnèse pour ses vertus d'homme fort digne des anciens Romains, qui a su faire face aux différents conflits et à l'adversité qui ont caractérisé son règne. Néanmoins, l'auteur indique que le Cardinal a surtout su démontrer sa perspicacité et sa sagesse en reconquérant la ville de *Piacenza*, et prouver que la vraie gloire est de reconquérir ce qui a été perdu, plutôt que simplement conserver ce qui a été transmis. Le Milanais ajouta qu'il a écrit ce discours pour le prélat parmesan, pour contribuer à la défense de ces villes.

La présentation du quatrième discours du Milanais, comme pour les discours précédents, suit la division et la numération séquentielle en chapitres présente dans l'ouvrage.

### 2.6.1. *Proemio (Prologue)*.

Le *Proemio* est composé de sept pages et ne compte pas de titre. Centorio, en s'adressant au Cardinal Farnèse, commence à parler de la considération dont la guerre a toujours bénéficié auprès des hommes. Il dit que la guerre a été célébrée quand est arrivée la victoire, grâce à des chefs sages, mais que celle-ci ne survient que rarement lorsque l'un se repose davantage sur la fortune que sur la raison.

Ensuite, l'auteur aborde la question du moment où il convient de déclencher une guerre. Il dit que « *che dove la giustitia non puo haver luogo, non per altro si è ricorso all'armi, se non per vendicare gli oltraggi, et torti, ch'ingiustamente si fanno contra popoli, et altri particolari, et per vivere ultimamente senza ingiuria in pace*<sup>183</sup> », lorsque la justice ne peut pas être appliquée, on fait la guerre pour venger des outrages, des torts injustement faits contre des peuples, à la seule fin de vivre dans la paix et la justice. Il dit aussi qu'à son époque beaucoup de villes font des révolutions contre leur propre Seigneur. Il indique qu'à cause de l'oppression que font peser des ministres rapaces, et avarés, les citoyens ont souvent recours aux armes, dans le seul but de se libérer de ces tyrannies et pouvoir ainsi vivre en paix et dans la justice. Cependant, pour l'auteur ces soulèvements sont cause d'une infinité de maux pour tous, indistinctement.

A ce propos, il recommande au Prince qui gouverne de pardonner les injures qui peuvent lui être faites, mais d'être inflexible contre les injustices qui sont faites à son peuple. Il ne doit pas accepter qu'à cause de l'avidité pour l'or ou des impositions excessives, la population se soulève contre lui. L'exemple présenté est celui du *Acheo* Roi des *Lidy* qui infligeait chaque jour de nouveaux

---

<sup>183</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Quatrième livre, 1559 (Proemio, p.2).

impôts à son peuple. Celui-ci, fatigué et ne pouvant plus supporter ces contraintes, a pris son Roi et l'a jeté dans le fleuve *Pattolo*, les pieds attachés pour le noyer. De même, Tarquin le Superbe fut expulsé de Rome pour n'avoir pas respecté l'honneur des autres. Pour la même raison le *Decenuirato* fut assassiné à Rome peu de temps après et son chef, Appius Claudius, mourait en prison pour avoir imposé trop de taxes aux Romains, bafoué la justice, violé et tué *Virginia*, la fille de *Virginio*. D'autre part, l'auteur souligne que Néron et Domitien pour diverses folies dans leur façon de gouverner, contre leur peuple furent, pour l'un obligé se suicider tandis que l'autre fut tué par un conjuré. Enfin, la *Brittania* se rebella contre les Romains de l'Empereur Néron à cause de l'avidité et des impositions arbitraires et iniques des ministres.

A ce stade le Milanais se pose une question à lui-même de savoir pourquoi il insiste tant sur le passé alors qu'il y a des exemples de problèmes vécus en Italie à son époque par la faute de mauvais ministres. Il raconte comment à Sienne en 1552 la cité s'est rebellée contre le gouvernement espagnol à cause de l'attitude de ce dernier, traitant les habitants comme des ennemis et non comme des amis. Alors que Sienne, aurait été pendant des années une ville Impériale, elle s'est, par cette révolte, donnée aux Français changeant ainsi de camp. Naples, en fit autant à cause de la superbe et de l'arrogance du vice-Roi, qui amena la révolution. Centorio ajouta entre parenthèses que ce comportement du vice-Roi était, peut être, contraire aux volontés du Roi mais qu'il aurait pu être dangereux pour toute la Péninsule, si quelqu'un de plus sage n'était pas intervenu. L'écrivain saisit cette occasion pour souligner qu'un Seigneur qui aime son peuple, ne doit jamais permettre qu'il ne soit opprimé par des fonctionnaires avides ni qu'il ait à souffrir d'un fonctionnement indigne, qui ne peut que l'amener à se révolter et à embraser le camp ennemi. L'auteur souligne également qu'une chose vraiment indigne de l'homme c'est que le Prince utilise la tyrannie et la cruauté envers son propre peuple.

Centorio continue en disant que, lorsque on veut faciliter la rébellion d'une ville mécontente, il faut toujours retenir que la guerre se termine souvent de manière imprévisible et que la fin des révolutions est toujours plus difficile que le début. A ce propos, l'auteur énumère les raisons pour une ville de *muovere alle armi*, prendre les armes : « *per mantenere, et difendere la sua libertà contra quegli, che la volessero occupare, per liberarsi di servitù, quando si trovasse soggiogata, per non lasciarsi usurpare le sue giurisdittioni, ne sommettere, ne aggravare d'illeciti pagamenti, per accrescere il suo dominio, e difendere gli amici, et confederati, et la giustitia contra quegli, che la volessero opprimere ; et ultimamente per vendicarsi di que' torti, et oltraggi, che alla giornata contra il dovere da crudeli, et ingiusti Signori, si nell'honore, come nelle facultà si ricevono*<sup>184</sup> » pour maintenir et défendre sa propre liberté, pour se libérer des

---

<sup>184</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Proemio, p.5).

dominations étrangères, pour empêcher que ses domaines ne soient exploitées, pour augmenter ses possessions, pour défendre les amis et, enfin, pour se venger des torts et les dommages matériels comme d'honneur infligés par d'injustes et cruels Seigneurs. A ce point Centorio utilise toute sa force évocatrice pour condamner la situation italienne de l'époque, en disant que ces Seigneurs, qui veulent imiter les mauvais actes des *Agathocli*, *Massenty* et des *Massimini* sont nombreux sur la terre. Ils n'ont aucun respect et, à cause de leur cupidité pour accumuler de l'or, œuvrent contre les royaumes et les états, et deviennent comme les *Dionigi*, les *Filippi* ou les *Policrati* des contes des fées transformant les sujets d'agréables, courtois et humains en désagréables, discourtois et inhumains.

Centorio continue en parlant de la versatilité des peuples. Il affirme que « *la turba popolare sia infinitamente volubile, et desiderosa assai delle novità della fortuna, et che facilmente s'inganna, essendo naturalmente piu atta ad eleggere il suo peggio, ch'l suo meglio*<sup>185</sup> » le mouvement du peuple est absolument inconstant et toujours porté à chercher la nouveauté que présente la fortune, puis qu'il se trompe facilement. En plus, il dit qu'une foule est portée naturellement à élire ses pires éléments plutôt que les meilleurs. Pour ces raisons, il est souhaitable que le peuple ne soit pas opprimé, mais honoré dans ses qualités afin de préserver la paix et d'assurer la sécurité tant du Prince que du magistrat. L'exemple des dommages commis par la plèbe à la noblesse est d'abord présenté avec l'histoire romaine. Le Milanais indique que, quelques années après avoir chassé les Rois de Rome, le sénat fut obligé de créer des Consuls et des Tribuns de la plèbe et d'autres officiers ainsi que de constituer le *Decenuirato*, à cause de l'énorme discorde créée parmi la population. Les Florentins et les habitants de Sienne à cause des différents désordres ont entraîné la ruine de leurs villes comme on peut le voir encore à son époque pour la cité de Sienne. L'auteur dit qu'il ne parlera pas d'Athènes et d'une infinité d'autres villes qui ont été ruinées par les révoltes populaires et il retourne à son discours originel sur le moment à partir duquel une ville doit prendre les armes. Il continue en disant qu'avant d'avoir recours aux armes, il faut examiner avec soin ses propres forces, les éventuelles aides qui peuvent arriver des confédérés, les matériaux dont on dispose pour se préparer à un siège et de quelle façon les forces pourront faire mouvement. Centorio indique que se lancer vers un péril manifeste, est la marque des fous et non des prudents. Pour cette raison, il faut rechercher souvent de bons conseils pour aboutir à une victoire. L'auteur a écrit ce discours pour que chaque ville puisse savoir ce qu'il faut faire en guerre et éviter ce qu'il ne faut pas faire. Il présente tous les préparatifs, provisions et considérations pour soutenir une guerre longue et pour échapper, également, aux ruses, stratagèmes et arts des ennemis qui veulent assiéger victorieusement la ville.

---

<sup>185</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Proemio, p.5).

2.6.2. *Chapitre 1* : « *Le discordie civili sogliono essere causa della rovina di tutte le città del mondo, e la concordia loro fermezza : senza di cui, et massime in tempo di guerra, non si potrebbero elle giamai sostenere lungamente*<sup>186</sup> ».

Ce chapitre est dédié au concept d'unité sociale d'une ville : Centorio développe avec des exemples la notion d'unité et de concorde civile, qui est la condition de base pour la force d'une ville. Il dit que la chose la plus importante pour une ville en guerre, est la concorde entre la noblesse et le peuple. Comme l'a dit le sénateur romain Titus Largio, l'union de ces deux entités est tellement forte qu'elle inspire toujours la peur aux ennemis, quand la discorde lui donne espérance de victoire. Il continue en disant que Rome, quand elle a été unie, remplit le monde de terreur et d'effroi, mais qu'elle est devenue la proie des anciens peuples qu'elle avait dominés, quand elle a cessé de l'être. Cela démontre à quel point la concorde est nécessaire dans la république comme dans tout autre régime, parce que là où règne la concorde, toutes les vertus, la justice, la force, la providence sont présentes favorisant le succès. Le Milanais présente l'exemple des Lacédémoniens qui furent ceux qui suivirent ces préceptes que leur donnait le sage et prudent Lycurge. Avec l'entraînement continu aux armes, les fatigues du corps, la sobriété dans le style de vie, l'abstinence devant les richesses, la vigilance de l'esprit, l'amour de la patrie et le désir de la gloire acquise par des faits généreux, ils devenaient tellement puissants que les voisins en furent épouvantés. En plus, ils gagnaient d'innombrables batailles et soumirent aussi Athènes. Néanmoins, ils finirent par abandonner leurs anciennes coutumes et perdirent leur réputation en devenant comme les Spartéines et les Thébains.

Centorio affirme combien « *sia dannoso, e nocevole a tutti i potentati del mondo il mutare de gli antichi costumi*<sup>187</sup> » est dommageable et nuisible pour un gouvernement de changer les coutumes anciennes, et particulièrement pour une ville déjà bien ordonnée et disciplinée. Parce que, explique-t-il, toutes les villes, les républiques voire les royaumes qui échangent l'entraînement aux armes contre la quiétude, les plaisirs et les sensualités sont bientôt ruinées et, en perdant la liberté, deviennent les lieux d'une infinité de maux.

Il illustre cette comparaison avec la république romaine en montrant que, quand elle connut la paix intérieure et entretenue à l'étude des armes, elle est arrivée à conquérir tous les lieux sur lesquels ses armées sont allées. Par contre, quand elle a commencé à se livrer aux plaisirs et aux discordes civiles, son malheur est arrivé. A ce propos, Centorio démontre, encore une fois, comment

---

<sup>186</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 1, p. 7).

<sup>187</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 1, p. 9).

« *vedete hor quanto la disunione è fragile, et l'unione forte*<sup>188</sup> » l'union est puissante et la désunion fragile. Pour souligner la force de l'union, l'écrivain raconte l'anecdote d'un sage inconnu, qui demanda à un homme de casser une fascine de verges liées ensemble. Devant son incapacité à le faire, le vieux sage lui fit casser ces verges l'une après l'autre, pour montrer comment la désunion est fragile quand l'union est forte. En commentant cela, l'auteur affirme que comme les verges, lorsque l'on est unis on est fort. Sur cette même idée, il présente aussi l'anecdote de la queue du cheval, présenté par Sertorius à ses soldats en Espagne. Il ordonna à un jeune d'enlever tous les crins de la queue d'un cheval. Avec beaucoup de force, celui-ci chercha à les enlever par paquets. Il ne pût réussir, alors qu'un vieux réussira en peu de temps en tirant un crin à la fois.

Centorio rappelle combien une cité qui veut se rebeller pour une juste cause contre son Prince, ou qui soutien un siège, doit être unie tant dans les esprits des hommes que dans leurs volontés. Les exemples proposés sont ceux des *Sagontini* en Espagne qui, pour rester fidèles aux Romains, subirent un dur siège de la part des Carthaginois et, quand ils furent vaincus, pour ne pas perdre la liberté, brûlèrent leurs biens avant de se suicider en masse. Autre exemple, celui des habitants de Syracuse pendant le siège conduit par les Romains. Ils résistèrent beaucoup de temps, avec les fameuses astuces d'Archimède, et grâce à la grande concorde qui régnait dans la population. Centorio saisit l'occasion pour souligner ce principe que les citoyens doivent être unis en esprit, éliminer leurs différences pour avoir une ville unie, et ne doivent pas susciter la discorde civile mais la repousser. Parce que « *non è cosa, che piu s'aconvenga a un buono, et pacifico cittadino, che l'essere lontano dalle discordie civili*<sup>189</sup> » un bon et pacifique habitant doit rester loin des discordes civiles, et celui qui fomente et désire la discorde civile ne doit pas être considéré comme un citoyen. Centorio termine le chapitre en disant que la concorde, pour une ville comme pour un royaume, est la première et la plus importante des choses que l'on doit chercher.

2.6.3. Chapitre 2 : « *Tutto il peso di una guerra consiste più nel valore, e prudenza d'un saggio Capitano, che nella turba popolare : in tempo di sospetto si dovrebbe sforzare ogni città di haverne uno*<sup>190</sup> ».

Centorio affirme que, quand une ville est capable de rester unie et se prépare à la guerre, elle doit faire tous les efforts pour avoir un très bon et valeureux Capitaine comme chef. Ce chef militaire doit régler, gouverner et

---

<sup>188</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 1, p. 10).

<sup>189</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 1, p. 11).

<sup>190</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 2, p. 12).

disposer toutes les choses pour la guerre selon son expérience et les perspectives du conflit. Ce Capitaine doit également savoir connaître les avantages et les désavantages tant de l'ami que de l'ennemi, pour les exploiter en sa faveur. Ensuite il souligne combien la personnalité qui doit être appelée pour défendre une ville doit être fort expérimentée et avoir déjà défendu et libérées d'autres cités. L'auteur, à ce propos, présente différents exemples : les Athéniens selon le prudent conseil de Thémistocle dans la guerre contre Xerxès, Roi des Persans, abandonnent la défense des murs de la ville pour mettre tout l'effort de guerre sur la mer et en sortirent vainqueurs. Thémistocle fut nommé Capitaine Général de la ville et fut ensuite capable de la libérer de la domination Lacédémonienne en démontrant tout ce que la valeur et la vertu d'un esprit illustre peuvent faire.

L'écrivain saisit l'occasion de cette anecdote grecque pour énumérer les huit vertus qui doivent se retrouver dans la personne de Capitaine Général : la science et la connaissance des choses de la guerre, la résistance dans la négociation, la force dans les périls, l'intelligence dans l'action d'ordonner, la vélocité dans l'exécution, la perspicacité pour prévoir, l'autorité pour le commandement et la confiance dans ses progrès. Centorio affirme que sans ces qualités un Capitaine ne pourra jamais mener à bien ses projets, ni être parfait dans l'action de gouvernement. Néanmoins, « *non solo in lui dee essere la virtù del combattere, ma altre infinite parti ; le quali deono essere compagne, et ministre alle sudette*<sup>191</sup> » cet homme ne doit pas seulement avoir ces vertus du combattant, mais doit aussi avoir d'autres qualités propres à son esprit, qui doivent s'ajouter aux autres. La limpidité d'esprit, la sérénité dans l'adversité comme dans la prospérité, la foi, l'humilité face à la contrariété, la justice, pas d'intérêt pour les plaisirs, la sévérité et la bonté, l'action de commandement, le respect des subordonnés et enfin la continence sont les vertus propres de l'esprit qui doivent être présentes aussi chez un Capitaine Général. Le Milanais met en évidence combien la continence est très importante pour un chef : un commandant qui n'est pas capable de se limiter et de se modérer soi même, pourra difficilement limiter et modérer les armées. A ce propos, le Milanais présente les portraits de Camillus, Publicola et Scipion l'Africain, comme des modèles de continence et que les écrivains ont rendus éternels. Il indique comment Camillus remit sur pied Rome, détruite par les Gaulois, comment Publicola défendit la ville contre Porsenna Roi de *Chiusi* et une infinité d'autres ennemis et enfin comment Scipion libéra Rome du danger d'Hannibal en soumettant la très puissante ville de Carthage qui pendant sept cents ans avait dominé en Afrique et en Europe.

En rappelant que toute réussite en guerre dépend des qualités du Capitaine, Centorio présente l'exemple éclairant des *Numantini*. Il dit que ce peuple est parvenu à battre plusieurs fois les armées romaines si bien que ces dernières ne

---

<sup>191</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 2, p. 13).

voulaient plus aller le combattre. Néanmoins, après l'arrivée de Scipion, le destructeur de Carthage, à la tête de l'armée romaine et qui y ramène la discipline, les *Numantini* furent battus au premier assaut des Romains. Il poursuit cette anecdote en évoquant une question, posée à un *Numantino* en fuite, pourquoi il fuit les mêmes Romains qu'ils avaient toujours battu auparavant. Il fit cette réponse significative « ce sont les mêmes moutons, mais c'est le pasteur qui a changé ». Il présente également ce qu'a dit *Cabria* : qu'il faut avoir plus peur d'une armée composée des cerfs qui a comme chef un lion, plutôt que d'une armée composée de lions qui a comme chef un cerf. Cela démontre encore une fois, selon l'auteur, l'importance que tiennent les qualités d'un Capitaine pour commander les armées.

Comme il est désormais assez habituel chez notre auteur, il saisit l'occasion pour rappeler que les soldats qui suivent ce grand chef doivent poursuivre la vraie et l'éternelle gloire et non l'espérance du butin.

Ensuite, l'écrivain continue sur la question de l'ouverture intellectuelle du Capitaine qui a été choisi pour guider une ville. Il dit « *non dee haver mai molta fidanza nel suo stesso discorso, et parere ; ne prometersi tanto, che poi habbia a restare ingannato del suo pensiero*<sup>192</sup> » qu'il doit se méfier de sa seule pensée, et qu'il doit toujours chercher les conseils des autres. Il doit toujours douter et craindre et, comme le dit Hérode Roi des Juifs après avoir perdu une bataille contre les Arabes, celui qui a beaucoup de confiance en lui a peu de prudence. Centorio souligne que tous les hommes valeureux peuvent perdre par manque de chance, mais ne doivent pas perdre par manque d'esprit, ou de conseil. Il présente l'exemple de Pompée le Grand en guerre contre César. Il dit que ce commandant a été prudent mais qu'il a perdu à cause de la fortune adverse. Pour cette raison, il faut se souvenir qu'en guerre, c'est toujours l'incertitude qui règne, et il peut arriver que le vainqueur devienne la proie du vaincu. Il donne l'exemple de *Marco Attilio Regolo* qui avait vaincu les armées carthagoises en Afrique mais qui, à cause de *Santippo* lacédémonien, de vainqueur devient vaincu et mourut en prison.

Le Milanais poursuit sur la nécessité « *il Generale non lascierà mai di non spesso consigliarsi, e con il publico, e con il privato, accioche egli nel suo consiglio si renda sicuro, et la città nella sua prudenza libera et difesa*<sup>193</sup> » du Général d'être conseillé en public comme aussi en privé, afin de devenir sûr de ses actions et d'avoir toujours la ville en sécurité. De plus, il souligne que les succès en guerre peuvent emmener une infinité de calamités, ainsi que la seule peur de la guerre peut avoir une grande répercussion si la ville n'est pas préparée.

---

<sup>192</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* » ; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 2, p. 15).

<sup>193</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* » ; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 2, p. 16).

Ensuite, Centorio montre tous les maux qui arrivent quand une ville commence à être assiégée : les mercenaires conduisent des actions sur les terres autour de la ville pour empêcher de semer, abattent les bœufs, interdisent le travail des marchands. Les vivres commencent à diminuer en ville, les villages sont brûlés ainsi que les camps et les maisons, la rapine, et la famine accompagnées de la mort poussent la ville à faire des choses qui ne l'auraient pas été si elle s'était préparée. L'anecdote est celle de la ville de *Perugia* qui, assiégée par Auguste, à cause de la famine et des incommodités du siège, force *Lucio Antonio* à ordonner la reddition. La ville de Modène fit la même chose lorsque, prise par le Pape Clément VII à *Alfonso* duc de Ferrare, elle se rendra à l'armée ducale arrivée pour la reconquérir et menaçant de tout détruire si le représentant du pape, le Comte *Guido Rangone*, ne quittait pas le lieu. Or, cette reddition a été faite parce que la ville n'avait pas été préparée pour résister à un siège.

A ce stade, Centorio affirme que si une ville prend comme chef un Capitaine, voire un Général, qui possède seulement une partie des vertus qu'il a présentées précédemment, la ville concernée peut être sûre. Ensuite, le Milanais affirme qu'à un sage et avisé Capitaine ou Général « *conviene per la salute di una Republica combattere piu con la ragione, et con il consiglio, che con le armi*<sup>194</sup> » il convient pour la santé de la république de combattre plus avec la raison et le conseil qu'avec les armes. En outre, dans un siège qui est généralement assez long, l'influence de la fortune est assez grande. Selon l'auteur, le gouvernement d'une ville assiégée est comme celui d'un navire dans la tempête : contre les intempéries celui qui gouverne le bateau cherche à le porter dans un port sûr.

Pour l'auteur la nomination d'un seul Capitaine pour gérer la ville pendant une guerre est la chose la plus importante, car lorsque l'autorité est confiée à un groupe de personnes leurs désaccords peuvent amener beaucoup de dommages à toute la communauté. Pour finir le chapitre, l'auteur souligne que tous ceux qui font ou attendent une guerre, doivent obéir aux règles de la guerre : ils doivent avoir l'esprit uni pour défendre la patrie, et doivent faire ensemble tout ce qui peut apporter la gloire et empêcher la ruine de leur patrie. Ils peuvent vaincre glorieusement ou mourir valeureusement en combattant.

2.6.4. Chapitre 3 : « *Dal buon consiglio dipende in gran parte la fortuna della guerra, senza di che non puo farsi cosa buona, et a lui, si la città, come il Generale attener sempre si dee, et governarsi per i suoi debiti mezi*<sup>195</sup> ».

---

<sup>194</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 2, p. 18).

<sup>195</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 3, p. 19).

Le Milanais commence le chapitre en disant que toutes les républiques comme les cités du monde entier, « *si sono piu mantenute con il consiglio de' vecchi, che con le forze de' giovani*<sup>196</sup> » furent conservées davantage grâce aux conseils des anciens que par la force des jeunes. De même, toutes les choses importantes de la guerre proviennent plus de conseils avisés que de la seule vigueur de la force. Il montre que lorsque les Romains ont écouté les conseils de leurs anciens, ils ont largement accru leurs possessions, et quand ils les ont oubliés ils ont perdu aussi la liberté. La même chose est arrivée aux Spartiates, aux Lacédémoniens et aux Athéniens.

L'auteur continue en disant qu'une ville qui attend un siège, après avoir nommé un sage Général, doit élire aussi une quantité adéquate des conseillers auxquels est donnée la faculté de tenir conseil, avec le Général sur la guerre, et de délibérer ensemble de la défense collective. Car si on ne peut pas résister aux ennemis en campagne, on peut lui résister grâce aux conseils des sages dans la ville.

Centorio explique « *essendo molte volte piu fatica a conservare uno stato col consiglio, che a guadagnarlo per empito d'arme*<sup>197</sup> », qu'il est plus difficile de préserver un Etat avec le conseil que de le conquérir avec les armes. Il présente l'exemple de Fabius Maximus qui, avec le conseil et en retardant les ennemis, conserva l'Etat et la liberté de la république romaine, lorsque à cause de la faute de quelques citoyens imprudents, elle était auparavant en train de capituler. Il affirme également que les guerres qui sont faites sans les conseils de la patrie sont vraiment misérables.

Ensuite, l'écrivain décrit les qualités que doivent avoir les conseillers : ils doivent être des personnes sages, prudentes, justes, et sans aucune passion qui, dans le passé ont été des amateurs du bien public, plus attentif au bien général qu'à leur bien particulier, et qui ont du mérite aux yeux de la patrie. A ce point, l'auteur en profite pour affirmer qu'avoir du mérite aux yeux de sa propre République est la chose la plus importante pour les hommes. Il continue sur les qualités des conseillers : ils doivent clairement faire la différence entre bien conseiller et donner des mauvais conseils, « *intendano i termini della guerra, per saper pigliare al suo tempo le occasioni favorevoli, et ischivar le sinistre, et valersi del beneficio della fortuna*<sup>198</sup> » ils doivent connaître les choses de guerre pour profiter de la fortune et éviter les malchances, il doivent oublier les haines privées et travailler pour le bien commun de leur propre patrie, par leurs conseils, dans l'honneur, y consacrant tous leurs biens ainsi que leur propre vie.

---

<sup>196</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 3, p. 19).

<sup>197</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 3, p. 20).

<sup>198</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 3, p. 21).

Il présente trois exemples de dévouement total à la patrie : Brutus, premier consul de Rome, pour défendre sa patrie en combattant avec le fils de Tarquin le Superbe, *Aronte* accepta la mort. *Publio Decius* en guerre contre les Latins, voyant les équipes romaines se retourner vers lui pour s'emparer de son chef, offrit sa tête aux Dieux pour obtenir la victoire et la donna aux Romains. Le même sacrifice de sa propre vie fut fait par le petit *Decius* contre les Gaulois. Il dit que tous les citoyens doivent conserver le souvenir de ces exemples et défendre leur ville.

Il continue en parlant des conseillers qui ne doivent jamais donner des conseils inspirés par de la haine cachée, car c'est très dangereux. Il n'y a pas de choses plus dangereuse en guerre que les erreurs qui, même les plus petites, peuvent amener à la mort. L'auteur continue sur les conseillers en précisant qu'ils doivent convenir avec le Général des choses à faire et que, avant de mettre en œuvre n'importe quelle action, ils doivent y avoir bien réfléchi aussi bien le jour que la nuit. Parce que, « *nella notte da' sapienti fansi le consultazioni importanti, nelle quali evidentemente si vede, che tutte le cose, che sono da gli huomini saviamente pensate, hanno sempre felicissimo fine, si come all'incontro l'inconsiderate infelicissimo esito*<sup>199</sup> » les sages donnent la nuit des consultations importantes, où l'on voit que toutes les choses qui sont bien préparées et pensées conduisent au succès, contrairement aux choses improvisées. En plus, dans les situations graves, quand il y a plusieurs options possibles et qu'il devient nécessaire de faire une audience publique, il faut profiter des conseils donnés par qui veut les donner, sans tenir compte de l'origine sociale de leur auteur mais seulement de leur pertinence.

A ce point Centorio met en garde le lecteur en disant qu'en guerre la prudence et à la sollicitude tiennent plus de place que le conseil. Il explique que, clairement, les succès de Scipion pour arriver en Afrique, pour dépasser *Siface*, pour vaincre et persécuter Hannibal, en soumettant Carthage, comme les succès de César contre Pompée, contre *Petreio*, *Afranius*, et enfin contre Caton comme aussi de *Monda* contre le fils de Pompée le Grand, sont dûs à la sollicitude, et ne doivent pas faire préférer à un chef la voie des armes au détriment du conseil. Cependant, le Milanais ajoute que la vélocité et la sollicitude ne sont toujours pas une source de bons effets : les choses qui sont faites avec les conseils sont meilleures, parce qu'elles doivent être exécutées en rapidité mais conseillée doucement. Il ajouta qu'en respectant ces concepts, le Capitaine peut être victorieux et la terre heureuse.

Centorio continue en évoquant l'importance pour chaque citoyen ou conseiller, connaissant des choses utiles pour sa patrie, de ne pas craindre de donner son avis. Surtout lorsque quelqu'un est capable de discerner entre des

---

<sup>199</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 3, p. 22).

conseils bons en apparence, des arrières pensées malfaisantes, comme cela arrivait si souvent à son époque. Parce que « *la salute di quella (la patrie) dee essere anteposta all'istessa vita*<sup>200</sup> » la salut de la patrie doit être placé avant la vie même des citoyens. Pour cette raison, Centorio continue en recommandant que les charges de conseiller soient données à des personnes mûres, sages, intelligentes, et pas à des jeunes furieux, inconsidérés et guidés plus par le désir que par le raisonnement. Suivant cette logique, Centorio présente la pensée de *Lucio Paolo* en disant qu'un commandant d'une armée doit être « vieux » par comportement, c'est à dire qu'il doit écouter et suivre les conseils modérés et honnêtes. Il doit très attentif en écoutant les idées des autres pour comprendre et séparer les bonnes des mauvaises. Il ne doit pas s'exprimer dans ses conseils, comme dans les conseils des autres, avant d'avoir bien vérifié ses idées. L'auteur affirme « *nelle cose degne di memoria si riguardano prima i consigli, doppo i fatti et ultimamente i successi*<sup>201</sup> » que s'agissant des choses dignes de mémoire, il faut d'abord considérer les conseils, puis les faits et enfin les résultats.

A ce point, Centorio présente une longue anecdote concernant la croisade pour montrer comment une action faite sans un conseil approprié, est désastreuse. Il présente l'armée Chrétienne au temps de Frédéric II, quand le Roi de Hongrie Andréa avec beaucoup Seigneurs de la chrétienté tenta de reprendre Jérusalem en 1219. Cet armée arrivée à *Tolemaide*, alla assiéger la ville de Damiette, anciennement appelée *Pelusio*, sur la côte d'Égypte dans le delta du Nil. Le Sultan d'Égypte était tellement mal préparé à la guerre qu'il demanda aux croisés, pour ne pas tout perdre, d'enlever le siège de Damiette en échange de la ville de Jérusalem et de son district. Ensuite, n'écouter pas des conseils, les chrétiens refusèrent cet accord et après avoir conquis la ville, essayèrent aussi de prendre Le Caire. Cependant, à cause des plaines du Nil non seulement, ils ne réussirent pas à prendre la nouvelle ville, mais en plus ils perdirent Damiette et furent obligés de quitter l'Orient. Or, le désastre avait été prévu par les conseils mais ceux-ci n'avaient pas été suivis par les chefs. L'écrivain rappelle ainsi que toute chose faite sans tenir compte de avertissements, finit de cette manière. De plus, le Général, doit également être très attentif à ne jamais se plier à la volonté du peuple, car ce dernier agit souvent plus par appétit et désir de nouveauté que par raison. Le Général doit se retirer seul pour recueillir les bons conseils et les choisir pour les utiliser à son profit. Il est souligné que « *la vittoria d'una guerra sia tutta posta nel buon consiglio, et ottimo discorso del capitano, e non nella arroganza, et temerità della fortuna : la quale mai non si suole mescolare con la sapienza*<sup>202</sup> » la victoire dans une guerre est toute dans le bon conseil et le bon discours du Capitaine. Surtout elle n'est pas dans l'arrogance et la témérité de la

---

<sup>200</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 3, p. 24).

<sup>201</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 3, p. 24).

<sup>202</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 3, p. 26).

fortune, laquelle ne se mélange jamais avec la sagesse. Centorio termine en disant que les villes qui suivent la voie de leur conseil pendant les guerres, et qui sont gouvernées avec prudence par des chefs sages, réussissent dans toutes leurs entreprises, voire y trouvent la gloire.

2.6.5. Chapitre 4 : « *Se la libertà, é la più cara cosa, che possa haver un'huomo, è lecito adunque à ciascuno per difenderla con la sua patria usare tutta quella forza, arte, et ingegno, che potrà, poi che non vi è cosa più gloriosa, che combattendo morire per ambe due*<sup>203</sup> ».

L'auteur débute le chapitre en présentant l'importance de la liberté pour les hommes du monde et pour les cités. Il dit aussi que la servitude est communément gênante et incommode pour tous et il présente l'exemple des bêtes sauvages qui, pour rester libres, utilisent toutes leurs forces jusqu'à leur propre mort. Pour cette raison, « *è lecito à ciascuno pigliar le armi, et difendendola con la vita seco, usar tutti que' modi, che egli potrà, per levarla del pericolo della servitù*<sup>204</sup> » et pour maintenir la liberté et défendre la patrie, chacun doit embrasser les armes, offrir sa vie, et utiliser tous ses qualités et tous ses moyens pour préserver sa ville de la servitude. A ce propos, il relate l'anecdote de Camillus libérant Rome des Gaulois et en train d'assiéger la dernière citadelle, le *Campidoglio*. Il tenta toutes les voies pour libérer sa ville, et arrivera à le faire en combattant et démontrant qu'il est méritoire de mourir en combattant pour libérer sa propre patrie.

Centorio continue en disant qu'une fois élus le Général et les conseillers, il convient aux citoyens d'élire des bons et valeureux Capitaines avec le nombre de soldats que le site et la dimension de la ville nécessitent. Après, L'auteur revient sur les choses dites dans les discours précédents concernant les qualités que doivent avoir les chefs et les soldats. Il dit que les charges électives doivent être attribuées seulement selon les mérites personnels de chacun et non selon des critères des clientélisme voire de favoritisme. Ensuite, il dit que « *I soldati, che da quegli si faranno, siano isperimentati, et esercitati in piu di una guerra, e bene armati, et che habbiano piu d'una volta veduto il nimico in faccia*<sup>205</sup> » les soldats doivent être expérimentés et entraînés en ayant participé à plus d'une guerre, bien armés, et qu'ils doivent avoir vu l'ennemi en face, plus d'une fois. Il est intéressant de noter qu'il conseille de placer, parmi les Capitaines étrangers, des Capitaines issus de la ville et en nombre important, pour empêcher tout traité et arrangements avec l'ennemi et pour s'assurer que les intérêts vrais de la ville sont

---

<sup>203</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 4, p. 26).

<sup>204</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 4, p. 27).

<sup>205</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 4, p. 27).

défendus. Centorio continue en disant qu'après cela, il faut que la ville désigne aussi son propre Maître de Camp, le Commissaire Général, le sergent major, les fournisseurs, les payeurs, les *auditori* avec leurs juges notaires, les *baricelli* et autres officiers nécessaires ainsi qu'il l'a déjà présenté dans ses discours précédents.

Il continue en soulignant que les soldats doivent être bien ordonnés, installés sur leurs lieux, entraînés et contrôlés dans leurs ardeurs parce qu'il arrive parfois qu'ils se battent avec les habitants et, dans ce cas ils doivent être punis. « *Perché nessuna città puo durare, dove non si dà il suo honore alla virtù, et il castigo à gli scelerati*<sup>206</sup> », parce qu'aucune cité ne peut durer si n'y règne pas la vertu et si on ne punit pas les scélérats. L'auteur affirme qu'il faut partager les soldats en autant de parties qu'il y a de portes à la ville et de mettre chaque partie à la garde d'une porte. Pour ne pas incommoder les habitants, il faut loger les soldats proche des murs et en dehors du corps de la ville, aussi pour qu'ils soient plus proches et prêts à la défense des murailles. Il prévoit aussi la logistique en disant qu'il faut positionner les vivres nécessaires là où sont les soldats pour empêcher tout mélange avec celles des habitants. De même pour les lits, les couvertures, les vêtements pour protéger les sentinelles en hiver et quand le siège se rallonge dans le temps. Il présente l'exemple du Comte *Lodivico della Mirandola* en 1550 et 1551, lorsqu'il défendit sa ville que le Pape Jules III assiégeait.

Centorio conseille également, lorsque les chefs emmènent les soldats dans la ville « *i capi di quella deono molto ben guardare, di non lasciarvi entrare tanta moltitudine, che prevaglia à quella di dentro*<sup>207</sup> », de bien contrôler que le nombre de soldats ne sera pas supérieur à celui des habitants. Parce que, souvent, les villes qui reçoivent beaucoup de gardes pour se protéger de leurs ennemis, deviennent esclaves de ces nouvelles troupes. Il montre l'exemple des Florentins en 1530, quand le Pape Clément et Charles Quint assiégèrent la ville. La république de Florence avait donné la charge de la défendre à tel homme nommé *Baglione* qui avait amené plus de soldats allochtones que Florence n'en avait. Par peur de ces soldats étrangers, la ville fut obligée de faire des choses contre sa propre volonté et, enfin, de se rendre au Pape Clément. Le Pontife transforma Florence de république en ducat, avec le premier Duc Alexandre de' Medicis. Selon Centorio cela arrive aux peuples qui ne sont pas capables de se servir de la liberté et ainsi, lorsque la discorde s'installe dans une ville, elle amène les tyrans. L'écrivain souligne clairement qu'il faut réclamer le nombre de soldats strictement nécessaire et toujours inférieur aux soldats locaux. Parce que s'il y a des troubles provoqués par les mercenaires, ceux-ci ne peuvent pas vaincre et ainsi avoir le dessus. De plus, les mercenaires, s'ils sont minoritaires, doivent se

---

<sup>206</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 4, p. 28).

<sup>207</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 4, p. 29).

montrer dévoués, diligents et valeureux pour bénéficier à la fin de la guerre, en plus de la paie, de primes et de dons en récompense de leur hardiesse et de leur loyauté.

Le Milanais nous rappelle que, la vie étant courte, il faut s'empresse de conquérir la gloire qui est éternelle ; ainsi, une ville est défendue avec plus d'amour et de foi par des soldats locaux, sans que l'on ait à redouter les trahisons et infidélités de mercenaires étrangers : « *Se i soldati, che a questa difesa si eleggeranno, potessero esser di quei del proprio paese, non saria se non bene, perché la città sarebbe servita con piu amore, et piu fede : ne havrebbe a dubitar tanto de' tradimenti, o d'altri maneggi, come farebbe ne gli strani, e forastieri*<sup>208</sup> ». A ce propos, il présente l'exemple des Romains en disant qu'ils préféreraient les soldats romains aux étrangers parce qu'ils étaient mieux obéis et avaient prouvé combien les soldats étrangers sont peu fidèles. Au temps de Tullus Hostilius, les Romains en guerre contre *Veienti* furent trahis par les *Albani* appelés pour les aider. Centorio affirme que, lorsqu'une ville est composé de gens bien préparés et habitués à la guerre, il ne faut pas appeler d'autres soldats étrangers pour la défendre, parce que nulle cité n'est plus sûre que la cité défendue par ses propres soldats.

L'auteur continue sur la composition de l'armée qui défend une ville. Il affirme qu'en plus des *pedoni*, il faut aussi prévoir des *cavalli leggieri*, cavaliers légers, à hauteur de quatre cents, ou trois cents au minimum. Le but est de pouvoir avoir une force mobile pour l'envoyer rapidement au dehors pour secourir les soldats dans les escarmouches, pour escorter les approvisionnements qui arrivent, pour envoyer des estafettes ou autres, pour faire des incursions dans le camp ennemi, des guet-apens, voir des embuscades avec les arquebusiers et autres assauts pour tenir l'ennemi toujours dans l'incertitude. Selon le Milanais, il faut prévoir comme chef de ces cavaliers un commandant bien expérimenté et capable de saisir les occasions présentées par la fortune. Centorio illustre l'utilité des cavaliers pour défendre une ville assiégée, en parlant du siège de Parme en 1550. Dans cet encerclement, presque chaque jour les cavaliers sortent en provoquant des dommages non négligeables aux Impériaux assiégeant la ville, en les tenant dans la terreur et l'inquiétude. De même, à l'époque antique, les incontournables Romains utilisèrent les cavaliers légers avant les leurs légions avec des tâches de reconnaissance des lieux, parcours et ennemis et de sécurité pour les armées.

Pour finir le chapitre, le rédacteur explique que, lorsqu'une ville attend un siège et lorsqu'elle en a la capacité « *infinitamente utile, l'haverne à sua difensione quella quantità, che le loro forze, et havere potranno comportare*<sup>209</sup> »

---

<sup>208</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri* "; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 4, p. 31).

<sup>209</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri* "; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 4, p. 32).

il est très utile de déterminer le maximum de défense que peuvent permettre les forces et les finances.

2.6.6. *Chapitre 5 : « Che'l procurar lega non solo con i vicini, ma con gli strani è un fortisicamento delle forze di coloro, che la ricercano, et un dare continovo sospetto d'essere oppresso à chi si apparecchia di assaltargli<sup>210</sup> ».*

Centorio commence le nouveau chapitre en disant que pour la cité, il est nécessaire, aux effets de la guerre, de rechercher la *lega*, l'alliance, pas seulement avec ses voisins, mais à l'égard de n'importe quel potentat qui peut augmenter sa force et donner à réfléchir à l'ennemi. Il continue sur l'opportunité de la recherche d'alliance. L'écrivain affirme que les avantages sont utiles à ceux qui n'ont pas assez de force, et ne peuvent pas résister en campagne ou pour ceux qui veulent combattre un Prince puissant et n'ont pas assez de force sinon par une alliance. Les Romains, par l'action de Scipion l'Africain, firent alliance avec *Siface*, Roi de Numidie, contre Carthage pour avoir plus de force en Afrique. Ils firent de même avec Massinissa ; ils utilisèrent beaucoup son aide et, ensuite, conquièrent leurs ennemis. L'auteur affirme combien l'alliance poursuivie correctement est forte. Il présente l'alliance entre le Roi Catholique et le Roi de France à l'appel du Pape Alexandre VI, pour la conquête du royaume de Naples. Les deux Rois ne pouvaient pas chasser le Roi *Federico* de Naples chacun seul, alors qu'avec la guerre conjointe, ils obligèrent *Federico* à se rendre au Roi Français et son fils aux Espagnols ; les deux Napolitains moururent en France et en Espagne.

Centorio saisit l'occasion pour affirmer que si une ville ou république entend que quelqu'un veut lui faire la guerre, elle doit « *cercare per tutte le vie, che puo, di entrare in lega, et amicitia, con tutti i vicini intorno<sup>211</sup>* » chercher, par tous les moyens, l'alliance et l'amitié de ses voisins. Elle doit leur montrer comment en la défendant ils défendent leurs intérêts et il cite le proverbe : « quand le voisin brûle, le prochain n'est peut être pas en bonne santé ». L'attitude des peuples grecs quand Xerxès attaqua les Athéniens est soulignée. Les Lacédémoniens et d'autres peuples grecs furent avec les Athéniens parce que la ruine d'Athènes était aussi la ruine des Lacédémoniens.

Centorio expose comment les villes désunies sont détruites plus facilement que celles dans lesquelles règne la concorde et contre lesquelles toute action est difficile. Néanmoins, quand on est sans alliance et que la guerre approche il faut

---

<sup>210</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 5, p. 32).

<sup>211</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 5, p. 34).

craindre le péril et de se trouver à la merci de la fortune. Il faut bien réfléchir avant de se faire réduire en servitude, de se défendre ou de mourir, parce que, dit Centorio « *la servitù è l'ultima miseria, che possa provare, et sopportar un huomo in vita*<sup>212</sup> » l'assujettissement c'est la dernière misère que peut supporter un homme vivant. On raconte l'anecdote des Romains sous le consulat de Lucius Aemilius et *Attilio*, qui attendaient une nouvelle attaque des Gaulois, avec l'inquiétude de succomber de nouveau à la défaite ; ils firent une ligue avec les Ombriens, les Samnites, les *Lucani*, les *Marsi*, les Toscans et les Sabins pour se défendre contre l'ennemi commun. La peur de la nouvelle invasion gauloise fit armer une armée de 700.000 hommes et 70.000 chevaux, armée, commente Centorio, que l'on ne vit jamais plus en Italie avant et après cette ligue, selon Polybe. Le commentaire du Milanais est que cette ligue fut formée par l'intérêt commun de tous les peuples pour empêcher la venue des ennemis communs, les Gaulois, et pas seulement pour l'utilité des Romains. C'est pour la raison du bien commun, que les peuples formèrent cette énorme armée, qui, d'ailleurs, ne rencontra pas d'adversaire parce qu'il ne vint pas chez eux. L'auteur continue en commentant l'exemple des Gaulois : à cause de la peur et de la guerre imprévue, on voit que l'homme est forcé à faire des choses que l'on ne fait pas normalement, parce que, souligne-t-il, le pouvoir et la victoire des ennemis n'est agréable à personne et tout le monde cherche à l'éviter.

Pour les raisons précédentes, Centorio explique comment « *nessuna cosa è piu potente à indurre le Republiche à far leghe insieme, che la comune utilità, et il timore di un generale nimico*<sup>213</sup> », nulle chose n'est plus puissante à pousser les républiques à s'allier que l'utilité commune et la peur d'un Général ennemi. L'auteur ne manque pas de définir comment cette alliance peut durer dans le temps. Il faut partager les utilités de l'alliance comme son coût et ses dangers. Toutefois, lorsque on ne prend pas en considération l'importance de la concorde entre alliés et les charges y afférentes, l'alliance peut se révéler défectueuse. Le Milanais présente comme exemple la ligue que firent le Pape, le Roi de France et le Roi d'Espagne contre les Vénitiens. Il raconte comment pendant la guerre les Vénitiens furent battus et perdirent beaucoup de territoires sur la terre ferme. Néanmoins, à cause du désaccord au sein de la ligue due à l'incapacité de communiquer entre alliés, les Vénitiens, prudents, firent la paix en envoyant des ambassadeurs à tous. Les lagunaires réussirent à gagner plus dans la paix qu'ils n'avaient perdu dans la guerre.

A ce point l'écrivain décrit comment une cité, au-delà de la construction de ses alliances, « *dee anco una città oltre le leghe cercare per tutte quelle vie, che ella potrà, di mettere il suo nimico con tutti i suoi capi in diffidenza de' suoi*

---

<sup>212</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 5, p. 34).

<sup>213</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 5, p. 35).

*amici*<sup>214</sup> » doit chercher à détruire les alliances de l'ennemi. Il faut tenter d'abattre l'ennemi de diverses manières possibles en l'empêchant de porter à terme ses projets, de recevoir de l'aide en augmentant l'incertitude de pouvoir conquérir la ville par la force. Il montre que le peuple de Corinthe, ayant reçu une défaite maritime par les habitants de la ville de *Corfou* et voulant empêcher une ligue de *Corfou* avec les Athéniens, envoya une ambassade à Athènes pour renverser l'alliance. N'y arrivant pas, ils se sont résolus à faire alliance avec les Lacédémoniens qui, pour défendre le nouvel allié, prirent les armes.

Centorio explique comment il faut agir quand on apprend que des chefs vont voir des personnalités ennemies en quelques Royaumes ou Etats ou d'autres grands Princes pour chercher alliance, augmenter leurs forces ou prendre plus de puissance pour attaquer la ville. Il expose le stratagème utilisé par les Romains contre Hannibal qui s'était réfugié chez le Roi Antiochos. Pour implanter la méfiance du Roi contre Hannibal, les Romains convièrent Scipion aussi chez le Roi avec l'ordre de converser avec lui et d'établir une grande amitié avec Hannibal. Dans la cour, Scipion visita tous les jours Hannibal. Le Roi, devenu suspicieux d'une possible alliance contre lui, mit en œuvre tout le contraire des conseils donnés par Hannibal.

Ensuite, après avoir suggérer d'utiliser le stratagème romain, l'auteur présente d'autres astuces pour diviser les ennemis. On prépare de fausses lettres d'alliance contraire à la réalité et on les envoie, par diverses voies, aux ennemis confédérés dans le but de semer d'abord la méfiance, et ensuite de provoquer la rupture de l'alliance. De même est exposée une astuce pour amener les adversaires fédérés à la colère et à la discorde en même temps. Il faut préparer quelques bandes de cavaliers déguisés comme des troupes d'ennemis fédérées. Il faut envoyer chaque bande qui représente un ennemi sur le territoire d'un autre allié pour faire des incursions et des déprédations. Par cette invention chaque ennemi doit se croire offensé par un de ses alliés. Centorio précise qu'il faut bien mettre en œuvre ce stratagème pour arriver au but. On peut faire également la même action envers les vivres des ennemis, quand on a l'ordre de marche des charrois sur le terrain.

Centorio continue en présentant la feinte consistant à envoyer des espions chez les ennemis pour diffuser de fausses nouvelles sur les collusions entre les alliés et leurs ennemis contre eux. Il faut prévoir différentes façons de le faire, comme des lettres fausses bien oubliées par terre ou toutes choses qui doivent être mesurées à l'intelligence de l'ennemi pour sembler vraies. Importante est l'action du Général, qui, plus que d'autres, compète l'imagination et l'utilisation de ces stratagèmes pour rendre sa ville victorieuse.

---

<sup>214</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 5, p. 36).

Le Milanais continue sur le concept selon lequel « *la moltitudine de' confederati di rado suole continouare in concordia nella guerra*<sup>215</sup> » le grand nombre d'alliés permet rarement la concorde de se produire pendant la guerre. Il affirme que, souvent, à cause de faits précédents, de l'ambition d'autorité, de la défense aveugle de sa propre idée comme du dépassement des limites raisonnables de l'action de commandement, on arrive souvent à la discorde et à la désunion entre alliés. Il donne l'exemple du Roi Henry dans la guerre contre Saladin pour la conquête de la Terre Sainte. A cause des discordes entre le Roi de France, le Roi d'Angleterre et les autres chefs catholiques sur la hiérarchie des autorités, l'occasion de récupérer cette terre a été perdue. Or, avant les discordes, la ligue était tellement puissante qu'elle était redoutée dans toute l'Asie et Saladin, pour ne pas perdre tous ses territoires, avait proposé aux chrétiens la ville de Jérusalem avec son district dans le seul but de faire la paix. Cependant, les chrétiens, à cause des victoires précédentes, ont refusé la proposition. Ensuite, à cause de la désunion, non seulement les chrétiens ne récupérèrent pas la terre mais à cause du départ du Roi de France en désaccord avec Richard Roi d'Angleterre, toute espérance de reconquête fut perdue et Saladin, après avoir vu cela, ne voulut plus passer d'accords avec les chrétiens.

« *Il perché tutti quegli, che per la particolare, o comune difensione etraranno in lega insieme, deono isforzarsi di continouarla, per salvarsi, e per mantenere lo stato, in che stanno, o vero per acquistare quello, che eglino desiderano*<sup>216</sup> », Centorio indique que ceux qui, pour des raisons différentes, sont dans une ligue doivent essayer d'y rester, parce qu'il n'est pas de chose plus dangereuse que la désunion entre alliés. Toutes les choses sont gardées par la concorde et ruinées par la discorde. A ce propos, la ville qui a forgé des alliances avec des Princes étrangers, a très bien assuré ses forces, sera plus sûre vis à vis ses voisins, et sera sauvegardée face aux bouleversements de la fortune et aux inconvénients de la guerre.

2.6.7. Chapitre 6 : « *Che una guerra si dee non tanto fondar nella forza dell'armi, quanto nella quantità de' denari, poi che consistendo nell'una, et nell'altra i suoi effetti, non si puo far senza di quegli*<sup>217</sup> ».

Selon l'interprétation du Milanais, la réussite de la guerre doit se fonder sur la quantité de numéraire plutôt que sur la force des armes. Il explique qu'une ville qui attend un siège, doit se préparer à déboursier de l'argent pour payer les soldats

---

<sup>215</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 5, p. 39).

<sup>216</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 5, p. 40).

<sup>217</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 6, p. 41).

et éviter leurs mutineries. Elle doit être ainsi prête à payer d'autres gens selon le besoin. Parce que, commente-t-il, les villes ont souvent perdu leur liberté par manque d'argent. Habituellement, les mutineries des soldats arrivent le jour de la bataille ou des assauts et, s'ils n'ont pas été payés ils font mille scélératesses envers les habitants, ils maltraitent les aubergistes, ils font des vols et autres choses nuisibles.

Centorio indique que « *che a un popolo, o a una Republica sia piu dannosa l'avaritia de' suoi cittadini, che la rapacità de gli strani*<sup>218</sup> » pour une population ou une république l'avarice de ses citoyens est plus dangereuse que la rapacité des étrangers. Il explique que, dans une ville, celui qui est chargé de l'intendance doit mettre de côté l'avarice, doit prévenir les circonstances et faire une provision de monnaie suffisante pour la dépenser en cas de mutinerie, parce que là où se dépense la vie, on peut encore dépenser les biens. Comme exemple, l'auteur présente les incontournables Romains dans la guerre contre Carthage. Il dit que la guerre était tellement longue, que les légions manquaient d'argent et les caisses de l'Etat étaient vides. Afin de poursuivre la guerre, on a demandé aux femmes romaines leurs bijoux et leurs or pour les monnayer pour l'armée. Car où l'on risque la vie, l'honneur et l'autorité on peut également risquer l'or des femmes. Néanmoins, pour ne pas en arriver à l'or des femmes, dont Centorio affirme qu'il ne manque jamais, il faut s'efforcer que les citoyens accumulent une quantité d'or convenable. On peut taxer chacun selon sa capacité pour former une réserve d'argent en cas de besoin. Il faut toujours se souvenir que « *che due cose sono spesso cagione di rovina, et di danno à Principi, alle città, et Republiche, il lungo ocio, e la fatica dello spendere*<sup>219</sup> » les causes de ruine pour une ville, une République ou un Prince sont au nombre de deux : la longue inactivité et la difficulté à dépenser. Concernant ces dernières notions, l'écrivain présente différents exemples. D'abord le Pape Clément VII qui, pour épargner l'argent des soldats des *Bandes Noires* qui étaient dans la ville de Plaisance durant l'année 1527, suivant le conseil du Camerlingue de l'Eglise le Cardinal *Armelino*, les démobilisa. A la suite de cette démobilisation, le Pape étant en effet désarmé, ses anciens soldats se lièrent au Duc de Bourbon puis ils mirent à sac la ville de Rome. Cela démontre comment ces discours ne sont pas convenables, parce que pour épargner cent cinquante mille ducats on a perdu à la fin plus de deux millions. Un autre fait présenté est la mise à la porte de *Ascanio Colonna* de son Etat par le Pape Paul III, à cause de l'avarice du noble qui n'a pas fait les provisions et les soldes pour ses soldats. Centorio souligne qu'il faut faire attention et craindre ce problème d'argent. En Sicile, pendant qu'il était gouverné par *Don Ferrante Gonzague*, les soldats s'étaient mutinés à cause du manque de solde. Pendant cette période, les troupes se sont adonnées au vol et à des

---

<sup>218</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 6, p. 42).

<sup>219</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 6, p. 43).

violences variées sur tout le territoire. Elles ont été ramenées à l'ordre avec difficulté et après avoir été sévèrement punies. Centorio montre combien ces situations sont habituelles dans les guerres conduites en Lombardie, entre le Roi de France et le Roi d'Angleterre.

Pour les raisonnements qu'il vient d'expliquer, une ville ne doit jamais « *per qual si voglia causa, di non costituire cotesta provisione, la quale non puo essere a lei, se non col tempo salutifera*<sup>220</sup> » pour une cause quelconque, ne pas ne pas constituer cette provision d'argent qui sera pour elle, avec le temps, salutaire. Il termine le chapitre en soulignant que souvent les villes à cause des mutineries des soldats sont mises à sac et volées par leurs propres soldats. Il montre les précédents des Janissaires qui ont pillés plusieurs fois Constantinople ou des prétoriens qui ont tué des Empereurs ou causé des préjudices au Sénat.

2.6.8. Chapitre 7 : « *Che la piu importante cosa in uno assedio si è il provederse di vettovaglie : perche per il loro mancamento molti eserciti, et infinite città sono andate in rovina*<sup>221</sup> ».

L'écrivain expose qu'une ville, après avoir été fournie en numéraire, doit être approvisionnée en vivres. L'approvisionnement en vivres, selon Centorio est la chose la plus importante à faire pour une ville ou une forteresse, parce que beaucoup de villes, comme beaucoup d'armées, ont dû se rendre à l'ennemi, le plus odieux, par manque de subsistances.

Il montre l'exemple de l'Empereur *Conrad III* quand allant en Orient avec une puissante armée pour récupérer la Terre Sainte, mit le siège devant la ville de *Iconium*. Pendant le siège il manqua de vivres à tel point que des soldats moururent de faim. En ce moment de faiblesse générale, il fut attaqué par les Turcs et, après deux jour de combats intenses, à cause de l'épuisement des ses soldats, il fut forcé d'évacuer son armée ruinée. De 70.000 chevaux et de la même quantité de piétons, il ne lui restait seulement qu'un tiers.

Centorio développe que les *primary*, le gouvernement de la ville, doit créer les préfets et députés, avec qui le Général doit faire fabriquer les greniers pour contenir tous le blé qui servia aux assiégés. Cette précaution doit empêcher ce qui est arrivé à la ville de *Casalino* assiégée par Hannibal. Après avoir été sustentée par des noix envoyées par le fleuve, la pénurie des vivres était tellement grave qu'une souris était vendue au prix de deux cents. Qui vendait la souris mourrait, et survivait celui qui l'avait achetée. Le Milanais, à ce propos, présente différents exemples qui font référence à l'antiquité. Nicias l'Athénien s'empara de la ville

<sup>220</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 6, p. 44).

<sup>221</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 7, p. 45).

de *Melo*, lieu fort en Thessalie, en ayant seulement recours à la faim. Il mit le siège tellement longtemps que les habitants finirent par manger les semelles des chaussures. « *La forza della fame è assai piu potente, che quella dell'armi, che fa usare di quelle crudeltà horrende, e nel proprio sangue, che giamai non hanno fatto l'armi*<sup>222</sup> », la force de la faim est beaucoup plus puissante que la force des armes, et peut mettre en œuvre des férocités horribles, même envers sa propre famille, que n'ont jamais fait les armes. Parce qu'une plèbe affamée n'utilise pas la raison mais agit selon la faim. Pour enraciner cette idée, l'écrivain présente l'anecdote du siège de *Calagurio* en Espagne à l'époque romaine. *Gneo Pompée* mit le siège à la ville. La ville manquait si gravement de vivres qu'après avoir consommé toutes choses, les habitants commencèrent à manger leurs propres femmes et enfants. Egalement, pendant le siège de Jérusalem, les mères ont mangé leurs propres fils.

A ce stade Centorio expose ce qu'il faut faire pour ne pas arriver à ce point épouvantable. D'abord les responsables doivent recenser les biens comestibles qu'il y a dans la ville : grains, avoines, millet, légumes, huiles, sel, vins, vinaigres, fromages, salamis et autres. S'ils trouvent chez une personne une quantité supérieure à son besoin, ils doivent emporter le surplus aux greniers communs. De même, une action analogue doit être faite pour les alentours de la ville et toute nourriture nécessaire amenée aux magasins. Cette action fut mise en œuvre à Rome en 1556 quand le *Duc d'Alva* se rapprocha, avec son armée, de la ville. Encore, à Milan Monsieur *Gio. Battista Castaldo* agira de la même manière, en voyant l'approche de l'armée de Monsieur de Guise qui vint de France en Italie pour entrer dans le royaume de Naples.

Le Milanais rappelle que, lorsque le moment d'utiliser ces vivres arrive, les préposés à la distribution doivent dispenser les choses avec intelligence parce que « *quello che devria bastare un'anno, non si consumi in tre mesi*<sup>223</sup> » ce qui est provisionné pour un an ne doit pas être consommé en trois mois. Il saisit l'occasion pour rappeler que les divisions de vivres et les partages entre les différents citoyens doivent être faits avec justice et sans différence aucune. En plus, utiliser l'atrocité de la faim envers la population la plus faible et aussi envers les animaux, est une chose inhumaine.

Il est suggéré de préparer les vivres pour un siège qui peut durer des années et non des mois, et en même temps les vivres seront distribués plus sagement. La ville de *Bari* dans les Pouilles assiégée par les Français, arriva à une telle pénurie de vivres que les soldats mangèrent les cuirs des leurs boucliers cuits dans l'eau. La même chose fut faite par *Petelino* assiégé par les Carthaginois.

---

<sup>222</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 7, p. 46).

<sup>223</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 7, p. 47).

Pour empêcher que les villages autour de la ville cachent les vivres voire les envoient ailleurs, il faut nommer des commissaires pour surveiller cela. Pour permettre de maintenir dans la ville des cavaliers légers pour les utiliser pour les sorties et les escarmouches, il faut approvisionner la cité de tous les fourrages pour eux. Principalement il faut faire, continue Centorio, des stocks de farine de blé, particulièrement de millet et de châtaignes qui se conservent plus longtemps. Le Duc de Ferrare fit cet approvisionnement pour les villes de Modène, *Reggio* et *Carpi* pendant la guerre contre le Roi des Anglais en 1557.

En plus il faut procurer du riz parce que ce produit est très utile à tout le monde. Il faut aussi prévoir des moulins à eau, à cheval ou à vent comme en Allemagne, voire à bras, comme on pourra. Il faut approvisionner la ville de grandes quantités de bois pour cuire le pain, pour les cuisines et pour le chauffage pendant l'hiver. Toutefois, il faut faire un grand réserve de charbon afin de l'utiliser pour fondre les pièces d'artillerie qui seront cassées ou pour en construire de nouvelles. De même, on peut utiliser le charbon pour produire tous objets en fer qui sont nécessaires à la cité pour renforcer ses défenses et pour épargner le plus de bois possible.

L'auteur continue sur les préparatifs en disant que quand une ville n'a pas de source d'eau, de fleuve ou de puits en suffisance, il faudrait construire des citernes pour récolter l'eau pluviale et toutes celle qu'on peut ramasser. Il faut éviter que les ennemis puisse prendre la ville à cause de la soif. Il donne l'exemple de la ville de *Cadurci* où César en déviant le fleuve l'obligea à se rendre à lui. De même, la ville d'Isaure fut obligée de se rendre à P. *Servilio* pour la même cause. Centorio met en garde aussi sur la qualité de l'eau qui entre dans la ville. Il dit qu'il faut faire attention qu'elle ne soit pas empoisonnée par les assiégeants comme dans le cas de la ville des *Crisei*. Cette Cité avait une conduite d'eau qui était largement suffisante pour toute la population. *Clisthène Sicione* interrompit l'acheminement de l'eau pendant quelques jours et, après avoir réduit à la soif les citoyens assiégés, rouvrit l'eau mais empoisonnée d'hellébore. En causant le mal de ventre aux habitants, il gagna la ville. On peut corrompre l'eau en jetant dedans de la chaux, du blé, des animaux morts, des serpents ou des jus d'herbes mortifères. Pour cette raison, il faut prévoir des citernes pour récolter l'eau.

Finalement, l'écrivain conclut en affirmant que quand une ville est bien approvisionnée et riche en eau, elle est sûre face aux actions des ennemis et de la fortune et peut espérer encore dans la victoire.

2.6.9. Chapitre 8 : « *Che'l fortificar d'una città molte volte giova ; come infinite altre nuoce, et che la cura principale d'un Generale, si è di munirla, et fortificarla talmente, che nimici non vi possano sopra*<sup>224</sup> ».

Quand une ville a fait la préparation décrite dans les chapitres précédents, les citoyens fourniront l'autorité au Général pour faire fortifier la ville et pour mettre en œuvre ce qu'il faut pour la défense et disposer des habitants selon les termes de la milice.

Centorio dit que, quand le Général aura reçu l'autorité pour commander et se faire obéir, la première chose qu'il doit faire est de considérer le lieu qu'il doit défendre et voir s'il est fort par nature ou par artifice, c'est à dire rendu fort par les travaux humains. Ensuite le Milanais considère les différentes forces qui dépendent du lieu où est installée la ville. Il dit qu'un lieu est fort par nature quand il est installé sur un mont ou un roc, s'il est parmi des marais, fleuves, lacs ou mer. Il montre des exemples à ce propos. Lieux fort sur des monts ou rochers : *Monaco, Ischia, Sait Léo et Malvasia*. Parmi des marais ou fleuves : Mantoue et Ferrare. Dans la mer ou entouré par la mer : Venise, *Tarente*, la *Goulette* et autres qui sont aidés par la nature et favorisés par l'action humaine et qu'on ne peut ni battre ni miner.

Lieux qui sont forts par artifice, quand ils sont ceinturés par des murailles *alla moderna*, modernes, « *con i loro belouardi, o vero bastioni, con suoi terra pieni dentro in modo, che poco vi possano l'artiglierie contra*<sup>225</sup> », avec leurs bastions et terre-pleins de façon que les artilleries ne puissent pas beaucoup contre eux. En plus, avec leurs fossés profonds et larges autour, en même temps que les casemates et autres repaires à l'intérieur. Il donne le nom des villes qui sont la référence pour ce type de lieux : Plaisance, Padoue, Milan, Trévise, *Nepi*, et une autre infinité de places d'Italie qui ont été fortifiées avec l'art et pas à cause de la nature du lieu. Des autres places où la nature a été aidée par l'action humaine sont *Mirandole* et *Paliano*.

Centorio affirme que le Général, après avoir considéré la nature du site, verra s'il est fort par nature et comment l'on pourra l'aider avec l'art. Quand il ne sera pas fort par nature, il devra l'améliorer avec l'action humaine. Il doit faire construire tant de *belouardi*, remparts, selon le besoin de la taille de la circonférence de la ville. Ils doivent avoir leurs courtines de murailles, s'il y a le temps, autrement il faut les construire des *bastioni*, bastions, avec une distance convenable pour permettre la défense réciproque de chaque *belouardo*. Les murailles et les terre-pleins ne doivent pas être trop hauts que les ennemis ne

<sup>224</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 8, p. 51).

<sup>225</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 8, p. 52).

puissent les utiliser avec leur artillerie, ni trop bas qu'ils ne puissent être renversés par la cavalerie ennemie. En plus, qu'ils ne puissent pas être réutilisés par les assiégeants contre les assiégés. Également, le Général doit ordonner que toutes murailles, bastions comme les *belouardi* soient en terre-plein pour empêcher l'action de l'artillerie. Ensuite, il faut construire des voies d'une dimension et d'une largeur convenables afin de faire marcher les soldats et de permettre les retraites, comme, l'écrivain le raconte, cela est courant en Italie.

Le Milanais indique que, quand on a fortifié la ville comme décrit, il faut penser à la ceinturer de fossés « *di larghezza di quaranta, o di sessanta, et piu passi, e profonde quindici, et tanto piu, quanto il terreno lo comportasse*<sup>226</sup> » de largeur de quarante ou de soixante pas et avec la profondeur de quinze ou plus selon le terrain, et dans lesquels, s'il y a un fleuve à proximité, on pourra mettre de l'eau parce que, en faisant ainsi, les défenses seront plus sûres par rapport aux mines ou assauts des soldats. Ces fossés sont plus larges que la normale et sont plus difficiles à remplir par les ennemis et seront plus sûrs si l'eau ne peut pas s'enlever.

Néanmoins, affirme l'auteur, quand il n'y a pas la défense de l'eau, le Général doit utiliser l'art pour y construire des casemates, d'autres abris et *contrafossi*, pour se défendre des ennemis qui veulent saper les bastions ou les murailles. Cette façon d'agir fut mise en œuvre par les Français au siège de *Volpiano* en 1555. Il continue en disant qu'il faut appliquer aux *belouardi* une double défense : une qui les défend avec des murailles et une autre qui défend les fossés.

Centorio présente que, entre un *belouardo* et l'autre, on peut installer « *alcuno cavaliere per signoreggiar la campagna, e atterrare i bastioni, o qual si voglia altro riparo de' nimici, o dominar qualche collina*<sup>227</sup> » des cavaliers pour être en hauteur par rapport à la campagne, pour attaquer les installations et les autres abris de l'ennemi comme dominer les collines alentour. Le Duc *Pier Loigi Farnèse* fit ces ouvrages pour la ville de *Nepi* comme le Roi François I<sup>er</sup> à Turin et le Pape Jules III au bourg de S. Pierre à Rome.

Après, il faut penser à la porte de la ville. Il faut la poser à un endroit qui ne soit pas sous le tir de l'artillerie ennemie : l'installer sur un côté d'un *belouardo* ou dans son milieu et qui soit bien gardé. Centorio rappelle que la porte doit toujours être bien surveillée parce qu'il arrive que, après une escarmouche ou une mêlée entre les soldats de la ville qui sont sortis et l'ennemi, au moment de la rentrée des défenseurs par la porte, il arrive souvent que les ennemis réussissent à entrer à cause de la confusion qui règne dans cette phase. Il prend l'exemple de la ville de *Monopoli* défendue par les Français et assiégée par les Impériaux, où ces

---

<sup>226</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 8, p. 53).

<sup>227</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 8, p. 54).

derniers conquièrent la cité en entrant à l'intérieur des murailles pendant la retraite des forces françaises, à cause de la confusion générale. Pour empêcher ce danger, il faut prévoir sur les portes des grilles en fer pour isoler les ennemis, installer des *rastelli* soit dedans soit dehors ou prévoir deux portes, avec un espace tel entre les deux, que l'artillerie peut tirer sur l'envahisseur.

Après avoir pensé à la fortification, il faut selon l'auteur, « *per un miglio intorno siano fatte le spianate, non lasciandovi ne arbori, ne case, ne fossi, ne cosa alcuna, che possa offendere*<sup>228</sup> » sur la distance d'un mile, éliminer tous arbres, maisons, fossés ou autres choses qui peuvent servir à l'ennemi. Centorio dit que les Vénitiens ont ainsi fait à Vérone, le Duc de Ferrare à *Reggio* et Modène et enfin le Pape Clément à Plaisance. Parce que quand les ennemis arrivent sur les esplanades ils sont vus par les défenseurs et peuvent être battus par l'artillerie. De plus les sorties des défenseurs sont plus faciles parce que l'ennemi ne se rapproche pas beaucoup de la ville par peur des canons.

Ensuite, le Général doit penser à faire construire des fossés entre les différents cercles de murailles de la ville, au cas où les assaillants arriveraient à conquérir un de ces fortifications. Il est important que les défenseurs puissent se préparer pour contre-attaquer et rejeter les agresseurs hors les murs : « *Sono alcuni, che han giudicato, che oltre il fosso di fuore, sia ancora utile alla fortezza di un luogo, far un'altro contrafosso di dentro, che occupando nimici con le mura il primo, si rendano piu difficili nell'entrare dell'altro*<sup>229</sup> ». Ces fossés intérieurs doivent être construits de la même façon que les fossés extérieurs, pour être difficiles à conquérir par les ennemis. En plus, le Général doit considérer que tous ces fossés « sans eau » sont objet d'attaque par la mine. Pour empêcher cela, il est nécessaire de construire beaucoup de puits et caves dans les fossés pour atténuer et dévier l'action des mines. Le Marquis *della Tripalda* au château de *Copertino* à Otrante et *Don Pietro di Tolledo* à *San Martino* de Naples ont utilisé cette technique.

Enfin le commandant doit installer l'artillerie réservée à la défense des *belouardi* comme des courtines pour battre la campagne et détruire tous les abris des troupes ennemies qui cherchent à s'approcher des murs. Il doit également prévoir toutes les *monitioni* pour résister au feu de l'artillerie ennemie, sans lesquelles beaucoup de villes sont tombées. Les exemples donnés sont les villes des *Edin* et *Terrovana* tenues par le Roi de France puis conquises par l'Empereur Charles Quint pour cette raison, ajoutée à l'utilisation des mines. Pour prévenir cela, le Général doit faire construire une bonne quantité de gabions pour les installer là où les bastions et les murailles peuvent être battus par l'ennemi. De même, il doit prévoir un grand nombre de fagots, de poutres et autres bois

---

<sup>228</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 8, p. 55).

<sup>229</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 8, p. 56).

« longs » pour les reconstruire quand, pour différentes raisons, ils seront détruits. Encore, il doit faire installer dans les alentours des murailles des grandes quantités de houes, de pioches, de pelles, de cabas pour la même cause. Tous ces préparatifs sont très utiles, parce que « *la providenza de' bisogni nella guerra è comunemente da tutti lodata*<sup>230</sup> » la préparation aux besoins de la guerre est louée par tous.

2.6.10. Chapitre 9 : « *Perché le mura non difendono gli huomini, ma si ben gli huomini le mura, deve ogni città in tempo di guerra fare i suoi soliti provvedimenti di guardie, et d'armi, e fondarsi piu nella propria virtù, che nell'altrui speranza*<sup>231</sup> ».

Centorio débute le chapitre en rappelant un adage de l'Athénien Nicias : ce sont les hommes qui font les villes tandis que ne sont pas les villes qui font les hommes. Il estime qu'au temps de l'Athénien comme d'ailleurs à son époque, les hommes ont plus souvent mis leur espérance plus dans la force des abris que dans la force de leurs corps. Il considère, sans ambiguïté, que la force du corps est la plus durable et nécessaire pour défendre les murailles.

Concernant les fortifications il souligne que « *nulla non vagliono, se non vi è chi gli difenda*<sup>232</sup> », qu'elles ne servent à rien s'il n'y a personne pour les défendre. A ce propos, il donne des exemples de l'antiquité concernant les Romains et les Lacédémoniens. Les premiers ont démontré à tout le monde que leur force a été fondée sur les soldats et non sur les murs de Rome. Les deuxièmes, également, se vantaient de défendre leur cité par leur force sans avoir besoin de murs. L'écrivain incite le Général qui a la responsabilité de défendre une ville de considérer et réfléchir sur ces idées.

Après cette introduction, il commence à décrire les actions qui doivent être mises en œuvre pour appeler et préparer les soldats de la ville. D'abord, le Général doit nommer quatre gentilshommes, des plus expérimentés, pour chaque paroisse, responsables de la « *discrittione delle armi ; e di tutte quelle genti, che le possono portare dalli venti sino a i quaranta anni*<sup>233</sup> », description des armes dans les paroisses et des gens que peuvent les servir de l'âge de vingt à quarante ans. Ensuite, il faut donner aux gentilshommes un sergent major expert qui puisse entraîner et encadrer à la guerre ces hommes en faisant aussi une présentation générale de ceux qui sont armés pour contrôler le type et la qualité des armements

---

<sup>230</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* » ; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 8, p. 58).

<sup>231</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* » ; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 9, p. 59).

<sup>232</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* » ; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 9, p. 59).

<sup>233</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* » ; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 9, p. 60).

et leur nombre total. La présentation doit être faite d'abord dans chacune *regione*, zone, de la ville par ses chefs puis, ensuite, tous ensemble en respectant chaque dignité et priorité. Il ajouta que chaque *regione*, quartier, doit avoir un Colonel avec quatre Capitaines sous ses ordres. Chaque Capitaine doit avoir une partie égale de la répartition des gens de sa *regione*, c'est à dire, il donne un exemple pratique, si un *regione* donne mille fantassins, chaque Capitaine doit en recevoir deux cent cinquante, tandis que personne ne doit se plaindre d'un nombre différent. Centorio, pour bien expliquer ce concept, montre un exemple fictif : si une ville que l'on doit défendre est partagée en six parts et que chaque part peut donner six mille fantassins, ces fantassins seront gouvernés par vingt-quatre Capitaines qui seront assujettis à six Colonels et ces derniers doivent être soumis aux ordres du Général. Il avertit que « *Tutti i detti colonnelli, e capitani siano eletti de i piu nobili della città, e de i piu isperimentati, che vi siano, accioche piu volontieri siano ubbiditi dal popolo*<sup>234</sup> » : tous les Colonels et les Capitaines doivent être élus parmi les plus nobles de la ville et des plus expérimentés, pour qu'ils soient volontiers obéis par le peuple. Ces officiers, en dehors de connaître l'art de la milice, doivent être bien convaincus de l'importance de l'unité de la ville et empêcher toute discorde.

Concernant l'artillerie, l'auteur continue en disant qu'il faut aussi faire la présentation des artilleries et des *bombardieri*, canonniers, pour en contrôler le nombre et éventuellement aller chercher l'artillerie qui manque. Ces artilleurs doivent avoir leurs Capitaines qui feront référence à un Général qui sera soumis au Général suprême qui a l'autorité sur l'artillerie. Ensuite le Milanais présente ce qui il faut approvisionner pour l'artillerie : une bonne quantité de poudre, de boulets en fer et en pierre, des *quadretti* en fer ou plomb pour défendre les fossés et pendant les assauts ; toutes les pièces de rechange pour l'artillerie comme roues ferrées, supports pour les pièces, mèches et autres.

Après avoir contrôlé ce qu'il vient de dire, Centorio passe aux soldats, c'est à dire aux troupes qui sont employées pour la défense de la ville. Il dit qu'en rapport avec l'exemple de la ville imaginaire, les soldats seront au nombre de trois mille environ et que c'est à la décision du Général de les partager entre les différentes portes de la cité. En supposant que les portes soient six, il faut diviser le nombre de six mille fantassins soldés en sept parties : six pour les portes et une pour la garde de la place. Il continue en disant que, pour chaque porte les soldats doivent être au nombre de quatre cents et pour garder la place au nombre de six cents pour un total de trois mille. Les gens de la ville qui font partie de la défense, et que nous avons vus sont au nombre de six mille, seront partagés entre les portes et la place de manière suivante : chaque porte recevra huit cents fantassins quand la place ne recevra mille et deux cents. Finalement, chaque porte aura un

---

<sup>234</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* » ; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 9, p. 61).

nombre total de mille deux cents fantassins et la place mille huit cents (ANNEXE 5).

Ce partage a été conçu pour aider les soldats à la fois à être des sentinelles, à monter la garde et à conduire des escarmouches, pour avoir la ville mieux gardée, et avec ses corps de garde et de défense bien garnis, pendant les assauts menés par surprise des ennemis. L'écrivain souligne le rôle des soldats gardant à la place : ils ne servent pas tant pour défendre la place que pour être employés là où il y en aura besoin : pour secourir les autres portes, pour combattre une intrusion de l'ennemi ou remplacer d'autres combattants engagés ailleurs ; en bref, ils sont la réserve à disposition du commandant.

Le Milanais rappelle une phrase de Pompée le Grand : les habitations et les murs ne font pas les hommes mais ce sont les hommes qui les font. Parce qu'il n'y a ni ville ni château tellement fort, qu'il ne soit possible de les prendre par la négligence de la défense.

Ensuite, notre auteur passe à la procédure de coordination. Il montre la nécessité d'avoir un signal précis, comme un son de cloche ou un coup d'artillerie, pour prévenir les Colonnes et les Capitaines de se tenir prêts avec leurs combattants en un lieu donné, pour être envoyés là où on en a besoin, pour résister aux assauts menés par surprise.

Il ajoute que « *alle porte con i Soldati, e terrazzani ordinare, che vi vadano ancora de' nobili*<sup>235</sup> », aux portes avec les soldats et les combattants de la ville, d'autres nobles doivent venir de jour comme de nuit, afin d'y apporter plus de vigilance. Ces nobles doivent également aller dans les corps de garde pendant la nuit. Parce que, avec de la vigilance et de la sollicitude on peut éviter les dangers. L'auteur continue sur la garde en disant qu'il faut toujours désigner les sentinelles parmi les soldats mercenaires et les combattants de la ville. Cela pour empêcher toute trahison possible comme pour reconnaître plus facilement les sentinelles pendant les inspections. Il faut prévoir de grandes lanternes pour les sentinelles d'une part pour les éclairer et, d'autre part, pour bien montrer à l'ennemi qu'elles sont vigilantes.

Toujours sur les modalités pratiques, le Milanais dit que le Général doit, à partir de deux heures du matin, interdire les mouvements dans la ville et envoyer des soldats patrouiller dans les rues.

Il précise, ensuite que « *una città non solo sia ben provista di buone fantarie, ma ancora di buona cavaleria leggiera, per poterla mandar fuore, a scorrere, a scaramucciare, predare, et inquietare il nimico*<sup>236</sup> », une ville ne doit pas seulement disposer d'une bonne infanterie, mais aussi d'une bonne cavalerie

---

<sup>235</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* » ; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 9, p. 64).

<sup>236</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* » ; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 9, p. 65).

légère pour pouvoir l'envoyer dehors faire des excursions, escarmoucher, chasser et inquiéter l'ennemi. Le Général doit amener un nombre de six cents chevaux, s'il le peut et si la ville est capable de le soutenir, sinon, au moins, quatre cents vingt. Et, à chaque porte, seront assignés soixante-dix cavaliers qui seront envoyés, continuellement, au dehors avec la cavalerie de la ville si elle en a. Une partie de ces cavaliers doit aller espionner ce que l'ennemi est en train de faire, prendre des prisonniers, ramasser des vivres par la force ou les acheter. Pendant leurs sorties avec ces cavaliers légers, il faut emmener des espions qui doivent se renseigner dans le camp adverse. Centorio apparaît suspicieux à l'égard des espions, en disant que, pour les fidéliser, il faut bien les payer, mais quand on les trouve traîtres et déloyaux il faut les punir durement à titre d'exemple pour les autres. Parce que aujourd'hui ces « *false, e scelerate spie, sono cagione di molti mali, e perdita di assai città, e d'infinite genti*<sup>237</sup> », espions faux et scélérats sont la cause de nombreux maux, la perte de beaucoup de villes et de gens. A cause de la difficulté des assiégés de reconstituer ce qui est perdu pendant le siège, Centorio conseille au Général de bien faire attention à l'action des espions qui peut être très dangereuse. En plus, il conseille de disposer convenablement les gens et de les sauvegarder pour les nécessités qui peuvent arriver, parce qu'il faut baser l'espérance de victoire sur sa propre valeur et pas sur la misère et les erreurs des autres. Ensuite le Milanais affirme qu'un prudent Général doit donner des ordres et dispositions avec intelligence : ils ne doivent pas être trop tardifs néanmoins pas trop précoces. Il montre la maxime que Q. Fabius Maximus dit à *Lucio Paolo Emilio*, c'est à dire que « *la fretta, e la prestezza incosiderata, e la eccessiva tardità sogliono sempre partorire cativi effetti*<sup>238</sup> » l'excessive rapidité comme l'excessive lenteur créent toujours de mauvais effets. Il affirme qu'à son époque et à cause de l'importance du hasard, il est convenable de rester mesuré. Il continue en proposant l'exemple contraire de César, où la vélocité et la décision d'un Capitaine suivies de l'exécution des ordres sont utiles et honorables.

Ensuite Centorio fait une présentation des devoirs globaux d'un Général : la charge d'un prudent Capitaine consiste à apprêter toutes les choses qui peuvent manquer à la ville comme de prévoir les choses qui peuvent faire des dégâts. En particulier, après avoir préparé tout ce qui a été dit, le Général doit penser à faire une grande provision de cuivre et de bronze. Il est utile d'avoir des métaux à fondre pour augmenter ou remplacer l'artillerie endommagée par les tirs, par la bataille, voire les ennemis. Les fondeurs doivent tenir prêtes les formes pour couler les pièces quand il faut. Ensuite, les gens préposés aux feux, doivent tenir préparés des feux particuliers pour les jeter sur les machines de siège en bois de l'ennemi, comme les escaliers, les abris, les tours, les bois et les balles de laines pour remplir les fossés ou autres instruments. Il faut prévoir une infinité de

---

<sup>237</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Quatrième livre, 1559 (Chapitre 9, p. 66).

<sup>238</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Quatrième livre, 1559 (Chap. 9, p. 67).

*triangoli*, triangles, avec les pointes affilées comme des rasoirs, pour les placer dans les fossés sans l'eau, pour blesser les pieds des ennemis et ralentir leur progression vers les murs.

L'écrivain, en disant que toutes ces préparations sont utiles pour la victoire du Général, affirme aussi que les Colonels et les Capitaines du peuple doivent mettre en œuvre toutes leurs idées et volontés pour la défense de la patrie commune. Parce que « *non meno dee esser cara a gli huomini la salute, e la libertà della patria, che siano a mercanti le gioie d'infinito valore*<sup>239</sup> » la liberté et la santé de la patrie doivent être aussi chères aux hommes, que le sont aux marchands les bijoux d'une valeur infinie. Aucune gloire n'est plus grande, comme aucun honneur plus mémorable que ce qui est fait pour la défense de la patrie. L'historien présente des exemples qui font référence à l'antiquité pour valider le concept que la défense désintéressée de la patrie est la chose la plus noble pour un soldat. D'abord, *Oratio Cocle* qui pour libérer Rome du roi de Chiusi, Porsenna, fit une bataille sur le pont de *Sublicio* au pieds du mont Aventin. Le romain *Mutio Scevola*, également pour libérer Rome du Roi Porsenna, tua par erreur un des ses chanceliers et il mit sa propre main droite dans le feu pour montrer qu'il n'y a pas de choses plus grandes de que de protéger la propre patrie. « *Non è cosa piu gloriosa, ne piu magnanima, che liberare la sua patria di pericolo, ne piu degna, che antiponere la publica utilità all'istessa vita*<sup>240</sup> » il n'y a pas de choses plus glorieuse et magnanime que de libérer sa propre patrie du péril, ni plus digne que de placer l'utilité publique plus haut que sa propre vie. Les romains *Publicola* et *Cincinnatus*, comme des infinités d'autres, ont démontré avoir Rome plus au cœur que leur propre sang. Puis, ils ont donné l'exemple aux propres soldats de faire pareil, c'est à dire de se dédier aux choses magnanimes et glorieuses.

2.6.11. Chapitre 10 : « *La prudenza d'un generale in ischivare, e prevedere le astutie, e fraudi de' nimici, consiste nella vigilanza dell'animo, e sollicitudine del corpo : e la previdenza di cio' in tutte le attioni della guerra è molto lodata ; senza le quali parti non potrà rendersi vittorioso, ne la città difendendo la sua libertà sicura*<sup>241</sup> ».

Centorio dit que l'une des plus grandes vertus du Général est de savoir prévoir tous ce que l'ennemi peut faire de menaçant. Il affirme qu'après avoir

---

<sup>239</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chap. 9, p.69).

<sup>240</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chap. 9, p. 69).

<sup>241</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chap. 10, p. 70).

parlé de la préparation d'une cité qui attend un siège, il faut parler des périls qui peuvent faire facilement tomber une ville à cause des négligences ou des ruses.

Il indique que « *gli assedati non deono mai mancare dal primo di' fino all'ultimo di quella cura, vigilanza, e sollicitudine, come se havessero continovamente il nimico, che gli assaltasse*<sup>242</sup> », les assiégés doivent être vigilants du premier jour jusqu'au dernier comme si l'ennemi attaquaient continuellement.

Ensuite, l'auteur présente, comme d'habitude, les exemples qui proviennent de l'histoire de l'antiquité, surtout romaine, pour valider l'idée que se battre en mettant en danger sa propre vie est une chose honorable quand on évite de grands périls pour la patrie. Les Horaces et les Curiaces combattirent entre eux pour la liberté jusqu'à la mort. Les deux Scipions, qui furent appelés les deux foudres de bataille, moururent glorieusement en Espagne pour la liberté de la république romaine. Le Milanais souligne combien doit être loué l'homme qui donne sa vie pour défendre sa république, ce que les éminents esprits romains ont démontré des infinités de fois. Les Romains ont démontré qu'ils ont accepté les morts les plus atroces, au seul but de défendre la patrie. Marcus Attilius Regulus retourna volontairement chez les Carthaginois pour tenir la parole donnée, tout en sachant aller à la rencontre d'une mort ignoble. Egalement Quintus Fulvius Flaccus, en voyant Hannibal et l'armée carthaginoise dans les alentours de Rome les attaqua rapidement utilisant les gens qu'il trouvait dans la ville, en jugeant que « *essere eterna infamia di coloro, che abandonavano la lor patria ne' sinistri frangenti di fortuna, e che la potevano soccorrere, e non la soccorrevano*<sup>243</sup> » c'est une infamie éternelle pour ceux qui abandonnent leur patrie quand les choses vont mal et qui, pouvant la secourir, ne l'ont pas fait. En plus l'amour pour sa propre patrie doit être tellement grand que, quand elle est perdue, il doit pousser les hommes à la reconquérir par tous les moyens. L'auteur présente ce qu'Alcibiade dit dans le conseil des Lacédémoniens : qui aime sa patrie perdue doit la reconquérir par tous les moyens.

Ensuite, Centorio expose des conseils pratiques pour se défendre des astuces. D'abord il dit que le Général, une fois qu'il a vu l'ennemi campé dans les alentours de la ville, doit bien disposer les sentinelles autour d'elle. Surtout il doit bien faire surveiller les lieux plus forts ou inaccessibles d'où l'on peut croire que l'adversaire ne pourra pas attaquer : parce que souvent des cités sont tombées à cause d'une excessive confiance de ce type. La ruse peut naître à cause de deux raisons. La première parce que l'en croit le lieu inaccessible et impénétrable, comme le croyaient les Romains assiégés par les Gaulois, pour les rochers du *Campidoglio*. Seulement le péril fut évité grâce au bruit des oies consacrées à

---

<sup>242</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Quatrième livre, 1559 (Chap. 10, p. 71).

<sup>243</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Quatrième livre, 1559 (Chap. 10, p. 72).

Junon et à la vertu de Manlius. Egalement Marius, en guerre contre Jugurtha, conquiert un château sur le fleuve *Molucca* en faisant escalader par des soldats romains une partie jugée tellement inaccessible qu'elle n'était pas gardée par les sentinelles ennemies. Il envoya des soldats faire une diversion sur le sommet par cette partie quand il attaqua en force l'autre côté du château et le conquiert. La deuxième raison c'est *l'arte*, l'art utilisé par l'ennemi. Il donne l'exemple des bruits qui proviennent d'un côté des murailles qui peuvent faire croire au début d'une attaque dans cette zone, quand le véritable assaut vient de l'autre côté par les soldats, et on peut en être trompé, surtout de nuit. A cause de cela, les assiégés doivent toujours rester vigilants. Il montre l'exemple d'Alcibiade qui attaqua de nuit la ville de *Cizico* ; l'attaquant fit sonner des cornes et autres instruments d'un côté de la ville pour attaquer en force l'autre côté, désormais moins bien gardé.

L'écrivain affirme que ces stratagèmes de l'ennemi peuvent être évités en faisant rester les sentinelles, vigilantes « *si di di', come di notte, con qualche inventione vigilanti*<sup>244</sup> » de jour comme de nuit, avec quelques inventions. Il présente encore Alcibiade quand Athènes était assiégée par les Spartiates, et, par la peur d'une attaque nocturne, afin d'avoir la garde très vigilante, il dit aux sentinelles d'élever leur lumière quand il élevait la sienne, en donnant une prime ou une peine selon la réponse donnée.

Selon le Milanais, la nuit est favorable à la mise en œuvre des ruses, et beaucoup de villes ont été perdues à cause des erreurs des sentinelles, qui se sont endormies. Dans la ville de *Casale del Monferrato* en 1554, pendant les jours du carnaval, les sentinelles n'étaient pas assez vigilantes à cause de l'euphorie des jeux. Les Français ont saisi l'occasion pour assaillir la ville et la conquérir avec grand dommage pour les Impériaux. *Isicrate* Capitaine des Athéniens, fit personnellement un tour pendant la nuit pour contrôler ses sentinelles. Il trouva une d'elles qui dormait et il le tua, en disant que comme il avait trouvé la sentinelle il l'avait laissée. Avec cette action il a donné un grand exemple à tous les autres gardes. L'écrivain dit que, à son époque et surtout pendant les guerres en Piémont, la négligence des sentinelles a été beaucoup utilisée.

L'autre moyen c'est de piéger les assiégés en faisant beaucoup d'assauts simultanés par différents côtés, en utilisant des galeries, aqueducs, passages ou souterrains pour entrer dans la ville. Les Romains en guerre contre les *Veienti* prirent la ville ennemie par des caves. Egalement, les Goths entrent à Rome par un aqueduc et Bélisaire conquiert Naples par des passages clandestins. Centorio affirme qu'on peut s'opposer et se défendre contre ces sortes d'attaques en construisant le fossé intérieur qu'il a expliqué auparavant. Il rappelle, également, qu'il faut que les fossés extérieurs « *con ogni sforzo si dee difendere, e mantenere*

---

<sup>244</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chap. 10, p. 74).

*insieme con le mura*<sup>245</sup> » soient défendus avec tous les efforts, en même temps que les murailles.

Les assiégés doivent être aussi attentifs pendant les moments de repos, les repas ou autres moments d'accalmies. Il montre l'exemple de la conquête de Syracuse par Marcellus. Les habitants de Syracuse et ses sentinelles étaient très endormis et fatigués par une fête à Diane, lorsque que les Romains, ont réussi par une ruse nocturne avec une escalade, à conquérir une ville autrement inexpugnable.

L'écrivain dit que le Général doit être attentif quand les ennemis veulent attaquer sa ville par un côté, parce qu'ils peuvent attaquer en force d'autres côtés en l'encerclant. Le Milanais propose l'exemple de Scipion contre la nouvelle Cartagena en Espagne. Le Romain fit encercler la ville et fit attaquer par différents côtés. Les assiégés ne pouvaient pas résister à un nombre tellement grand d'attaques et la ville tomba. Cette façon d'encercler une ville « *anticamente fu detto, assalire la città in modo di corona*<sup>246</sup> », fut autrefois surnommée assauts à la couronne.

L'auteur continue en disant que, quand les assiégés résisteront aux premiers assauts des ennemis, leur confiance augmente ; dans le cas critique, leur confiance diminue. Pour cela deux choix se présentent. Le premier est qu'en résistant contre les assauts, les habitants verront augmenter leur réputation et leur courage quand l'ennemi les perdra. La deuxième est que les assiégés « *soffrendo si rendono difficili a potersi conquistare*<sup>247</sup> » en souffrant, deviennent plus difficiles à conquérir et les attaquants perdent l'espoir. Pour ces raisons, il faut toujours chercher à résister aux premiers assauts parce qu'en résistant la victoire est plus proche, et la ruse ne joue plus ses effets.

2.6.12. Chapitre 11 : « *Quanto gli assediati si debbano guardare da gli inganni de' nimici, e di non essere per via loro tirati al laccio, e quanto l'industria, et accortezza del Generale in fuggirli importi, il fine, che di questi cotali effetti si vede, ne ammaestri il mondo, poiche spesse volte puo piu la fraude, e l'arte, che la virtù, e la forza istessa*<sup>248</sup> ».

L'écrivain commence le chapitre par une image de l'homme généreux ; il dit que pour lui les malignités de la vie sont pires que les supplices de la mort.

---

<sup>245</sup> Les "Discorsi di guerra (...) cinque libri"; Quatrième livre, 1559 (Chap. 10, p. 76).

<sup>246</sup> Les "Discorsi di guerra (...) cinque libri"; Quatrième livre, 1559 (Chap. 10, p. 77).

<sup>247</sup> Les "Discorsi di guerra (...) cinque libri"; Quatrième livre, 1559 (Chap. 10, p. 77).

<sup>248</sup> Les "Discorsi di guerra (...) cinque libri"; Quatrième livre, 1559 (Chap. 11, p. 78).

Pour empêcher tout stratagème et ruse, le bon Général doit continuellement penser et réfléchir à toutes les choses qui peuvent lui causer des dommages. Il doit mettre en œuvre toutes les défenses pour empêcher la réussite des ces ruses, parce que « *molte volte chi non prevede i dubbj avvenimenti di fortuna, suole contra l'openione de gli huomini rimanere infinitamente ingannato*<sup>249</sup> », celui qui ne prévoit pas les évènements douteux de la fortune, reste trompé une infinité de fois. Pour ne pas tomber à cause de ces ruses il faut être toujours attentif et observer ce que fait l'ennemi. Il faut s'opposer aux ruses des ennemis, souligne le Milanais, avec des ruses, et à l'art par l'art.

Centorio explique qu'il est courant de mettre en œuvre de nombreux stratagèmes envers les assiégés. Il dit que souvent l'ennemi s'approche de la ville pour simuler le début des assauts et se retire après. De nuit, l'ennemi peut également faire tirer l'artillerie ou jouer les tambours ou faire d'autres bruits pour faire croire aux assiégés qu'il est en train d'attaquer et leur faire perdre le sommeil. Il peut faire cette ruse à de nombreuses reprises pour y habituer les habitants de la ville et leur faire baisser la garde. C'est ce moment qu'il attend pour conduire un vrai assaut contre la ville qui tombe ainsi, souvent par défaut de vigilance. Il montre l'exemple de *Domitio Calvino* qui, en train d'assiéger une ville, fit de nombreux entraînements d'encerclement de la ville. Les habitants, après avoir eu peur la première fois, se sont habitués à cette espèce d'entraînement, mais quand *Domitio* a compris cette nouvelle attitude des habitants, il a lancé l'attaque et conquis la ville.

Une autre ruse exposée par l'écrivain, est l'attaque de la ville lors d'une fête ou d'une solennité. L'exemple donné est celui de *Viriato* qui laisse le siège de la ville des *Segobricensi* et fit semblant de s'en aller durant trois jour, par un chemin qu'il refera en sens inverse en un jour seulement. Persuadés de l'abandon du siège, les habitants ont commencé une grande fête et c'est pendant les réjouissances que l'ennemi revint en conquérant la ville.

Le Milanais raconte un autre stratagème utilisé : attirer une partie de la garnison au dehors de la ville défendue, en brûlant les temples et les monastères situés hors de la ville. Quand les habitants cherchent à sortir pour éteindre les feux, la ville affaiblie aisément peut être attaquée. *Cimone* assiégeant une cité en *Caria*, près de laquelle se trouvait un temple consacré à Diane, très important pour les habitants, ordonna de mettre le feu au temple ainsi qu'aux forêts situées alentours. Quand les citoyens sont sortis pour éteindre le feu, l'attaquant est entré dans la ville désormais vide de ses habitants.

Centorio souligne que les citoyens quand ils « *vedranno avvenire alcuna di queste cose, dovranno sempre stare in timore, e pensare, che siano elleno*

---

<sup>249</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chap. 11, p. 78).

*accompagnate da qualche occulto inganno per conquistargli*<sup>250</sup> », verront arriver une de ces choses qu'il vient d'expliquer, devront craindre et penser qu'elles sont accompagnées des quelques ruses pour conquérir leur cité. Il ajouta que les habitants de la ville qui veulent sortir pour aller escarmoucher, doivent être bien assurés que la cité sera bien défendue et bien gardée, surtout quand les ennemis simulent la peur et font mine de partir. L'auteur montre l'exemple de Scipion en Afrique qui voulait prendre des *castella*, places fortes, des Carthaginois. Il fit mine d'essayer d'assiéger cette place forte, mais se retira pour simuler la peur d'attaquer. Hannibal, persuadé que c'était vraiment la peur d'attaquer qui dominait l'ennemi, envoya ses gardes pour l'attaquer. Scipion, choisit ce moment pour envoyer *Massinissa* conquérir ces places.

Tous ces stratagèmes, comme ceux qui ont été montrés précédemment, « *si sono usati da valorosi capitani, per ispogliare le città delle sue solite guardie, e per conquistarle piu facilmente*<sup>251</sup> » ont été utilisés pour vider les villes de leurs gardes et pour les conquérir plus aisément. L'écrivain montre l'exemple de Pyrrhus qui pour faire croire aux habitants d'une ville qu'il renonçait à la conquérir et qu'il se retournait vers d'autres endroits, attaqua d'autres cités. Cependant, quand les citoyens de la ville ont envoyés des renforts pour aider les nouveaux assiégés, le Roi attaqua leur ville et la conquit facilement.

Une autre ruse est d'attirer au dehors des murailles les habitants en leur montrant des butins. Hannibal quitte un siège en laissant tout son camp monté. Les habitants en voyant tout ce butin laissé par l'ennemi, qui semblait avoir renoncé à la capture de la ville, sortaient pour prendre ces biens. Les Carthaginois retournèrent sur leur camp, tuèrent tous les citoyens en train de ramasser le butin et prirent aisément la ville. Des autres Capitaines ont imaginé de tromper les habitants en simulant un départ définitif de leur camp, pour retourner en force après sur ce lieu. Par exemple, Alcibiade assiégeant les *Bisantÿ* sans parvenir à conquérir la ville, a simulé la départ de son armée. Quand les habitants ont réduit leur vigilance sur les murailles, croyant au retour d'une vie paisible, les attaquants ont eu facilement raison des défenses. Un autre exemple donné est celui de Agésilas en train d'assiéger les *Focensi*. L'attaquant en ayant su que les assiégés et leurs alliés manquaient de moyens dans la ville, simula de lever le siège pour différentes raisons. Une fois que les alliés étaient partis, il attaqua en force et conquit la ville.

Centorio souligne combien tous ces exemples révèlent tout ce que peut l'art et l'intelligence d'un Capitaine. A de nombreuses reprises, les choses « *che non si possono pigliar per forza, si acquistano perseverando ne gli assedÿ con le*

---

<sup>250</sup> Les “*Discorsi di guerra (...) cinque libri*” ; Quatrième livre, 1559 (Chap. 11, p. 80).

<sup>251</sup> Les “*Discorsi di guerra (...) cinque libri*” ; Quatrième livre, 1559 (Chap. 11, p. 81).

*inventioni, che'l tempo et l'occasione apporta*<sup>252</sup> » qui ne peuvent être conquise par la force, peuvent l'être par la persévérance dans les sièges et grâce aux inventions que peuvent permettre le temps comme les occasions. Parce qu'en guerre la persévérance est nécessaire, mais pendant un siège elle est absolument nécessaire. Il montre l'exemple de Phormion, Capitaine des Athéniens, qui avait dépouillé pendant un long temps les champs des *Calcidesi*. Pour prendre la ville, il inventa une astuce en disant aux émissaires ennemis qu'il avait reçu une lettre de ses propres citoyens et qu'il était obligé de revenir dans sa ville. En croyant cela, les habitants ont tout de suite éliminé les sentinelles de la ville et l'attaquant, sans perdre temps, conquiert avec une telle surprise que les habitants furent obligés de se rendre. Centorio souligne une maxime que *Pagonda Thebano* prononça aux soldats de la *Boetia* « *il lasciar pigliar tempo a' nimici é di grandissimo danno, e massime a quegli, che si veggono l'occasione favorevole, la quale poi perduta non si racquista mai*<sup>253</sup> », c'est un grand dommage de laisser le temps aux ennemis et plus grand encore pour ceux qui ont une occasion favorable, parce qu'une fois que elle est perdue, elle ne peut se représenter une nouvelle fois.

Ensuite le Milanais exprime comme il les a démontré auparavant la multitude de périls auxquels sont soumis les assiégés, en rappelant que le Général, qui a la charge de défendre une ville, doit toujours se souvenir des stratagèmes utilisés par Hannibal contre les villes des Romains, par les Arcady contre les châteaux des *Misseny*, par Epaminondas contre les cités de l'Arcadie et par Antiochos contre celles de la Cappadoce. Aux villes qui attendent des renforts, on peut envoyer des soldats déguisés en alliés, ou en femmes ou autres pour prendre et contrôler les portes. L'auteur rappelle qu'il a beaucoup dit ces choses dans son deuxième discours et qu'il faut s'y reporter pour approfondir la question.

On peut prendre la ville par trahison. Il faut envoyer des hommes dans la ville qui affirment qu'ils sont devenus de vrais ennemis des attaquants. Quand ils auront gagné la confiance des citoyens, ils aideront les attaquants à conquérir la ville. De cette façon firent Zopyros qui donna Babylone à Darius et Tarquin le Superbe conquiert la ville des *Gabÿ*. Ce dernier simula une bataille contre son fils, *Sesto Tarquinio*, qui, après avoir misérablement perdu, se rendra à la cité des *Gabÿ* pour montrer toutes sa haine et sa volonté de revanche contre son père. Les Habitants firent de *Sesto Tarquinio* leur Capitaine qui, dès la première bataille donna toute ses nouvelles troupes à son père et ensemble, ils conquièrent la ville. Centorio saisit l'occasion pour énoncer une règle générale qui veut que lorsque des fugitifs arrivent dans la ville le Général doit « *interrogandoli della cagione della loro fuga, far loro havere buona custodia : ne lasciare a' medesimi facultà*

---

<sup>252</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chap. 11, p. 82).

<sup>253</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chap. 11, p. 83).

*di potere usare questi stratagemmi*<sup>254</sup> » les interroger sur la raison de leur fuite puis les faire surveiller de près pour éviter qu'ils n'utilisent ces stratagèmes. Il doit les contrôler et les empêcher de se promener dans la ville pour y recueillir des renseignements, bien voir ce qu'ils font et, quand ils commettent une erreur, il doit les punir sévèrement pour servir d'exemple aux autres. Parce que « *la fraude d'un solo è atta a rovinare, non solo una città ma un regno per grande, che egli sia*<sup>255</sup> » la fraude d'un seul peut ruiner non seulement une ville mais aussi un royaume, quelle que soit sa grandeur.

En étant vigilant, affirme le Milanais, on empêche de tel périls. Également il faut faire très attention à tous ceux qui arrivent à l'intérieur des murailles comme les vivandiers ou les marchands, qui peuvent faire mine d'aider les habitants, quand, au contraire il font le jeu des assaillants. Il donne l'exemple des *Tegeati* en guerre contre Aristippe Lacédémonien. Les habitants étaient en train de faire une fête en l'honneur de Minerve, quand les Lacédémoniens envoyèrent des chariots chargés de blés devant la porte de la ville avec des soldats déguisés en marchands. Les sentinelles ouvrirent les portes et la ville fût conquise.

Ensuite, Centorio continue en disant qu'il faut veiller à ce que les ennemis ne mettent pas des *impedimenta* pour empêcher la fermeture des portes. Il montre l'exemple de Philippe chassé au dehors de la ville des *Samy*. Il avait amené son préfet Apollonios à trahir la ville. Ce dernier empêcha la fermeture de la porte de la cité en interposant un chariot plein de pierres taillées et appela Philippe qui entra la ville pour la conquérir. La même astuce fût tentée par les Impériaux mais elle n'a pas fonctionné à cause d'un manque de renforts.

L'écrivain continue sur les astuces propres à faire tomber une ville assiégée en disant qu'on pourrait décourager les habitants en leur faisant peur ou en leur donnant de fausses nouvelles sur l'impossibilité de l'arrivée des secours, pour leur ôter l'espérance. Pélopidas de Thèbe qui voulait conquérir deux villes sur un endroit qui appartenait aux *Magneti*, allait avec son armée vers l'une des deux, se comportant comme le vainqueur de l'autre cité. Il organisa toute une mise en scène avec des prisonniers, des butins et des symboles de la victoire, pour faire croire aux habitants qu'il avait conquis l'autre cité. Les habitants ainsi désespérés se sont rendus à lui. Un autre exemple présenté est celui de Philippe qui, incapable de conquérir par la force le château de *Trinasso*, fit amener une grande quantité de terre et fit excaver une infinité de fossés autour du château. Les assiégés, en croyant être recouvert par la quantité de terre, se sont rendus à l'attaquant.

---

<sup>254</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Quatrième livre, 1559 (Chap. 11, p. 85).

<sup>255</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Quatrième livre, 1559 (Chap. 11, p. 85).

Enfin, Centorio souligne comme « *assai volte si vede, che quello, che non possono far l'armi, lo fa il timore, e l'accortezza de capitano*<sup>256</sup> » on voit souvent que ce que les armes ne peuvent pas faire, la crainte et l'intelligence du Capitaine le font. Le Capitaine doit saisir toute occasion pour poursuivre son œuvre à bonne fin.

2.6.13. Chapitre 12 : « *Il riconciliar coloro, de' quali si dubita, è un'accrescer forza a gli assediati, i varj assalti, e l'impensate astutie, che vi si usano contra, sono causa della perdita di molte città : e i buoni provvedimenti dell'accorto, e sagace capitano le conservano, et mantengono sempre.*<sup>257</sup> ».

Centorio commence le chapitre en disant que, avant de commencer à parler des différentes façons d'attaquer une ville, il doit traiter de quelques avertissements qui ne sont pas moins utiles. Il est recommandé pour un gouverneur ou un Capitaine en temps de guerre d'éliminer toutes les suspicions et désaccords entre les citoyens, parce que « *gli odj occulti rendono ogni cosa opportuna a' nimici*<sup>258</sup> » les haines cachées sont utiles aux ennemis.

D'abord le Général doit convaincre tous les habitants qui, par des controverses et méfiances du passé, peuvent aider l'ennemi et le ramener à la cause de la défense du bien commun en oubliant les problèmes passés. Il présente l'exemple de Marcellus envers l'attitude de *Lucio Baucio Nolano* plutôt favorable à Hannibal. Il dit que le Romain a reconquis l'amitié de *Lucio* grâce la louange et la libéralité qu'il lui a montrées. Le Milanais conseille de reconquérir ces esprits douteux pas seulement avec la louange mais aussi des primes voire faire participer ces hommes à quelques postes de responsabilité. Il affirme que « *le cortesie usate in tempo di guerra ne gli animi dubbiosi non fanno meno i Soldati gloriosi, che le vittorie istesse in campo aperto*<sup>259</sup> », que les courtisanes utilisées en temps de guerre envers les esprits timorés, font autant des soldats glorieux que la victoire en plein champ de bataille.

Après avoir rassuré les timorés et les avoir ramenés à sa cause, le Général doit penser à organiser la ville pour le jour des assauts ennemis. L'écrivain explique que le commandant doit interdire la circulation dans la ville des vieillards, des femmes, des enfants et des personnes inutiles à la défense, le jour de l'assaut ennemi. Le but est d'avoir les rues libres pour faire circuler les soldats

---

<sup>256</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chap. 11, p. 87).

<sup>257</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chap. 12, p. 87).

<sup>258</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chap. 12, p. 88).

<sup>259</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chap. 12, p. 88).

et les amener là où il y en aura besoin. En plus, il doit employer sur les murailles les soldats qui n'ont pas peur des ennemis, parce qu'en résistant aux premiers assauts, la population peut prendre du courage.

Ensuite le Milanais traite de questions pratiques sur la répartition des soldats autour des défenses le jour de l'attaque ennemie. Il reprend l'exemple de la ville imaginaire (ANNEXE 5) qu'il a traité auparavant. Il dit que chaque porte doit recevoir mille deux cents *fanti*, fantassins, sont pour six portes, un nombre total de sept mille deux cents soldats. Le Général devra les distribuer convenablement sur les murs de la ville, quand sur chaque porte devra rester un nombre de soldats qu'il jugera suffisant à secourir les autres et défendre les fossés. En ce qui concerne la réserve de la place, qui sera de mille huit cents, il les partagera en six parties de trois cents chacune. Chaque contingent devra aller secourir une partie bien déterminée des murailles, lorsque que les soldats qui les défendent sont battus. Egaleme nt, là où l'on sait qu'il y en aura le plus besoin il faudra multiplier le soutien.

Centorio dit qu'il a déjà bien raconté comment sont conduits les assauts d'une ville, mais qu'il doit présenter des inventions qui ont été utilisées à son époque. D'abord il présente la remarquable défense faite par les chevaliers de Rhodes pendant le siège de Soliman l'Ottoman en 1522. Les musulmans avaient construit un grand bastion où ils avaient installé une grande quantité de grosses pièces d'artillerie et une infinité de *fuochi lavorati* en attendant le jour de l'assaut. *Martino ingegnieri* fit préparer une mine couverte, avec beaucoup de poudre, au-dessous du bastion et, quand il a vu toutes les armes et les soldats ennemis sur le bastion, il fit exploser la mine en empêchant la mise en œuvre du projet des Turcs.

L'écrivain poursuit sur la description d'une autre technique moderne d'assaut. Il dit qu'après avoir détruit une partie des murailles avec une bonne batterie d'artillerie, sur le même lieu on prépare la mine au-dessous des murs attaqués. Il faut envoyer les soldats à l'assaut pour attirer les habitants sur la zone frappée et tout de suite se retirer au dehors en ouvrant les deux ailes des unités. Quand les citoyens seront arrivés sur la zone de murailles préparée avec la mine il faut la faire sauter et simultanément faire tirer l'artillerie sur la même zone. Ensuite il faut envoyer les soldats dans la ville par le trou créé par la mine. Cette technique fut appliquée par Charles Quint à la conquête de *Terrovana* et de *Edino* en France et pendant cette action moururent beaucoup de chevaliers de « *l'ordine di San Michele : tra quali vi era principale il Duca Oratio Farnese : la cui morte fece danno all'Italia tutta*<sup>260</sup> », l'ordre de Saint Michel dont le membre le plus important était le Duc *Oratio Farnese*, dont la mort fut un dommage pour toute l'Italie.

---

<sup>260</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chap. 12, p. 91).

Une autre façon d'assaillir une ville déjà fatiguée par différents assauts est ce que fit S. *Gio. Battista Castaldo* en Transylvanie. Le noble était, avec *fra Giorgio*, au siège de *Lippa* avec une grande armée. Les sept mille Turcs dans la ville, bien guidés par *Oliman Bechio*, résistaient très bien aux nombreux assauts. Les défenseurs étaient dans un très bon état d'esprit, pour avoir repoussé les attaquants à de nombreuses reprises. Alors, après un nouvel assaut par lequel les Chrétiens ont été repoussés, S. *Gio. Battista Castaldo* fit descendre de cheval les *Boemi* qui étaient habillés comme des gendarmes et, en leur donnant des piques au lieu de lances, les envoya à l'assaut de nouveau. Cette nouveauté, la fatigue des assiégés et la peur de n'avoir pas de secours ont semé la panique dans les unités des Turcs. La ville fut conquise et fût fait le plus cruel massacre de Turcs qui jamais a été fait par des Chrétiens.

Centorio conseille au Général de tenir bien compte de cette possibilité et de toujours chercher de faire le contraire pour empêcher la réussite de ces stratagèmes. Il présente des astuces pour arrêter les ennemis pendant l'assaut. Il dit qu'on peut préparer des mines couvertes pour les faire exploser quand les assaillants sont sur les murailles, ou l'on peut construire des fossés couverts pour faire tomber les soldats pendant leur course vers les murs. On peut aussi construire des tranchées et des casemates, avec l'artillerie dans les fossés pour frapper les soldats qui arrivent dedans, comme y placer des *quadretti* en plomb pour en ralentir la marche puis jeter des cailloux en quantités pour les tuer. Cependant, Centorio en présentant ces solutions donne un jugement moral : « *che queste tali difensioni, et modi di offendere, a moi giudicio siano un poco fuori de i termini della guerra, et del vivere Christiano, per rispetto delle illecite uccisioni, che vi si fanno*<sup>261</sup> », cette façon de se défendre et d'attaquer sont en dehors de la manière de faire la guerre et de vivre comme de Chrétiens, à cause des procédés insidieux pour tuer. Néanmoins, il continue en disant qu'il a dû montrer ces techniques pour le sage Capitaine qui doit toujours se rappeler que, en réalité, dans l'antiquité on a aussi utilisé des ruses et l'art là où il n'y avait pas la force pour défendre une ville. Ce dernier aspect reste la chose la plus importante.

Il termine en précisant que les villes attaquent pour deux raisons : pour une haine généralisée ou pour l'espoir de la victoire. De plus, « *colui, che suole crescere in potenza, suole sempre venire col tempo altrui in sospetto*<sup>262</sup> » celui qui augmente sa puissance rend les autres suspicieux. L'écrivain souligne également que beaucoup de guerres ont été faites pour empêcher de devenir les esclaves du plus puissant.

---

<sup>261</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Quatrième livre, 1559 (Chap. 12, p. 94).

<sup>262</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Quatrième livre, 1559 (Chap. 12, p. 94).

2.6.14. *Chapitre 13* : « *Una città non potendo essere superata per forza d'armi, e vedendo il nimico fondare il suo pensiero nella speranza dell'assedio, dee fare ogni isforzo, trattenendosi, e valendosi del tempo, e dell'occasioni in mandar messi a' confederati, e in introdurre i soccorsi dentro, di disperarlo del suo acquisto, e provedersi talmente, che i suoi inganni non gli possano nuocere*<sup>263</sup> ».

Centorio explique que lorsque l'on arrive pas à conquérir une ville par la force des armes, si l'armée est suffisamment forte pour supporter une longue présence en campagne, une autre option peut surgir dans le conseil de guerre des attaquants : faite tomber la cité par la faim. Dans cette logique, le Général qui défend la ville doit s'occuper non seulement de la défendre des assauts, mais également d'un siège prolongée. Il explique que l'ennemi, s'il n'avait pu conquérir la ville par la force attendra de la vaincre par la faim et il attendra l'occasion pour appliquer ses arts et ruses. Donc, quand le commandant comprend que l'adversaire applique cette tactique d'attente, il doit détourner son attention pour résister à la faim et aux ruses. Il peut appliquer les exemples des anciens Romains pour soutenir *Casalino* et *Hircio Consolo* assiégés à Modène, lorsque un fleuve il traverse la ville. Quand les ennemis choisissent de prolonger le siège, affirme l'écrivain, il est raisonnable que la ville soit encerclée et que personne ne puisse échapper.

Les assiégés alors « *siano necessitati a mandare alcuni de' suoi a' confederati, per far loro intender le necessità, e lo stato, in che eglino si trovano, o d'altra cosa, che loro possa mancare*<sup>264</sup> », sont obligés d'envoyer des émissaires aux alliés, pour les prévenir de leurs besoins. Centorio expose les différentes façons d'envoyer des messagers et d'empêcher l'ennemi qui les capturent de comprendre les communications. Pour ne pas faire comprendre ce qui est écrit et ne pas le dire oralement, on peut utiliser le chiffage. D'autres utilisent les missives ordinaires où écrivent au dessus avec du jus de citron, *allume di rocca* ou d'autres matériaux, pour faire une deuxième écriture cachée, qui peut être révélé seulement avec le feu, l'eau et d'autres moyens. On fait aussi par double écriture les *scomuniche*, communications, affichées sur les endroits prévus, et récupérés par les amis. En plus, on peut donner des noms conventionnels et neutres qui sont connus par les deux correspondants mais qui ne peuvent pas être compris par les ennemis. Par exemple, on peut donner le nom de Mars à la guerre, Jupiter à l'Empereur, et Saturne au Pape et aussi d'autres noms à tous les Seigneurs d'intérêt. Puis, si on mélange ces noms convenus pour les personnes importantes avec des autres noms conventionnels relatifs aux

---

<sup>263</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chap. 13, p. 95).

<sup>264</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chap. 13, p. 96).

fleuves, arbres et autres plantes, avec d'autres significations, l'ennemi ne pourra pas facilement comprendre le sens. « *Ed io di questo mi sono assai nelle cose, che giornalmente mi sono successe, piu che d'altro servito*<sup>265</sup> », Centorio, pour la première fois à la première personne, explique qu'il a utilisé plus que les autres, cette dernière technique. En plus, il explique que l'on peut cacher le message dans toutes les premières syllabes des mots contenus dans la lettre et qu'il y a une infinité d'autres moyens qui peuvent être utilisés par les assiégés.

Après avoir expliqué comment crypter un message, le Milanais expose les différentes manières d'envoyer les messages hors de la ville assiégée. Il dit que « *le vie poi di mandarle fuore, et fare, che pervengano in potere di quegli, a' quali si scrive, sono infinite*<sup>266</sup> » les moyens sont infinis. Par exemple on a mis les lettres dans la gaine d'une épée entre le cuir et le bois, dans un pain cru et cuit ensuite, dans les *segreti luoghi*, lieux secrets du corps humain, aussi dans les pièces en fer, dans des pièces en bois traité avec des colorants, entre les semelles des chaussures, dans le collier d'un chien. Néanmoins, une infinité s'est servie de faux fugitifs, envoyés dans le camp adverse pour les utiliser comme messagers. L'auteur montre l'exemple des *Campani* assiégés par les Romains. Ils envoyèrent un faux fugitif au camp romain avec une missive pour les Carthaginois dans ses poches. Il retourna également dans la ville avec la réponse des alliés.

Si la ville est située au bord d'un précipice ou d'un fleuve, on peut expédier une estafette dans cette direction. Les Romains, assiégés par les Gaulois à *Campidoglio*, ont envoyé *Pontio Comino* à travers des crêtes à dictateur Camille. De même, d'autres qui n'avaient pas les moyens de forcer le bloc adverse, ont utilisé des pigeons pour délivrer les messages. *Hircio Consolo* envoya des pigeons avec des messages à Brutus, pour le prévenir qu'il était assiégé à Modène. Mais il faut toujours être attentif au fait que ces lettres peuvent être capturées et substituées par l'ennemi. A *Tolemaide* les assiégés envoyèrent des lettres par pigeons à Saladin pour demander de l'aide. Saladin répondit qu'il arriverait dans trois jours, mais les messages finirent dans les mains des Chrétiens, qui substituèrent aux vraies lettres des fausses dans lesquelles il était écrit qu'aucun allié ne pouvait venir en aide. La ville désespérée se rendra ensuite à l'attaquant.

De même, si la ville a une façade sur la mer, ou se trouve au bord d'un fleuve, on peut utiliser une estafette qui porte les messages à la nage, à condition qu'ils soient bien protégés de l'eau. Lucullus envoya ainsi des lettres aux *Ciriceni* assiégés par Mithridate. Il utilisa un bon nageur en mettant les lettres dans deux outres de peau. Les attaquants, prenant le nageur pour un monstre marin, ne se sont pas occupés de lui et il arriva à destination avec les missives.

---

<sup>265</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Quatrième livre, 1559 (Chap. 13, p. 98).

<sup>266</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Quatrième livre, 1559 (Chap. 13, p. 98).

Le Milanais continue en expliquant un autre moyen. Il dit qu'on peut envoyer en dehors de la ville un cheval semblant avoir échappé aux ennemis, avec un homme qui court après lui, faisant semblant d'être un serviteur ou le propriétaire de l'animal et ainsi inoffensif. Il peut porter avec lui des messages et les distribuer. On peut envoyer également un faux chasseur dans le camp adverse avec le prétexte de vendre du gibier pour lui porter des messages. On peut également utiliser des animaux pour cacher les lettres : entre la laine des moutons, entre les crins des chevaux ou dans leurs brides. Il dit que « *L'accorto generale non solo si porta servire di questi miei avvertimenti, ma d'infiniti altri, che la lunga esperienza suole apportare di di in di*<sup>267</sup> », le Général averti peut utiliser non seulement toutes ces méthodes qu'il a montré, mais également l'expérience qu'il s'est forgée jour après jour.

Le Milanais, « *essendosi assai detto del mandare fuore de i messi, e lettere, è necessario, che si ragioni ancora del modo di condurre dentro quegli aiuti, e soccorsi, che si ricercano, e che si veggono bisognevoli per la sua difensione, il quale è vario*<sup>268</sup> » après avoir amplement expliqué comment distribuer les messages, fournit les manières d'amener les aides dans la ville. D'abord, il explique comment tromper la garde. Il faut agir de nuit, mieux durant un orage, en utilisant le mot de passe qui été découvert, il faut se faire passer pour des soldats du camp, en réveillant les sentinelles qui dorment et en faisant tout ce qu'il faut pour se faire passer comme de soldats amis. Il montre l'exemple de la ville espagnole de *Arregua*, du camp de Pompée et assiégée par la faction de César. Un tel *Mauro* se fait passer pour un *Corniculario* de César et a réussi à amener les secours dans la ville en avertissant les gardes de rester attentifs et vigilants.

Centorio présente une astuce également employée à son époque. Il dit que les assiégés peuvent tenter de sortir pour escarmoucher avec les attaquants. Quand, d'un autre côté, on peut faire sortir d'autres soldats qui font semblant d'escarmoucher aussi, tandis qu'ils vont chercher les ravitaillements là où ils sont stockés. Le Comte *Lodovico della Mirandola*, utilisa cette astuce en 1551 pendant le siège de sa ville mené par le Pape *Jules III*, pour repérer les aides envoyés par *Signor Piero Strozzi* et *Monsignor de Thermes*. On peut utiliser aussi des stratagèmes pour détourner l'attention de la garde pendant la nuit et faire passer les chariots. Comme faire du bruit, des cris et utiliser des animaux pour attirer l'attention des sentinelles voire d'une partie du camp, pendant que les ravitaillements entrent dans la cité. La ville de Mirandole était assiégée depuis plusieurs mois et l'encerclement mis en œuvre par les *Signor Camillo Orsino* et *Alessandro Vitelli* était impénétrable. Néanmoins, grâce à ce stratagème chaque nuit des vivres ont pu entrer. L'auteur indique une autre manière similaire

---

<sup>267</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chap. 13, p. 101).

<sup>268</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chap. 13, p. 101).

d'amener les approvisionnements, c'est à dire de nuit. L'aide doit s'approcher des défenses des attaquants jusqu'au moment où les assiégés peuvent faire une escarmouche et des tirs d'artillerie et, en profitant de l'action, entrer dans la cité.

Centorio dit que, à son avis, bien que ce soit risqué, la meilleure manière d'envoyer des approvisionnements dans une forteresse ou ville assiégée est de « *guidarli nel piu oscuro della notte per la via, che divide il campo de' nimici per mezo :perche nessuno di loro penserà giamai, ch'in alcuno cada tanta audacia di passarvi*<sup>269</sup> » guider les ravitaillements dans la plus grande obscurité de la nuit par la route qui passe au milieu du camp ennemi, parce que personne ne peut prévoir à une telle audace. Cette technique fut utilisée par le *Castaldo*, qui avait introduit les secours dans Pavie et retourna sur la route de Milan, à travers les camps français et vénitiens un loin de *Binasco*. Avec ses deux cents chevaux le *Castaldo* décida de passer entre des deux camps et amènera tous les chevaux à Milan.

Ces techniques peuvent être utilisées pour résister à un siège quand les alliés ne peuvent pas attaquer la force ennemie et avec le temps, en résistant, tous les fatiguer. Parce que, Centorio dit « *la lunghezza del tempo, e la disperatione dell'assedio suole fare qualche volta valorosi i vili, e dare animo per la libertà a quei di dentro, con il molestare continovo quei di fuore, di poter sperare salute*<sup>270</sup> » que la durée du siège peuvent transformer parfois les vils en valeureux et donner courage aux assiégés pour espérer la liberté.

Finalement, le Milanais dit que pour porter de l'aide aux habitants, des alliés en nombre de deux ou trois cents, peuvent faire mine d'être des mercenaires venant s'engager dans les équipes des attaquants. Après quelques jours ils peuvent entrer dans la ville. Il rappelle ce qu'a dit Brasidas Lacédémonien « *il soccorso fresco, suole sempre mettere spavento al nimico, e crescere a quei dentro l'animo*<sup>271</sup> », c'est à dire que les troupes fraîches donnent du courage aux assiégés et de la peur aux attaquants. Il termine le chapitre en disant que, quand on ne peut pas recevoir ces aides, il faut faire semblant de l'avoir reçu, parce qu'il faut tout faire pour atteindre le moral des attaquants.

2.6.15. Chapitre 14 : « *Il trattenersi de' cittadini lungamente ne gli assedy, et il simulare con vari stratagemmi abondanza in essi, è un disperare affatto il nimico del loro acquisto, et un levare certo la speranza della vittoria à quelli*<sup>272</sup> ».

---

<sup>269</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chap. 13, p. 104).

<sup>270</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chap. 13, p. 105).

<sup>271</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chap. 13, p. 105).

<sup>272</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chap. 14, p. 106).

Centorio commence en disant que le Général doit toujours maîtriser sa volonté, face aux misères de la guerre et à la méchanceté de l'ennemi. Pour résister pendant un siège, une ville peut mettre en œuvre d'autres astuces pour faire perdre à l'ennemi tout espoir de conquérir facilement la cité. Quand un ennemi, incapable de prendre la ville par la force, choisi de la conquérir en affamant les habitants, ceux-ci peuvent appliquer les astuces suivantes en utilisant le temps et la fortune. Parce que « *molte volte la fortuna, e il caso sogliono fare di quegli effetti, che la virtù istessa non puo fare, et apportano insperatamente vittoria*<sup>273</sup> » souvent la fortune et le hasard font ce que la vertu ne peut pas faire et conduisent à la victoire inespérée.

Quand les hommes ont la force, ils n'apprécient pas la vertu et le savoir, à cause de cela on a vu souvent des attaquants devenir des assiégés et vice-versa. L'exemple type, révèle l'auteur, est celui de *Marco Attilio Regolo* en Afrique contre les Carthaginois.

Il dit que « *ogni città, o vero capitano di lei, per levar a' nimici la speranza del suo acquisto, non potendosi prevalere con le forze, si prevaglia dell'arte*<sup>274</sup> » une ville, ou un vrai Capitaine, qui ne peut utiliser la force pour empêcher la conquête de l'ennemi, doit employer l'art. D'abord, il doit toujours se montrer combatif et envoyer des hommes escarmoucher pour démontrer sa volonté de résister. En outre, pour démontrer l'abondance de ses vivres, on peut jeter du pain blanc. C'est ce qui fut fait par les Romains assiégés par les Gaulois en *Campidoglio*, ou les Athéniens assiégés par les Lacédémoniens. Ils étaient particulièrement affamés, mais jettent des pains dans le camp adverse pour faire croire qu'ils en détenaient en abondance. De même, les habitants de *Casalino*, assiégés par Hannibal, sèment du blé dans une parcelle de terre de la ville montrant le grain, et de l'abondance, aux attaquants. Le Milanais donne aussi un autre bon exemple dans l'antiquité, celui des Thraces. Ils donnèrent à manger du blé à leurs moutons et lorsque après avoir capturé ces moutons, les ennemis y trouvaient ces grains dans leur panse, ils furent convaincus de l'abondance de réserve de blé dans la ville et s'en allèrent.

Une autre astuce du Milanais, est de tromper les éventuels ambassadeurs ennemis qui entrent dans la ville pour traiter. Quand ils arrivent dans la cité il faut démontrer l'abondance de ses vivres en simulant des achats dans les lieux publics, en exhibant l'abondance des réserves, pour impressionner les émissaires ennemis. Par ailleurs, on peut utiliser les prisonniers présents dans la ville, en construisant sous leurs yeux, des greniers puis simulant, pendant un jour et une nuit, de les remplir de sacs de blé. Ensuite, il faut les libérer sous un prétexte quelconque et attendre qu'ils rentrent chez eux pour raconter ce qu'ils ont vu. « *Il cui riferire*

---

<sup>273</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chap. 14, p. 107).

<sup>274</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chap. 14, p. 107).

*puo essere tale, che potrà levare il nimico di pensiero, di seguitar piu l'assedio, e di levarsi da lui*<sup>275</sup> », ces informations peuvent conduire l'ennemi à penser lever le siège. Le Milanais propose l'exemple de ceux qui ont survécu au massacre de *Variana*. Ils étaient presque réduits à la faim mais, à cause de la présence de prisonniers ont construit des greniers et font semblant de les remplir de sacs de blé. Après avoir coupé les mains aux détenus, ils les ont libérés pour qu'ils puissent raconter ce qu'ils avaient vu et éteindre l'espoir d'une conquête rapide.

Parce que lorsque l'ennemi, qui n'a pas pu conquérir la ville par la force, « *sarà certo, che la città sia ben vettovagliata, e meglio guardata, non havendola potuto per adietro con battaglie, ne con inganni, et altre sue astute inventioni sommetterla, mancherà nell'avvenire assai di speranza*<sup>276</sup> », sera certain que la cité a des vivres en quantité, il sera désespéré pour l'avenir. L'absence d'espoir et la longueur du siège, comme l'hiver et bien d'autres causes peuvent atteindre moralement les soldats attaquants, et donner la victoire aux habitants.

2.6.16. Chapitre 15 : « *Dove non é rimedio al liberarsi d'un lungo assedio, prima, che venire in potere de' nimici, si dee tentare la fortuna della battaglia : la quale, quando non giovi, appigliarsi alla tregua, ne potendo anco succedere quella, de gli infiniti mali, devrassi eleggere il minore del rendersi a patti*<sup>277</sup> ».

Centorio dit que les citoyens, comme les soldats, seront réputés valeureux et dignes de vraie gloire, s'ils ont risqué leur vie pour défendre la patrie. Pour cela, en l'absence de secours, pour briser le siège et vaincre les attaquants, ils peuvent attaquer en bataille. L'exemple donné est celui des habitants de Sienne qui, assiégés par les Florentins et les troupes du Pape Clément, sont sortis à l'improviste des différents côtés et ont attaqués les ennemis qui n'ont pas eu le temps de se mettre en ordre de bataille. La victoire fut totale parce que les habitants de Sienne capturèrent beaucoup d'étendards et de pièces d'artillerie ennemies, et obligèrent à une retraite précipitée de tous les attaquants. Centorio souligne comment cette brillante action fut réalisée grâce au sage conseil du gouverneur de la ville, *Signor Giulio Colonna*. L'auteur approfondit l'exemple en disant qu'on peut d'abord laisser les ennemis prendre confiance pendant quelques jours en montrant une certaine peur ou une certaine passivité. Ensuite, il faut choisir un moment favorable comme la nuit, le repos ou l'heure du repas, faire sortir l'armée en silence et, quand elle est prête, attaquer avec violence dans

---

<sup>275</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chap. 14, p. 110).

<sup>276</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chap. 14, p. 111).

<sup>277</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chap. 15, p. 111).

plusieurs directions en faisant le plus de bruit possible avec l'artillerie, les tambours, des cris ou d'autres moyens. Le but est de semer la panique chez l'ennemi et de le faire fuir. Parce que « *non è la piu difficile cosa, che volere riunire, et contenere un'esercito, che si ponga per questi effetti in fuga*<sup>278</sup> » la chose la plus difficile est de contenir une armée mise en fuite par ce type de raisons. Il continue en disant que dans ce cas il n'y a pas de promesses, de persuasion, de prime ni d'autorité, des Capitaines voire des Généraux, capables de l'arrêter. L'écrivain donne l'exemple des soldats de César qui sont mis en fuite par ceux de Pompée à *Durazzo* : César ne fut pas capable de les arrêter. Egalement, à *Nola* les soldats du Roi de Naples Ferdinand et de *Prospero Colonna*, fuirent à la suite de la retraite de leur propre cavalerie, quand celle-ci fût repoussée par la gendarmerie française.

Centorio, en commentant ces épisodes, affirme « *non sarà vergognoso il ritirarsi ogni volta, che si vede essere piu convenevole dar luogo al nimico, che combattere con lui*<sup>279</sup> » qu'il n'y a pas de la honte à se retirer de l'affrontement avec l'ennemi, si c'est plus opportun que de se battre. Il continue à souligner que mettre en danger sa propre vie en *manifesta morte*, sans aucune raison n'est pas un signe de hardiesse, mais est plutôt de folie. Cependant, il affirme qu'en bataille l'audacieux commet moins de danger que le peureux et que la fortune aide souvent le premier. Etre avisé en chaque action ne peut qu'être utile à l'homme sage.

Ensuite, Centorio explique ce que doit faire une ville quand elle n'a pas de sorties possibles. Il dit que lorsque les soldats sont fatigués par des gardes continues, quand les sorties et les escarmouches ne produisent pas l'effet espéré, quand il y a un grave manque de vivres et qu'il n'y a pas moyen de recevoir aucun secours, bref, quand la ville est désespérée prête à se rendre, alors devra « *de gli estremi eleggere il menor male, di adimandare tregua per alcuni giorni per potersi in essi ristaurandosi riparare*<sup>280</sup> » demander une trêve pour se reconconditionner. Il expose les mots de *Lisandro Spartano* qu'en guerre, là où on ne peut pas arriver avec la peau du lion il faut arriver avec la peau du renard, quand les forces ne sont pas suffisant pour arriver au but, il faut utiliser l'art et la ruse pour suppléer au manque de force.

L'écrivain propose les exemples de Carthage assiégée par les Romains et *Rhodes* par les Turcs, où dans les deux cas les villes se sont rendues à leurs ennemis.

« *Onde non potendosi poi ottenere la tregua, o pace, si daranno a' nimici, con quelle piu utili conventioni, che alle loro calamità giudicaranno migliori,*

<sup>278</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chap. 15, p. 113).

<sup>279</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chap. 15, p. 113).

<sup>280</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Quatrième livre, 1559 (Chap. 15, p. 114).

*salvandosi sempre con l'honore delle donne, la vita, e la robba, e l'ordine de' magistrati loro*<sup>281</sup> », Centorio dit que lorsqu'on ne peut obtenir ni la trêve ni la paix, les villes doivent se rendre à l'ennemi avec des pactes que, dans ces moments tragiques, elles jugeront être les meilleurs. Le but est de sauver les femmes, la vie, les biens et leurs administrations. Il donne les exemples de Florence rendue au Pape Clément VII et de Bologne rendue au Pape Jules II. Il souligne que la reddition est la meilleure solution quand il n'y a pas d'espoir de victoire et pour éviter une issue intolérable.

Finalement, le Milanais dit ce qui est arrivé à la fin de ce quatrième discours, et il montre tout ce qui est important pour une ville qui se prépare à un siège. Il précise également l'importance du Général qui a la charge de la défendre. Il rappelle encore un fois que « *l'honore d'un valoroso Capitano non consiste in altro, che nella virtù, e nel sapere dell'animo suo*<sup>282</sup> » l'honneur d'un Capitaine valeureux consiste seulement en sa vertu et en son savoir. Ce commandant doit rendre conseil et utiliser son intelligence. Pour conclure, en s'adressant, avec emphase, directement au Cardinal Farnèse, il dit qu'il lui a dédié cet ouvrage pour toutes ces qualités et qu'il ne doit pas s'indigner si « *sotto l'ombra sua l'ho dato in luce*<sup>283</sup> », sous son ombre Centorio a créé ce discours.

C'est avec un vœu de longue et heureuse vie pour le Farnèse, que se termine le quatrième discours de Centorio.

## 2.7. LE CINQUIÈME DISCOURS.

Le cinquième livre est intitulé « *Il Quinto et ultimo discorso di guerra del signor Ascanio Centorio de gli Hortensii* », le cinquième et dernier discours de monsieur Centorio Ascanio de gli Hortensii. Ce discours, comme le précédent, est composé de quatre parties : une dédicace poétique, une table de synthèse des différents chapitres contenus dans l'ouvrage, des tables des matières alphabétiques, et le discours proprement dit qui compte deux cent quatre-vingt-cinq pages.

---

<sup>281</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* » ; Quatrième livre, 1559 (Chap. 15, p. 115).

<sup>282</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* » ; Quatrième livre, 1559 (Chap. 15, p. 116).

<sup>283</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* » ; Quatrième livre, 1559 (Chap. 15, p. 116).

La structure de cet ouvrage est comparable à celle du quatrième discours, le contenu étant partagé entre des chapitres bien distingués. Dans le discours, après un *Proemio* (prologue) on trouve trente différentes parties divisées en autant de chapitres, chacun avec son titre et sa numérotation progressive.

Le livre est dédié à deux personnalités. « *Alli Illustrissimi et Eccellentiss. Signori, i signori Consalvo Ferrante di Corduba Duca di Sessa, governatore, e Capitan Generale per il Re Filippo nello Stato di Milano ; et Signor Gio. Battista Castaldo Marchese di Cassano et Conte di Piadena, miei Sig. Osservandiss*<sup>284</sup> » à messieurs *Consalvo Ferrante* de Cordoue, gouverneur et Capitaine Général pour le Roi Philippe dans l'Etat de Milan, et *Gio. Battista Castaldo*, Marquis de *Cassano* et comte de *Piadena*.

Dans la dédicace, écrite à Milan le 30 novembre 1561, Centorio souligne que, malgré ses souffrances physiques, caractéristiques de ceux qui ont servi le bien commun, il a écrit ce dernier discours qui a pour but de synthétiser et compléter les précédents. L'auteur révèle que, ces derniers, ont été écrits pour échapper au vice de l'oisiveté et qu'il s'est aperçu que la matière était bien plus vaste que ce qui il avait écrit auparavant. C'est pour cette raison qu'il a composé ce cinquième discours, pour approfondir et compléter les précédents. En plus, il souligne que puisque sur cette *professione* (profession) beaucoup d'écrivains avaient écrit en différentes langues, tandis qu'il a voulu réparer quelques erreurs commises précédemment, et a composé ce dernier travail. Il est intéressant de noter comment ce soldat lettré a senti le besoin de justifier l'acte d'écrire sur la guerre, dans le sens, peut-être, que rien ne vaut l'action en combat et que l'écriture n'ait de sens que comme substitut de la première.

La présentation qui suit du cinquième discours de Centorio, comme pour le discours précédent, respecte la division et la numérotation séquentielle de chapitres de l'ouvrage.

### 2.7.1. *Proemio (Prologue)*.

Le *Proemio* est composé de six pages et ne comporte pas de titre. Centorio, en s'adressant directement à ses deux tuteurs, affirme que « *Imperio, ovvero qual si voglia altro grado per eccelso, che sia, debba essere ampliato con la virtù, e non con la fraude ; e mantenuto con la Prudenza, e con la Giustitia, e non con la Violenza, o con la rapina*<sup>285</sup> » chaque forme d'Etat doit être augmentée par la vertu et non par la fraude, comme il doit être maintenu avec la prudence et la justice, et non avec la violence ou la rapine. Toutefois, au cours de l'histoire et

<sup>284</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* » ; Cinquième livre, 1562.

<sup>285</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* » ; Cinquième livre, 1562 (Prologue, p. 1).

pour différentes raisons, les armées ont été créées par l'homme et que, par cette création, on a pu montrer la perspicacité et l'intelligence de la race humaine. Il dit que l'art de la milice a atteint un sommet à son époque et qu'il y a beaucoup de bons esprits. Il présente l'affirmation de Dioclétien, selon laquelle il n'y a rien de plus difficiles que tenir et commander des Armées. Ensuite, le Milanais dit qui a composé ce discours pour le Général qui doit comprendre toutes les fonctions de sa charge, parce qu'elle « *non consiste solo ne gli studj privati, ne per lode, o prieghi de Capitani di ridurre i soldati al suo essere*<sup>286</sup> » ne consiste pas seulement dans des études privées ni dans la seule subordination des volontés des soldats à celle du Capitaine. Cette office, il affirme, est beaucoup plus complexe. Le Général doit être prudent, démontrer toutes ses qualités pour bien commander et ne pas être détesté par ses soldats. Il doit prévaloir sur les autres par sa vertu et son savoir. Il présente toutes les qualités qu'un bon Général doit avoir eût égard la complexité de sa responsabilité. Il doit avoir sa dignité, qui doit s'exprimer dans les bons moments comme dans les mauvais. Le prologue se termine en disant que, ses deux tuteurs, sont les exemples vivants de l'excellence autant que parfaite discipline militaire des antiques.

2.7.2. *Chapitre 1: « Se i Re non possono mantenere i Regni con le medesime arti con le quali eglino l'acquistano, devrebbero almeno isforzarsi di mantenerli col mezzo della Giustitia, Benivolenza, e liberalità, con le quali fortificandosi in essi, vengono ad assicurarsi, & ad essere tremendi a gli altri »*<sup>287</sup>.

Centorio parle dans ce chapitre de la façon dont on peut conserver un Etat ou une possession quelconque et de l'attitude que doit avoir le Prince. Il affirme que « *essendo assai piu difficile il conservare l'acquistato, che l'acquistare istesso*<sup>288</sup> » est plus difficile conserver ce qui a été conquis que de le conquérir. De plus, quand on a conquis une nouvelle seigneurie, il sera plus facile de la conserver en agissant avec justice et en respectant la liberté, plutôt qu'en employant la cruauté et les punitions. Il donne beaucoup d'exemples concernant des tyrans et des Rois de l'antiquité qui ont perdu leur règne à cause de leur cruauté. Les plus remarquables de ces exemples sont, d'abord celui de César, qui pour sa superbe et pour faire le tyran à Rome, fut rapidement tué. Ensuite, celui de l'Empereur Philippe, qui était arabe et issu d'une lignée honteuse et déshonorée, et avait conquis le pouvoir par trahison avec la mort de Gordien. Il n'était pas capable de se maintenir dans ses fonctions, parce que d'essence

---

<sup>286</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Prologue, p. 2).

<sup>287</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 1, p. 6).

<sup>288</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 1, p. 6).

barbare il se conduisit comme un barbare, et fut ensuite atrocement tué à Vérone par *Decius*. L'écrivain dit que tous les Seigneurs qui ont acquis le pouvoir par la force et la ruse, doivent ensuite agir généreusement et avec justice pour se maintenir au pouvoir et conserver leur propre vie. Autre exemple donné par le Milanais, l'Empereur *Massimino*, d'origine très modeste, arrivera grâce à la fortune à être Empereur mais ne sera capable que de se comporter avec cruauté envers ses sujets. Il sera tué pendant le siège de *Aquileia*. Ces anecdotes illustrent ce que peut être l'incapacité à commander et à gouverner des royaumes. Selon Centorio, il faut utiliser la magnanimité et l'humanité pour arriver à la vraie gloire. « *Il perche l'usare rispetto, e riguardo, e modestia in coloro, che si vincono, o si soggiogano, è sempre lodato in un animo generoso*<sup>289</sup> », c'est à dire que pour un esprit généreux il est toujours plus glorieux d'agir avec respect, attention et modestie envers ceux qui ont été conquis voire parfois subjugués. L'écrivain, comme d'habitude, donne une série d'exemples extraits de l'antiquité pour valider cette dernière affirmation. Il expose, entre autres, les actions magnanimes de deux Romains : Pompée le Grand qui traita son ennemi vaincu, Tigrane, comme un Roi et Paul Emile qui honora et consolera Persée Roi de Macédoine après l'avoir vaincu. De même, Cyrus Roi des Perses qui redonna une partie du royaume de son ennemi vaincu, Crésus Roi des *Lidy*. Il a montré que le véritable honneur et la grandeur éternelle d'un homme est d'honorer les autres.

Il dit qu'il faut d'une certaine façon pardonner aux coupables, en leur infligeant une peine matérielle, et en leur confisquant leurs biens, mais en leur sauvant la vie. Il ne faut pas faire, selon le Milanais, comme le Romain *Silla* qui pour se venger fit tuer quatre légions ennemies et cinq mille *Prenestini*. La vengeance la plus cruelle a été une caractéristique romaine que même les barbares n'ont jamais utilisé avec une telle envergure.

Centorio dit que celui qui conquiert une nouvelle seigneurie doit donner l'espoir d'un bon gouvernement à ses nouveaux sujets en utilisant l'affabilité, la courtoisie, la libéralité et l'équité. Il ne doit pas faire comme font certains seigneurs de son époque, qui appliquent ce principe de Tullus Hostilius Roi des Romains « *un Principato nuovo non si possa assicurare, se non col levare l'armi a' sudditi*<sup>290</sup> » un nouvelle principauté ne se peut assurer qu'en désarmant ses sujets. Le Milanais saisit l'occasion pour dénoncer durement des pratiques de quelques nobles de son époque qui, interdisent non seulement de porter les armes à leurs citoyens, mais font construire des citadelles pleines des soldats dans les villes, appliquent le couvre-feu et réduisent le droit de se réunir. Pour cela, pour des injustices commises, ces nobles sont obligés de se promener dans la ville avec une escorte doublée, de peur d'être assassinés.

---

<sup>289</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 1, p. 10).

<sup>290</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 1, p. 13).

L'écrivain met en avant les sages propos de Cyrus « *che la piu fida, e sicura guardia che potea havere un Prencipe, si era la virtù, e l'affettione de popoli*<sup>291</sup> » la garde plus fiable pour un Prince, c'est sa vertu et l'affection des peuples. Centorio continue à présenter des bons et des mauvais exemples de l'antiquité concernant ses idées de gouvernement. Pour la vertu, il présente la magnanimité de Vespasien et la sagesse de *Agesilao* pour l'amour envers leurs populations. Pour les mauvais, il en a une infinité. Il montre l'avidité de l'Empereur *Didio Giuliano*, qui acheta son titre et mourra à cause de l'argent. Ensuite, Otton qui, après avoir tué ce bon vieillard de Galba pour prendre le pouvoir, est obligé à se suicider. Comme l'a montré Callias d'Athènes aux Lacédémoniens « *il troppo desiderio di havere, e di dominare, era molte volte a gli huomini dannoso*<sup>292</sup> » le désir excessif de domination et de la richesse est souvent un dommage pour les hommes. Centorio présente la figure du Comte *Aloigio de Flisco* qui, pour reprendre le pouvoir à Gênes comme l'avaient fait ses ancêtres, projeta de tuer des membres de la famille *d'Oria*. Mais, après avoir assassiné *Giovannetino d'Oria* il mourra noyé pendant une escarmouche sur des galères dans le port. Les habitants de Gênes, assiégeant aussitôt le château de la famille de ce Comte et tous ses frères mourront pendant la vengeance populaire. De même, *Massentio* en voulant usurper le titre de Constantin mourra noyé dans le Tevere. Toutes ces anecdotes montrent comment les hommes en recherchant l'impossible perdent le possible.

Le Milanais exhorte encore à bien gouverner, à vivre aisément et à se faire aimer tant de nobles que de la plèbe et qu'il ne faut pas faire comme les tyrans qui, pour réduire le pouvoir des nobles exaltent la plèbe. Il montre comment l'humanité et la clémence sont importantes pour un gouverneur en présentant deux exemples, celui d'Alexandre le Grand et celui des éternels Romains. Le premier, après avoir battu l'armée de Darius, honora la mère et l'épouse de l'ennemi, les traitant en Reine avec les autres femmes entourage, qu'il retenait prisonnières. Les Romains qui avait conquis la Grèce, pour apparaître plus en libérateurs qu'en tyrans, à travers l'action de Titus Quinto Flamininus, l'ont rendu libre. Également Ladislas Roi d'Hongrie, rendait le pouvoir à son ennemi battu, en lui demandant seulement de reconnaître sa couronne. L'auteur rappelle qu'une infinité d'autres sages Empereurs comme Trajan, Antonin le Pieux et autres, ont vécu longtemps sur leurs trônes, bien aimés par leurs peuples grâce à leur justice, leur bienveillance et leur libéralité.

### 2.7.3. Chapitre 2: « *Nell'inferir' altrui la guerra, il prevenire consideratamente il Nemico di cui si dubita con fatti (quando pero' non sia*

---

<sup>291</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 1, p. 13).

<sup>292</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 1, p. 15).

*a lui di possanza superiore) causa felicissimo successo, si come nel contrario infelicissimo esito*<sup>293</sup> ».

Centorio affirme que de nombreux Capitaines de l'antiquité et de l'époque moderne, ont traité question de savoir s'il est préférable d'attaquer l'ennemi ou d'être attaqué par lui. Il dit que c'est une question très importante. D'abord il dit que le Prince ou le Général, avant de commencer une guerre doit bien considérer toutes ses forces par rapport celles de l'ennemi. Il doit bien approfondir tous les aspects qui peuvent indiquer la taille et la puissance du futur adversaire, que ce soit sur la place purement militaire ou sur les politiques et économiques. Le Milanais montre comment il est inopportun d'attaquer sur son territoire un ennemi qui est bien doté, solide, en bref, plus fort. Si l'ennemi a des alliés, il faut s'installer sur les frontières, les fortifier et attendre. Par contre, s'il est seul, il faut « *assaltandolo prima che egli unisca le sue forze contra, e possa oprimerlo*<sup>294</sup> » l'attaquer avant qu'il ne puisse ordonner ses armées pour la guerre et ne puisse prendre l'avantage. L'écrivain rappelle le conseil d'Hannibal à Antiochos, d'attaquer les Romains en Italie avant d'attendre qu'ils attaquent son royaume. De la même façon, Crésus Roi de Lydie conseilla à Cyrus d'attaquer la Reine des *Messagetti*, *Thomiri* avant qu'elle n'attaque son royaume.

Parce que « *un nimico posto in fuga, et in disordine, difficilmente riunisce piu le forze sbarattate insieme*<sup>295</sup> », un ennemi mis en fuite est difficilement capable de réunir ses forces. L'auteur présente l'épisode de la bataille de saint Quentin, où le Duc de Savoie défit l'armée française guidée par le grand Connétable de France. Centorio reproche au Duc de n'avoir pas été capable d'exploiter le succès obtenu dans la bataille, parce que s'il avait continué dans son avancée contre les troupes du Roi de France en pleine confusion, il aurait pu conquérir aussi Paris. Le Roi de France, en ayant eu le temps de se réorganiser, sût empêcher désormais la conquête de ces lieux par le Piémontais. Centorio partage entièrement l'idée de mener les attaques préventives sur le territoire de l'ennemi. Il montre l'anecdote du Sénateur Romain *Publio Sulpitio Consolo* qui sera capable de convaincre le Sénat de faire la guerre au roi Philippe en Macédoine, plutôt de l'attendre en Italie.

Comme le statut d'attaqué a également des avantages, Centorio affirme que « *tengo a mio giudicio, che chi assalta habbia il migliore, e la maggior parte della guerra in suo favore*<sup>296</sup> » qu'il considère les attaquants ont des avantages

---

<sup>293</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 2, p. 18).

<sup>294</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 2, p. 19).

<sup>295</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 2, p. 20).

<sup>296</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 2, p. 22).

supérieurs à ceux des attaqués. Il évoque ainsi le conseil donné par Scipion l'Africain de transférer la guerre en Afrique et de libérer l'Italie des Carthaginois et d'Hannibal. Ces choix offrent deux avantages : d'une part les territoires amis, en paix, ont le temps de se reconstruire et, d'autre part c'est au contraire l'ennemi qui subit les dommages de la guerre sur son sol. En expliquant et détaillant la victoire de Scipion contre Carthage, le Milanais arrive à une conclusion : un ennemi qui reçoit deux défaites consécutives sur son territoire, n'est plus capable de continuer la guerre. L'auteur cite un autre précédent historique. Agathocle, assiégé en Syracuse par les Carthaginois, pour se libérer, leur fera la guerre en Afrique, et détruira leur armée, réduira des villes ennemies et installera son camp à quelques milles de Carthage. A Syracuse, son frère *Attandro*, attaqua et délivra la ville. Cet exemple démontre aussi combien il est préférable de conduire la guerre chez l'ennemi.

Centorio, ensuite, traite de la vigueur de soldat en combattre. Il dit que les soldats ennemis qui combattent sur le territoire adverse, combattent plus vigoureusement en deux occasions : pour sauver leur vie et pour la soif du butin. Il dit que la prise de Rome par les troupes du Bourbon constitue l'exemple type. Il continue en disant que pour ces deux raisons, souvent les soldats se battent mieux à l'étranger.

Egalement, il cite un autre avantage pour celui qui attaque : la disponibilité de la campagne pour se ravitailler et prendre ce que l'attaqué ne peut plus prendre lui-même. Hannibal a dit que « *mai non si potea vincere un nemico, se non se gli toleva quella forza, e quel potere, per cui egli facea la guerra, cio' è levargli il paese, la comodità delle genti, le vettovaglie, e l'entrate*<sup>297</sup> » on ne peut pas vaincre un ennemi si on ne lui prend pas la force, le pouvoir, ce pourquoi qu'il conduit la guerre, c'est à dire qu'il faut lui prendre le pays, la population, les vivres et les approvisionnements. Pour valider ces idées, il montre les exemples des Suisses et du Roi de France. Les premiers attaquent le Duc de Bourgogne et l'Empereur Maximilien pour préserver leurs libertés. Le Roi de France fera prisonnier *Prospero Colonna* à *Villafrance* alors qu'il tentait par divers stratagèmes d'empêcher la progression des Français.

Ensuite, Centorio dit que « *volendo muovere guerra ad altri, e sappi quegli haver fatto lega con atre genti, si dee isforzar con tutti quei modi, che saranno a lui possibili, di prevenirli, e non lasciarli congiungere insieme*<sup>298</sup> » si on veut faire la guerre à quelqu'un dont on sait qu'il a des alliés, il faut faire tout pour empêcher que ceux-ci réunissent. Il cite l'épisode historique de César qui empêcha la réunion des *Nervj* et les Belges. Si on ne peut pas empêcher cette réunion avec les armes, le Milanais dit qu'il faut le faire avec des astuces voire

---

<sup>297</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 2, p. 27).

<sup>298</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 2, p. 28).

d'y prévoir primes et récompenses. Cela fut l'action du Roi d'Espagne envers le Duc de Florence en lui promettant la ville de Sienne. En outre, l'auteur ajouta que s'il n'est pas possible de séparer les ennemis, il faut arriver à la paix, par des accords pour éloigner la guerre. Il souligne que « *dalla vera diligenza, e sollecitudine sempre ne risulta riposo, e quiete alle fatiche, che tuttavia per causa di guerra si anno*<sup>299</sup> » avec la vraie sollicitude et la diligence on arrive toujours au repos des fatigues que on a à cause de la guerre.

Un autre avantage pour celui qui attaque est qu'il peut atteindre aussi les réserves, les marchands, les campagnes, les eaux des ennemis pour détruire et prendre les biens, donc faire tomber les résistants. Centorio précise, également, que dans ces actions contre les biens, il ne faut pas désespérer trop la population, parce qu'on peut provoquer le sentiment contraire : la volonté de résister coûte que coûte et de se venger des adversaires.

L'écrivain, dans la partie suivante du chapitre, évoque les avantages que peuvent avoir les attaqués. D'abord il dit que le Prince qui attend une guerre doit se demander si son Etat et sa population sont préparés et entraînés à la guerre ou si ses sujets ne sont pas entraînés à l'art de la milice. Dans le premier cas, comme firent les Romains, il peut attendre l'arrivée de l'ennemi sur son territoire et l'affronter. Dans le deuxième cas, comme firent les Carthaginois, de même que les Français et une partie d'Italiens à son époque, il doit chercher de faire la guerre en dehors de son territoire, pour permettre aux activités économiques de fonctionner et de soutenir et payer le coût de la guerre.

En ce qui concerne le premier cas, Centorio dit que en attendant l'ennemi sur son territoire, on peut exploiter la connaissance du propre terrain pour lui donner beaucoup de dommages, ramasser tous les vivres et « *puo con maggior suo isforzo incontrarlo, e combatterlo con piu suo avvantaggio, sapendo ogni passo difficile del suo paese*<sup>300</sup> » on peut combattre avec supériorité l'ennemi parce qu'on connaît les endroits les plus difficiles de son propre pays. En synthèse, parce que on a l'avantage de la connaissance du terrain. Il donne l'exemple de la guerre de Parme en 1551 quand le Général des Impériaux était le S. *Don Ferrante di Gonzague*, et où le Duc de Parme qui était l'attaqué, fut capable de provoquer tant de dommages aux attaquants qu'ils furent obligés d'abandonner la conquête de la ville. Il ajouta que, quand on perd, en utilisant ce qui reste des armées battues, des garnisons, des forteresses aux frontières et en payant des soldats, on peut reformer une armée et contre-attaquer. Il donne les exemples des Romains en Espagne qui reconstituant une armée contre les Carthaginois et de Henry Roi de France qui fut capable de reconstituer son armée après la défaite de saint Quentin.

---

<sup>299</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 2, p. 29).

<sup>300</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 2, p. 31).

Comme exemple négatif, l'écrivain présente la mauvaise décision du Roi de Naples, *Alfonso*, d'envoyer son armée en Romagne pour contenir l'avancée de Charles VIII vers Naples. L'armée se détruira sans combattre en dehors de ses frontières, et le Napolitain perdra son royaume. Il rappelle que « *a cacciar uno di casa sua, ve ne bisogna quattro, e massime quando ha tempo di provvedersi e mettersi su la difesa*<sup>301</sup> » pour chasser quelqu'un de sa maison, il faut être quatre fois plus nombreux, notamment quand il a le temps de préparer les défenses. Le Milanais donne des antécédents concernant l'histoire antique des Cimbres et de Grecs qui résistaient bien aux invasions sur leur territoire.

Un autre avantage pour les attaqués est, quand il a une force suffisante, de chercher à éloigner les ennemis de son point de force et de l'attaquer quand il ne peut pas exploiter toutes ses forces. Entre les nombreux exemples, le plus intéressant est celui qui concerne les Suisses. L'auteur dit qu'ils sont presque invincibles sur leur territoire montagneux, parce qu'ils peuvent ramasser cent mille fantassins, mais, une fois qu'ils sont attirés en dehors de chez eux « *facilmente si vincono, e si mettono in confusione, et in rotta, nel che si nota l'avvantaggio dell'uno in difendersi con i ripari del proprio paese, e con le istesse forze, et il disavantaggio dell'altro*<sup>302</sup> » ils peuvent aisément être vaincus confirmant la règle générale selon laquelle il y a un avantage en se défendant sur propre pays, avantage que n'a pas l'attaquant. Quand l'agresseur met à feu et à sang un territoire, il peut arriver que la population devienne tellement désespérée et qu'en attaquant les troupes, créent beaucoup de pertes aux envahisseurs. L'exemple présenté est celui des Espagnols de Charles Quint en terre de Provence, qui ont eu beaucoup de problème à cause de la population exaspérée.

Centorio expose également une astuce pour freiner l'envahisseur. Il dit qu'on peut lui céder facilement des terres dans le but, pour contrôler ces terres, de lui faire repartir ses forces et affaiblir son armée principale, puis de le frapper et le vaincre. Cette action fut faite par le grand Capitaine du Royaume de Naples contre les Français, ensuite le Roi de France tomba dans la même erreur à la bataille de Pavie.

Après, le Milanais souligne que quand l'armée qui attaque est considérablement plus puissante que celle qui se défend, il ne faut pas chercher la bataille décisive, mais il faut se retirer dans la forteresse et faire la terre brûlée autour des attaquants. Il propose l'exemple du dernier Roi de l'Hongrie en 1526, qui sera tué et son armée détruite par les Turcs en une seule bataille. Il ajouta que « *stando in potere di chi si diffende l'accettare o il rifiutare la battaglia, puo sempre con suo avvantaggio combattere, o ritirarsi*<sup>303</sup> » le choix d'accepter

---

<sup>301</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 2, p. 32).

<sup>302</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 2, p. 33).

<sup>303</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 2, p. 36).

bataille ou de se retirer est entre les mains de celui qui se défend, et il doit chercher son avantage. Il montre les exemples du Duc *d'Alva* contre Monseigneur de Guise pour l'empêcher d'entrer dans le royaume de Naples et du Roi François I<sup>er</sup> pour retarder et empêcher l'avancée de Charles Quint en Provence. De même le Roi François I<sup>er</sup> met en œuvre la même astuce quand il attaque Perpignan.

Centorio saisit l'occasion pour parler des respectifs des attaquants et des défenseurs en matière financière. Il dit que souvent la population accepte de donner de l'argent et de soutenir économiquement la guerre quand ce conflit se fait en dehors de son territoire pour empêcher la ruine et les douleurs sur sa propre patrie. Il montre que l'Allemagne aidera généreusement l'Empereur Charles Quint pour les guerres contre les Turcs. Parallèlement, ce qui est arrivé en Espagne pour les guerres contre la France et en France pour les guerres contre l'Espagne. D'ailleurs, il montre que le Seigneur attaqué à un plus large camp pour « *imporre et avere gabelle, e taglioni, per diffendersi, da suoi sudditi, che colui che assalta, perche gli assaltati sono isforzati per piu cause a contribuire*<sup>304</sup> » imposer des taxes aux sujets, parce qu'ils ont ainsi plusieurs motifs de contribution comme la défense de leurs vies, de leurs biens et de leurs familles. Cela est arrivé, par exemple, au Roi de France Henry II pendant les guerres auxquelles sa population a largement contribué ou en Flandres où les sujets ont contribué aux caisses du Roi Philippe.

En conclusion Centorio, à la fin du chapitre, souligne que, contrairement à l'avis d'une infinité de sages, glorieux et prudents Capitaines, il considère que « *la fortuna aspiri piu a coloro che muovono le guerre, che a quegli altri che aspettano*<sup>305</sup> » la fortune est plus favorable à ceux qui commencent les guerres plutôt qu'à ceux qui les attendent. Parce que la chose, la plus digne pour un Capitaine est de prévenir et prévoir les actions des ennemis. Il montre toute une série d'exemples de l'antiquité dans lesquels s'enfermer dans les forteresses et en attendant l'ennemi qui arrive s'est révélé catastrophique, alors que les exemples contraires sont moins nombreux. Il synthétise que « *ricordandosi sempre quel detto che dice che gli è molto meglio di prevenire il Nimico, che aspettar, che egli prevenga lui*<sup>306</sup> », c'est à dire, il faut se rappeler l'expression qui affirme que est beaucoup mieux de prévenir l'ennemi que d'être prévenu par lui.

2.7.4. Chapitre 3 : « *Volendo un Principe grande guerreggiare, non dee mai eleggere ad altrui offensione, o a sua diffensione generale alcuno per favore, nobiltà, o stato ; se non per virtù, e valore di sua persona, della*

---

<sup>304</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* » ; Cinquième livre, 1562 (Chap. 2, p. 38).

<sup>305</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* » ; Cinquième livre, 1562 (Chap. 2, p. 39).

<sup>306</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* » ; Cinquième livre, 1562 (Chap. 2, p. 40).

*quale se ne sia poi vista piu d'una isperienza, & abbia dato di se piu d'un assaggio al Mondo*<sup>307</sup> ».

Le Milanais dit qu'un bon Capitaine ne doit pas seulement avoir les yeux d'Argos, mais également avoir présent à l'esprit les choses passées et le futur pour éviter les erreurs passées et saisir la fortune de l'avenir. Il partage une fameuse expression d'*Agesilao* sur les qualités que doit avoir un Capitaine valeureux et avisé : « *dovea usare l'Audacia contra de nemici, e la benivolenza verso de suoi sudditi, e nelle occorrenze poi della guerra la Raggione, et il consiglio, parti che certamente si richieggiono in ogni valoroso et accorto Capitano*<sup>308</sup> » il doit être audacieux envers ses ennemis et obligeant envers ses sujets, puis pendant la guerre il doit utiliser la raison et le conseil. Centorio ensuite dit qu'un Capitaine doit être choisi par ses vertus et ses capacités et pas par son lignage ou ses amitiés. Il dit que beaucoup de Capitaines sont choisis en fonction de leur famille d'origine, de leur puissance personnelle par faveur ou par la quantité d'habitants dans leur Etat, et ce fut le cas du *Duc d'Urbino* élu par les Vénitiens comme *Governatore Generale*, Gouverneur Général. Toutefois, des autres seront nommés exclusivement pour leurs mérites et leurs capacités et sont arrivées à une telle Gloire par leurs actions, et ce n'est pas la richesse ni la noblesse qui les ont portés jusqu'à là. L'écrivain montre les exemples de l'ancien *Arsace* homme d'origine modeste mais devenu grand Général de l'antiquité et de *Sforza Cotogniuola*, père de *Francesco Sforza* premier Duc de Milan, agriculteur d'origine, et devenu par ses qualités et ses mérites, un Général estimé et qui a servi beaucoup d'Etats. De même, Le romain *Cincinnatus*, né paysan, devint le vainqueur des *Equi* ou encore *Giovanni Uniade*, au temps de Frédéric III, d'origine obscure, devient fameux pour toutes ses victoires sur les Turcs. A l'époque de l'écrivain, le Marquis de Marignan, fut un grand Général non pour son origine noble, mais pour son savoir et son habileté dans la guerre. Centorio affirme que, quand un homme réunit les deux qualités ensemble, la noblesse et la capacité pour l'art militaire, il est très utile pour un Prince ou un Roi d'avoir cet homme à son service. Il montre les exemples de *Marius* qui fut fait sept fois consul par les Romains grâce à ses qualités comme le fut *Pompée le Grand* par ses nombreuses victoires. Il montre aussi les actes et les qualités du dictateur romain *Camille*.

L'écrivain dit que, lorsque un Roi ou un Prince doit élire un Capitaine, ils ne doivent pas seulement regarder ses vertus guerrières, mais aussi « *molte altre a lei compagne, come sono la Temperanza in tutte le sue cose, la fede, la felicità,*

---

<sup>307</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 3, p. 40).

<sup>308</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 3, p. 41).

*l'ingegno, l'umanità, l'innocenza, et che sia piu atto a fatti che a parole*<sup>309</sup> » beaucoup d'autres liées à la première comme la tempérance, la foi, la félicité, l'ingéniosité, l'humanité, l'innocence et qu'il ait d'avantage de propension à agir qu'à parler et exécuter mieux qu'il ne discoure. Un chose vraiment inconcevable pour un commandant d'armée est d'avouer n'avoir pas pensé à quelque chose. Quand des Capitaines font tout ce qui est nécessaire pour bien préparer et conduire une armée à la victoire mais que celle-ci n'arrive pas, comme pour *Nicola Picinino* et pour *Bartolomeo Liviano*, il ne faut pas accuser les commandants, mais seulement la fortune qui n'agit pas de la même manière pour tous.

Ensuite Centorio fournit des exemples de bons Capitaines qui avaient l'habitude de bien raisonner sur les choses de la guerre et de mettre en œuvre leurs idées : *Francesco Sforza* et *Gio. Battista Castaldo*.

En donnant l'exemple, extrait de l'antiquité, des victoires de *Belissario*, Général de Justinien, l'auteur souligne comment le choix d'un bon Général peut rendre aussi la renommée de son Prince éternelle et qu'il faut « *dovendo solo quegli essere per generali eletti, che combatteno per causa di vera Gloria, e non di particolare interesse*<sup>310</sup> » élire les Généraux qui combattent pour acquérir la vraie gloire et non pour un intérêt particulier.

Centorio précise toutefois que, lorsqu'il y a une personne qui, en plus de ses vertus militaires, détient des forces et des Etats considérables, il est très sages de l'élire comme Général pour le prendre de son côté, comme le firent les Vénitiens et le Pape Clément VII avec le Duc d'Urbino, homme très puissant et de grande valeur. Furent célébrés également *Alfonso* Duc de Ferrare et Frédéric Duc de Mantoue, parce que leurs élections furent exaltés par les sages contrairement aux élections des Capitaines « *che hanno piu opinioni che forze, e piu parole che fatti*<sup>311</sup> », qui ont davantage d'opinions que de forces et de paroles que de faits. Toutefois, rappelle le Milanais, on a souvent des valeureux Capitaines qui, sans la puissance des Etat, deviennent fameux comme au temps de Charles Quint le furent *Prospero* et *Marc'Antonio Colonna*, le Marquis de *Pescara*, *Andrea d'Oria*, *Antonio de Leva*, le Marquis *del Vasto* et *Don Ferrante di Gonzague* et comme sous la couronne de France le furent *Napolione Ursino*, *Renzo da Cere*, *Giovan Paulo Ursino*, *Giovan Giacomo Trivultio* et bien d'autres.

Lorsqu'un Prince devra choisir un Général, il doit prendre en compte toutes les vertus qui ont été montrées et pas l'origine de l'homme. En montrant les exemples romains de *Marco Perpenna* et de *Servio Tullo*, élus aux postes de

---

<sup>309</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 3, p. 45).

<sup>310</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 3, p. 48).

<sup>311</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 3, p. 49).

responsabilité par leurs qualités en ne tenant pas compte de leurs origines, le Milanais termine le chapitre.

2.7.5. *Chapitre 4: « Quel Prencipe, o Capitano, che aspirando alla gloria del suo nome, se introdurrà per tempo nella Militia, non potrà parturire se non frutti degni della nobiltà del suo sangue, laquale sole essere buonissimo mezo alla grandezza<sup>312</sup> ».*

Centorio atteste que deux voies peuvent conduire l'homme à la vraie gloire : la Guerre et la Paix. La première nécessite ingéniosité, entraînement et une longue expérience, quant à la deuxième, elle est le domaine de l'étude, de la fatigue et de la persévérance. Des deux, *l'arte della Militia*, l'art militaire, est généralement réputé le plus noble, parce que c'est là que sont apparus les plus grands hommes. Cependant, beaucoup d'illustres Capitaines, dans la paix, se sont consacrés à la gloire de l'esprit, et des études acquerrant ainsi la notoriété et « *si sono affaticati, e fatto affaticar'altri, per conseguirla<sup>313</sup>* » se sont fatigués ou ont fatigué d'autres, pour l'acquérir.

Le Général qui sera nommé commandant d'une armée est meilleur s'il est de race noble par et vertueux. Pour cette raison, il est utile que les nobles soient initiés aux arts militaires et qu'ils puissent les pratiquer de le plus jeune âge. Il donne l'exemple d'Hannibal qui commence à s'entraîner à l'art de la Milice à l'âge de dix-sept ans. Aussi jeunes furent les Romains Scipion et Pompée, lorsqu'ils s'entraînèrent à la guerre et qui deviendront immortels pour leur habilité.

A l'époque de l'auteur les exemples des Valeureux Capitaines initiés tôt à l'art de la guerre sont ceux de *Giovanni de Medicis, Stefano Colonna, Giovan Battista Savello, Marco Antonio Colonna, Monsignor di Guisa* et beaucoup d'autres. Il se sont tous consacrés à la guerre, réveillés par les actions des anciens et cela démontre que « *gli huomini nobili, e perfetti, e di eccellente ingegno, sono piu isvegliati dalla speranza della Gloria, che da quella del Guadagno del proprio interesse<sup>314</sup>* » les hommes nobles, parfaits et intelligents sont plus intéressés par la Gloire que par leur propre intérêt.

Pour ces raisons et pour le respect naturel qu'on a envers un homme de grande noblesse, il est convenable que le Général soit noble. La gloire et les louanges stimulent les esprits dans les moments de périls extrêmes. Le Milanais

---

<sup>312</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 4, p. 51).

<sup>313</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 4, p. 51).

<sup>314</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 4, p. 53).

donne les exemples d'Alexandre le Grand stimulé par la gloire d'Achille, puis de César qui sera capable de pleurer devant une statue du même Alexandre le Grand. Il conseille aux nobles éloignés de leurs fils à cause de la guerre, d'ordonner aux tuteurs de leurs enfants de leur enseigner toutes les actions, les plus belles, des antiques, et de les entraîner aux vertus, les plus nobles. Ainsi qu'à la guerre et à tous ses arts. Il ajoute qu'il ne faut pas faire comme beaucoup de nobles de son temps, qui ne suivent pas ces préceptes et dont les fils sont ainsi ignorants et mous, voués à la danse, aux plaisirs de la table et aux divertissements. « *Educazioni infami, et indegne della vita, ma piu di lei indignissimi quei padri, che lo comportano*<sup>315</sup> » ces éducations sont une infamie et indignes de la vie, et les pères qui l'autorisent sont les plus indignes. Centorio cite l'anecdote de Thémistocle, qui jaloux de la gloire de *Melciade*, abandonna les plaisirs pour se dédier aux vertus.

Centorio saisit l'occasion pour dire qu'un valeureux Capitaine, pour échapper à l'adulation, ne doit pas permettre à ses hommes de l'encenser publiquement et en sa présence. Il cite ce mot de Pescennius Niger, lorsqu'en sa présence quelqu'un a commencé à le louer devant tout le monde, a fermement répondu que « *il voler lodare i vivi é una manifesta irrisione*<sup>316</sup> » vouloir louer les vivants est une mystification manifeste et qu'il faut réserver les louange aux morts, car pour les vivants c'est seulement de l'adulation. L'exemple donné est celui de *Agesilao* qui n'accepte pas les honneurs que le peuple des *Thasy* et des autres nations de la Grèce voulaient lui faire, en expliquant que la statue la plus précieuse est qu'une vie glorieuse puisse rester dans la mémoire des prudents. Le Milanais continue en disant qu'à son époque, beaucoup de Capitaines, qui no ont pris qu'une cabane, font construire des trophées, des statues des peintures et frapper des médailles, comme s'ils n'avaient conquis pas seulement des royaumes mais le monde entier. Il ajouta, durement, « *miseri loro che si credeno con queste vanità, e menzogne lasciar di se memeorìa a posterì, che tosto il tempo le porta e le consuma*<sup>317</sup> » misérables sont ceux qui croient laisser leur mémoire à la postérité avec ces mensonges, parce que rapidement le temps les consumes. La vraie gloire, il souligne l'écrivain, est d'être loué dans les esprits et pas dans les voix.

Centorio laisse tomber cette digression, et retourne à l'idée de la formation précoce aux armes pour les fils de la noblesse. Il présente les bons exemples de Auguste, successeur de César et surtout, a son époque, de Emmanuel Philiberte Duc de Savoie et du jeune *Marquis de Pescara*. La gloire des ancêtres est un signe clair pour les descendants.

---

<sup>315</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 4, p. 56).

<sup>316</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 4, p. 57).

<sup>317</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 4, p. 58).

Le Duc de Parme, *Ottaviano Farnèse*, déjà entraîné jeune aux arts de la guerre devient avec l'âge valeureux. De même, le *Duc de Sessa*, le *Duc Alfonso de Ferrare* sont deux références que le Milanais indique comme des valeureux, prudents, belliqueux et magnanimes guerriers de son époque.

2.7.6. *Chapitre 5: « Se le fortezze che si fanno, sogliono alle volte nuocere come giovare, donde viene che al nostro tempo, piu che nell'antico s'usano tanto, e che ogni Signore per minimo che sia, voglia la sua terra forte, e che resista contra ogni empito di guerra<sup>318</sup> ».*

L'écrivain commence son propos en disant qu'un dicton affirme que le Seigneur qui donne toute sa confiance aux forteresses et pas aux vertus de ses hommes, est un malheureux. Il dit qui il présentera dans ce chapitre les avantages d'avoir ou non des lieux fortifiés. D'abord il rappelle la réponse de *Licurgo* à ceux qui voulaient construire les murs autour de la ville : la ville qui a des citoyens forts, ne manque pas de murailles.

Il commence à raisonner « *di quale dei due debba esser meglio, o tenere il paese senza fortezze, o haverlo per la maggior parte fortificato<sup>319</sup>* » sur la question de savoir s'il est mieux d'avoir leur pays sans forteresses ou qu'il soit largement fortifié.

Il commence par dire que si un Seigneur règne sur une population belliqueuse, armée et bien entraînée, il peut s'affranchir des fortifications et attendre les ennemis en bataille. S'il perd, grâce à la force des habitants, il pourra reprendre ce qu'il a perdu. Il montre les exemples des Romains et des Carthaginois qui ont rarement construit des forteresses et seulement pour les armées. En outre, les Perses, les Tartares et les Turcs ne construisaient pas non plus des forts, et lorsqu'ils conquéraient une place forte ils la détruisaient. Il commente ainsi, « *a miei tempi<sup>320</sup>* » à mon époque c'est à dire quand il a été un soldat en activité, la ruine des villes hongroises, causées par les guerres de Charles Quint et Ferdinand contre les Turcs, ont été provoquées par leurs forteresses. En conséquence on voit bien que les fortifications « *alle volte piu nuoceno, che giovano<sup>321</sup>* » plus qu'aider, parfois causent des dommages. Il donne l'exemple de la prise par les Turcs de la forteresse d'Otrante pour dire comment la possession par l'ennemi d'une place forte dans le territoire ami, est la source de beaucoup de problèmes.

---

<sup>318</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 5, p. 62).

<sup>319</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 5, p. 63).

<sup>320</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 5, p. 64).

<sup>321</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 5, p. 65).

Cependant, il ajouta que quand un Seigneur n'a pas les forces suffisantes pour s'opposer aux ennemis en campagne, alors l'utilisation des forteresses est utile et nécessaire. Parce que, il peut résister dans ses places fortes, fatiguer l'ennemi et gagner du temps pour s'opposer à ses actions. L'écrivain donne l'exemple des Vénitiens en lutte contre les armées du Pape, de l'Empereur et du Roi de France. Il montre également un autre exemple du même ordre avec le Roi Philippe contre l'invasion des Français et aussi avec les Espagnols et les Lombards en 1557, qui furent des bons choix surtout quand ces forteresses sont bien gardées.

Toutefois, pour montrer que les fortifications peuvent faire plus de dommages qu'aider, il cite l'exemple de la perte de *Negroponte* par les Vénitiens et de Rhodes. La possession de ces fortifications par l'ennemi a rendu impossible la reconquête de Constantinople et d'autres lieux encore par les Chrétiens. En montrant d'autres exemples en Flandres, il affirme comment la présence de fortifications a souvent empêché les amis de récupérer les lieux perdus.

Ensuite, il évoque la question de la prolifération des fortifications en Italie. Il justifie cette propagation en disant que « *é che essendo in essa diversi Potentati, et ogn'uno di loro geloso del suo stato, e sospettoso del vicino, e timido per conoscersi non potere lungamente resistere in campagna con eserciti*<sup>322</sup> » il y a plusieurs puissances, chacune jalouse de son Etat et suspicieuse à l'égard du voisin et consciente qu'elle ne peut pas combattre longtemps en campagne. Il montre toute une série d'exemples des villes fortifiées pour résister et vivre comme un Etat indépendant. Un exemple pour tous, il dit que « *Il Duca di Ferrara per causa di Modena e Rezzo, città della Lōbardia, sopra le quali la Chiesa pretende, per timore che da lei non siano un giorno tolte, si è di quelle assicurato col fortificarle*<sup>323</sup> » le Duc de Ferrare craignant que les Etats de l'Eglise ne puisse prendre les ville de la Lombardie, Modène et *Reggio*, les a fortifiées.

L'écrivain présente les cas dans lesquels les forteresses peuvent être très utiles en elles-mêmes : pour défendre les côtes contre les corsaires et sur les passes pour assurer les voyages et les trafiques commerciaux. Il donne un grand nombre d'exemples des forteresses sur les côtes, devant les ports, où elles sont toutes utiles à ne pas perdre la possession et le contrôle de ces lieux importants.

Malgré cela, il rappelle qu'il est dangereux d'installer des forteresses parce que l'ennemi les peut conquérir et s'en servir comme base arrière des attaques dans l'autre partie du territoire. Pour cette raison, il dit que les Turcs, les *Soffi* et « *il Prete Ianni*<sup>324</sup> » le mythique prêtre Jean, avec d'autres de leurs zones,

---

<sup>322</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 5, p. 67).

<sup>323</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 5, p. 68).

<sup>324</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 5, p. 69).

n'utilisent pas de fortifications. Nonobstant, en parlant de cela l'auteur revient au concept selon lequel celui ne peut pas résister en campagne contre un ennemi plus fort, fait bien de se servir de forteresses pour résister. Il montre, entre autres exemples italiens, que le Duc de Ferrare en fortifiant la ville de *Bresello* sur le Pô, *Rezzo*, *Carpi* et Modène a pu résister aux attaques du Roi Philippe jusqu'au moment de pouvoir enfin faire la paix avec lui.

Alors, « *chi ponerà la cura, o la sua speranza in queste fortezze, le farà talmente ordinare, e guardare che perdendole non siano la sua rovina*<sup>325</sup> » qui mettra son espoir dans les forteresses doit veiller à qui elles soient bien ordonnées et gardées et ce que leur chute ne l'entraîne pas lui aussi. Tandis que pour celui qui maintien une forteresse, la dépense est très inférieure à ce que elle est pour qui attaque. Il dit aussi qu'il faut bien donner cette place forte à des hommes de confiance, parce qu'il est arrivé que le responsable d'une place l'ait donnée à l'attaquant. A cause de la nature des forteresses, leur basculement à l'ennemi fait perdre ainsi tout le territoire contrôlé. Il montre pour valider cette dernière idée, entre autres, l'épisode de la forteresse de *Robera* entre Modène et *Rezzo* qui passa à *Alfonso*, Duc de Ferrare, par la trahison de son chef et que fit perdre à son ennemi tous les territoires des deux villes

2.7.7. Chapitre 6: « *Che il distruggere affatto ogni cosa d'intorno delle fortezze de Nemici, e levargli in tutto la speranza de i raccolti delle vettovaglie, é un ridurre loro a etrema necessità, et un'isforzargli a rendersi per fame, & un finir tosto le guerre, che lungamente sono incominciate*<sup>326</sup> ».

Centorio présente le premier concept en disant que lorsqu'un Prince veut provoquer une guerre contre quelqu'un, il doit d'abord considérer les forces de l'adversaire pour bien mesurer l'effort à faire et estimer le temps qu'il lui faudra. Parce que, souvent il arrive que les guerres estimées en un an se prolongent à huit ou dix ans. Il montre divers exemples concernant des guerres qui n'ont pas porté les fruits espérés, comme celle des Français qui n'ont pas pu prendre le royaume de Naples en 1557. Ensuite l'arrivée du Roi d'Angleterre contre le Roi de France en 1558, pour venger la prise de Calais où les deux adversaires ne se sont pas affrontés à cause des difficultés créées par le terrain. De même, l'expédition de Charles Quint pour prendre la Provence s'avéra un échec. L'écrivain expose que les raisons de ces impasses peuvent être les forteresses bien défendues situées aux frontières ou la puissance de l'armée attaquée.

---

<sup>325</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 5, p. 70).

<sup>326</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 6, p. 71).

Toutefois, quand l'ennemi n'a pas les forces suffisantes pour s'opposer à l'envahisseur et qu'il se retire dans ses forteresses pour résister, l'attaquant, devenu maître de la campagne, doit « *usare tutti quei modi, fraudi, e trattati, che egli potrà, o saprà per terminar tosto la sua guerra*<sup>327</sup> » utiliser tous les moyens, les ruses et les traités pour terminer vite la guerre. Il ne faut pas faire comme on le voit à son époque, ce que font des Ministres des Rois de France et d'Espagne, comme les Généraux Gouverneurs, Conseillers et Colonels qui, pour s'enrichir eux même, prolongent les guerres et font devenir plus pauvres leurs Rois et les peuples.

Le devoir d'un Général c'est la victoire et d'achever rapidement la guerre qui a commencé. Le Milanais dit que, quand l'ennemi s'est retiré dans ses place fortes, pour finir rapidement la guerre il faut « *intrare con empito nel paese nemico, et ardere d'introrno de tutti i suoi presidj, le ville, le case, e spogliarli d'ogni qualità di vettovaglia che sia*<sup>328</sup> » entrer avec force dans le pays et tout autour des fortifications, il faut brûler les maisons et prendre toutes les sortes de vivres. En plus, il faut brûler les forêts et tous les arbres autour, comme détruire les récoltes et disperser les troupeaux et empêcher les paysans de travailler la terre. Cela pour pousser l'ennemi retranché dans les forteresses à se rendre et finir rapidement la guerre. Parce que « *molte volte quei paesi che non si possono acquistarte con il ferro, e con gli assalti, s'acquistano poi col timore, e con la fame*<sup>329</sup> » souvent les pays qu'on peut pas conquérir avec le fer, peuvent l'être par la faim ou la peur. Il montre les exemples de Fabius Maximus pour faire tomber les *Campani* et de Antigonos contre les Athéniens. Ensuite il fait une grande critique aux habitudes des *Franchi, Germani* et *Spagnuoli* qui sont en Italie et n'utilisent pas cette technique, mais prolongent les guerres en se retirent dans leurs forteresses. Il continue en disant qu'à l'époque de *Prospero Colonna* les Espagnols ont appliqué cette technique pour pousser *Francesco*, Duc de Milan, à se rendre ou comme les habitants de Sienne, qui se sont rendus affamés au Roi Philippe. Centorio souligne que « *la onde chi non usa di queste horridezze, e crudeltà innaudite, (ancora che a buoni Christiani fra loro non s'acconvenga l'essercitar di queste crudeltà oltre molte altre crudeli, se non contrea gli Infedeli, e nemici del nome Christiano) non havrà mai honore e gloria della guerra che egli incomincia, o havrà incominciata*<sup>330</sup> », quand on n'utilise pas ces cruautés et ces choses horribles on ne peut pas accéder à la gloire, toutefois il n'est pas concevable d'avoir recours à ces méthodes entre chrétiens et il faut le réserver à la guerre contre les infidèles. Pour valider cette idée il montre

---

<sup>327</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 6, p. 73).

<sup>328</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 6, p. 75).

<sup>329</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 6, p. 75).

<sup>330</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 6, p. 77).

l'exemple des cruautés appliquées systématiquement par les Turcs dans leurs conquêtes.

Il est intéressant de noter que Centorio termine ce chapitre en commentant ce qui s'est passé pendant les guerres d'Italie. Il dit que si les Impériaux et les Français avaient appliqué ces techniques, les guerres d'Italie auraient duré beaucoup moins longtemps et entraîné moins de dommages et de pertes que ceux dont ce peuple a souffert. Parce que, il termine, il est mieux pour la population de subir un grand incendie que plusieurs pendant une longue guerre.

2.7.8. Chapitre 7 : « *Nelle Battaglie il piu delle volte la vittoria non nasce dalla moltitudine delle genti, ma dal volere, e virtu de pochi, e dalla obediencia & osservanza de buoni, e perfetti soldati*<sup>331</sup> ».

Le chapitre débute sur le concept selon lequel le Général doit toujours bien connaître la qualité de ses soldats. Centorio dit que il a déjà traité ces sujet auparavant, mais qu'il traitera en bref le concept selon lequel « *infiniti Capitani, che per considerarsi nella moltitudine de soldati piu che nel valore de pochi, sono stati temerariamente combattendo superati, e vinti*<sup>332</sup> » une infinité de Capitaine qui ont considérés seulement le nombre de leurs soldats et pas leurs valeur ont été battus. L'écrivain montre de nombreux exemples liés à l'histoire de l'antiquité comme l'armée de Darius détruite par Alexandre le Grand ou Lucullus qui vainquit Mithridate et autres exemples.

Il dit qu'un bon Capitaine doit considérer la valeur des ses soldats plutôt que leur nombre. C'est à dire qu'il faut préférer la qualité à la quantité de combattants. Le Général, le jour de la bataille, après avoir étudié l'armée adverse, il doit penser comment organiser ses soldats et comment les disposer face à l'opposant. Centorio rappelle que les Capitaines de l'antiquité qui ont laissé la mémoire de leurs gloires, ont toujours placé davantage leur confiance dans l'ordre et la vertu que dans le nombre. Le Milanais multiplie les exemples pour valider ce concept. Il montre comment Léonidas de Sparte avec quatre mille fantassins battra Xerse et tua une infinité de Perses. Egalement, *Melciade* dans les champs *Maratonj* vaincra Darius et tua cent mille Perses. Ces exemples montrent comment une petite armée, bien ordonnée et entraînée est supérieure à une multitude indisciplinée. Chaque Seigneur doit « *fare essercitar continouamente i suoi sudditi nell'armi, per haverli poi ben disciplinati ne suoi bisogni in tempo di guerra*<sup>333</sup> » entraîner ses sujets en temps de paix, pour qu'ils soient bien

---

<sup>331</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 7, p. 79).

<sup>332</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 7, p. 79).

<sup>333</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 7, p. 82).

disciplinés en temps de guerre. Il continue en disant que l'entraînement continu et l'expérience au combat, font devenir les soldats plus forts. Il donne l'exemple de la victoire des vétérans de César, inférieurs de nombre, contre la multitude de Pompée en Macédoine.

Ensuite Centorio dit qu'une armée forte, expérimentée et habile, n'est pas suffisante. Il faut qu'elle soit bien disciplinée parce qu'une armée qui ne respecte pas l'autorité de ses chefs, est comme un corps humain fort, sans la tête. Il propose les exemples d'un Capitaine de Cyrus, *Crisanta*, qui arrêtera son épée après en avoir reçu l'ordre du son Roi. De même, les Espagnols sous les ordres de *Prospero Colonna* et du Marquis de Pescara furent tellement disciplinés qu'ils purent gagner plusieurs fois contre les Français, en étant moins nombreux. En disant que « *nessuna cosa è che piu affretti la vittoria che l'obbedienza de soldati*<sup>334</sup> » la chose qui peut faire arriver la victoire plus vite c'est l'obéissance des soldats, il montre une autre infinité d'exemples historiques liés à l'antiquité. Par exemple, il parle de l'Empereur Romain Claudius qui gagna à *Martinopoli* contre les Goths en tuant trois cent mille. De plus, il dit que quand l'armée ne respecte pas les ordres de son chef il arrive des problèmes pour tous et souvent la défaite. Il présente l'exemple du Ladislas Roi de Hongrie en 1444 qui fut battu par le Turcs à cause de l'indiscipline d'un de ses chefs. Ou bien, *Piero Strozzi* qui, en 1544 alla avec des soldats italiens en France, et pour n'avoir pas voulu exécuter les ordres reçus, fut attaqué et battu par le *Marquis del Vasto* à *Stradella*. Le Général doit toujours rechercher à bien discipliner et à bien ordonner son armée parce que « *gli é piu facil cosa mettere in rotta un gran numero di genti confuse, che un piccolo essercito bene ordinato*<sup>335</sup> » il est plus facile de vaincre un armée composée d'un grand nombre d'hommes mais dans la confusion, plutôt qu'une armée petite mais bien ordonnée. Il montre la victoire mémorable du Roi d'Angleterre contre les Ecossais et termine en disant que, souvent, la négligence et la vilénie des soldats endommagent les choses qui ont été sagement ordonnées par des prudents Capitaines.

2.7.9. Chapitre 8: « *Se l'ordonanze de Romani erano di quel valore, e fortezza che mostrano le loro tante ottenute vittorie, perche non sono da Moderni imitate, & in qual modo formate, e perche non si commettono cosi spesso oggi, e cosi sanguinosi i fatti d'armi, come gia si soleano anticamente commettere*<sup>336</sup> ».

---

<sup>334</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 7, p. 84).

<sup>335</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 7, p. 85).

<sup>336</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 8, p. 86).

Centorio commence le chapitre en disant que « *Una della cose che in questi tempi mi fa restare oltre modo meravigliato, si è perche la presente militia non corrisponde alla passata*<sup>337</sup> » une chose qui l'impressionne est que la milice de son époque ne correspond pas à la milice de l'antiquité. Il dit que l'intelligence, les astuces et les façons des antiques pour mener la guerre, provenaient de ce même pays et d'hommes semblable à ceux de son époque et qu'il ne peut pas imaginer quelles sont les causes de cette différence. Cependant, l'auteur dit que, avant de parler des causes de cette différence, il doit expliquer comment les antiques formaient leur armée. Il dit, en citant Végèce, que les antiques gardaient une prédominance de l'infanterie sur la cavalerie. La légion était formée de 6000 fantassins et de 600 cavaliers. Elle était divisée en dix Cohortes, la Cohorte en cinquante Manipule et cette dernière était composée de vingt-cinq fantassins. Ensuite il entre dans le détail des formations de l'armée romaines et précise que quatre légions formaient une armée consulaire : deux Romaines plus lourdes et deux auxiliaires armées plus légères. Centorio détaille minutieusement la formation des légions romaines et de chaque fonction de ses composants.

Il continue en disant que les Capitaines modernes doivent s'inspirer de la structure des armées romaines et les imitant doivent « *vanno ordinando le sue battaglie di tre squadroni chiamati antiguardia, battaglia, e retroguardia, cō intervallo tale che l'una possa aiutare l'altra*<sup>338</sup> » ordonner les bataillons en trois parties : avant-garde, bataille et arrière-garde et avec un espace tel entre elles qu'elles puissent s'aider mutuellement. Ces formations peuvent assumer tous les figures qui conviendront au terrain comme les carrés, les triangles, la forme de théâtre, de Scorpion et d'autres encore. La cavalerie lourde doit s'installer sur les côtés, et la cavalerie légère sur les angles, sur le front, au centre ou à côté de l'artillerie. Sur le front, les piquiers avec leurs ailes de gauche et de droite formées par les arquebusiers. L'écrivain souligne que quelques Capitaines ont inséré des arquebusiers dans les files de piquiers et cette idée a fait beaucoup de dommage à l'ennemi.

Ensuite Centorio affronte la question de savoir pourquoi à son époque on ne donne pas la forme de bataille utilisée par les antiques. Il dit que les causes sont peut être « *forse dalla mala qualità, o novità dell'armi, dalla poca disciplina, et essercitio et ordinanza, overo dall'estrema mutatione de tempi*<sup>339</sup> » la mauvaise qualité des armes, le manque de discipline, d'entraînement et aussi l'extrême mutation des temps. Il examine les causes possibles qu'il a présentées avant et il affirme que les armes, offensives comme défensives, de son époque sont de la même qualité que celles de l'antiquité voire meilleures. A la disposition

---

<sup>337</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 8, p. 86).

<sup>338</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 8, p. 90).

<sup>339</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 8, p. 90).

des fantassins modernes il y a toute une panoplie d'armement comme les *Archibugi*, les *Picche*, les *Alabarde*, les *spiedi*, les *partigianoni*, les *spadoni*, les *spate*, les *pugnali*, les *corsaletti*, les *morioni*, les *rotelle*, les *camicie di maglia* et autres, en plus de l'artillerie. Pour les cavaliers il y a la *lancia*, la *stocco*, la *mazza*, la *accia*, les *coltellacci*, les *archibugetti* et autres. Alors, il dit l'auteur, les armes ne sont pas la cause. Il poursuit sa recherche en disant que la qualité des hommes est également la même que dans l'antiquité voire meilleure. Donc, il en arrive à la conclusion que « *ma solamente causati dalla disciplina, e mutatione de tempi*<sup>340</sup> » cette différence est due au manque de discipline et à l'évolution des temps. Il révèle que seuls les *Tedeschi*, Allemands, et les *Spagnuoli*, Espagnols, cherchent à imiter l'antique discipline des Romains qui représentaient le vrai exemple d'une armée disciplinée. Il ajouta qu'à cause de la corruption des derniers Empereurs et des invasions barbares, cette connaissance a été perdue et les soldats modernes sont plus attirés par les vols et les rapines que par la vraie gloire. Les anciens pratiquaient continuellement l'entraînement et manœuvraient dans l'ordre, ce qui n'est pas le cas des modernes.

Il pose la question du fait que dans l'antiquité les guerres étaient plus sanglantes, et qu'à lui seul César a gagné plus victoires, que tous les Généraux de son temps. Il montre toute une série d'exemples de l'antiquité dans lesquels il y avait un grand nombre de morts dans les batailles. A ce propos, il affirme que, selon lui, la façon de faire la guerre était différente : la guerre dans l'antiquité était plus offensive que défensive avec des batailles menées en campagne et rarement autour des forteresses. En outre, il y avait davantage de corps à corps avec des armes blanches. Le Milanais affirme que les anciens se battaient pour la gloire et pour la vie, et pas pour le butin comme à son époque.

Il souligne que « *essendo il guerregiar nostro piu su la difesa, che su l'offesa, difficile cosa è che si facciano piu quei conflitti, che anticamente si faceano*<sup>341</sup> » on ne peut pas faire la guerre comme dans l'antiquité, parce que la façon moderne de combattre est plus orientée vers la défensive que vers l'offensive. De même, quand un valeureux Capitaine arrive à engager l'ennemi en bataille en campagne, les arquebuses tiennent loin les soldats et empêchent le corps à corps caractéristique de l'antiquité. Les plus grands dégâts se font avec les armes à feu, qui, d'ailleurs, ne sont pas meurtrières. : l'artillerie souvent tirent souvent au-dessus de la tête des ennemis. En outre, les piques tiennent les soldats loin du combat corps à corps et les combats modernes durent au maximum six ou sept heures, quand dans l'antiquité ils duraient jusqu'à trois jours.

Centorio affirme que la façon de combattre des hommes de l'antiquité est définitivement perdue. En revanche, les modernes sont meilleurs qu'eux en deux

---

<sup>340</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 8, p. 91).

<sup>341</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 8, p. 96).

choses : les Capitaines modernes leur sont supérieurs en astuce, en valeur et en vertus et que « *usarsi da noi armi, che mai forono in quell'età usate, per fortificare le Città, et altri luoghi con quella bella maniera, che si costuma, e che a gli Antichi fu nascosta*<sup>342</sup> » nous utilisons ainsi des armes qu'ils n'avaient pas et les techniques actuelles de fortifications des villes leurs étaient inconnus.

2.7.10. Chapitre 9: « *Una saggia, & accorta variatione de squadroni dei giorni delle battaglie, può piu (aspirando alla vittoria) contra il nemico, che una ordinaria ordinanza accompagnata dal troppo promettersi de soldati*<sup>343</sup> ».

Le Milanais affirme qu'on a souvent vu dans l'histoire que de modifier l'ordre des unités le jour de la bataille a amené à la victoire. C'est à dire, en adaptant son propre dispositif sur le terrain à l'ennemi et à la situation, et en n'appliquant pas un schéma rigide, on peut atteindre la victoire. Il montre que beaucoup de Généraux de son époque appliquent la même manière de disposer leurs troupes sur le terrain : la bataille en front, sur les côtés ensemble les arquebusiers à pied et les gendarmes et, ensuite, la cavalerie légère tout en installant l'artillerie entre l'infanterie et la cavalerie. En plus, les arquebusiers à cheval et les stradiots en réserve pour frapper l'ennemi là où il est plus faible (ANNEXE 6). Il dit que ce schéma pouvait être répété à l'identique pour toutes les batailles. Centorio montre l'exemple des Romains qui ordonnaient leurs armées différemment des autres et montaient à l'assaut avec un schéma comparable. Néanmoins, beaucoup de Capitaines ont appris, avec intelligence, à rompre ces schémas rigides. L'écrivain montre les exemples de Philippe, Roi de Macédoine qui gagna contre les Illyriens en changeant les formations de son armée, comme celui de César qui gagna contre les Allemands de la même façon.

Il dit que « *un Generale sia intelligente, et avveduto, perché molte volte havrà da guerreggiare contra esserciti, che saranno fuorsi di disciplina, isperienza o superiori, o almeno non affatto delle sue ordinanze inferiori, ne si potranno vincere con la parità delle genti, se non con la nuova foggia de gli ordini, e stratagemmi*<sup>344</sup> » un Général doit être intelligent et avisé, parce que à de nombreuses reprises il devra combattre avec des armées supérieures et qu'il ne peut vaincre qu'en ayant recours à de nouveaux dispositifs sur le terrain en usant de stratagèmes. Le Général en adoptant de nouvelles dispositions des troupes sur le terrain peut gagner. Il montre comme une référence, la victoire du Roi de

---

<sup>342</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 8, p. 98).

<sup>343</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 9, p. 98).

<sup>344</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 9, p. 101).

France, François, contre les Suisses entre Milan et Marignan en détaillant toute l'action qu'il a menée et soulignant que le changement des formations conduit par le Roi de France, fut la clé de sa victoire.

Il continue en disant qu'un sage Capitaine de doit pas commencer une bataille pour provocation, ou avec un manque de prudence, et ne doit jamais combattre s'il se trouve désavantagé en cavalerie, en infanterie ou du fait du terrain. Il peut cependant le faire s'il utilise une ruse. Il montre, et détaille, l'incroyable victoire obtenue par Silla contre Archélaos.

Ensuite, l'écrivain affirme que « *nessuna cosa trà gli huomini puo piu rendere glorioso ne' progressi di guerra un Generale, che la prudente, e saggia, e ben intesa variatione*<sup>345</sup> » nulle chose ne peut rendre un Général plus glorieux dans les progrès de l'art de la guerres qu'une modification sage et prudente des schémas connus.

Il saisit l'occasion pour rappeler qu'il ne faut pas promettre la victoire aux soldats de butin avant d'avoir gagné, comme le montre le malheureux exemple du *Duc d'Alva* qui, en 1555, en promettant la victoire sur les Français ne fut pas capable ensuite de gagner. Parce que, un des plus grand précepte est que « *qualsivoglia capitano per grande che egli sia, il quale dee sempre in se istimare piu il nemico, che la sua propria forza*<sup>346</sup> », n'importe quel Capitaine aussi grand soit-il, doit toujours évaluer plus la force de l'ennemi que la sienne. En proposant deux exemples liés à son époque, l'écrivain termine le chapitre en rappelant que, si on veut gagner une bataille, il est préférable de varier les formations sur le terrain que de promettre la victoire aux soldats.

2.7.11. Chapitre 10: « *Nessuna cosa può piu in una giornata rendere la vittoria facile, che l'amore, e l'obbedienza de soldati verso il suo Generale, e cosi parimente la lui verso loro gratitudine, e Munificenza*<sup>347</sup> ».

Centorio commence son explication en disant que la gratitude d'un Capitaine illustre envers ses soldats lui assure un grand pouvoir sur les esprits des hommes. Il dit que, en exprimant ainsi sa reconnaissance, les soldats lui seront fortement liés et fidèles. Il montre la façon de récompenser les bons soldats dans les armées Romaines. Il continue en disant qu'un parfait commandant doit rechercher trois choses : la volonté, l'honneur et l'obéissance de ses Capitaines.

---

<sup>345</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 9, p. 105).

<sup>346</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 9, p.107).

<sup>347</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 10, p.108).

Parce que quand l'amour et l'obéissance ne sont pas présents dans le commandement des forces, la charge de commandant se détériore rapidement.

L'auteur raconte l'anecdote d'un centurion Romain tellement dévoué à César qu'il préféra mourir plutôt que de vivre avec l'ennemi de César, Scipion. De même, les soldats de *Petelino*, assiégés par Hannibal, qui par dévouement vers les Romains, leurs furent fidèles jusqu'à la mort.

Le Milanais affirme que « *questa benivolenza si acquista ne' soldati facilmente da sagaci, et accorti capitani col gratificarli a tempo e a luogo*<sup>348</sup> » pour des Capitaines avisés et intelligents cet attachement de leurs soldats, s'obtient facilement en leur manifestant quand il le faut et de manière convenable, de la gratitude. Ils doivent marquer de la sollicitude envers leurs troupes et démontrer leur intérêt pour eux. En montrant l'exemple de César, qui fait installer sur sa couche un de ses vétérans malade, *Caio Oppio*, et va dormir au dehors, Centorio dit que cette grandeur d'âme n'est plus en cours à son époque où les Commandants cherchent plutôt à frauder leurs soldats sur leurs soldes. Il dit qu'Alexandre le Grand, Pompée, César, Otton furent des soldats honorés par leurs troupes comme à son époque furent aimés de leurs hommes *Gioannino de Medici, Napulione Orsino, et Piero Strozzi*.

Le Capitaine doit rechercher cette confiance et cet attachement des soldats ainsi que l'obéissance, parce que « *l'obediencia è madre, e governatrice d'ogni virtù e gratissima nelle cose difficili*<sup>349</sup> » cette dernière est la mère de toute vertu et se révèle essentielle dans les moments difficiles. Il propose la maxime de *Clearco Lacédémonien* : un Général doit être redouté et obéi dans son armée. Le Milanais présente différents exemples de l'antiquité qui montre l'importance de l'obéissance dans les armées. Ensuite, il revient sur deux parangons de la capacité d'un Capitaine à conquérir les esprits de ses soldats. D'abord il montre la figure de *Fabius Maximus* qui vend ses biens pour libérer ses soldats capturés par Hannibal, parce que le Sénat Romain avait refusé de payer la rançon. A son époque il montre les nobles actions accomplies par le Duc *Ottavio Farnèse* et le Duc de *Sessa* envers leurs soldats, conquérant leurs cœurs. En continuant avec des exemples de la munificence des commandants de l'antiquité envers leurs soldats, il termine le chapitre.

2.7.12. Chapitre 11 : « *Un generale non meno dee essere segnalato & ornato del vestire in uno esercito, o battaglia, che debba essere di tutte quell'altre virtù, che si ricercano in un perfetto Capitano*<sup>350</sup> ».

<sup>348</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 10, p.111).

<sup>349</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 10, p.113).

<sup>350</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 11, p.116).

Centorio, dans ce chapitre, affronte le problème de l'habillement qui doit porter un Général et la raison pour laquelle il se doit distinguer des autres *conmilioni*, frères d'armes. Il dit que trois raisons retenues par les anciens : en premier lieu pour se distinguer des autres pendant le bataille afin qu'ils puissent être trouvés aisément, deuxièmement pour allumer le désir de victoire des troupes, et enfin, pour mourir sur le champ de bataille, il devait être convenablement habillé.

L'écrivain montre une multitude d'exemples de Capitaines de l'antiquité qui, habillés de façon différente des autres pour être reconnus par tous le monde, furent capables d'inciter leurs soldats à l'action par leur présence. De même, ils étaient reconnus par l'ennemi et cela pouvait empêcher des erreurs majeures. Il cite l'anecdote de Xénophon qui s'habilla superbement pour aller se battre contre Artaxerxés. De même César et Silla se montraient au combat parmi leurs soldats et, reconnus, insufflent une grande force d'esprit à tous. Autre exemple, le Roi de France François I<sup>er</sup> à la bataille de Marignan, qui avec son manteau bleu aux fleurs de lys d'or, ira là où il y avait la plus grande bataille donnant espoir aux siens.

Le Milanais explique que, les officiers romains avaient des signes de distinction pour être bien repérés et que les armées étaient également toutes bien habillées et honorées par des belles armes et de beaux emblèmes, parce que « *ogni essercito, che sarà cosi adornato d'armi, e disposto ne suoi prograssi, sempre si truovarà piu pronto, et audace, che quell'altro che ne mancarà*<sup>351</sup> » une armée qui utilise de belles armes et de beaux vêtements sera plus audacieuse que les autres.

L'écrivain continue sur la tenue du Général. Il dit qu'il doit être bien reconnaissable par les siens, mais qu'il ne doit pas susciter chez l'ennemi l'envie de le capturer comme butin. Quand le sort de la bataille n'est plus favorable aux amis, il sera convenable de prévoir des vêtements plus ordinaires pour le Capitaine. Centorio présente des exemples où des Généraux de l'antiquité, dans le moment de péril, se sont changés et se sont habillés comme de simples soldats pour échapper à la capture, comme le fit, entre autres, Pompée le Grand après sa défaite contre César. Néanmoins, il montre des nombreux exemples de son époque, dans les phases les plus critique des batailles, comment des notables ont pu se sauver, grâce à un habillement ordinaire : le *Marquis del Vasto* à Cérignole et le Cardinal *Sadunese* à Marignan. Au contraire, Monseigneur de Foi qui, à cause des ses splendides vêtements, mourra au cours de la bataille poursuivi par les soldats ennemis. Le Grand Connétable de France à la défaite de saint Quentin, pour ne pas vouloir perdre du temps à se changer et se sauver, fut fait prisonnier

---

<sup>351</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 11, p.118).

par le Duc de Savoie. Mais, dit Centorio, cette règle de se changer si la bataille est perdue, n'est pas une règle générale, parce qu'il peut arriver que le commandant richement habillé, puisse avoir la vie sauve grâce à des soldats ennemis voulant l'échanger contre une rançon. C'est ainsi que le Roi de Navarre fut sauvé à la bataille de Pavie, parce qu'il fut reconnu par ses vêtements et, en revanche le Roi d'Ecosse fût tué alors que s'étant déguisé, il cherchait à fuir.

Finalement, Centorio affirme que « *secondo il mio giudicio sarei piu tosto di parere per la dignità, rispetto e riverenza della persona del Generale, riguardo al suo grado, andare, come soleano quegli antichi Capitani, splendidamente vestito, et armato, e differente da tutti gli altri*<sup>352</sup> » selon son jugement personnel, le Général, comme firent les Capitaines de l'antiquité, et par respect par son grade, doit s'habiller et s'armer magnifiquement et de façon différente des autres.

2.7.13. Chapitre 12 : « *In qual modo dee essere disposta l'Artiglieria in una battaglia generale, perche non offenda se non gli nemici, e quale sia piu utile, e necessaria in essa la mezzana, o la grossa*<sup>353</sup> ».

Centorio commence le chapitre en expliquant que de toutes les inventions humaines concernent la guerre, l'artillerie est la pire. Il dit qu'à cause de la force de l'artillerie « *non puonno resistere i muri per grossi, et ismesurati che siano, non Bastioni, non Torri, non finalmente con continovo battere i Monti, e la terra istessa*<sup>354</sup> » rien ne peut résister à ses coups ni les murs quelle que soit leur épaisseur, ni les bastions, ni les tours et, si on continue à se battre, ni les montagnes et la terre elle-même. Il ajouta que ces armes semblent plus diaboliques qu'humaines et qu'elle ne devraient pas être utilisées par les chrétiens contre leurs frères. Toutefois, l'écrivain peut envisager l'utilisation des ces armes contre l'infidèle. Mécréant qui a appris à utiliser cette invention des chrétiens, et qu'il utilise maintenant contre la chrétienté. Centorio estime que maintenant ces ennemis de notre foi nous causent de grands dommages avec ces armes et « *non habbiamo ragione de piu dolerci, poi che noi semo d'ogni infortunio nostro causa*<sup>355</sup> » que nous ne devons pas plaindre parce que nous sommes responsables de cette situation.

Le Milanais enchaîne sur une vraie question, à savoir que ces armes sont devenues très importantes pour les armées et qu'il faut alors considérer comment les placer. Il affirme que le Général doit ordonner à son Général de l'artillerie,

---

<sup>352</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 11, p.121).

<sup>353</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 12, p.122).

<sup>354</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 12, p.122).

<sup>355</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 12, p.122).

d'installer les pièces sur un lieu bien choisi et qu'elles puissent frapper les ennemis sans toucher les amis. Il cite l'exemple de la bataille de Ravenne où les deux adversaires furent endommagés par leur artillerie. Ensuite il souligne que ces lieux doivent être défendus convenablement et fort naturellement ou fortifiés par l'œuvre humaine, avec des fossés et tranchées, parce que « *vedendosi souvente che dall'accomodarla bene si causa, e si consegue la vittoria*<sup>356</sup> » en installant bien l'artillerie on arrive souvent à la victoire. Il présente la bataille de Marignan où les Suisses furent battus par le Roi de France François surtout à cause de l'artillerie.

Centorio continue en disant que lorsqu'on ne peut pas installer l'artillerie sur un lieu naturellement protégé où fortifié par l'homme, il faut l'installer en plaine parmi les gens. Il précise qu'il faut laisser de l'espace pour la manœuvre et permettre son retrait à travers les escadrons, tout en contrôlant l'action des artilleries adverses. Les armées ne doivent pas être endommagées par l'artillerie dans les premiers affrontements. Pour cette raison Centorio propose que « *per non essere danneggiato il piu utile ispediente, ch'io veggia, si è di fare ogni possa di occuparla, e con prestezza, et assaltarla in un subito*<sup>357</sup> » pour ne pas être atteint par elle, il faut attaquer l'artillerie rapidement et la prendre dans les premiers moments de la bataille, pour empêcher d'agir ceux qui étaient chargés de sa défense et surtout l'ennemi de l'utiliser.

L'écrivain affirme qu'un Capitaine avisé doit chercher à faire la bataille sur un lieu que l'artillerie ne peut pas atteindre et qu'on cherche souvent à mettre un obstacle naturel ou artificiel entre l'artillerie et les batailles.

A son époque, il est devenu courant de faire plusieurs salves d'artillerie avant la bataille, Centorio propose de saisir l'occasion, entre un tir et l'autre, d'attaquer et de prendre voire de rendre inutilisables les pièces ennemies avec les clous et de se protéger de telles actions faites par l'ennemi.

Il continue en soulignant qu'il ne faut pas utiliser les *squadroni* de l'armée pour prendre l'artillerie ennemie, parce qu'il y a souvent beaucoup de désordre dans cette phase et que les ennemis peuvent facilement gagner contre des troupes disloquées. Pour cette raison, l'auteur conseille de maintenir le corps principal de l'armée bien en ordre et de dédier des troupes spéciales à ces tâches d'attaque de l'artillerie ennemie. Il propose que « *una banda de Avventurieri, e de Archibugieri, accompagnati da un'altra de Cavalli, che fuore de i squadroni gli saranno deputati, siano quei, che con un poco di spalla della retroguardia, facciano la fattione*<sup>358</sup> » une bande d'aventuriers et d'arquebusiers, accompagnée par des cavaliers et une partie de l'arrière-garde soient députés à cela. Ces soldats

<sup>356</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 12, p.123).

<sup>357</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 12, p.124).

<sup>358</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 12, p.126).

doivent attaquer l'artillerie ou la déranger pendant ses actions pour empêcher ou perturber les tirs, comme cela a été fait à la bataille de la Bicoque.

Il précise qu'on ne doit pas installer une armée proche d'une forteresse ennemie pour ne pas être battus par les armes de la place forte. Pendant la bataille, une fois que l'artillerie a tiré, il faut la placer sur un endroit sûr ou la retirer derrière les *battaglioni*, pour la défendre des attaques ennemies.

A ce point Centorio donne son opinion sur la querelle de l'époque, sur la taille de l'artillerie qu'une armée doit utiliser. Il présente deux cas. Dans le premier, quand un armée est devenue maître de la campagne ennemie, que tous les soldats opposants se sont retirés dans les forteresses et que la suprématie numérique de l'attaquant est remarquable, il conseille « *all'ora l'artigliaria grossa saria piu necessaria che la mezana, overo picciola, perche con essa si farà maggior'effetto, battendo i grossi ripari, o muri de i presidj nemichi*<sup>359</sup> » d'utiliser l'artillerie lourde pour frapper les abris et les points hauts ennemis.

Néanmoins, quand les deux armées sont de la même taille et se rencontrent en campagne, il faudrait « *saria piu necessaria l'artigliaria mezana, et atta in un subito a maneggiarsi, che la grave, e ponderosa, laquale non può servire se non per il primo tiro*<sup>360</sup> » utiliser l'artillerie moyenne, parce qu'elle est plus à même d'être rechargée rapidement que l'artillerie lourde. Egalement, elle est plus manœuvrable, et plus agile à utiliser pendant les moments plus dynamiques de la bataille. Il montre l'exemple de Charles Quint qui, grâce aux abris, fossés et tranchées préparées pour défendre l'artillerie par *Giovan Battista Castaldo*, fût capable de se défendre convenablement.

Il continue sur l'opportunité d'utiliser l'artillerie *grossa*, lourde, dans les forteresses pour abattre tous les dispositifs prêts à attaquer les murailles, mais au-delà de cette utilité, l'artillerie moyenne est préférable pour sa manœuvrabilité. En plus, l'auteur montre des façons d'installer l'artillerie moyenne pour en augmenter l'efficacité. Il propose d'installer sur des chariots de forme triangulaire, des pièces courtes d'artillerie moyenne sur chaque côté puis de les diriger vers les ennemis comme les lances d'une phalange. Ces chariots ont été utilisés fort bien au nord de la *Svetia* et *Gotia* et dans d'autres provinces. Il ajoute que, à son avis « *che chi potesse servirsi in una giornata de i Mortari di ferro, accomodati con le sue palle di pietra o di ferro a livello de nemici, che nell'iscaricar loro, le gittassero suora queglii, che ne risultaria non poca utilità*<sup>361</sup> » on peut utiliser avec beaucoup de profit les mortiers en fer contre les ennemis sur le terrain, parce que normalement on utilise ces armes contre les édifices. Ces frappes peuvent désordonner les formations adverses. Centorio

<sup>359</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 12, p.127).

<sup>360</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 12, p.128).

<sup>361</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 12, p.130).

propose également d'installer l'artillerie entre les soldats, pour faire tirer contres les ennemis avant la bataille en les surprenant. Ensuite, il présente l'exemple de *Signor Cesare di Napoli*, Général de l'artillerie en Italie du Roi Philippe d'Espagne, en disant que cet homme a toujours utilisé l'artillerie de façon admirable et surprenante pour les ennemis. Il termine le chapitre en rappelant sa prédilection pour l'artillerie moyenne par rapport à l'artillerie lourde.

2.7.14. *Chapitre 13* : « *Nelle battaglie quando si veggono i soldati (cedendo al nemico) dar volta indietro, o ritirarsi, il rinfacciar loro in qual punto qualche volta la vergogna, & il rememoragli qualche atto segnalato della sua passata gloria, sole fargli piu valenti e rendergli spesso de timidi, animosi, e forti*<sup>362</sup> ».

L'écrivain dit que dans les guerres, pour des raisons différentes, il arrive que les soldats commencent à se retirer de la bataille. Le Général, doit alors conserver tous son esprit et, avec tout son savoir, doit troquer la retraite et la transformer en victoire. Il propose de parler aux hommes qui se retirent « *improverandoli di codardia, e ricordandogli qualche loro generoso fatto*<sup>363</sup> » et de les accuser de couardise et de leur rappeler quelque action glorieuse pour réanimer leurs esprits. Souvent on voit que les hommes, qu'on peut croire perdus, retournent au combat à cause de la honte. L'auteur présente l'exemple des soldats de César pendant la bataille de *Monda* contre Pompée qui, alors qu'ils se retiraient furent conduit à la victoire par l'exemple personnel de César et la crainte de leur propre honte. Il dit que la crainte et la honte des soldats sont suffisantes pour transformer une retraite et redonner aux soldats la force de combattre. Pareillement, il montre l'exemple extrait de l'histoire antique de *Silla* qui, avec de mots touchants, convaincra ses soldats en fuite de retourner à la bataille contre l'armée de *Mithridate* et de vaincre. Centorio dit que « *la virtù per tre cause in una battaglia si promuove, per timore, per desiderio e per vergogna*<sup>364</sup> » dans la bataille la vertu apparaît : soit par crainte, soit par désir ou encore par honte ; par la crainte de l'ennemi et de se comporter de manière indigne, le désir de gloire et la honte de fuir. Dans des moments particuliers de désespoir, le Capitaine doit être capable de parler à ses soldats et de convaincre leurs cœurs de retourner à la bataille pour vaincre. Il présente l'exemple de *Biante Lacone* qui fut capable de convaincre ses soldats de combattre contre Iphicrate Général athénien. De même, les femmes de Cordoue furent capables d'animer la volonté de défendre la ville et de vaincre contre le Roi *Don Pietro* dit le Cruel.

<sup>362</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 13, p.131).

<sup>363</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 13, p.132).

<sup>364</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 13, p.133).

Ensuite l'écrivain parle des façons de redonner le courage aux soldats. Il dit qu'il y a deux causes principales susceptibles d'amener les esprits des soldats « *all'opere vertuose, che sono l'utile, e l'honore, l'uno attribuito alla vita, e l'altro all'immortalità del tempo*<sup>365</sup> » à faire des actions vertueuses : l'utilité, qui se rapporte à la vie, et l'honneur qui aspire vers l'éternité. Le Capitaine peut utiliser ces deux outils pour convaincre ses soldats. Une autre manière de persuader les hommes est de leur rappeler la grandeur des ancêtres ou quelques-unes leurs actions glorieuses. Il présente l'exemple de Labienus qui fut capable de vaincre les Français en rappelant à ses soldats leurs victoires passées contre eux-ci. De même, Caton rappelant l'exemple de la gloire de Pompée, poussa son fils à faire la guerre à César, comme François I<sup>er</sup> Roi de France, en leur rappelant leur victoire a encouragé les Allemands en gagner contre les Suisses. Egalement *Gneo Manlio*, en parlant à ses légionnaires et en rappelant les victoires des Romains contre les Gaulois, encouragea ses soldats pour vaincre les *Gallogreci*.

C'est pour cela que « *foro sempre lodate in un Generale la eloquenza, memoria, e vivacità dell'animo, perche con esse sapesse commuovere, e moderare i suoi soldati, e spingerli ove l'occasione del luogo, e del nemico lo ricercasse*<sup>366</sup> » l'éloquence, la mémoire et la vivacité de l'esprit, sont des qualités à louer chez le Général, parce que il doit savoir émouvoir les soldats, les modérer ou les pousser à l'action. Il présente de exemples des femmes de l'antiquité qui montraient une grande dignité et étaient capables d'encourager des hommes à la guerre. Une Lacédémonienne qui injuria à son frère parce qu'il n'a pas voulu mourir pour la patrie comme l'avait fait son fils ou une femme de Sparte qui apostropha son fils blessé, pour avoir abandonné l'armée.

Centorio attaque assez durement les soldats de son époque en disant qu'ils ont oublié les exemples de l'antiquité et qu'ils pensent seulement à voler et à endommager, à cause de leur cupidité, davantage les amis que les ennemis. Il arrive souvent que pour « *una semplice ributtata a dietro, dare le spalle al nemico, e procurare da salvarsi nelle fortezze a guisa de Galline ne' pollari, vituperio veramente ispresso, et essecrando della presente Militia*<sup>367</sup> » pour être simplement repoussés vers l'arrière les soldats fuient du champ de bataille pour se réfugier dans les forteresses, comme des coquelets dans les poulaillers et cela est une chose insupportable des armées modernes. Il attaque aussi le manque de discipline caractéristique des armées de son époque comme l'arrogance des soldats envers leurs alliés et leur peur de l'ennemi. Il rappelle les anciens en disant que de tout temps le couard a été puni, chassé de l'armée voire tué par les vétérans. Il montre l'exemple de deux femmes de Sparte dont l'une tua son fils

---

<sup>365</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 13, p.136).

<sup>366</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 13, p.137).

<sup>367</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 13, p.139).

parce qu'il avait abandonné l'armée pendant la bataille et l'autre tua ainsi le sien parce qu'il n'avait pas voulu aller combattre pour la patrie. Centorio dit avoir voulu présenter des exemples de femmes courageuses pour stimuler l'orgueil des soldats modernes. Ces soldats doivent être disciplinés et obéissants vis à vis de leurs Capitaines et ces deniers doivent conduire et enflammer les soldats à la victoire. En montrant l'exemple de *Valerius Corvino* qui, avec des belles paroles, convaincra et poussa ses soldats à la victoire sur les *Sanniti*, l'auteur termine le chapitre.

2.7.15. Chapitre 14 : « *Ogni Prencipe, o Generale, che si vedrà l'occasione propitia, devrassi isforzare di pigliarla, e di valersi del beneficio di quella, perche lasciandosela perdere per negligenza, accresciera ardire al nemico, e lui incorrerà in grandissime calamità, & infinite rovine*<sup>368</sup> ».

Le chapitre débute sur des considérations sur la fortune qui est, par définition et expérience, très volatile et éphémère. Pour cette raison, le Général doit toujours profiter des occasions que lui présente la fortune et ne jamais attendre, car souvent ce qui arrive une fois souvent n'arrivera pas une deuxième fois. Il présente l'exemple d'Hannibal qui, en n'ayant pas su profiter de la victoire de *Cannes*, fut finalement vaincu par les Romains. Centorio montre ce que disait l'un de ses Capitaines, *Maharbale*, « *che ei sapea vincere, ma non usar la vittoria*<sup>369</sup> » que Hannibal savait comment vaincre mais qu'il ne savait pas exploiter la victoire. L'écrivain souligne que quand les occasions se présentent, il faut se forcer à les saisir. Encore une fois, il montre l'exemple de Pompée qui ne fut pas capable de profiter de la victoire de *Durazzo* contre César.

Il dit que « *quei capitani che si trouvaranno in campagna, con numeroso essercito, oltre la virtù, e la esperienza si devranno piu valere dell'occasione, che della forza pruovata del consiglio, laquale può loro piu altro parturir buoni effetti, e recargli grande honore*<sup>370</sup> » les Capitaines qui se trouvent en campagne avec une armée considérable, outre la vertu et l'expérience, doivent utiliser l'occasion qui se présente sur le terrain, plutôt que la force du conseil. Cette exploitation de l'occasion peut créer de bons effets et apporter l'honneur. Il montre l'anecdote de Richard Roi d'Angleterre qui, pour n'avoir pas su profiter de l'occasion présentée par la fortune, a perdu la Terre Sainte.

---

<sup>368</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 14, p.142).

<sup>369</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 14, p.143).

<sup>370</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 14, p.143).

Centorio affirme qu'il faut savoir profiter également du bénéfice du temps. Il montre l'exemple du *Marquis de Pescara* qui, en utilisant le temps et saisissant l'opportunité, fut capable de battre le Roi de France. L'auteur rappelle qu'il est très important de réussir à profiter des occasions présentées par la fortune. Le Général qui n'est pas capable de le faire, peut perdre et rendre l'ennemi encore plus fort. Il montre l'exemple de François Roi de France qui, ayant conquis Milan mais pour n'avoir pas su profiter de la désorganisation de la retraite Espagnole de la ville, fut battu à Pavie à la fin. A partir de ces exemple l'auteur affirme que l'on voit clairement que « *ogni occasione perduta per negligenza in guerra è causa de grandissimi danni e della perdita di molte vittorie, e de infiniti stati*<sup>371</sup> » chaque occasion perdue par négligence en guerre, est la cause de très grands dommages et la perte de nombreuses victoires comme de nombreux Etats. Ensuite le Milanais présente l'exemple du Pape Paul III qui pour n'avoir pas su utiliser le temps pour décider rapidement perdra la conquête du royaume de Naples. Egalement, le Roi de France Henry II, en 1556, pour vouloir conquérir le royaume de Naples perdra finalement l'occasion de conquérir aisément l'Etat de Milan.

Le Milanais affirme que le Capitaine doit être très attentif et vigilant pour profiter des occasions que présente la fortune. Le commandant doit toujours mélanger la vertu, l'art, la ruse pour arriver au but et vaincre. Il doit toujours profiter des circonstance favorable parce que « *il vinto ripigliando forza spesso toglie la vittoria al vincitore*<sup>372</sup> » la vaincu en reprenant ses forces souvent prend aussi la victoire au vainqueur. Pour valider ce dernier concept, l'auteur montre l'exemple du *Marquis del Vasto*, qui, vaincu à Cérignole par les Français, fut laissé en paix par l'ennemi juste assez de temps pour se réorganiser et les empêcher de conquérir aisément Milan.

2.7.16. Chapitre 15 : « *La ben considerata celerità in un Capitano sole apportare alle sue imprese felicissimi successi, si come l'inconsiderata infelicissimo fine*<sup>373</sup> ».

Centorio commence la chapitre en rappelant que la vitesse, qui est naturellement ennemie du conseil, a toujours été utile dans les guerres du passé. Cette vitesse doit être considérée par le Capitaine, mais d'abord examinée dans les conseils et ensuite appliquée et exécutée. L'auteur affirme qu'un bon Capitaine doit considérer la rapidité sous deux aspects.

---

<sup>371</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 14, p.145).

<sup>372</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 14, p.147).

<sup>373</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 15, p.147).

Le premier concerne l'avance sur l'ennemi : en l'attaquant avant qu'il puisse unir ses forces. L'écrivain montre beaucoup d'exemples de cet aspect. D'abord, il commence par celui de *Melciade* qui, en préférant la rapidité par rapport à l'aide des confédérés, est capable de devancer l'ennemi et de tuer deux mille Perses. Également, Claudius Néron ayant su rallier son collègue *Livio Salinatore* au fleuve Métaure, fut capable de vaincre Hasdrubal. De même, grâce à la vitesse le Bourbon conquiert Rome et Marc Caton une ville en Espagne. Il donne aussi l'exemple du *Marquis de Pescara* qui utilisa la vélocité pour battre le Roi François à Pavie en ne lui donnant pas la possibilité de se réordonner.

Le second aspect « *si é in seguitarlo per tutta la guerra, e non dargli mai tempo dopò la prima rotta di potersi piu rifare*<sup>374</sup> » est de suivre l'ennemi pendant toute la guerre et de l'empêcher de se réorganiser après la première défaite. L'auteur donne les exemples probants de César qui gagna contre *Gneo Pompée*, puis les Suisses en attaquant jusqu'à la fin, et de Soliman qui attaqua Gazelle et le chercha de l'attaquer jusqu'à sa mort. Centorio affirme combien il est intéressant d'agir avec rapidité pour attaquer l'ennemi avant qu'il ne soit préparé et, après cela, d'exploiter le succès en cherchant à assaillir l'armée ennemie battue. Il affirme qu'à cause du manque d'exploitation du succès de la bataille de Cérignole, les Français n'ont pas conquis l'Etat de Milan. Il affirme également que souvent la vélocité de l'attaquant pousse l'agresseur à se réfugier dans les forteresses et à laisser la campagne à la merci de l'envahisseur.

Néanmoins le Milanais affirme « *e' ben vero che tutte le celerità non sono lodate, ne conseguiscono quei fini, che in molti, o per istinto di fortuna, o per proprio sapere fanno*<sup>375</sup> » qu'il est vrai que toutes les actions menées en rapidité, qu'elles le soient d'instinct ou après réflexion, n'arrivent pas au but souhaité. L'écrivain donne un grand nombre d'exemples. D'abord celui de *Gazelle* qui, désespéré, attaqua avec rapidité Soliman mais sera battu. Ensuite celui de Marcellus contre Hannibal qui également à cause de la recherche de la vitesse de l'action resta battu. Il continue en soulignant que, avant de penser à utiliser la vitesse pour surprendre l'ennemi, il faut bien considérer les forces et la position de l'adversaire. Il présente des exemples de son époque, en disant que le jeune *Marquis de Pescara* a bien privilégié la vélocité, plutôt que le nombre de soldats, pour porter les secours aux assiégés en Piémont, en estimant que les forces ennemies étaient désormais affaiblies. Le *Duc de Sessa* en fit autant et conquiert de nombreuses villes des Français, affaiblis par les guerres menées dans les Flandres. Charles Quint, grâce à la vélocité de ses troupes pour franchir le fleuve *Albis*, pour attaquer le *Duc de Sassonia* arriva à une grande victoire. Centorio dit que tous ces exemples montrent comment « *la ben consigliata prestezza apporti a quel capitano, che la essercita, utile, et honore, e la mal consigliata danno, e*

<sup>374</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 15, p.149).

<sup>375</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 15, p.151).

*vergogna*<sup>376</sup> » l'utilisation de la vitesse avec intelligence et réflexion apporte le succès au Capitaine, alors que de mauvais conseils conduisent à la défaite. Il termine le chapitre en disant que, celui qui se trouve en guerre dans une position désespérée, doit tenter sa dernière chance et attaquer l'ennemi avec tous ses moyens, et qu'il faut poursuivre et toujours attaquer l'ennemi battu une première fois pour l'achever.

2.7.17. Chapitre 16 : « *Ne gli estremi pericoli un cativo augurio non dee ispaventar mai l'animo d'un gran Capitano, ma bisogna ch'in essi si risolva con prestezza, perche ogni minimo indugio (temporeggiando) gli potrebbe assai nuocere*<sup>377</sup> ».

Centorio dédie ce chapitre à la superstition et à ses effets sur l'esprit des comandants comme des soldats. Il dit que les causes de l'inquiétude et l'inquiétude peuvent être diverses. Il cite les phénomènes naturels, des faits bizarres de la nature ou l'interprétation de rêves étranges faits par les hommes. Tous ces phénomènes peuvent créer dans l'armée une inquiétude qu'il faut éviter. Il présente des exemples de l'antiquité où des commandants comme Épaminondas de Thèbes et *Caio Flaminius* furent capables de rassurer leur armée qui étaient inquiètes à cause de mauvais signes avant les batailles. Il dit que « *nel venire di cosi subiti accidenti, e strani effetti, si sogliono rendere gli huomini insensati, e per timore de gli occorsi sinistri talmente irresoluti, che non sanno a che partito appigliarsi*<sup>378</sup> » les hommes, quand arrivent de tels peurs et accidents, deviennent insensés et tellement irrésolus par la peur qu'ils ne savent pas à quelle partie s'adresser. Le Milanais montre des exemples des grands Capitaines de l'antiquité, comme Sertorius et Titus Sempronius, qui ont été capables de transformer en force la crainte causée par des mauvais signes naturels. Il dit qu'il est très important qu'un bon Général soit intelligent et capable de parler à ses troupes pour pouvoir les animer. Il montre encore les anecdotes de Scipion et César, qui, tombés par terre devant leurs armées, furent capables avec des discours de transformer ces mauvais présages pour la bataille.

Il continue sur la nécessité qu'un Capitaine « *devrà egli sempre portar nel volto depinta una somma letitia, ancora che si vedesse in gran pericolo*<sup>379</sup> » montre toujours y compris dans un extrême péril, une grande tranquillité, parce que ses soldats doivent avoir confiance. La même tranquillité et force d'esprit doit

---

<sup>376</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 15, p.153).

<sup>377</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 16, p.154).

<sup>378</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 16, p.156).

<sup>379</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 16, p.158).

être recherchée pour les soldats, parce qu'on a souvent vu que la tristesse des soldats avant la bataille a été le présage de défaite. Il cite les anecdotes du *Marquis del Vasto* avant la bataille de *Ciregiuola* et de l'*Amiraglio* de France avant la bataille de Pavie. Il souligne également qu'un Capitaine expérimenté peut bien prévoir la réussite ou la défaite d'une bataille en regardant les signes que donne le comportement de ses troupes. Pour éviter la défaite, il faut agir et réanimer les esprits des combattants. Il présente les actions entreprises par *Cabria d'Athènes* et Périclès pour remonter le moral des leurs troupes après que la foudre soit tombée avant la bataille. Il continue en disant qu'il est arrivé une infinité de fois que des armées aient refusé de combattre à cause de superstition. Le Général, avec l'éloquence et la persuasion, doit toujours chercher à chasser les mauvaises idées qui peuvent arriver à une armée. Ensuite, l'écrivain expose toute une série d'exemples qui font référence à l'antiquité et concernent soit l'intelligence des commandants pour remonter le moral des leurs troupes, soit la capacité des ennemis à exploiter la crédulité des adversaires. Il termine le chapitre en disant que « *nessun augurio per sinistro che sia, dee mai turbare un'animo generoso, ma risolversi con prestezza in esso, perche ogni minimo punto temporeggiando gli potrebbe assai nuocere*<sup>380</sup> » nul augure pour mauvais qui il puisse être, ne doit jamais affecter un esprit généreux, mais il doit rapidement être résolu, parce qu'en perdant du temps on pourrait causer beaucoup de dégâts.

2.7.18. Chapitre 17 : « *A' nemici rotti non si dee mai troncar la strada della fuga, perche la disperatione del non potersi salvare sole far qualche volta valorosi i vili ; sendo molto meglio il restar vittorioso con la fuga sola, che con la prova dell'armi*<sup>381</sup> ».

L'auteur explique comment le désespoir des soldats peut produire des effets imprévus dans une armée désormais vaincue. Alors, il se permet une digression philosophique en disant que celui qui va à la bataille avec confiance dans la fortune, ne doit pas croire aux événements ou acquis temporaires, qui sont instables, mais doit attendre la fin de la journée qui apporte la victoire.

Le Milanais, en disant qu'un dicton populaire affirme qu'à l'ennemi qui fuit il faut construire des ponts d'or, souligne que techniquement les soldats qui fuient se sentent en sécurité, et qu'il est naturel qu'ils ne soient pas ordonnés. Alors, il dit que « *il vincitore dandogli alla coda, e ritruovandogli cosi dispersi, e vagabondi, senza perdita de suoi, gli potrà distruggere, e dissipare a fatto*<sup>382</sup> »

---

<sup>380</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 16, p.162).

<sup>381</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 17, p.163).

<sup>382</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 17, p.164).

pour le vainqueur ,il devient plus facile de détruire ses forces qui sont dispersées. Il montre une série d'exemple de l'histoire antique où les vainqueurs pour empêcher et éviter la force que doive la dernière résistance aux vaincus, ont permis leur fuite et, une fois qu'ils étaient parties, les ont facilement attaqués et détruit parce que désordonnés. Il présente les actions de *Lucio Martio* contre les Carthaginois et de *Agesilao* contre les Thébains. Ensuite, celles de César et d'Hannibal contre les *Germani*. En soulignant que les soldats qui se sentent sans voie de sortie peuvent combattre avec un surplus de valeur qui, parfois, transforment les vainqueurs en vaincus. Il montre comment *Gneo Manlio Consolo*, fut vaincu à cause de sa volonté de serrer les Etrusques, qui combattirent avec toutes leurs forces. Il montre encore quand les Français battirent les Anglais à *Pontieri*, et qu'à la fin de la bataille ils encerclent un groupe de cavaliers anglais. Etant privés d'issue, le Anglais décidèrent de se battre jusqu'à la fin et purent battre les Français, capturer le Roi Jean et furent vainqueurs. L'auteur souligne qu'un Capitaine doit « *esser contento piu della vittoria sola, che de ingrassarsi tanto, come hor fanno, nel sangue de nemici*<sup>383</sup> » être satisfait de la seule victoire et ne pas chercher le sang ennemi, comme on le fait à son époque. A ce propos, il présente les exemples de *Mondo*, Capitaine de Justinien, qui fut tué pendant la poursuite des Goths vaincus ou des Anglais qui furent obligés de céder à la volonté du Roi vaincu des *Danai, Froto*. Il dit que les Chevaliers de Rhodes, an ayant acquis la ville de *Modone*, ne donnèrent pas la possibilité aux Turcs de fuir, et ceux-ci se réfugièrent dans une place forte. L'arrivée des secours fut la cause de la perte de la ville. Le Milanais commente cet anecdote en disant que tous doivent savoir « *di non mai troncar la strada a chi fugge, a ciò per disperatione non si faccia della fuga vittoria, e della vittoria fuga*<sup>384</sup> » ne jamais couper la route à un ennemi qui s'enfuit pour éviter que, par désespoir, la fuite ne se transforme en victoire et la victoire en fuite.

Ensuite Centorio affirme qu'il ne faut pas forcer la fortune quand elle a déjà donné ses fruits. Il présente l'exemple de *Corradino di Svevia* qui resta battu par les forces de Charles Roi de Naples, après avoir vaincu sur le champ de bataille et voulu suivre l'armée napolitaine en déroute, laquelle reprendra courage en attendant l'arrivée des Français. Cependant, il affirme qu'il faut toujours pourchasser la queue de l'armée qui s'enfuit pour démontrer que la bataille n'a pas été gagnée par la seule fortune et maintenir la peur chez l'ennemi, mais aussi pour vérifier que la retraite ne soit pas une fuite simulée et une ruse. Il donne l'exemple de Ladislas Roi des Hongrois qui fut battu à Varna en 1444 par les Turcs, à cause d'une fuite simulée des armée de *Amurate*. De la même façon, l'Empereur Emmanuel fut fait prisonnier avec tous les nobles de Grèce à cause d'une fausse fuite faite par les musulmans.

---

<sup>383</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 17, p.166).

<sup>384</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 17, p.167).

Centorio avertit qu'il faut bien craindre ces éventualités surtout de nuit et qu'il faut aussi considérer la sorte d'ennemis que l'on affronte. Il répète qu'il faut toujours laisser partir les ennemis qui s'enfuient. A ce sujet il propose différents exemples qui se réfèrent comme d'habitude à l'antiquité. Il montre les Romains qui donnèrent les bateaux aux Gaulois pour franchir le Tevere fuyant Rome et de Thémistocle qui interdira la destruction du pont pour favoriser la fuite de Xerxès battu, et *Livie Salinato* qui laissera en vie les Gaulois comme les *Liguri* de l'armée d'Hasdrubal battus au Métaure, parce qu'ils pouvaient donner la nouvelle de la bataille à leurs peuples.

L'action de laisser une porte de sortie aux vaincus « *si dee fare non solo in campo aperto, ma ancora ne gli assedy delle città*<sup>385</sup> » doit se faire non seulement pendant les batailles mais aussi au cours des sièges. Il montre différents exemples, entre autres ceux des *Saguntini* contre Hannibal et de Antigonos qui laissa s'enfuir les *Etoli* de leur ville assiégée, pour les battre pendant leur retraite.

Centorio dit qu'un Général qui à cause de sa propre vertu ou de la fortune, a gagné une bataille, doit poursuivre les ennemis qui s'enfuient seulement s'il est sûr qu'il peut les attaquer sans dommages pour les siens. En plus, il ajoute qu'il ne doit pas « *fargli ancora tutto quel male che egli potesse, per non inimicarsi quelle nazioni che vi si trovassero*<sup>386</sup> » faire tous les dommages qui il a le pouvoir de faire, pour ne pas créer de la rancœur parmi les nations des soldats en fuite. Il montre l'exemple du Roi de France François I<sup>er</sup> qui ne suivra pas le conseil de *Bartholomeo Liviano* de ne achever pas les Suisses battus à la bataille de *Saint Donato*. Cette décision créera une réaction de la Nation Suisse, qui, unie aux potentats Italiens fera rapidement perdre l'Etat de Milan au Roi français. L'écrivain termine le chapitre en disant qu'il faut plutôt suivre l'exemple de *Iphicrate* qui, après avoir encerclé l'ennemi battu, le laissera fuir pour empêcher le désespoir de transformer un ennemi battu en un adversaire courageux.

2.7.19. Chapitre 18 : « *Quei Generali, cha alle volte non si contentano d'una honorata vittoria, ma tentano troppo inconsideratamente la fortuna, perdono spesso con la vittoria, l'havere, e la vita, con gli stati insieme*<sup>387</sup> ».

Centorio commence la chapitre en présentant l'anecdote d'Hannibal qui, après nombreuses victoires sur les Romains, en Afrique doit céder devant Scipion l'Africain. En cette occasion le fameux Carthaginois a exprimé son opinion sur la fortune en disant qu'un homme sage ne doit pas lui faire trop de confiance et

<sup>385</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 17, p.170).

<sup>386</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 17, p.172).

<sup>387</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 18, p.173).

notamment quand elle est très favorable. Le Milanais saisit l'occasion pour souligner qu'Hannibal est l'archétype de l'inconstance des vicissitudes et des victoires humaines : « *obliandosi le lodi del vecchio, si aspira a quelle del nuovo vincitore*<sup>388</sup> », en oubliant les louanges de l'ancien vainqueur, on aspire à en faire au nouveau victorieux. L'auteur affirme combien soit dangereux qu'un Général qui a gagné plusieurs fois avec l'aide de la fortune, oublie la prudence et se confie à l'espoir de cette dernière. Il présente l'exemple de l'armée de Pompée contre celle de César en Macédoine, qui par arrogance, l'a attaqué alors qu'elle était déjà affaiblie par la faim, et ainsi a tout perdu à cause d'une bataille qu'il aurait pu gagner en attendant seulement que le temps passe. Cet exemple montre bien que lorsqu'un Général aura obtenu quelque victoire sur les ennemis, il ne doit pas devenir superbe, ni se reposer trop sur la propre valeur ni sur la gloire passée, mais doit bien considérer ses propres forces et celles de l'ennemi. L'écrivain montre comment l'excessive confiance dans les victoires du passé a souvent amené à des défaites. Il cite l'exemple des Hongrois qui, durant l'année 1526, à cause de leur excessive témérité et de leur arrogance, furent battus et tous tués avec leur Roi par les Turcs.

Centorio continue en disant qu'un Général qui a obtenu une victoire sur les ennemis, doit continuer à les battre de la même façon qu'auparavant, et ne pas leur donner le temps de se refaire. Il cite l'exemple des Romains qui battirent les Carthaginois avec ceux qui restaient de deux armées auparavant battues par les Africains.

En plus, il souligne que on ne doit pas attaquer les ennemis qui se sont recomposés après quelques défaites et tenter la fortune. Le Milanais raconte l'anecdote de *Bartholomeo Liviano* qui, en poussant les Impériaux à se battre à *Vicenza*, fit battu. Il dit que les soldats ne doivent pas devenir superbes après des victoires en donnant l'exemple des soldats de César qui, après la victoire à *Gergovie*, ont subi des dommages en poursuivant l'ennemi.

Le Général qui a gagné plusieurs fois sur l'ennemi, mais ne l'a pas battu définitivement, doit rester attentif, parce que « *molte volte coloro che paiono oppressi dalla cattiva sorte, sogliono in un punto emergere, e dare grandissimo fastidio, e travaglio a vincitori*<sup>389</sup> » souvent ceux qui semblent subjugués par la mauvaise fortune, sortent dans un seul coup et donnent un grand trouble aux vainqueurs. Il cite l'exemple de *Cosdro* Roi des Perses qui pour n'avoir pas accepté les propositions de l'Empereur perdant *Eraclio*, fut battu et vaincu par ce dernier. Le Général doit plutôt vaincre avec intelligence et maturité que chercher la bataille contre l'ennemi avec impétuosité. Il dit encore que les victoires font les vainqueurs insolents, le Général ne se doit pas se corrompre dans cette attitude.

---

<sup>388</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 18, p.173).

<sup>389</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 18, p.177).

Centorio rappelle comment « *gli è piu facile alle volte il diffendersi dalle cattive fortune, che il mantenersi nelle buone*<sup>390</sup> » il est plus facile de se défendre de la mauvaise fortune, que de se défendre de la bonne. Il propose l'exemple de *Curion* qui, après avoir vaincu l'ennemi une fois, provoqua une nouvelle bataille où il perdra la combat et la vie. Un autre exemple, est celui de *Achomate Othomano* qui, devenu arrogant après une victoire dans une escarmouche contre son frère *Selim*, en le sous-estimant, l'attaqua et fut battu. Ce dernier fait relève combien il est important pour un commandant de ne pas prendre trop de confiance dans ses victoires passées, mais toujours de bien réfléchir sur les actions à mener.

2.7.20. Chapitre 19 : « *Il fortificar d'animo in non lasciarsi avvilito nella perdita d'una giornata, ne sommettere dalla fortuna, ma pigliando quel partito che sarà meno dannoso, & utile a salvar le reliquie rimaste, sarà lodato in un prudente capo, e valoroso riputato l'offendere con esse i nemici, e condursi in salvo*<sup>391</sup> ».

Le Milanais commence en affirmant qu'au cours de la vie arrive parfois que l'on soit vainqueur et parfois aussi que l'on soit vaincu. Il dit que le Général contraint de rencontrer les ennemis sans pouvoir les éviter ou fuir, doit chercher la bataille seulement s'il est dans une position avantageuse. Quand il est en position d'infériorité « *devrà fare ogni sua possa di fuggire il fatto d'arme e cercare de intertenere il nemico a bada, sino che gli venga la sua occasione*<sup>392</sup> », il doit éviter la bataille et chercher à contrôler l'ennemi jusqu'au moment bon pour la bataille. Il montre plusieurs exemples modernes et de l'antiquité pour valider cette idée.

Il dit qu'un Capitaine sage et avisé doit préférer contenir les assauts de l'ennemi, plutôt de l'attaquer sans considération, comme celui qui gagne doit bien utiliser l'avantage de la victoire. De la même façon celui qui perd doit envisager de retarder la prochaine bataille et de ne pas y aller avec précipitation. Cependant, lorsque l'on est en position d'infériorité et que l'on n'a pas le choix de refuser la bataille, l'on ne doit pas perdre ses esprits et craindre les événements. On doit penser à une sortie, la moins dangereuse, avec le but de préserver la plus grande partie de son armée pour, se refaire une autre fois. Il faut considérer que, souvent, le vaincu reprend courage et peut battre l'ancien vainqueur. Centorio présente l'exemple d'*Amurate* fils de *Soliman* en lutte pour le pouvoir, qui en ayant vaincu son frère *Selim*, préféra lui laisser la victoire à cause d'un improvisé secours

---

<sup>390</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 18, p.178).

<sup>391</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 19, p.179).

<sup>392</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 19, p.181).

envoyé par son père, pour recueillir son armée et revenir après plus fort qu'auparavant.

Le Milanais dit que beaucoup de Capitaines de l'antiquité comme de l'époque moderne ont écrit sur les choses qu'il faut faire quand on perd une bataille. Il résume l'idée principale qui est de faciliter la fuite des soldats du champ de bataille avec l'aide de quelques inventions, d'astuces ou stratagèmes.

Il faut « *levare con essi a gli avversary la commodità di potergli seguitare, e per condursi salvi a quei luoghi ove dissegnano di rifarsi, o di riunirsi insieme*<sup>393</sup> » empêcher que les adversaires puissent suivre l'armée qui fuit du champ de bataille pour aller sur les lieux destinés au rassemblement. Il expose le stratagème de disséminer des pièces d'or pendant la fuite, pour retarder l'armée ennemie. A ce propos, l'écrivain donne de nombreux exemples où les perdants se sont sauvés en dispersant de l'argent sur le champ de bataille : *Trifone* Roi de Syrie pour fuir des soldats de Antiochos ou les Gaulois pour ralentir les soldats ennemis d'Attalos. Le Roi d'Alger, *Barbarossa*, le fit également pour échapper aux Maures après une bataille perdue. L'écrivain présente, ensuite, une autre façon pour sauver l'armée battue. Il dit que l'on peut ordonner aux soldats de se disperser pour fuir des ennemis, et de se réunir en un lieu déterminé. Il montre les actions faites par *Quinto Sertorius*, battu par Metellus, pour sauver l'armée et la retraite des Espagnols, et celle des Italiens de Provence où, pour empêcher au Roi français de les attaquer, se sont dispersés et ont rejoint des lieux sûrs. Néanmoins, Centorio souligne que « *ancora che questa arte sia pericolosa, e che una volta venghi ben fatta, et infinite riesca sinistra, pur ne viene lodata, ma questi avvertimenti giudicarei che fosse molto meglio dargli a Colonnelli, e quegli a Capitani nel principio, che nel fine della giornata*<sup>394</sup> » ces manœuvres sont périlleuses, et pour une fois qui se terminent avec une bonne conclusion, une infinité d'autres se terminent males, que toutefois elle est loué, puis qu'il est préférable que ces ordres sont donnés aux Colonels, et par ce dernier aux Capitaines, au début de la bataille et pas à la fin.

Toutefois, le Général qui a perdu une bataille ne doit pas désespérer et doit se montrer toujours confiant pour donner courage aux hommes. L'auteur présente des exemples de l'histoire antique et moderne qui valident l'idée que le vainqueur est moins vigilant et en conséquence plus vulnérable, après des victoires et qu'il est ainsi plus simple de l'attaquer. Il continue sur la façon de présenter des stratagèmes pour sauver une armée battue avec des exemples historiques pour en valider l'esprit. Il dit que, si on est suivi par la cavalerie ennemie, on peut chercher à fuir parmi des obstacles infranchissables par les chevaux, comme des forêts ou les terrains accidentés. Il montre ce que fit le Duc de Moscou pour

---

<sup>393</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri* "; Cinquième livre, 1562 (Chap. 19, p.182).

<sup>394</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri* "; Cinquième livre, 1562 (Chap. 19, p.184).

échapper au Roi de Pologne en 1514 en se retirant dans une selve. D'autres se sont retirés en zones difficiles comme des fleuves, des lagunes, des bois ou d'autres terrains incommodes. L'écrivain donne de nombreuses autres démonstrations historiques utilisées par de grands Capitaines.

Centorio continue en présentant l'astuce de laisser les pavillons du camp à la merci de l'avidité du vainqueur, pour gagner du temps et fuir. Il montre l'exemple de Mithridate et de *Froto* Roi des *Danai* qui lassèrent aux ennemis leurs camps montés, pour pouvoir se retirer.

En plus, il dit que des valeureux Capitaines ont trouvé beaucoup d'autres astuces pour échapper à une défaite. Par exemple, celle de gagner du temps en proposant une pause dans la bataille ou préparer une négociation pour se rendre, et ensuite s'enfuir. Il montre l'exemple probant de Philippe qui proposa une trêve aux Romains et échappa à la bataille. Également les habitants d'Alexandrie proposèrent une trêve aux Romains, pour gagner du temps et ravoir leur Roi Ptolémée comme chef.

Centorio affirme que, quand un Capitaine ne peut pas mettre en œuvre une de ces astuces pour s'échapper et qu'il se trouve, avec des forces plus faibles « *e non possa rifiutare, ne fuggire la battaglia, il piu sicuro partito che potrà pigliare, sarà di farla in su il tardo, perche souravenendo la notte, et essendo per l'oscurità di quella l'uno, e l'altro essercito distaccato, potrà haver tempo, o di fuggire, o di riparasi*<sup>395</sup> » obligé d'affronter l'ennemi il doit chercher à retarder la bataille, parce qu'en arrivant la nuit et en maintenant les armées à distance, il peut s'enfuir ou se protéger. Le précédent évoqué est celui de Jugurtha qui voulait se battre avec le Romains seulement de nuit.

Enfin il dit que si l'on se trouve sur un territoire pas trop connu et qu'on ne peut pas s'enfuir, on peut utiliser l'astuce de *Titus Didio* qui, après une journée de bataille perdue, fit enterrer de nuit la plupart de ses morts, en laissant les morts ennemis sur le champ de bataille pour faire croire à l'adversaire qu'il est plus fort que lui et le convaincre de s'en aller.

Le Milanais termine ce long chapitre dense d'astuces et de stratagèmes, en disant que est très important pour le Général « *il fortificar d'animo in non lasciarsi avvilito nella perdita d'una giornata, ne sottomettere dalla fortuna, ma pigliando quel partito che manco dannoso sarà*<sup>396</sup> » de ne pas perdre l'esprit et le courage à la suite d'une défaite d'une journée de bataille, mais qu'il doit choisir la façon moins dangereuse pour sauver l'armée.

---

<sup>395</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 19, p.188).

<sup>396</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 19, p.189).

2.7.21. Chapitre 20 : « *Qual di due debba essere nella perdita d'un fatto d'arme piu lodato, e piu istimato in un perfetto, e valoroso Capitano o di muorire, o di fouravivere in essa*<sup>397</sup> ».

Centorio exprime combien l'honneur est important dans la vie et notamment dans les choses de guerre. Il faut se référer aux hommes de l'antiquité et aussi aux modernes qui ont toujours donné un exemple clair du respect de l'honneur. Parce que « *l'honore è la vera mercede, et il vero premio della virtù*<sup>398</sup> » l'honneur est la vraie récompense de la vertu.

L'auteur dit que le Général qui se trouve, pendant une bataille, aux portes de la défaite, pour préserver son honneur contre les détracteurs, est placé devant deux options différentes : mourir pendant la bataille ou y survivre, en cherchant la fuite ou la capture.

L'écrivain détaille ces deux options. Dans le premier cas, il dit que le Général « *non dovrà egli giamai preponere la morte alla vita, se non quando ei si conoscerà perdendo non essere piu habile à rifarsi*<sup>399</sup> » ne doit jamais préférer la mort à la vie sinon, il n'aura plus la capacité de se refaire. Il doit mourir dans la splendeur et la liberté de la dernière bataille qui amènera à la ruine de son Prince, de sa république ou de son Roi. Dans ce cas, selon Centorio la mort du commandant militaire est préférable à la vie. Il donne des exemples de l'histoire antique pour confirmer cette affirmation. Brutus se tua après avoir perdu la dernière bataille contre *Ottaviano*, Mithridate se tua pour pas être prisonnier des Romains. Paul Emile après la défaite de Cannes, préféra chercher la mort en refusant de s'enfuir avec un cheval du champ de bataille. Décébale Roi des Daces, *Iuba* Roi de Mauritanie et *Petreio* Capitaine de Pompée en Espagne, préférèrent se donner la mort plutôt que tomber dans les mains des Romains vainqueurs.

Le Général doit préférer la mort à la vie quand il saura que la haine et l'aversion envers lui sont tellement grande que, une fois prisonnier, il va subir des afflictions formidables. Il présente beaucoup d'exemples qui font référence à l'antiquité où des grands Capitaines comme *Dolobella*, *Critolao*, *Publio Licinius Crassus* cherchèrent la mort, pour ne pas tomber dans les mains de l'adversaire qui les hait.

Ensuite, Centorio dit que quand un Général a bien ordonné ses armées pour la bataille et tout fait pour bien conduire le combat, ne doit pas exposer sa personne directement au danger, et « *egli faccia combattendo ogni isforzo, perche*

---

<sup>397</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 20, p.190).

<sup>398</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 20, p.190).

<sup>399</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 20, p.191).

*non sia lui imputato perdendo a viltà, e tenuto di poco valore, ma cadendo nella disdetta, sia data la colpa alla fortuna, e non a lui*<sup>400</sup> » doit se donner à fond dans le combat parce que la responsabilité de la défaite ne lui soit pas attribuée, mais seulement au malheur. L'auteur donne l'exemple de la bataille de Cannes où les tribunes Sempronius et *Ottaviano* se battirent pour échapper à la bataille perdue et se mettent en save. A son époque il donne l'exemple de *Pietro Strozzi*, valeureux Capitaine qui se battra contre les Impériaux à coté des Français à Sienne. Après une bataille perdue, il ramassa les Français et les Italiens qui pouvaient et se réfugia, en combattant, dans des forteresses en démontrant toute sa valeur. Le Milanais continue en disant que, quand il n'y a aucune façon de se sortir d'une bataille, le Capitaine doit décider de terminer sa propre vie en combattant glorieusement les armes à la main. Il souligne que les Capitaines qui combattent et mourant pour soutenir leur propre gloire, sont les plus fameux et les plus dignes de la mémoire des hommes.

Centorio continue le commentaire sur la deuxième option : c'est à dire quand le Capitaine doit sauver sa vie en cherchant la fuite ou la prison. Il dit qu'il faut chercher à se sauver quand la vie du Général est plus utile que sa mort à son Seigneur ou à sa République. Parce que risquer sa propre vie quand il n'y a pas de raison pour cela, est un élément de reproche et non de louange. Il dit que « *la virtù d'un 'huomo non si considera dalla vittoria, ne dalla perdita che spesso sono attribuite alla fortuna, ma dalla fermezza dell'animo nelle cose avverse*<sup>401</sup> » la vertu d'un homme ne doit pas être considérée sur la victoire ou la défaite, qui souvent dépendent de la fortune, mais de la fermeté de son esprit pendant les moment les plus difficile. Il donne l'exemple du *Marquis del Vasto* à la bataille perdue de *Ciregiuola*, qui en ayant tout fait pour le bon office du Général, a bien jugé que sa vie été plus utile à Charles Quint que sa mort et il s'est sauvé. L'écrivain donne de nombreux autres exemples pour valider ces affirmations, entre autres, ceux du Roi François I<sup>er</sup> de France qui, battu à Pavie, se rendra à Charles Quint après avoir courageusement combattu son épée à la main. Egalement le Grand Connétable de France, battu par le Duc de Savoie à saint Quentin, préféra ne pas mourir au combat mais être fait prisonnier. Dans l'emprisonnement, travailla activement et avec succès, pour construire la paix entre le Roi de France et le Roi d'Espagne.

Toutefois, le Général, avant d'arriver à ce désolant moment, il doit tout donner de lui-même pour encourager ses soldats au combat, tant comme conduire toutes les actions possibles pour empêcher la défaite. L'écrivain donne l'exemple de César qui, à la bataille de *Monda*, va se battre au premier rang parmi les des soldats pour leur donner plus de courage, et remporter la victoire. De même,

---

<sup>400</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 20, p.193).

<sup>401</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 20, p.195).

Selim, en voyant son armée presque battue par *Tomombeio* Sultan de l'Égypte, se lança dans la bataille comme un Capitaine, et en sortir victorieux.

Le Milanais termine le chapitre en concluant que, lorsqu'un Général est la cause directe de la défaite de son armée, par négligence ou imprudence, il vaut mieux qu'il cherche de mourir pendant la bataille comme homme valeureux. En revanche, quand il n'est pas la cause directe de la défaite, et que, dans la suite des événements il peut être utile à son Prince ou sa République, il doit chercher à rester en vie.

*2.7.22. Chapitre 21 : « Il piu importante effetto che possa essere in un Principe ne i stati per guerra, o per altro modo acquistati, si è il provedergli de Ministri e Governatori, che non siano ingiusti, rapaci, discortesi, e dell'altrui ingordi, ma giusti, humani, e clementi, perche con essi loro crescerà non poco nella benivolenza di quegli, & aumenterà la sua riputatione appresso de gli altri<sup>402</sup> ».*

Centorio commence le chapitre en soulignant l'importance de bien choisir les ministres et les fonctionnaires pour administrer un Etat ou une province. Il dit qu'il faut choisir les hommes les meilleurs pour prendre soin de la population et ne pas la ruiner. Quand on conquiert une province par les armes ou d'autres moyens, il faut installer un Gouverneur juste et clément. Pour valider cette idée, le Milanais propose l'exemple de *Misiteo* beau-père de l'Empereur *Giordano*, qui envoyé en Orient pour gouverner des nouvelles provinces par un gouvernement juste et bon, fut très utile à son Empereur. L'écrivain présente les caractéristiques que doit avoir ce gouverneur « *sia oratore, sapiente, giusto, severo et animoso, a ciò con queste parti possa loro governare, e stabilire le sue leggi<sup>403</sup>* » il doit être orateur, savant, juste, sévère et avec du caractère afin de pouvoir gouverner les gens et établir les lois. Il doit punir les malfaiteurs et récompenser les vertueux comme maintenir la concorde. Il saisit l'occasion pour affirmer que pour un royaume, il est mieux d'être gouverné par un excellent homme que par une excellente loi.

Au contraire, quand on donne le pouvoir à des personnages intéressés seulement à leurs intérêts au détriment de ceux de la population, apparaissent les problèmes et les dangers. L'écrivain donne toute une série d'exemples de l'antiquité romaine où la mauvaise action des gouverneurs a provoqué des soulèvements et des émeutes de la part de différents peuples. Il rappelle encore qu'un régisseur doit penser au bien public et non à son intérêt personnel, en plus

---

<sup>402</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 21, p.199).

<sup>403</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 21, p.200).

il doit chercher à éviter également les regards libidineux des femmes tandis que tenter de rester chaste, comme Scipion l'Africain. Il cite un propos d'*Agathone* sur les commandants qui doivent toujours se souvenir de trois choses : « *ciò è a che huomini egli commandava, a che fine erano fatte le leggi, se non per farle osservare, et che non sempre havea da commandare*<sup>404</sup> » les hommes qu'il doit commander, dans quel but sont établies les lois et qu'on ne doit pas toujours commander. Il souligne que la façon de commander peut aussi être la cause de problèmes avec les populations et il cite des exemples des rebellions de la population de la Mauritanie ou de la Sicile contre des gouverneurs romains de l'antiquité.

Ensuite l'auteur se pose la question de savoir pourquoi il doit présenter des exemples de l'histoire ancienne « *se ne nostri tempi sono stati parimente usati questi cosi enormi, et vituperosi effetti da Ministri di Spagna, di Francia in Italia ?*<sup>405</sup> » quand à son époque les mêmes erreurs sont commises par les Ministres de Espagne et de France en Italie ? Il accuse les hommes qui dans ces postes de responsabilités ont causé des rebellions dans les populations qui ne s'étaient jamais vues auparavant. Il cite les émeutes de Naples de 1547 contre le vice-Roi, les rebellions de Sienne et de Milan en démontrant que, à la fois l'Espagne et la France on beaucoup perdu à cause de la très mauvaise gestion de leurs possessions étrangères.

Ensuite, il affirme qu'il est très important d'avoir foi en Dieu, parce que nulle administration des hommes ne peut être parfaite si elle n'a pas la foi en Dieu. Un bon gouverneur doit toujours penser au bien public. Il cite l'exemple de Narsès Capitaine et Gouverneur de Justinien qui, après la victoire sur les Goths, fut capable de bien gouverner en Italie. Il avertit que « *a coloro a quali è commessa la cura de molti, non bisogna che per la salute, e concordia loro dormano tutte le notti, anzi stiano come un'Argo vigilantissimi*<sup>406</sup> » ceux à qui est donné le gouvernement des peuples, ne doivent pas dormir toutes les nuits, mais doivent comme Argos rester très vigilants. Centorio affirme qu'un Gouverneur d'une nouvelle province conquise doit chercher à mettre en œuvre les conseils de commandement qu'il a donnés auparavant, puis de chercher à éteindre les hostilités et l'inimitié qui peuvent surgir dans la population conquise. Il dit qu'il est utile de donner des cadeaux, des récompenses ou des charges à ceux qui semblent plus réticents, pour s'attacher leur fidélité. Il présente des personnalités de son époque comme le *Gran Capitano* à Naples, *Gio. Battista Castaldo* en Transylvanie, le Duc de *Sessa* à Milan, le Duc de Florence envers les habitants de Sienne, ou dans l'antiquité le Romain Pompée le Grand, qui furent capables de

---

<sup>404</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri* "; Cinquième livre, 1562 (Chap. 21, p.203).

<sup>405</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri* "; Cinquième livre, 1562 (Chap. 21, p.204).

<sup>406</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri* "; Cinquième livre, 1562 (Chap. 21, p.207).

bien gouverner tous les Etats et les provinces conquises, en montrant comment conquérir aussi les esprits défavorables. Il termine le chapitre en rappelant les vertus qui doivent être la caractéristique d'un bon Gouverneur et qui, en rendant également la population soudée avec son chef, la conquête du territoire plus difficile pour un ennemi éventuel.

2.7.23. Chapitre 22 : « *Nella presa d'una città, ancora che sia difficile il contenere de soldati che non la saccheggino, nessuna gloria può esser maggiore, ne cosa a Dio piu grata, che diffenderla dal sacco, e da quei dishonori, che gli animi offesi de soldati permettono, facendo etiamdio rispettare le cose sacre in città*<sup>407</sup> ».

Selon Centorio, les vertus les plus importantes pour un Prince ou un Capitaine sont la clémence, l'humanité et la miséricorde. Ces qualités sont aussi importantes chez un Capitaine qui conquiert une ville, une province ou territoire parce que, si c'est un grand honneur de conquérir une ville, c'est un grand honneur aussi de la conserver. Centorio explique combien il est important de préserver les villes et les territoires conquis de l'avidité des soldats. Il cite plusieurs exemples et anecdotes liés à l'antiquité, pour démontrer cette idée. Il met en évidence le concept que « *era piu Regio l'edificare, e conservare le città, che edificate distruggerle, e rovinarle affatto*<sup>408</sup> » il est plus royale de construire que de détruire les villes. Pour cette raison, quand un Général arrive à conquérir une cité, il doit faire tout ce qui est possible pour empêcher ses soldats de la mettre à sac, de la brûler voire de tuer les pauvres habitants. Il présente plusieurs exemples liés à l'histoire de son époque. Le Roi *Alfonso* qui avait conquis la ville de Naples, empêcha ses soldats de la mettre à sac. Le Roi de Espagne, Philippe, évita le sac de la ville de saint Quentin, après l'avoir conquise comme *Prospero Colonna* évita celui de Bergame par les Impériaux. Centorio souligne qu'il faut penser au temps qui suivent la bataille et la guerre, puis qu'il faut aussi préserver toutes les ressources des territoires conquis pour la suite du conflit. A ce propos, il propose deux exemples qui concernent le choix des Généraux et Capitaines vainqueurs, pour défendre les villes conquises : César sauva *Corsinio* et Marseille du sac des Romains. Il souligne comment ces actions suscitent la dévotion des peuples conquis et, au même temps, il critique la façon moderne de construire des forteresses dans les villes conquises pour se protéger des habitants. Il cite un propos du Roi *Antigone* qui affirme que le moyen le plus sûr et ferme de dominer une ville, est l'attachement des ses citoyens et que les forteresses ne servent à rien sans ces qualités. Il souligne que pour le conquérant d'une ville ou d'une Etat,

---

<sup>407</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 22, p.211).

<sup>408</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 22, p.212).

pardonner à ses anciens ennemis est la chose la plus fructueuse. L'écrivain ajoute que, lorsqu'une cité est conquise avec beaucoup d'efforts et de pertes dans l'armée conquérante, les soldats cherchent souvent se venger et qu'il faut empêcher ces actes par tous les moyens. Il marque qu'il faut « *prohibire sotto gravissime pene, che ne a Chiese ne a Monasterj, ne à persone sacre, ne etiamdio a quegli che vi si saranno salvati dentro, si faccia violenza ne offesa alcuna, ma siano sicuri affatto*<sup>409</sup> » qu'il ne soit fait violence ni offense aux Églises, aux Monastères, aux religieux ou aux personnes qui se sont réfugiées dans ces bâtiments et prévoir contre cela des punitions sévères. Pour confirmer ces propos, Centorio présente deux exemples : celui d'Alaric qui interdira à ses soldats de toucher ceux qui se sont réfugiés dans les églises de Rome après sa victoire, et celui des deux prises de Jérusalem par Alexandre et Pompée le Grand qui tous les deux interdiront toute violence des soldats dans la ville conquise.

Le Milanais continue en disant qu'il est assez difficile de modérer ou d'arrêter une armée qui a vaincu et que seule la présence d'un Commandant fort peut y parvenir, surtout quand il est estimé pour ses vertus et ses qualités morales. En rappelant qu'il faut protéger les lieux de culte, les religieux, les veuves, les vierges, les femmes mariées et les enfants, il raconte, en deux pages, les abominables exécutions commises par les soldats espagnols et les soldats allemands pendant le terrible sac de Rome du 1527, « *onde al ricontar di questo (ahi memoria horrenda) s'empie l'animo mio tutto di horrore, e di spavento*<sup>410</sup> » à raconter ce fait tout mon esprit se remplit d'horreur et de frayeur. Il termine la présentation des actes abominables faits par les soldats étrangers pendant le sac de Rome, en disant que ceux qui ont participé à ces cruautés n'ont pas survécu longtemps, mais sont morts rapidement en différentes occasions. Il complète l'explication en révélant qu'il a voulu parler de ces faits douloureux pour montrer aux soldats ce qu'il ne faut pas faire. Sur la même ligne, mais plus brièvement, Centorio raconte les excès, les dévastations et les horreurs commis par les soldats turcs pendant la conquête de Constantinople le 27 Mai 1452. Il dit aussi que le Roi *Maumetto* commit tous les excès imaginables, même les plus horribles, « *profanando i tempi, violando le cose sacre, uccidendo i miseri cittadini, ne havendo riguardo ad alcuna età, o sesso, se non a quanto la sua efferata libidine gli permettea, tingendo ogni sala, et ogni camera dell'Imperiale palazzo del rimasto sangue reale*<sup>411</sup> » il a profané les temples, violé les choses sacrées, tué les pauvres citoyens et, sans aucun égards pour l'âge ou le sexe, a commis tous les actes pour satisfaire sa affreuse pulsion libidinale et a teinté chaque pièce du palais Impérial, avec ce qui restait du sang royal. Après cette narration terrible, l'auteur dit encore une fois que le Général doit être clément et miséricordieux

---

<sup>409</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 22, p.215).

<sup>410</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 22, p.217).

<sup>411</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 22, p.218).

pour conquérir également l'esprit des citoyens conquis. Il montre l'exemple de l'Empereur romain Auguste qui, après avoir reconquis la ville de Alexandrie, pardonna avec magnanimité les citoyens pour leur rébellion et s'attacha aussi leur fidélité.

L'auteur affirme également qu'il y a des cas où il est difficile d'arrêter les soldats pendant leur vengeance contre les vaincus, surtout quand l'armée a subi beaucoup de pertes pendant le siège. Il donne, entre autres, les exemples des Romains aux sièges des *Orliens* et *Avarico* en France où ils se sont vengés sur les habitants des pertes subies pendant les sièges. Centorio propose une technique pour limiter les dégâts d'une victoire : le Général doit ordonner aux Capitaines d'interdire aux soldats de toucher tous ceux qui sont désarmés ou se sont réfugiés chez eux ou dedans les églises, parce que les vaincus qui entendront ces ordres, rendront plus facile la victoire aux attaquants et empêcheront la calamité du sac. En plus, il ajoute que, souvent, quand les Capitaines cherchent à régler les sacs des villes, les soldats se mutinent. Alors le Commandant doit utiliser toute sa fermeté pour sauver les villes et ne pas écouter les soldats qui sont toujours cupides et jamais satisfaits. Pour valider l'idée il présente la fermeté de *Andréa d'Oria* contre la mutinerie des Impériaux en Grèce. En disant que la luxure et l'avarice sont les deux choses qui poussent l'homme à toutes les malfaisances, il termine le chapitre sur l'idée que la piété est le fondement des vertus et que la religion peut rendre l'homme immortel.

2.7.24. *Chapitre 23 : « L'ingratitude del non riconoscere coloro, che sono di qualche gloria, o d'alcuni honori, e premij degni, è il piu crudele difetto, che possa regnare in un Capitano, dal quale deesi per condursi ad honorato fine, fuggire questo vitio affatto, & attenendosi alla gratitudine acqvisitar gli animi de vincitori, e farsegli con essa benevoli<sup>412</sup> ».*

Centorio parle dans cette partie de l'ingratitude des chefs vainqueurs envers leurs soldats ou subordonnés. Il dit qu'il est très important de reconnaître la valeur et les efforts des soldats qui ont participé et contribué à la victoire et qu'il ne faut jamais oublier de récompenser ses subordonnés par des faits ou par la parole. Il parle des actions des armées romaines qui étaient habituées à bien récompenser les valeureux et à partager le butin entre les soldats. L'écrivain présente les actions de gratitude et de récompense faites par César envers la légion de Quinto Cicéron qui s'est battue avec valeur en France et envers ses vétérans après la victoire de *Tasso*. Il montre également l'exemple de Selim qui, après une bataille contre les Mamelouks, honora ses soldats avec beaucoup de primes. Il approfondit l'idée en disant que « *che a nessuno non si dee mai negare*

---

<sup>412</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 23, p.222).

*il premio della sua vera virtù, perche gli essempli de i primi nell'usare gratitudini, nutriscono, et accrescono l'animo, e l'ardire de gli altri*<sup>413</sup> » on ne doit jamais exclure personne de la récompense de sa vertu, parce que l'exemple que donne la récompense de sa valeur, est capable d'accroître l'esprit et la bravoure des autres. Il donne l'exemple de la gratitude du Roi *Catholicos* envers le grand Capitaine et ses soldats puis du Roi François envers ses Légionnaires. Il ajouta qu'il est bien que les Empereurs et les grands Rois honorent leurs soldats pour leurs mérites et leurs services. Ils doivent également « *havendo anco cura de i poveri feriti, et stroppiati, e mutilati con premiarli di qualche paga morta, perche si possano sustentare*<sup>414</sup> » s'occuper des blessés et des mutilés en leur donnant des pensions pour vivre. Aux nobles on doit donner des charges ou des gouvernements pour se les attacher fidèlement. Il présente l'exemple de *Fabius Maximus* qui s'intéressa personnellement à ses soldats blessés au cours de la bataille. Centorio affirme également que la gratitude ne doit pas seulement être donné aux vivants mais aussi envers les morts. Il précise qu'il faut donner des primes aux héritiers du soldat mort au combat.

L'auteur affirme que des illustres Capitaines ou des Rois se sont souvent comportés avec une ingratitude scélérate envers leurs subordonnés en guerre tant comme en temps de paix. De plus on fait parfois subir des peines horribles à ceux qu'il faudrait récompenser. Il dit que celui qui rend service à l'ingrat, reçoit l'ingratitude comme salaire. Il souligne que l'ingratitude n'est pas un acte digne de l'homme et de l'écriture et, quand elle s'ajoute à la cruauté, elle transforme l'homme en fauve parmi les fauves. Le Milanais présente plusieurs exemples de l'ingratitude des peuples et des Princes envers des Capitaines valeureux. D'abord il cite l'ingratitude des Romains envers Camille, victorieux sur les *Veienti*, qui fut exilé. Les Athéniens récompensent le grand Capitaine *Melciade*, réalisateur de Marathon, par la prison et l'Empereur grec Justinien fit crever les yeux à son grand Capitaine Bélisaire par jalousie. L'auteur exprime une exhortation poétique contre l'ingratitude envers les soldats « *O de prencipi ingratitudine, oltre tutte l'altre ingratissima, e scelerata, questa fu la corona dell'honore, il premio del valore, e le lodi che a tanti, e cosi magnanimi Capitani desti ?*<sup>415</sup> » ingratitude des Princes, fut cette la couronne de l'honneur que tu as donné à nombreux et magnanimes Capitaines ? Centorio continue avec des exemples d'ingratitude qui sont arrivés à son époque. Il cite la méconnaissance du Roi François I<sup>er</sup> de France envers le S. *Gio. Paulo Orsino da Cere* qui mourra désespéré à *Bassano*. Ensuite, il raconte l'ingratitude de Charles Quint envers le *Marquis del Vasto* et surtout envers *Ottavio Farnèse Duca di Piacenza*. Ce dernier a été l'essence même de la fidélité envers l'Empereur par ses actes, ses services et son aptitude ;

<sup>413</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 23, p.224).

<sup>414</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 23, p.225).

<sup>415</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 23, p.227).

malgré cela à cause de l'inimitié de quelques ministres d'Italie, Charles Quint lui fera la guerre en prouvant une ingratitude sans égal. Le Milanais continue en disant que les Rois, les Seigneurs et les Capitaines de son époque et du futur, notamment ceux de la Lombardie, doivent bien tenir compte de ce qu'il vient de décrire sur l'ingratitude. En plus, il accuse quelques dignitaires de son époque, de recevoir de l'argent du Prince pour récompenser les services des anciens soldats et serviteurs de les détourner et de les conserver pour eux. En revanche, un esprit qui veut acquérir la gloire doit toujours récompenser ceux qui l'ont aidé à la conquérir. L'écrivain cite encore de nombreux exemples d'ingratitude des Princes et des populations de son époque ainsi que de l'antiquité. Soliman l'Ottoman envers *Abraim Bassa*, les Romains envers Scipion l'Africain, l'Empereur Valentinien envers l'illustre Capitaine *Etio* démontrent toute la validité de cette notion. Il termine le chapitre sur le concept général selon lequel l'ingratitude envers ses propres subordonnés est le principal défaut pour un Capitaine.

2.7.25. Chapitre 24 : « *Una delle cose che piu convenga ad un Generale, si è l'essere acerbissimo gastigatore de gli Ammotinatori, perche con il rigore della Giustitia, col timore della pena si riducono i soldati, moderati, quieti e continenti, & i popoli sicuri dalle insolenze loro, e costanti nella sua fede*<sup>416</sup> ».

Centorio consacre ce chapitre aux mutineries. Il dit que les soldats modernes sont devenus insolents un point tel qu'ils se sentent non seulement égaux à leurs Capitaines et même parfois supérieurs à eux. Il complète l'analyse en présentant les causes des mutineries : la manque de distribution et le vol des soldes, le désir mettre à sac les territoires, les mauvais traitement des Capitaines envers les soldats, l'excès de liberté donné aux malfaisants, le manque d'obéissance et les sanctions générales au lieu de punir les seuls coupables. L'écrivain affirme qu'on a vu faire d'autres violences « *come si sono vedute fare a miei tempi da Italiani, Spagnuoli, e Francesi nel Piemonte, che ogni giorno con danno de poveri habitatori de presidij si ammottinavano, rubbando le case ove alloggiavano e vivendo senza discretione, isforzando le donne, ammazzando chi se gli volea opporre contra, et assaltando con parole villane i Signori delle istesse terre*<sup>417</sup> » par des Italiens, des Espagnols et des Français à son époque en Piémont. Chaque jour ils se sont mutinés, avec grand dommage pour les habitants, et ils ont volé dans les maisons dans lesquelles ils étaient logés en vivant sans modération, en violant les femmes et en tuant tous ceux qui voulaient empêcher ces viols. Enfin en traitant avec des paroles vulgaires les Seigneurs de

<sup>416</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 24, p.232).

<sup>417</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 24, p.233).

ces terres. Il cite l'exemple de quelque Espagnol qui tua un Seigneur local et contre lequel les commandants ne firent rien. Ensuite, l'auteur affirme que la mutinerie doit être réprimée avec beaucoup de fermeté et de décision. Le Capitaine et le Général doivent très rapidement et très sévèrement punir les mutinés. En plus il dit que la mutinerie des soldats cause la destruction des villes et des villages. Il cite l'anecdote de l'horrible punition infligée par Ladislas, Roi de l'Hongrie, contre *Georgio Lucatio* et ses Capitaines chefs de la plèbe mutinés contre les nobles, pendant la guerre contre les Turcs : les Capitaines rebelles, avant d'être exécutés, ont dû manger le corps de leur chef encore vivant. Le Milanais dit qu'il est impossible de gouverner une armée sans la justice et sans arrêter l'extrême violence des soldats. Quand les soldats se mutinent, le Général ne se doit pas se montrer timide, mais doit chercher à prendre les chefs de la mutinerie « *contra quali egli usarà quel castigo che la qualità del loro errore havrà meritato, perche cosi facendo gli altri si guardaranno nell'avvenire de incorrere in quasti falli*<sup>418</sup> » à l'encontre desquels il doit appliquer la punition la plus convenable à leurs erreurs, parce que en faisant ainsi, les autres ne tomberont pas dans les mêmes erreurs. Il montre deux exemples de l'histoire antique : le consul *Aulo Manlio* qui punit très sévèrement les auteurs d'une mutinerie dans son armée en campagne et *Gneo Pompée* qui réprima durement les chefs d'une mutinerie violente de son armée à Milan. Après, l'écrivain met en évidence qu'il ne faut pas pardonner aux auteurs d'une mutinerie parce qu'ils deviennent plus arrogants et ils peuvent répéter la mutinerie de façon encore plus grave. Il cite les excès commis par l'armée de Scipion en Espagne à la suite du pardon accordé au chef de ces mutineries. Il faut que le Général soit l'homme qui, avec son autorité, agit pour empêcher et terminer les mutineries dans son armée. César fut capable, avec une extrême sévérité, de reprendre les *Decumani*. De même, *Alexandre Severo* anéantira une entière légion romaine qui s'était mutinée.

Centorio poursuit sur le fait que, souvent, les mutineries arrivent à cause du manque, ou du vol, de la solde des pauvres soldats et qu'il faut, tout de suite, chercher les coupables des vols et les punir publiquement. Il cite l'exemple de *Pescennius Niger* qui fit lapider un tribun qui avait volé les soldes des soldats. Philippe devient Empereur en volant les soldes des soldats que Gordien lui avait données pour les distribuer à l'armée, parce que les soldats sans solde se sont mutinés contre Gordien. Ensuite, Centorio montre une autre cause de mutinerie, « *quando un'essercito sarà stato per anni, e mesi alloggiato senza essercitazione nelle città, o in altri Presidj, ove per negligenza de Capitani si sarà lasciato dare all'otio, alle lascivie, a piaceri, et all'immoderato vivere*<sup>419</sup> » quand une armée est restée pendant des années dans les villes ou des camps sans exercice, et que des Capitaines négligeant l'ont laissée vivre sans modération ni discipline, les soldats

<sup>418</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 24, p.235).

<sup>419</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 24, p.237).

deviennent arrogants et ne respectent plus l'autorité. Pour valider cette affirmation il cite l'exemple des prétoriens romains qui tuèrent *Galba* à cause de leur avidité et de la fermeté de *Galba* en les punissant durement. De même, *Censorino* fut tué par ses soldats parce qu'il voulait les obliger à vivre plus modestement et « *a servare gli ordini della Militia*<sup>420</sup> » observer les ordonnances de la milice. Encore une fois, l'auteur dit clairement qu'il faut punir aussi rapidement que fermement les soldats qui se rebellent, autrement il est impossible qu'une armée puisse vivre dans l'ordre et accomplir de grandes choses. Il cite l'exemple de l'armée multinationale d'Hannibal qui était un modèle de fidélité et concorde grâce à la justice et la sévérité de ses punitions. Selon Centorio, un Capitaine doit « *con il rigore della Giustitia, e rigidezza de castighi tenere i suoi soldati timidi nell'errare, continenti nell'altrui, et animosi contra nemici, e con quella liberalità, et humanità che a se convenerà, rendersegli benevoli, et osservati de suoi precetti*<sup>421</sup> » avec une justice rigoureuse et de la fermeté dans les sanctions, façonner ses soldats loin de l'erreur, continent vis à vis des biens d'autrui et audacieux contre les ennemis, avec en plus une ouverture et une humanité appropriées, il doit les rendre dévoués et respectueux de ses préceptes. En rappelant que le Général doit être très ferme pour punir les mutins, se termine le chapitre vingt-quatre.

2.7.26. Chapitre 25 : « *Se tanto piacciono a Signori i tradimenti e dispiacciono i traditori quanto maggiormente gli dovrà piacere l'avvertenza del non incorrere nelle reti loro, ma ischivandogli, & odiandogli, potrà sempre, e senza infamia, godere il frutto del tradimento, e valersi della sua occasione*<sup>422</sup> ».

Centorio structure le chapitre en résumant les causes qui amènent à la trahison pour ensuite les développer chacun par de nombreux exemples. D'abord dit que de tous les maux de l'humanité, la trahison est la plus cruelle et la plus scélérate et que le Capitaine doit toujours être attentif à ce sujet. Les causes qui peuvent amener à une trahison sont : l'insatisfaction qui dérive du mauvais gouvernement des Seigneurs, la volonté de libérer la Patrie de l'oppression, la vengeance aux offenses faites à l'honneur ou à la personne, l'avidité pour l'or ou les biens des autres, la malveillance et la jalousie des autres, l'amitié ou le service mal récompensés et, finalement, la volonté de conquérir une forteresse ou une armée, quand on ne peut l'avoir par d'autres moyens. L'auteur commence à parler du mauvais gouvernement des Seigneurs envers la population : il dit que ces

---

<sup>420</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 24, p.238).

<sup>421</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 24, p.238).

<sup>422</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 25, p.240).

mauvais comportements des gouvernants « *spingono i sudditi, et i soldati a conspirargli contra, et usargli quei tradimenti, che con le perdite poi de loro stati gli partoriscono la propria morte*<sup>423</sup> » poussent les sujets et les soldats à conspirer et à utiliser la trahison qui peut entraîner, avec la perte de l'Etat, la mort des chefs. Il présente les exemples de Caligula tué à cause de sa mauvaise façon de gouverner comme ceux de Domitien et de Héliogabale tués pour les mêmes causes par les Romains. Ensuite, il traite la question du citoyen ou du personnage puissant qui veut ôter la liberté à une ville ou un royaume pour en devenir les chefs, alors que les autres cherchent à empêcher cette évolution. Il cite l'exemple de Brutus et de Cassius qui tueront César pour libérer Rome de sa domination.

La vengeance des offenses reçues à l'honneur ou à la personne vient lorsqu'un Seigneur n'a pas soin des ses vassaux et qu'il cherche à les déshonorer, non seulement avec leurs femmes, mais également dans leur réputation. Il cite l'exemple de Appius Claudius Decemuiro, *Ugutio* prince de Florence, *Galeazzo Maria* Duc de Milan, qui furent tués à cause de leur habitudes à déshonorer les femmes des leurs vassaux. Sur la question de l'honneur personnel, il ajoute l'exemple du Roi de France François qui, pour avoir donné *un boffetto*, un soufflet, au Duc de Bourbon, vit ce dernier passer à l'ennemi, la partie Impériale, pendant la bataille de Pavie, pour venger son honneur.

L'avidité excessive pour l'or et les richesses des autres, pousse les gens à d'horribles trahisons. Il cite *Valerio Bestio* qui tua *Roscio*, fils de *Imbrico* son beau-père, pour prendre ses trésors. De même, il évoque la cruelle trahison de Philippe contre Gordien pour obtenir l'Empire Romain. Il continue avec une anecdote de la prise de Belgrade par Soliman à cause d'une trahison : après avoir payé le traître il le fit tuer en expliquant « *che si deve amare il tradimento, e non il traditore*<sup>424</sup> » qu'il faut aimer la trahison mais pas le traître.

L'écrivain parle de la malveillance et de la nature méchante de quelques hommes qui sont cause de trahison. Il cite l'exemple d'*Attilio* qui, banni de Rome et accueilli par Mithridate, fut tué par ce dernier car il voulait aussi trahir son nouveau maître. Centorio présente également encore une fois l'anecdote de *Camillus* qui, en assiégeant une ville des *Falery*, n'accepte pas la trahison d'un maître d'école qui lui emmenait les enfants des chefs de la ville.

De la même manière, la jalousie et l'envie poussent des gens à commettre des actes indignes. Il évoque l'extrême jalousie de *Perpenna* envers *Sertorius* et d'*Adrian* contre *Trajan*. Le Milanais dit que lorsqu'une forteresse ou une armée ne peut pas être conquise par les armes « *per le vie ordinarie della guerra, e che sarà necessitato (lasciando la ragione da parte) ad abbracciare la via de i*

---

<sup>423</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 25, p.241).

<sup>424</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 25, p.244).

*tradimenti, e de gli inganni*<sup>425</sup> » ni par les voies ordinaires de la guerre, il sera nécessaire (en laissant la raison de côté) de choisir la voie des ruses et des trahisons. Il cite l'action de *Papiro Corsore* qui empêché de prendre la ville des *Tarentini* par la force, utilisa la trahison. Mahomet, Roi des Turcs, conquît la ville de *Negroponte* grâce à la trahison des *Zingari*, tziganes, qui s'y trouvaient. De plus, il est arrivé que lorsque l'on s'est retrouvé face à une armée ennemie de la même taille que la sienne, ou plus grande, on a essayé de corrompre des chefs ennemis pour en obtenir des avantages sur les champs de bataille. Il présente l'exemple des Suisses, engagés par les Milanais mais corrompus par les Français qui donnaient *Lodivico* Duc de Milan au Roi de France, au début d'une bataille pour le Duché de Milan.

L'amitié ou le service mal récompensé peuvent aussi amener la trahison. L'écrivain en présente deux beaux exemples, riches de détails, dans l'histoire antique. D'abord, celui d'Harpagon qui devient l'ennemi de Astyage, Roi des *Mèdes*, et se voit à combattre pour Cyrus, faisant perdre le royaume à son nouvel ennemi parce qu'il lui avait fait manger son propre fils. Ensuite celui de Cambyse qui, ayant été réprimandé par *Presaspe*, tua le fils de ce dernier en le transformant en ennemi. Il continue en disant que « *queste nemicitie, e tradimenti sogliono ritrovarsi parimente ne i servitori verso de suoi Signori, e specialmente quando si conoscono haver servito bene, e fedelmente, molti anni, e poi premiarsi d'una insperata ingratitude*<sup>426</sup> » ces inimitiés et ces trahisons peuvent aussi arriver aux serviteurs des Seigneurs, notamment, quand ils ont bien servi, avec fidélité, pendant de longues d'années et qu'ils n'en ont reçu que de l'ingratitude. Il poursuit cette idée en disant que les Seigneurs doivent être très attentifs à ce sujet.

Centorio présente l'idée que les Seigneurs souvent sont heureux des trahisons qu'il recueillent et qu'ils honorent avec des primes ceux qui les ont faites, mais qu'ils n'aiment pas du tout ces gens. Il rappelle deux propos de Antigonos et de César sur la trahison et les traîtres : le premier aimait le traître avant la trahison mais, après celle-ci, il le haïssait qu'il l'avait aimé, le deuxième aimait la trahison mais non pas le traître. Centorio affirme que ceux qui aspirent à s'enrichir par la trahison se trompent et arrivent souvent à perdre la vie de la main même de ceux qui les ont payés auparavant. Il donne l'exemple de *Selim* qui a obtenu l'Empire par la trahison de *Mustafà*, mais n'ayant pas confiance en lui, le fera tuer comme traître.

L'écrivain affirme que, si les Seigneurs ou les Généraux aiment les trahisons pour atteindre leurs objectifs, ils doivent quand même être attentifs à ne pas tomber eux-mêmes dans la trahison. Il cite l'anecdote de l'Empereur *Corrado* trahi par Emmanuel Empereur de Constantinople pendant une expédition de

---

<sup>425</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 25, p.245).

<sup>426</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 25, p.248).

reconquête de la Terre Sainte et celui d'*Antioche Eupatore* qui trahira sa parole donnée aux Juifs de ne pas détruire la ville de Jérusalem.

Le Milanais affirme que la trahison la plus grande, est celle commise envers sa propre famille à cause de l'avidité pour les richesses. Il cite la cruelle trahison faite par Ptolémée Roi de Macédoine envers sa sœur Arsinoé pour voler sa couronne. Il affirme que, quand surviendront les trahisons, les Capitaines « *devranno ad altrui correttione i Capitani castigare con subita pena i malfattori, se ben non si trova nel mondo supplicio alcuno per atroce che sia, che'l traditor non lo meriti*<sup>427</sup> » devront rapidement punir les malfaiteurs pour servir d'exemple aux autres, si bien qu'il n'existe pas au monde de supplice trop atroce pour un traître. L'auteur présente l'anecdote de la justice utilisée par Tullius Hostilius envers *Metio Suffetio* Roi des *Albani*, parce qu'il avait trahi pendant la guerre contre les *Fidenati* et les *Veienti*.

Ensuite l'écrivain affirme que l'utilisation de la trahison n'est pas convenable pour des grands hommes. Il évoque l'action des Romains qui, avisés par le médecin de Pyrrhos de la possibilité d'empoisonner l'ennemi, n'ont pas seulement refusé l'obscène proposition mais ont même prévenu le Roi de l'Epire, « *giudicando piu convenirsi a Romani il vincere con l'armi il nemico, che con la fraude*<sup>428</sup> » jugeant plus convenable pour des Romains de vaincre par les armes que par la ruse. Néanmoins, ceux qui veulent profiter du fruit de la trahison, doivent éviter la compagnie des traîtres, mais seulement aimer la trahison et non le traître. Il raconte que César avait bien aimé la trahison contre son rival Pompée, mais qu'ensuite il a tant fait pour venger sa mort, contre le traître.

Ensuite Centorio explique la différence entre une trahison et un stratagème. Il dit que quand, par exemple, on conquiert une ville avec habileté sans offenser personne, comme le fit Aristippe en conquérant la ville de *Tegentari*, déguisant ses soldats comme les citoyens, « *questa sorte de tradimenti, che piu tosto si può chiamare stratagema, che inganno, è piu di ogn'altra concessa*<sup>429</sup> » cette sorte de trahison, que l'on peut plutôt définir comme un stratagème que comme une ruse, est une chose plus permise que beaucoup d'autres. Cette façon d'agir est convenable parce qu'elle permet d'atteindre le but par son intelligence, alors que la façon précédente nécessite quelqu'un qui trahit sa propre patrie. Comme archétype de celui qui a trahi sa patrie, le Milanais présente *Heraclemon*e qui se fit tuer par l'Empereur Aurélien après lui avoir donné sa ville natale. Ensuite l'écrivain cite deux exemples, celui de Zopyros qui, avec une ruse donna la ville de Babylone à Darius et celui de Rhodes trahi par la couardise de son Amiral. En terminant cet exposé et en présentant l'anecdote de Silla qui fit précipiter d'une

---

<sup>427</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 25, p.252).

<sup>428</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 25, p.253).

<sup>429</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri*"; Cinquième livre, 1562 (Chap. 25, p.254).

hauteur un serviteur qui avait trahi son patron, Centorio rappelle, et souligne bien, qu'il faut faire attention à ne pas tomber dans la trahison et que lorsqu'on profite de ses fruits, il ne faut pas tolérer l'arbre qui les a produits.

2.7.27. Chapitre 26 : « *Coloro che per diletto di stare in pace non gastigano i ribelli, perdono spesso con loro estremo danno la quiete e la pace*<sup>430</sup> ».

Ce chapitre est consacré à la nécessité de réprimer les rebellions. Centorio commence ce bref exposé, en parlant de la balourdise des vassaux qui se rebellent contre leur Seigneur. Néanmoins, il ajoute que ceux qui veulent vivre en paix et conserver longtemps leurs richesses, doivent punir sévèrement ceux qui se rebellent à leur autorité. Il cite, entre autres, l'exemple de Crésus Roi de Lydie qui, après avoir été vaincu par Darius et réintégré dans son autorité par le vainqueur, se rebella et, mourra finalement sur la croix puni par Darius. De même, la ville de Jérusalem a été détruite et ses habitants tués par les armées romaines de Vespasien, après deux rébellions consécutives. L'auteur poursuit sur la nécessité pour le Prince de ne pas penser à se venger des rebelles, mais de chercher de les reconquérir « *promettendogli de iscordarsi de suoi passati misfatti, e di haveli come prima nella sua gratia cari*<sup>431</sup> » en leur promettant d'oublier les erreurs passées et de les laisser rentrer en grâce. Il propose l'exemple de la tentative du Cardinal *Pompée Colonna* pour rétablir les choses avec le Seigneur *Gio. Franceso del Bautio Conte di Castro* mais, devant le refus de ce dernier il l'attaqua et le priva de son Etat. Il cite également le Duc de Clèves, qui à l'instigation du Roi de France François, se rebella contre Charles Quint. Ensuite, le Duc demanda le pardon de l'Empereur qui accepta l'imploration de cet ancien rebelle.

Toutefois, quand on voit que les rebelles n'acceptent pas de revenir à leur ancienne fidélité, il faut « *che si pigli il mezo del castigo, col quale s'imparino gli altri a servare fede, e diasi con esso terrore, e ispavento a quei che vi si trovaranno presenti*<sup>432</sup> » les punir, dans le but d'apprendre aux autres à rester fidèles en terrifiant ceux qui assisteront à la punition. L'auteur cite l'exemple de la décapitation, à Naples, du Duc *di Boiano* et du fils du Duc de *Traietta* pour s'être rebellé contre Charles Quint et passé aux Français de Monseigneur de Lautrec. De même, il cite l'exemple de la ville de *Perugia* qui se rebella contre l'autorité pontificale du Pape Paul III et qui fut reconquise ; les auteurs de la

---

<sup>430</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 26, p.256).

<sup>431</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 26, p.257).

<sup>432</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 26, p.258).

rébellion furent punis et une forteresse fût construite dans le centre ville pour prévenir toute renouvellement de révolte.

Centorio continue en disant que la pratique courante est de poursuivre les rebelles jusqu'au dernier homme et de n'avoir aucune magnanimité envers eux. Il ajoute que cette sorte d'action peut être défavorable et que, parfois, il faut savoir s'arrêter dans la poursuite des révoltés. Il présente l'exemple de Charles Quint qui, ayant vaincu les rebelles Ducs de *Sassonia* et l'*Antgravio*, ne les fait pas mourir comme rebelles, mais les laisse vivre. Cette anecdote démontre comment « *alcune volte non è bene incrudelire ne ribelli, ma usar l'atto della misericordia*<sup>433</sup> » il n'est parfois pas bien d'être cruel envers les rebelles, et qu'il faut utiliser la miséricorde. Tous les erreurs ne méritent pas la même punition, comme toutes les erreurs ne méritent pas le pardon. Centorio affirme qu'il faut utiliser la sévérité mélangée à la clémence pour atteindre ses objectifs. Il propose l'exemple de Marc Aurèle qui pardonna la rébellion de *Avidio Cassio*, pour valider l'idée que la vengeance aveugle n'est pas utile au Seigneur. Néanmoins, quand le pardon n'est pas utile, alors le Seigneur doit punir durement les rebelles et éliminer tout obstacle qui peut encore l'offenser. Il cite la punition exemplaire donné par Darius au révolté *Besso*.

Centorio termine le chapitre en disant que celui qui veut gouverner en tranquillité et paix, « *è forza che si cada in una di queste due qualità, cioè è della vendetta, o della gratia*<sup>434</sup> » doit utiliser une de ces deux qualités : la vengeance et le pardon des rebelles.

2.7.28. Chapitre 27 : « *L'armi senza la Religione, non possono conseguire quei fini, che con ella conseguiscono, la quale congiunta con la Giustitia suole rendere piu facile la vittoria, che si desidera, & accresciere, e conservare piu gli Imperij, che la particolar potenza de Signori*<sup>435</sup> ».

Si la religion et la justice sont deux colonnes qui soutiennent la terre et la font ressembler au soleil, ces deux qualités doivent vivre aussi dans le Général. Centorio dit que la religion est la piété envers Dieu et qu'on ne peut rien acquérir sans elle et qu'elle est parfois de beaucoup la plus puissante des armes. Il ajoute que souvent des Capitaines ont conquis beaucoup avec peu d'hommes et comment « *l'oratione sia migliore arme che la spada, perche l'una è posta per scuto dell'anima, e l'altra per la forza del corpo, e molto piu prevale la prima,*

---

<sup>433</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 26, p.260).

<sup>434</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 26, p.261).

<sup>435</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 27, p.262).

*che la seconda*<sup>436</sup> » la prière est meilleure que l'épée et qu'elle est le bouclier de l'âme, la seconde étant la force du corps et combien la première surpasse la deuxième. Le Milanais, pour valider son idée, montre les exemples extraits de l'Ancien Testament. Il cite la réussite de *Giesu Navé* qui brûla la ville de Jéricho en faisant tomber ses murs par sa seule foi. De même, Gédéon gagna une bataille avec des hommes sans autre secours que les Mystères. Ezéchias appela l'ange du Seigneur qui tua cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens de Sennachérib autour de Jérusalem ou comme Moshé qui, grâce à la prière, gagna contre Josué. Ces exemples démontrent que la religion est puissante et que là où il n'y a pas la foi, il ne peut y avoir aucune vertu. L'auteur continue en disant que les hommes de l'antiquité ne commençaient pas une guerre sans interpellier les Augures, les Oracles ou sans offrir des Sacrifices. Il cite les exemples de Scipion l'Africain qui avant chaque bataille allait dans le temple de Jupiter, ou celui de Paul Emile qui, avant la bataille contre le Roi Perse, sacrifia un grand nombre de bœufs. Centorio souligne que le Capitaine doit observer la religion et la faire observer à ses soldats. Parce que les soldats qui suivent les préceptes du culte deviennent plus modérés et se battent pour la gloire et non pour la rapine. Il souligne également que les soldats doivent honorer les jours fériés et suivre les cérémonies sacrées. L'auteur cite Alexandre et Pompée le Grand qui, quand ils ont conquis Jérusalem n'ont pas violé le temple. De la même façon, Antiochos, en assiégeant Jérusalem, pendant les fêtes du temple des Juifs, a permis à ses ennemis de les célébrer en leur envoyant beaucoup de dons. Centorio saisit l'occasion pour reprendre les Chrétiens en disant que « *da i suddetti esempj devriano imparare ad essere piu diligenti osservatori de precetti de Iddio, che non sono*<sup>437</sup> » ses exemples doivent apprendre à être plus diligents pour observer les préceptes de Dieu alors qu'ils ne le sont pas.

Ensuite il affirme que lorsqu'un individu est religieux, il ne peut pas être injuste et que par nature la religion attire la Justice. Ces deux éléments, religion et justice, sont les moyens privilégiés pour le Seigneur pour gouverner et conserver ses propres dominations et royaumes. L'écrivain présente toute une série d'exemples de l'histoire de l'antiquité pour montrer l'importance de la justice par rapport à l'intérêt personnel : *Charondas Tirio*, se tua lui-même pour ne pas désobéir à une loi qu'il avait établie, *Cimon* de sa propre volonté rendit le royaume à son ancien Roi *Artaban* et, *Aristide* fut appelé « le Juste » à cause de la profonde justice de son esprit. Le Milanais ajoute que « *l'huomo giusto, e pio, è amico de Iddio, e tutti quei soldati, che abbracciano questi dui effetti, non ponno se non essere ne suoi successi vittoriosi, e grandi, perche con la Religione, e con la Giustitia si governano piu gli esserciti che col rispetto, e con la forza*<sup>438</sup> »

<sup>436</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 27, p.263).

<sup>437</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 27, p.265).

<sup>438</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 27, p.267).

l'homme juste et pieux est ami de Dieu et tous les soldats qui adoptent ces deux idées, seront victorieux et grands, parce qu'on gouverne mieux les armées avec la Religion et la Justice que par le respect et la force. Il cite l'exemple de l'Empereur *Eraclio* qui gagna contre le roi des Perses *Sopor* plus avec la prière et la religion qu'avec les armes, qui étaient moins nombreuses que celles de l'ennemi. Le Milanais dit aussi que quand le Seigneur ou le Capitaine manquent de Religion et de Justice, il manque aussi de gloire. Il souligne qu'il est très important de suivre ces deux vertus, parce qu'en agissant ainsi, tous seront plus favorablement portés à suivre les chefs. Il cite l'exemple positif de *Nerva Trajan* qui fut aimé pour son comportement par beaucoup de nations barbares. Par contre Tarquin le Superbe, à cause de son injustice, fut banni de Rome.

2.7.29. Chapitre 28 : « *Non è cosa in un valoroso Capitano, che debba essere dopò il fine delle sue imprese, e nel riposo de suoi Anni, piu celebrata della Gloria de passati fatti, e della fama del suo nome*<sup>439</sup> ».

Dans ce chapitre, l'auteur évoque la question de la sénilité du Capitaine et des grands commandants. Il commence en disant que la Gloire et le Renom sont suffisants pour un vieux Capitaine pour le consoler dans un repos pacifique et mérité après les fatigues, les difficultés et les surmenages de la guerre. La Gloire du passé suffit à consoler l'homme dont la vie splendide vie se réduit à une vie humble et tranquille « *nella quale il piu de i famosi, e vecchi Capitani si sogliono ridurre, e sequestrandosi spontaneamente dalle cure del mondo godere la felicità delle ville, e de suoi tranquilli poderi* » dans laquelle la plupart des fameux et vieux Capitaines se contentent, spontanément, en s'éloignant du monde pour profiter de la félicité des villes et des leurs terres tranquilles. Centorio propose trois exemples de grands Capitaines de l'antiquité qui se sont retirés à vie après leurs victoires. Cincinnatus retourna à ses cultures agricoles après avoir battu les *Equi*, et Timoléon après avoir rendu la liberté à Syracuse et chassé Dionysos, se retira dans sa ville. L'Empereur Dioclétien, renonçant à l'Empire, se retira dans une ville en Dalmatie pour cultiver son potager.

Il continue en disant qu'un Capitaine qui aura conquis par ses actes une grande réputation, trouvera avec l'âge du grand plaisir à se retirer de la vie active, pour ne pas tomber dans l'incertitude de la fortune et profiter du plaisir intime de ses anciennes victoires. Il cite le grand exemple de Charles Quint qui, après avoir vaincu le Roi de France, avoir pacifié l'Italie, battu le *Duc de Clèves*, défendu l'Autriche contre les Turcs, redonné au Roi de Tunis son Etat, vaincu le Duc de Saxe, vaincu Sienna et bien d'autres faits encore, il renonça à l'Empire et alla à terminer ses jours en la paix dans un monastère en Espagne.

---

<sup>439</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 28, p.269).

Ensuite, il parle de la Gloire qui attire les hommes qui cherchent à l'obtenir mais qui, parfois, ne sont pas capables de bien comprendre ce qu'il faut faire pour l'acquérir. Il cite l'exemple de Pompée le Grand, qui par vanité donna une ville à *Théophane Mitileno* qui l'avait publiquement loué devant ses soldats. Les Romains ont construit à Vespasien, à Titus, à Septime Sévère, à Constantin des arcs en marbre pour célébrer leurs gloires. De la même manière, pour célébrer leurs victoires ils ont construit des colonnes à Trajan et à Adrian. Cette Gloire, qui seulement après sa mort rend l'homme plus illustre, pousse ses contemporains à imiter les anciens. Parce que « *sola quella Gloria, e Fama sarà altamente lodata, et innalzata in colui, che dependerà da una gloriosa vita* » seules la Gloire et la célébrité seront célébrés en l'homme qui a vécu une vie glorieuse. L'écrivain cite Fabius Maximus, Pompée, Caton et d'autres qui ont reçu beaucoup d'honneur après leur mort.

Centorio conseille aux Princes et aux Capitaines qui ont acquis la Gloire et le renom grâce à leurs vertus, et aussi à la fortune, de se retirer, parce que la fortune ne s'arrête pas longtemps sur la même place. L'écrivain cite l'anecdote de Fabritius qui refusa les dons en or de Pyrrhus en préférant la pauvreté. Scipion Africain, dépité de l'ingratitude montrée à son regard par les Romains alla en sa ville à *Linterno* où il fut heureux de terminer ses derniers jours honorés par la population locale. Il termine le chapitre en disant que pour un Capitaine qui se retire il est convenable célébrer sa Gloire passée et la grandeur de son nom.

2.7.30. Chapitre 29 : « *La tranquillità dell'animo, e la dolcezza dello studio in una positiva vita, sogliono essere in un Capitano nel fine di sue fatiche, e travagli, un'alleggerimento de pensieri, & un'ultimo trastullo di sua vecchia estate*<sup>440</sup> ».

Centorio, après avoir conseillé dans le chapitre précédent au vieux Capitaine de se retirer et de se reposer pour profiter sa gloire, dit dans ce nouveau chapitre que ces vieux et glorieux commandant doivent se plonger dans l'étude des lettres. Il rappelle que le monde est plein d'hommes qui envient la Gloire et les grandes actions des autres et que, pour le Capitaine glorieux, « *il desiderio dello studio delle buone lettere sommamente cresce, diletta, e vive, sendo egli un'unico alleggerimento de dolori e d'affanni, e nella vechiezza un contento piu di qual si voglia altro grato, et estremamente desiderato da ciascuno, e massime da vecchi*<sup>441</sup> » le désir de l'étude des belles lettres est enrichissant, amusant et constitue la seule médication aux douleurs et aux afflictions. Pendant la vieillesse

<sup>440</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 29, p.274).

<sup>441</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 29, p.275).

du soldat ancien, il est le délassément le plus utile. Le Milanais cite l'exemple du Roi d'Égypte *Ptolémée Filadelfo* qui, pendant sa vieillesse, plongeait joyeusement dans la lecture des livres en fabriquant la si fameuse bibliothèque d'Alexandrie. De même, les Empereurs Marc Antonin Pieux et Gordien furent des exemples de vertu et se sont également beaucoup intéressés à l'étude des livres. Il ajouta que le vieux Général, désormais fatigué des exercices des armes ou à cause d'autres accidents ou de l'ingratitude, pourra embrasser l'étude et avec la tranquillité de l'esprit « *col consiglio dell'intelletto, e con la penna della dottrina, e della esperienza giovare universalmente a tutti quegli, che da lui havranno ricorso*<sup>442</sup> » le conseil de l'intelligence et la plume de la doctrine et de l'expérience, être universellement utile à tous ceux qui le liront.

L'écrivain continue en disant que l'étude des lettres est aussi utile pour s'éloigner de la maladie des hommes envieux qui ne supportent pas la Gloire des autres. Il affirme que l'envie est l'ennemie de la vertu et de chaque bonne qualité. Il cite l'anecdote de fils de *Archidamo, Agis*, qui dit à des hommes qui l'enviaient qu'il ressentait deux gênes, l'une à cause de ses propres défaites et l'autre à cause de leurs succès. Ensuite il cite d'autres différents exemples relatifs à l'envie. Ajax fils de Télamon se tua à cause de l'envie de voir les armes d'Achille données à Ulysse. Le Romain Caligula endommagea par jalousie les statues des Empereurs précédents. Camillus et Scipion furent éloignés de Rome à cause de la jalousie. Centorio déclare que, chez un grand homme, il ne doit pas y avoir de place pour la jalousie sinon comme facteur d'émulation.

Après cette digression sur la jalousie, l'auteur revient sur le concept de l'utilité pour un Général au repos de s'intéresser à l'étude et au savoir. Parce que la connaissance est très importante pour comprendre la vie même. Il souligne qu'il convient aussi à un vieux Capitaine de s'entourer de la conversation de ceux qui se seront éloignés des passions et qui ne sont pas non plus concernés par l'envie, mais qui sont des amateurs des vertus. Avec eux, avec l'étude et la tranquillité de l'esprit, le Capitaine peut se distraire pendant son vieil âge. Il dit encore une fois que les hommes jaloux sont un vrai tourment pour la vertu. Il termine ce bref chapitre en disant que dans les grands palais, on n'a pas de nombreuses vertus ni de bons rêves, quand dans les maisons humbles, loin des suspicions et des poisons, on peut en avoir beaucoup.

2.7.31. Chapitre 30 : « *Si come le buone fortune, e gloria che si ottengono da ciascun'huomo nel principio, e mezo delle sue attioni, dependono da Iddio, cosi nel fine de suoi travagli, e nel sequestrarsi dalle cure del mondo se gli dee sempre da ogni ottimo Capitano render gratie, & lodi*<sup>443</sup> ».

<sup>442</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 29, p.276).

<sup>443</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 30, p.279).

Centorio commence le dernier chapitre en disant que si avant chaque action humaine on s'adresse à Dieu, il faut également lui rendre grâce après pour les actions qui se sont bien terminées. Selon l'écrivain, la vie de l'homme se partage en deux parties : une partie active, au service de l'homme et une partie contemplative au service de la religion. En cette division, il est raisonnable pour l'homme d'accentuer davantage la partie céleste que la partie terrestre. Il affirme que les soldats et les Capitaines, qui veulent acquérir la Gloire, doivent d'abord invoquer l'aide divine, et après se préparer pour la guerre. Il cite les exemples des Romains qui ne faisaient aucune guerre sans avoir auparavant consulté leur religion. L'écrivain entre dans les détails pour démontrer comment cette révérence envers la religion a rapporté beaucoup de victoires aux anciens Romains. Il présente les exemples de *Licurgo* et de Numa Pompilius qui, le premier envers ses Lacédémoniens et le deuxième envers ses Romains, furent capables grâce au culte divin de modérer la férocité de leurs soldats et en même temps d'élargir leur domination.

Centorio affirme que si les anciens furent tellement liées au culte divin, les chrétiens doivent l'être plus encore parce qu'ils ont reçu la vraie loi de Dieu. Tous les soldats et aussi les suprêmes Seigneurs et Capitaines doivent suivre la loi de Dieu et « *rendere nelle sue imprese, si nel principio come nel fine a Iddio quegli honori e gratitudini che a tanta Maiestà sono per obligo devute, e massime al ritorno con vittoria ne suoi stati, per non rendersegli Immemori delle ricevute gratie*<sup>444</sup> » rendre grâce à Dieu avant comme après leurs entreprises, surtout quand ils reviennent dans leurs propre Etats après une victoire, pour ne pas être ingrats vis à vis des grâces reçues. Le Milanais cite l'exemple de l'Empereur Romain Vespasien qui, de retour triomphal de ses succès en Orient, rend grâce à ses divinités en construisant des temples, et en offrant des sacrifices et des spectacles. Il présente également les exemples du profond intérêt pour la religion chrétienne, après leurs victoires, de l'Empereur Constantin et *Heraclio*.

Centorio dit que le Général, qui après une longue et glorieuse carrière s'est retiré, doit remercier et louer Dieu, pour la générosité qu'il a montré envers lui. Il dit, poétiquement, que souvent « *gli Orientali che del sole nascono chiari, e sereni, tramontano nel fine torbidi*<sup>445</sup> » le soleil qui naît à l'orient serein et clair, se couche à la fin avec de nuages. Il rapporte un propos de Epaminondas qui répondait à la question de savoir qui était le plus grand homme entre lui et ses rivaux, et qui répliqua qu'aucun devant à la mort ne peut se considérer bienheureux. Centorio souligne que l'homme doit vivre avec le bouclier de la Religion et l'épée de la justice pour éviter les accidents de la vie et être bon aux

---

<sup>444</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri* "; Cinquième livre, 1562 (Chap. 30, p.281).

<sup>445</sup> Les "*Discorsi di guerra (...) cinque libri* "; Cinquième livre, 1562 (Chap. 30, p.283).

yeux de Dieu. Pendant la sénilité d'un grand homme l'observance des choses divines est une grande gloire. L'auteur cite encore l'exemple de Charles Quint qui, à la fin de sa carrière, renonça à ses royaumes et rendit grâce à Dieu pour toute sa vie. Il souligne qu'il faut vivre comme un vrai chrétien et qu'il faut aussi tenir les promesses faites à Dieu pendant les guerres. Centorio expose, encore, l'aptitude des anciens, et surtout des Romains, à tenir foi et mettre en œuvre tous les vœux prononcés pour sauver la patrie.

Ensuite, le Milanais souligne combien chaque soldat de n'importe quelle condition, doit rendre grâce à Dieu et le prier surtout dans les moments de félicité, parce que, à son époque, on fait souvent le contraire. En citant la parole de Xénophon selon laquelle il faut prier les Dieux pendant le moment de félicité, pour les avoir aussi à ses côtés pendant les moments de malheur, l'auteur passe à la formule de clôture de l'ouvrage entier.

Centorio assume une attitude très humble devant ses lecteurs. Il dit qu'il termine ces discours mais qu'il y a encore beaucoup de choses à dire sur le Général. Il ajoute qu'il a touché seulement les parties fondamentales dans ses discours et « *lasciarle a coloro, che prima di me n'hanno lungamente scritto, e contentarmi di questo mediocre campo*<sup>446</sup> » qu'il a laissé les autres à ceux qui en ont écrit beaucoup avant lui, puis il se contente de ces quelques propos. Avec une élégante formule de clôture, où il rend grâce à Dieu et à la Vierge Marie pour la fin de cette grande entreprise et en saluant ses nobles protecteurs, Centorio finit ce cinquième et dernier discours de guerre. Cette dernière partie achève également le « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* ».

---

<sup>446</sup> Les « *Discorsi di guerra (...) cinque libri* »; Cinquième livre, 1562 (Chap. 30, p.285).

## CONCLUSION

*« Aurora vien, ch'a noi, ò bei Pastori,  
Chiaro ne mostra il bel venir del Sole,  
E'l Ciel si sgombra di sue Stelle intorno,  
Ridon l'Herbe, e le purpuree Viole,  
E per le selve i pargoletti Amori,  
Cantan sovente al rischiarir del giorno. »*

*Ascanio Centorio  
« L'AURA SOAVE » (Livre III<sup>e</sup>, p. 147).*

## CONCLUSION

Centorio a vécu pendant une époque assez tourmentée de l'histoire de l'Italie pré-unitaire. Guerres et domination étrangère étaient monnaie courante dans les Etats de la Péninsule. L'Europe, de nouveau, va apprendre à l'Italie une nouvelle sorte de guerre, plus farouche, à laquelle elle n'était pas encore accoutumée. Un ouvrage français de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle donne une perception française de la situation que vivait la Péninsule pendant les guerres dites d'Italie : « *L'Italie, l'ancienne terre des héros & des maîtres du monde, n'offroit plus que le spectacle hideux d'un pays désolé ; ce pays heureux, que la nature à séparé des autres pays par les Alpes & par la mer, qui devant jouir des délices que le ciel & la terre lui prodigent, méritoit de ne pas dépendre d'autrui, étoit devenu la proie des armes étrangères ; & comme si celles des François & des Espagnols, qui la déchiroient tour à tour, ne suffisoient pas à la ruine, elle sembloit faire des efforts, pour se subjuguier elle-même par division intestines & domestiques*<sup>447</sup> ». ».

Pourtant, une nouvelle pensée militaire et une nouvelle réflexion sur les choses de guerre, l'essor d'une technologie moderne des armes à feu, de l'artillerie et de nouvelles fortifications étaient également le pain quotidien d'une Italie militaire, en première ligne sur le développement de l'art de Mars. Cette Italie, celle des différents Etats, seigneuries et principautés, peut être la synthèse de cette époque européenne intellectuellement pétillante. Epoque qui a vu la transformation progressive de la société, de l'économie comme de l'art de la guerre et qui a permis à la chrétienté de s'affirmer durablement à l'échelle mondiale. Comme l'ont affirmé beaucoup de chercheurs, la Renaissance des lettres s'est accompagnée de la Renaissance de l'art militaire.

Au XVI<sup>e</sup> siècle des changements majeurs dans l'art, la tactique et la culture de la guerre sont arrivés à maturation : l'utilisation massive et coordonnée de la pique et des nouvelles armes à feu comme à jet, provoque l'écroulement des chevaliers féodaux devant les masses d'archers, d'artilleurs et de mousquetaires. On assiste progressivement à l'inversion définitive des rapports quantitatifs entre la cavalerie et l'infanterie. Le coût des nouvelles armes à feu et des artilleries, des nouvelles fortifications comme leur expansion si rapide, poussent à former des armées différentes de celles du Moyen Age, et renforcent le pouvoir central de la monarchie. Une augmentation tellement sensible et redoutable des effectifs des armées, comme du coût des guerres, s'accompagne de l'arrivée de nouvelles

---

<sup>447</sup> M. de G., *Histoire politique des grandes Querelles entre l'Empereur Charles V, et François I, Roi de France. Avec une introduction contenant l'état de la milice & la description de l'art de la guerre, avant & sous le règne de ces deux Monarques* ; Palais Royal, Paris, 1777, (p.144).

formes de tactiques. A l'honneur, la valeur et l'individualisme des chevaliers nobles, s'opposent la discipline et l'ordre des masses d'infanteries populaires. A la singularité du guerrier noble vient se substituer l'homogénéité de la troupe ; la guerre vient à être gagnée non par les guerriers les plus nobles et les mieux armés, mais par le soldat le plus entraîné dans une unité compacte et bien coordonnée. De plus, le processus qui substitue l'infanterie à la cavalerie comme épine dorsale des armées, ne fût pas seulement une évolution technique et tactique, mais fût également liée à une transformation économique et politique de la société de l'époque.

Le XVI<sup>e</sup> siècle est aussi une période clé du point de vue intellectuel, parce que commence à disparaître la traditionnelle division entre les nobles guerriers et les sujets qui travaillent, entre les religieux et les artisans laïques, entre la connaissance érudite de l'antiquité et la connaissance de la technique des architectes, des artilleurs et des ingénieurs de la Renaissance. Un nouveau type d'homme apparaît. Un nouveau type de savoir apparaît aussi. Entre la pratique militaire et la pratique intellectuelle il se produit une nouvelle rencontre : une nouvelle forme de savoir technique a rendu possible une nouvelle forme de guerre et l'a aussi codifiée. Ce changement est très évident dans les traités militaires italiens de la Renaissance. Pendant cette période, l'apparition d'une énorme littérature militaire, surtout dans les Etats de l'Italie du Nord, est éclatant. De nombreux écrivains éclectiques de l'époque dédièrent aux choses de guerre, beaucoup de leurs efforts littéraires. On peut synthétiquement résumer la production des traités militaires italiens du XVI<sup>e</sup> siècle à deux grands domaines principaux : le domaine technicien et moderniste caractérisé par des ouvrages riches en tables, en dessins de formations militaires et en calculs techniques, accessibles principalement aux professionnels de la guerre, et le domaine qu'on peut appeler humaniste et « antiquisant », qui se réfère, et le prend comme modèle, à l'art de la guerre de l'Antiquité et à ses armées, pour analyser et stigmatiser la modernité.

Ascanio Centorio de gli Hortensii est un clair exemple d'écrivain de cette période si féconde. Son « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* » est bien un traité de la Renaissance italienne, très sensiblement éloigné des traités de cavalerie du moyen âge. Le Milanais parle de la figure du Général, de sa charge, de ses responsabilités et il porte un jugement à la fois critique et accusant sur les événements et les dégradations des pratiques militaires de son époque, par rapport à l'exemple des anciens. Pour Centorio l'efficacité et la valeur du Capitaine, du Maître de camp et des soldats en général, sont fonction de leur action sur le champ de bataille. La race noble n'est pas une indication suffisante pour réussir dans le métier des armes : on ne naît pas soldat, on le devient. L'éducation militaire est plus importante que les prédispositions familiales. Il soutient également la transparence et l'impartialité du recrutement et de l'élection des officiers. Centorio, dans son ouvrage, est aussi rigoureux sur les dénonciations

concernant le danger de la corruption propre aux armées de son époque, où tout pousse à la recherche de butin et de la fraude sur les soldes. Dans les discours du Milanais apparaît également la complexité accrue des armées du XVI<sup>e</sup> siècle, avec toute une série de nouvelles charges logistiques *ante litteram* et de personnel administratif. Si sur un point l'auteur se révèle vraiment original et unique, c'est sur l'ampleur du discours consacré à la charge du Maître de camp. Par son exhaustivité et sa richesse de détails, le discours sur ce chef de la logistique reste une part significative et inédite dans la production littéraire de son époque.

La valeur des armes résulte aussi de l'histoire, dans ce sens que, selon Centorio, les armes les meilleures sont celles du vainqueur, celles qui ont réellement prouvé leur valeur sur le terrain. Pour cette raison, dans l'ouvrage du Milanais, il est manifeste qu'il faut bien connaître l'histoire pour comprendre comment quelqu'un a pu gagner une bataille ou une guerre et son adversaire la perdre. Une histoire qui devient la référence à laquelle se rapporter pour valider et authentifier sa propre pensée. Dans son ouvrage, le Milanais fournit régulièrement des exemples de Généraux de l'antiquité, pour les utiliser au profit des modernes, comme pour valider ses concepts ou ses pensées par une sorte de preuve historique. Ils ne sont pas toujours des exemples positifs, ils peuvent être aussi des exemples négatifs, mais toujours des exemples sur lesquels réfléchir. La comparaison avec les anciens peut trouver des applications concrètes et peut être une source de rénovation pour les soldats, théorisée par Centorio. Toutes les anecdotes présentées par Centorio dans ses « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* », viennent de l'histoire de l'antiquité, en particulier de l'histoire romaine, et étonnamment souvent, des guerres dites d'Italie et même de son époque. Les références aux grands personnages militaires de la scène italienne et internationale de l'époque de Centorio soldat d'active, sont vraiment nombreuses et omniprésentes. Les Rois français des guerres d'Italie, l'Empereur Charles Quint, les grands commandants militaires italiens de la première partie du XVI<sup>e</sup> siècle, sont présents comme modèles aussi bien à imiter qu'à ne pas imiter, mais qui offrent toujours matière à réfléchir. Les leçons apprises des guerres sur le terrain italien ou européen sont bien présentes et nourrissent d'exemples l'ouvrage du Milanais. Cependant, on a l'impression que ce sont essentiellement les Romains de l'antiquité, les grands Généraux latins ou également Carthaginois, qui offrent un précédent et un modèle atemporel. Ces derniers représentent l'archétype d'un art militaire dont on admire l'authenticité. En revanche, le Moyen Age est presque totalement oublié et absent, dans cette validation historique de sa pensée militaire.

A la première lecture on pourrait inclure le « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* » de Centorio dans la catégorie des traités militaires dits humanistes, à cause la forme littéraire de son ouvrage et de la façon de traiter les thèmes et les idées. Néanmoins, selon notre opinion, cette classification paraît assez réductrice du raisonnement du Milanais, parce que l'auteur constate la limite de l'exemple

de l'antiquité puis il apparaît avec une attitude philosophique, morale et religieuse très ferme. En ce qui concerne le culte de l'exemple de l'antiquité, Centorio met en garde ses lecteurs sur le fait que les guerres de son époque sont différentes de celles de l'antiquité et qu'il ne faut pas se tromper, et bien comprendre sa propre époque. En plus, dans le point de vue thématique, l'ouvrage est plutôt complexe, parce qu'il présente les notions strictement militaires entremêlées avec des considérations morales et philosophiques. Très intéressante peut être d'abord, de noter qu'il y a eu une évolution de la pensée militaire de Centorio dans son ouvrage même. Comme il l'indique lui-même dans l'introduction de son cinquième et dernier discours, dans cette partie, il a développé les arguments de ses quatre premiers discours mais il a également remédié à des erreurs qu'il avait commises auparavant dans ses discours précédents. Centorio présente le cinquième discours comme sa pensée définitive, même si non exhaustive. Il représente un peu l'évolution et la correction de ses discours précédents. Avec cette précision, tout devient plus clair. Centorio approfondit et retravaille ses idées au cours du temps. La pensée militaire est en éternelle évolution. L'écrivain peut se tromper, l'admettre et corriger ses anciens propos. Pour donner un exemple de cette rénovation et évolution culturelle, on peut considérer le portrait du Capitaine idéal. Le Capitaine de Centorio du premier comme du dernier discours est un homme vertueux qui doit avoir beaucoup lu, étudié et vu, autant qu'il doit être expérimenté, et surtout sa charge ne doit pas être donnée pour une simple recommandation ou un privilège. On peut imaginer que tous peuvent y accéder, cela dépend seulement de leurs capacités et de leurs résultats personnels. Cependant, dans son dernier discours, il ajoute qu'il est préférable que le Capitaine soit d'origine noble, entraîné dès plus jeune âge à l'art de la guerre, parce que les nobles sont davantage portés à la gloire qu'à l'intérêt personnel. Si l'écrivain ne remet pas en cause la nécessité d'une éducation précoce dédiée aux armes, cette évolution élitiste est assez remarquable. Également, un autre exemple concernent la notion de rapidité. Dans le quatrième livre, il conseille qui Général d'être toujours mesuré et de ne pas être trop rapide ni trop lent. En revanche, dans le cinquième discours, il affirme que, souvent, la rapidité, au détriment du conseil, peut amener à la victoire mais qu'il faut aussi bien considérer quand il faut l'appliquer. Encore, en ce qui concerne la fortification des villes, dans le cinquième discours, il est plus prudent que dans le quatrième livre en disant que la fortification des cités et la construction des forteresses n'est convenable que lorsqu'on ne peut pas gagner une bataille en campagne, parce qu'on est trop faible. L'évolution de l'opinion n'est jamais vraiment surprenante, mais démontre un esprit pas du tout dogmatique.

Centorio a été un écrivain militaire parmi beaucoup d'autres dans la Péninsule. On a bien présent à l'esprit l'importance de la production littéraire de traités militaires dans l'Italie du XVI<sup>e</sup> siècle. Il est intéressant d'observer la ferme volonté manifestée par la maison éditrice *Giolito de Ferrari*, dans la création d'un

ensemble d'ouvrage à sujet militaire, avec comme dénominateur commun l'admiration de l'antiquité, et qui comprenait aussi trois des cinq discours de Centorio. Cette volonté de la maison vénitienne fait apparaître des dynamiques intéressantes, toutes encore à explorer, entre les écrivains des choses militaires et leurs éditeurs, dans la Venise du XVI<sup>e</sup> siècle.

La structure et les idées présentées dans l'ouvrage du Milanais sont comparables aux productions de ses contemporains italiens. Cependant, une confrontation entre l'ouvrage de Centorio et l'ensemble de la production militaire italienne de l'époque paraît utopique. Pourtant, nous avons cherché à comparer l'ouvrage du Milanais avec un échantillon bien représentatif d'ouvrages originaux, techniques et humanistes, de ses contemporains italiens. Nous avons confronté la structure des ouvrages, leur objectif et, le cas échéant, les idées force, les points essentiels voire particuliers, surtout pour chercher à situer l'écrivain dans son contexte culturel en évolution. Volontairement, nous n'avons pas fait le parallèle direct avec les fameux ouvrages de Machiavel parce que, à notre avis, cette comparaison relève d'une étude à part.

La technicité croissante de l'art militaire au XVI<sup>e</sup> siècle a engendré pour toute une partie d'entre eux, des traités militaires assez rapprochés des traités scientifiques. De nombreux ouvrages italiens de l'époque sur la littérature technique militaire, sont assez riches de tables graphiques, et d'illustrations qui expliquent, de manière visible, ce qui est exposé dans le texte, surtout quand un auteur se réfère aux ordonnances et à la composition des différentes unités. L'illustration offre constamment une combinaison de la théorie et de la pratique. Les choses que l'on retient en première approche d'une lecture rapide de l'ouvrage du Milanais, est sa façon de présenter les idées et les explications sur les formations des unités militaires. Une façon purement littéraire. En particulier, une chose assez surprenante est que, dans l'ouvrage de Centorio il n'y a aucun dessin ou représentation graphique, des ordonnances proposées et des dispositions des différentes unités et armes sur le terrain. L'ouvrage du Milanais est vraiment et totalement littéraire : les mots doivent expliquer tout. Somme toute, il a la caractéristique d'être accessible à tout le monde, aux experts de la guerre comme aux amateurs, aux soldats professionnels comme aux seigneurs.

En général, ces tables et dessins sont fort utiles pour bien comprendre les suggestions des auteurs sur les formations des unités de l'époque, très géométriques, comme sur leurs positions réciproques. Souvent il arrive que seul le dessin puisse vraiment aider à comprendre ce qui est expliqué dans le texte. C'est un langage technique adressé aux professionnels de la guerre, que souvent les autres ne comprennent pas bien. Par exemple, le volume, en trois livres et 461 pages, de *Alfonso Adriano « Della Disciplina Militare<sup>448</sup> »* est assez riche de ces

---

<sup>448</sup> A. ADRIANO, *Della Disciplina Militare* ; Lodovico Avanzo, Venise, 1566.

explications graphiques qui améliorent sensiblement la compréhension des ordonnances et des dispositions des unités proposées. Ce qui est singulier dans l'ouvrage d'*Adriano* est le nombre de tables présentées, toutes d'une précision géométrique, qui arrivent à dessiner et décrire parfaitement chaque formation avec toutes les positions des différents piquiers, arquebusiers, hallebardiers comme celles des artilleurs. Ce choix éditorial est totalement absent dans l'ouvrage de Centorio, qui traite les ordonnances de manière très superficielle voire nébuleuse, et qu'on a du mal à traduire de manière graphique à cause du manque de clarté et de précision. On a la claire impression que Centorio s'adresse à un grand public et à une élite, qui est habitué à un certain art militaire, et qui n'a pas besoin de trop de détails techniques. L'ouvrage d'*Adriano* est également riche d'anecdotes et d'exemples qui font référence à l'histoire de l'antiquité, comme les « *Discorsi di Guerra divisi in cinque libri* » de Centorio. Assez intéressante est une partie entièrement consacrée à la définition de la guerre, ainsi que le premier chapitre qui est dédié à ses origines, avec un surprenant aperçu historique de toutes les guerres depuis l'ancien testament jusqu'à son époque. Finalement, l'ouvrage de *Adriano* paraît, comme celui de Centorio, important et riche de référence aux exemples de l'antiquité, mais, sur le fond moins général et moins philosophique que précis et pratique. En définitive, *Adriano* semble quelqu'un qui a mis en œuvre pratiquement les formations qu'il présente, et son but est de reconstituer exactement les unités de l'époque et leur ordonnance géométrique.

La même rigueur descriptive de la géométrie des formations et des différentes positions que doivent tenir les différents soldats dans les unités, est appliquée dans le petit ouvrage de quatre-vingt-deux pages de *Gio. Antonio Levo da Piacenza*, « *Discorso dell'ordine et modo di armare, compartire, & essercitare la Militia del Serenissimo Duca di Savoia*<sup>449</sup> ». La même précision et la même rigueur qu'utilisent *Adriano* dans la description des formes et la géométrie des unités sur le terrain, est dominante dans l'ouvrage du *Levo*. Il parle, en détail et précisément, des compagnies d'infanterie, de leur armement comme de leur composition en définissant le nombre de fantassins pour chaque échelon, en présentant les différents type d'armement qu'ils doivent avoir selon leur position dans l'unité. Comme on l'a dit auparavant, ces détails techniques ne sont pas présents dans l'ouvrage de Centorio. En revanche, *Antonio Levo* ne donne pas beaucoup d'anecdotes ni d'exemples de comparaison avec l'histoire antique. Quand il cite les anciens, il ne cite pas des événements ou des repères historiques, mais il présente des détails sur les formations militaires dans l'antiquité et d'autres détails pratiques, par rapport surtout à Végèce, Polybe et d'autres, toujours en indiquant une référence précise et commentant des données techniques. En résumant, on peut dire qu'il traite les problèmes de l'organisation et des

---

<sup>449</sup> G.A. LEVO, *Discorso dell'ordine et modo di armare, compartire, & essercitare la Militia del Serenissimo Duca di Savoia* ; Gio. Maria Pellipari, Vercelli, 1557.

formations militaires de façon plus pratique et surtout d'un niveau de responsabilité bien plus bas par rapport à Centorio, qui reste, dans son analyse, sur un plan beaucoup plus général concernant les responsabilités des chefs.

Aussi méticuleux est l'ouvrage de *Giovan Mattheo Cicogna* « *Il primo libro del Trattato Militare*<sup>450</sup> », qui présente en détail les ordonnances et les formations à suivre sur le terrain, avec toujours des représentations graphiques très précises comme également des tables qui, à partir d'un nombre précis de piquiers, décrivent comment bien les placer pour former des batailles en carrés. Il parle aussi, très techniquement, des qualités des différentes armes indiquant l'endroit où l'on peut acheter les meilleures. Moins précis graphiquement, mais toujours dédié à la composition et à la formation des unités sur le terrain est l'ouvrage « *Delle ordinanze et battaglie*<sup>451</sup> », du napolitain *Cesare D'Evoli*. Assez intéressante est la partie consacrée au logement des armées en campagne, c'est à dire à la formation du camp, parce que plus rarement considérée dans les traités contemporains alors qu'elle constitue un discours spécifique de Centorio. Néanmoins, l'auteur ne mentionne pas, à différence du Milanais, la charge et la responsabilité du Maître du Camp. Le Napolitain présente de façon impersonnelle les choses pragmatiques qui doivent être prises en considération pour construire un camp, aux fins de loger une armée en campagne, laquelle est toujours multinationale. En résumé, il s'agit d'un ouvrage technique qui ne concède rien à l'exemple de l'antiquité et aux pensées philosophiques typiques de Centorio.

Plus techniquement consacré à l'art du *Bombardiero*, canonnier, des techniques d'artillerie en même temps que des mines, est l'ouvrage, en cent dix pages, de *Girolamo Ruscelli*, « *Precetti della Militia moderna, tanto per mare quanto per terra*<sup>452</sup> ». Dans cet ouvrage, l'auteur relate, en détail, la construction des artilleries comme de la poudre à canon, la composition des équipes de tir et toutes sortes de détails pratiques pour profiter de l'artillerie et bien l'employer. L'auteur présente également, d'autres appareils et engins modernes utiles à la guerre, ainsi que quelques choses assez surprenantes comme l'utilisation des poudres comme calmant pour les blessures ou des bombes à main pour attaquer le bois des navires, le sauvetage des navigateurs tombés à la mer, les mines et d'autres artifices pyrotechniques. Très intéressants sont ses dessins des différents engins pyrotechniques et d'autres, qui sont disséminés dans l'ouvrage. Ce livre dédie aussi, d'ailleurs très brièvement, deux pages à l'alimentation d'une armée et aux soins qu'il faut donner aux blessés, sans arriver en ce qui concerne les

---

<sup>450</sup> G.M. CICOGNA, *Il primo libro del Trattato Militare*; Giovanni Bariletto, Venise, 1567.

<sup>451</sup> C. D'EVOLI, *Delle ordinanze et battaglie*; Appresso Tito et Paulo Diani fratelli, Rome, 1586.

<sup>452</sup> G. RUSCELLI, *Precetti della Militia moderna, tanto per mare quanto per terra*; Heredi Marchiò Sessa, Venise, 1568.

éléments du commandement, au niveau du chapitre que Centorio dédie au Maître de camp. Au total, le traité de *Ruscelli* ressemble formellement à un manuel pratique avec des instructions à suivre.

De même, concernant exclusivement l'artillerie dans tous ses aspects et détails techniques, l'ouvrage en 58 pages en format in folio d'*Alessandro Capo Bianco*, « *Corona e Palma militare di artiglieria*<sup>453</sup> ». L'ouvrage de *Capo Bianco* est loin tant du style que du fond de Centorio. Il est écrit à la manière d'un dialogue sous forme de questions et réponses entre deux hommes et font référence aux différents aspects techniques de construction, et d'emploi tactique, de l'artillerie. Il est très riche en figures et dessins d'explication, comme d'une bonne présentation théorique du tir et de ses instruments. On est vraiment en présence d'un ouvrage technique, écrite par un illustre artilleur de l'époque pour d'autres artilleurs, qui ne concède vraiment rien à l'humanisme et aux problèmes des commandants que traite Centorio.

Consacré à la construction des forteresses et à leur géométrie, à la façon de les attaquer comme de les défendre, aux différentes façons de mettre en œuvre un logement de camp pour une armée comme à la formation des unités pour la bataille et à la charge et au métier de l'artilleur, *Girolamo Cattaneo* a écrit un ouvrage, en cinq livres réunis en un seul volume : « *Dell'arte Militare Libri cinque, ne' quali su tratta il modo di fortificare, offendere, et difendere una fortezza et l'ordine come si debbano fare gli alloggiamenti Campali ; et formare le Battaglie. Con l'essamine de' Bombardieri, & di far fuochi arteficiati*<sup>454</sup> ». L'ouvrage se présente également plus technique et moins attentif aux tâches des chefs que celui de Centorio. Le premier chapitre commence avec une introduction sur la géométrie en général et les figures géométriques, pour terminer par une étude bien précise sur la construction des forteresses, avec beaucoup de détails sur leur construction et des mesures de référence. L'ouvrage est technique, imprégné de mathématique et de géométrie, y compris quand il traite la problématique de la formation des bataillons sur le terrain, de leur dimension par rapport aux nombres de soldats prévus. On est vraiment loin des considérations habituelles de Centorio, quand *Cattaneo*, en parlant des formations des *battaglie* présente 13 pages des tables mathématiques pour construire les unités, leurs files et dimensions par rapport à leur forme et le nombre de soldats qui les composent. La partie consacrée à l'artilleur, dans laquelle il présente la charge et les recettes pour fabriquer la poudre comme la manière de construire des différents engins

---

<sup>453</sup> A. CAPO BIANCO, *Corona e Palma militare di artiglieria*; Appresso Gio. Antonio Rampazetto, Venise, 1598.

<sup>454</sup> G. CATANEO, *Dell'arte Militare Libri cinque, ne' quali su tratta il modo di fortificare, offendere, et difendere una fortezza et l'ordine come si debbano fare gli alloggiamenti Campali ; et formare le Battaglie. Con l'essamine de' Bombardieri, & di far fuochi arteficiati*; Appresso Pietro Maria Marchetti, Brescia, 1584 .

pyrotechniques, est aussi intelligemment détaillée. Comme on l'a dit auparavant pour d'autres ouvrages, celui de *Cattaneo* est assez différent de celui de Centorio pour le sens pratique, la richesse des dessins explicatifs comme des tables mathématiques qui donnent l'impression de recettes pratiques et minutieuses. En revanche, toute confrontation et validation historique ou confrontation par rapport à l'antiquité, en sont absents. On ne respire pas l'air des grands problèmes de commandement d'une armée comme chez Centorio. Il s'agit d'un ouvrage purement technique.

L'ouvrage « *Della Fortificatione delle città*<sup>455</sup> » est un volume de 280 pages en format de folio, qui comporte le discours sur la fortifications des villes et des logements militaires de *Girolamo Maggi* et du Capitaine *Iacomo Castriotto*, le discours du Capitaine *Francesco Montemellino* sur la fortification de la ville de Rome, le traité des ordonnances et des batailles du Capitaine *Giovacchino da Coniano* et enfin le raisonnement du *Castriotto* sur les forteresses de France. L'ouvrage appartient à la catégorie des traités militaires plus techniques, très riches en dessins, tables et illustrations explicatives dans chaque discours. Plusieurs concessions à la validation historique et des exemples faisant référence à l'antiquité sont présentés, surtout par rapport à *Vitruvio*, *Tito Livie* et *Végèce*. Néanmoins, il est assez loin des clichés, de la pensée intégrale de haut niveau comme de la façon d'écrire de Centorio. Il s'agit plutôt d'un livre sur la pratique, contenant beaucoup de propositions sur les différentes géométries de construction et sur la fortification de différentes sortes de ville.

Comme il l'était précisé dans la *Collana* de *Grabiel Giolito* dans laquelle il n'y avait pas d'ouvrages dédiés au duel, il n'y a aucune mention à l'art de la lutte à deux dans l'ouvrage de Centorio. Des ouvrages de l'époque, comme « *Opera nova de Achille Marozzo, mastro Generale de l'arte de l'armi*<sup>456</sup> » du bolognais Achille Marozzo, traitent en détail non seulement les techniques les plus fréquentes et les réussites pour toute la panoplie des armes de duel, mais également de la pédagogie et du rapport élève et Maître. A toute cette production littéraire sur le duel, le Milanais ne participe en aucune manière.

L'ouvrage de Centorio est formellement comparable à l'ouvrage de *Bernardino Rocca* « *De' Discorsi di guerra del Sign. Bernardino Rocca Piacentino*<sup>457</sup> » qui traite des choses de la guerre en quatre livres réunis en un seul volume de cinq cent trente-six pages et qui faisait aussi partie de la *Collana*

---

<sup>455</sup> I. CASTRIOTTO et G. MAGGI, *Della Fortificatione delle città*; Appresso Rutilio Borgominiero al segno di San Giorgio, Venise, 1564.

<sup>456</sup> A. MAROZZO, *Opera nova de Achille Marozzo Bolognese, Mastro Generale de l'arte de l'armi*; Gioãne Padouano Ad istantia de Marchior Sessa, Venise, 1550.

<sup>457</sup> B. ROCCA, *Discorsi di Guerra del Sign. Bernardino Rocca Piacentino. Libri quattro* ; Appresso Damiano Zenaro, Venise, 1582.

*Historica* de Giolito. La constitution de l'ouvrage de *Rocca* est presque la même que celle de Centorio : des discours sur les différentes choses de la guerre qui se réfèrent à un certain niveau de responsabilité et avec le souci de bien présenter des exemples et anecdotes qui font référence à l'antiquité, comme à l'histoire plus récente. On est également en présence d'un ouvrage complètement littéraire. Comme dans le livre de Centorio, dans celui de *Rocca* il n'y a pas de dessin ou d'illustration pour expliquer les concepts ou les idées présentées. De plus, ce dernier est partagé en quatre discours qui n'ont pas la même division thématique précise que celui du Milanais : les idées sont plus mélangées, les chapitres ne sont pas idéologiquement conséquents et la présence d'une seule table des matières pour les quatre discours, démontre le caractère assez fictif de ce partage en quatre parties différentes. L'ouvrage de *Rocca* est aussi vaste, riche et intéressé au plus haut niveau de responsabilité dans la conduite de la guerre que celui de Centorio, tandis qu'on y retrouve presque la même sensibilité sur les grandes abstractions. Par exemple sur la figure du Capitaine. *Rocca* affirme qu'un Capitaine Général d'une armée doit être choisi par le Prince pour ses vertus guerrières et son expérience pratique dans la guerre et non pour ses origines. Centorio va plus loin et donne plus des détails sur cette nécessité de choisir le Capitaine seulement grâce à ses qualités, toutefois l'idée de fond est la même. *Rocca* ajoute que son Capitaine doit être humble dans la victoire, juste et soucieux de ses soldats et les honorer, ne doit pas maltraiter les populations et doit aussi recourir aux astuces, à la discrétion et au secret des ses intentions. Il doit être une référence pour ses soldats, un modèle de vertu, un exemple de mode de vie à suivre par ses subordonnés et, en plus, cette sagesse de comportement lui donne la force morale pour pouvoir reprendre celui a commis des erreurs. Le Capitaine souhaité par le *Piacentino* est à peu près la copie du Capitaine vertueux, intelligent et expérimenté proposé par Centorio. Il y a entre les deux auteurs une identité des sentiments sur la figure idéale d'un Général d'armée, de même que le Capitaine proposé par *Rocca* doit plutôt être aimé de ses subordonnés qu'en être craint. Autre sujet, la victoire sans que le sang ne soit répandu, est également amplement célébrée chez *Rocca*. Les deux auteurs partagent aussi l'idée que la lecture des auteurs de l'antiquité est très importante, mais également qu'il faut être bien expérimenté dans la guerre moderne pour comprendre les différentes façons de combattre, et pouvoir apprécier réellement les exemples de l'antiquité qui peuvent être utiles. En ce qui concerne l'argent, le *Piacentino* est également résolument du parti qui donne de l'importance à ce dernier, en disant que l'argent, et non les soldats, est le nerf de la guerre et qu'également le guerrier se bat pour les biens ou les promesses de biens. La chose la plus surprenante dans l'ouvrage de *Rocca* est l'absence presque totale de la figure du Maître de camp et de son office. Le *Piacentino* expose simplement que les soldats doivent être convenablement logés mais il n'arrive pas à la définition et la présentation détaillée de la charge du Maître de camp que fait Centorio.

Les conceptions de Centorio sur l'importance et la mutabilité de la fortune en guerre, du rôle de l'intelligence et de l'art militaire du commandant comme cause de la victoire par rapport au seul rapport de forces brut entre les opposants, sont également partagées par les deux auteurs. Également partagée est l'idée que le courrier en guerre doit être chiffré, pour empêcher que l'ennemi ne puisse comprendre les communications qu'il capturerait éventuellement. Quand Centorio affirme que la qualité des soldats est différente selon leur provenance ou leur nation de naissance, *Rocca* va plus loin, en disant qu'il n'est pas important de considérer dans quelle province les soldats sont nés, parce que c'est l'exercice qui forme les bons soldats. Malgré cela, *Rocca* affirme aussi que les armes italiennes ont toujours été supérieures à celles des autres nations connues, à cause de l'inclination naturelle des Italiens vers les armes et qu'il ne sert à rien en Italie d'imiter les ordonnance des étrangers, parce que les Italiens ont toujours eu une façon différente de combattre. Les deux auteurs partagent aussi l'opinion sur la nécessité mais aussi l'amoralité de la trahison, en disant que les Princes aiment la trahison mais qu'ils n'aiment pas les traîtres. Un point parmi d'autres sur lequel les deux ne sont pas d'accord, porte sur le vêtement du soldat. Centorio affirme que, comme les Romains de l'antiquité, les soldats doivent être bien revêtus parce que les beaux vêtements et les belles armes font aussi les soldats plus courageux et sûrs d'eux-mêmes. En revanche, le *Piacentino* ne partage pas cette idée mais pense à un soldat rude, plutôt revêtu de fer et doté d'armes sobres que d'armes dorées et vêtu de tenues plus attrayantes. Néanmoins, il affirme que les soldats doivent porter un signe de distinction, comme des croix sur leur cape, pour se distinguer des ennemis et éviter les coups fratricides. De façon synthétique, l'ouvrage de *Bernardino Rocca* est celui dont les thèmes et la sensibilité se rapprochent le plus des « *Discorsi di Guerra divisi in cinque libri* » de Centorio.

Faisant partie de la Collana Historica de Giolito, comme seizième joyaux du collier des ouvrages historiques, est l'ouvrage de *Rocca* « *La seconda parte del governo della militia di M. Bernardino Rocca piacentino : nella qual si tratta con discorsi e con essempli de' più eccellenti Historici, come s'ha da procedere ne' fatti d'arme, ne gli assalti delle fortezze, ne' ripari di tutti i pericoli di guerra, e nella conservatione de gli stati*<sup>458</sup> » de 263 pages en format de in-quarto. L'ouvrage est l'ancêtre des « *De' Discorsi di guerra del Sign. Bernardino Rocca Piacentino* » que nous avons présenté auparavant. Dans cet ouvrage, divisé en six livres, l'auteur traite différentes problèmes militaires : comment se préparer à la guerre et comment l'éviter, comment former et conduire une armée, comment loger et approvisionner une armée en campagne, comment combattre en campagne, comment assiéger une ville ou une forteresse et enfin du

---

<sup>458</sup> B. ROCCA, *La seconda parte del governo della militia di M. Bernardino Rocca piacentino : nella qual si tratta con discorsi e con essempli de' più eccellenti Historici, come s'ha da procedere ne' fatti d'arme, ne gli assalti delle fortezze, ne' ripari di tutti i pericoli di guerra, e nella conservatione de gli stati* ; Appresso Gabriel Giolito di Ferrarii, Venise, 1570.

gouvernement de la guerre après avoir gagné en ville comme en bataille à la campagne. Les livres présentent tous la même structure fractionnée en petits paragraphes, qui donnent début l'idée maîtresse de l'auteur, une sorte de brève recette à suivre, avec ensuite une espèce de démonstration en forme de preuve historique, qui fait beaucoup référence à l'antiquité. La chose la plus originale est que, pour chaque exemple donné, *Rocca* fournit toujours les sources qui peuvent être des ouvrages de l'antiquité de Tite Livie, César, Polybe et d'autres, ainsi que de *Giucciardini* pour les exemples modernes. On peut considérer cet ouvrage comme une essai sur le parcours de l'auteur, pour arriver à la plus précise et structuré édition des Discours de 1582.

L'ouvrage de *Domenico Mora*, « *Il soldato di M. Domenico Mora, Bolognese, Gentilhuomo Grisone, et cavaliere accademico strorditi : nel quale si tratta di tutto quello, che ad un vero soldato, & nobili cavalliere si conviene sapere, & essercitare nel mestiere dell'arme*<sup>459</sup> », appartient aussi à la *Collana Historica* de *Giolito et Porcacchi*. Ce volume en format d'in-quarto de 254 pages, est partagé en quatre livres qui traitent de la qualité et de la dignité du soldat. La copie de l'ouvrage présente à la Bibliothèque Nationale de France est un livre précieux qui présente une reliure royale aux armes d'Henry III. Par le vocable soldat est considéré tant le fantassin que le Général, en passant par tous les niveaux de la hiérarchie. *Thomaso Porcacchi* l'explique dans sa dédicace personnelle au début du livre : « *non si sdegna alcuno Imperator d'esserciti di chiamar commilitoni, cioè soldati con lui, et compagni nella guerra, tutti coloro che seco unitamente militano*<sup>460</sup> » tous les Commandants d'armées ne doivent pas considérer comme indigne d'appeler *commilitoni*, frères d'armes, c'est à dire soldats avec lui, et compagnons dans la guerre, tous ceux qui combattent avec eux. Les quatre livres du bolognais concernent respectivement : le premier, la nomination des soldats et des cavaliers, les choses que doit faire un Prince pour faire la guerre, les charges des officiers de cavalerie et, enfin, les ordres, les armes et les lois de la guerre. Le deuxième contient les charges des officiers d'infanterie, l'ordonnance des armées et des bataillons pour la bataille et les exemples de César et Pompée. Le troisième traite des villes et des fortifications et de leur défense. Le dernier traite de la façon de relever le plan des villes, de la fortification pendant un siège, de l'artillerie et de la défense des lieux qui viennent d'être conquis. L'ouvrage par sa structure, l'ampleur des thèmes traités et la présentation des idées, est aussi comparable aux « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* » de *Centorio*. La référence à l'antiquité est moins continuellement

---

<sup>459</sup> D. MORA, *Il soldato di M. Domenico Mora, Bolognese, Gentilhuomo Grisone, et cavaliere accademico strorditi : nel quale si tratta di tutto quello, che ad un vero soldato, & nobili cavalliere si conviene sapere, & essercitare nel mestiere dell'arme* ; Gabriel Giolito di Ferrarii, Venise, 1570.

<sup>460</sup> D. MORA, *Il soldato di M. Domenico Mora, op. cit.*, (Introduction).

présente que dans l'ouvrage du Milanais, mais on reconnaît facilement le style un peu caractéristique de la *Collana Historica* de *Giolito et Porcacchi*, qui a la volonté de comparer la milice moderne avec celle de l'antiquité. Le style du Bolognais est moins littéraire que celui de Centorio, et il présente aussi plus de données techniques et quelques dessins explicatifs sur l'ordonnance des troupes.

Egalement de *Domenico Mora* est l'ouvrage en 138 pages et de format de in-quarto « *Tre quesiti in dialogo sopra il fare batterie, fortificare una città, et ordinar battaglie quadrate, con una disputa di precedenza tra l'arme & le lettere*<sup>461</sup> » qui est structuré à la façon d'un dialogue entre deux personnages appelés *Attilio* et *Torquato* et qui traite en trois parties de l'artillerie, de la fortification en général et de la façon d'ordonner des *battaglie* en carré. Dans ce livre, assez curieux dans la façon dont il est écrit, *Mora* est aussi loin du fond que de la forme utilisés par Centorio.

L'ouvrage d'*Alessandro Farra* « *Discorso dell'Ufficio del Capitano*<sup>462</sup> » est un petit livre qui présente les recettes pour la charge d'un Capitaine, tout en relation avec la philosophie, la religion, également la magie, et les exemples des anciens. La référence érudite aux cabalistes hébreux de l'époque est intéressante, mais aussi l'absence discrète de la religion chrétienne. Il décrit les qualités qui doivent faire partie de l'esprit d'un bon Capitaine et présente précisément les différentes spécialités des soldats de l'époque : « *si dividono in Infanteria e Cavalleria ; l'infanteria hoggidì in archibuggieri e picche ; la cavalleria in huomini d'arme, cavalli lengieri, et in archibuggieri à cavallo*<sup>463</sup> » les soldats se répartissent en Infanterie et Cavalerie et l'Infanterie se partage en arquebusiers et piqueurs comme la cavalerie se partage en gens d'armes, cheveu-légers et arquebusiers à cheval. Il partage totalement les idées de Centorio sur la nécessité de choisir les soldats et le Capitaine pour leur mérite et non pour leur naissance. En plus, il partage cette idée du besoin de bien entraîner l'armée, comme aussi son Capitaine. L'exposé des idées sur la charge du Capitaine est assez proche de celui de Centorio, tant sur le fond que sur la forme, avec la grande différence dans la brièveté et l'importance du propos de *Farra*, par rapport à la richesse intellectuelle et l'ampleur des exemples historiques du Milanais.

Le Jésuite *Antonio Possevino* fit un petit ouvrage intitulé « *Il Soldato Cristiano, con l'istruzione de' capi dell'essercito cattolico*<sup>464</sup> » où il donne les

---

<sup>461</sup> D. MORA, *Tre quesiti in dialogo sopra il fare batterie, fortificare una città, et ordinar battaglie quadrate, con una disputa di precedenza tra l'arme & le lettere* ; Giovanni Varisco, & compagni, Venise, 1567 .

<sup>462</sup> A. FARRA, *Discorso dell'Ufficio del Capitano* ; Girolamo Bartoli, Pavie, 1564 .

<sup>463</sup> A. FARRA, *Discorso dell'Ufficio del Capitano* ; *op. cit.* (p. 25) .

<sup>464</sup> A. POSSEVINO, *Il Soldato Cristiano, con l'istruzione de' capi dell'essercito cattolico* ; Appresso Sebastiano Martellini, Macerata, 1576 .

préceptes que le parfait Capitaine et le soldat chrétiens doivent suivre, ainsi que la justification de la guerre dite juste qui doit toujours être menée contre les infidèles. Il y a une grande partie dans laquelle *Possevino* parle du Capitaine d'armée et de ses qualités, en traduisant du grec ce qu'en a dit l'Empereur *Leone*. On retrouve assez approximativement la représentation du Capitaine Général de Centorio avec en plus quelques nuances plus marquées sur la nécessité d'avoir des religieux à côté du commandant militaire, puis le devoir impératif des armées de respecter l'Église et ses biens. La chose remarquable dans l'ouvrage du *Ponsevino* est la présence des exercices spirituels que tous les soldats et le commandant doivent faire à heure fixe pendant chaque journée.

La traduction du grec en langue vulgaire italienne du livre de *Onosander* sur l'office du Capitaine Général « *Capitano Generale, et del suo ufficio, tradotto di greco in lingua volgare italiana per messer Fabio Cotta nobil romano*<sup>465</sup> » est un ouvrage publié également par la maison *Giolito* par la volonté de *Gabrile Giolito de Ferrari*. L'éditeur, dans l'introduction qu'il signe, dit « *Avendo io nuovamente fatto tradurre nella nostra lingua volgare per utilità publica Onosandro Platonico, il quale cosi degnamente scrisse delle cose appartenenti all'ufficio di ottimo Capitano*<sup>466</sup> » j'ai de nouveau fait traduire en langue vulgaire italienne, pour l'utilité publique, *Onosandro Platonico*, si dignement écrit sur les choses qui composent l'office d'un excellent Capitaine. Ce petit traité se réfère à la charge et à l'office d'un Capitaine Général, tout en prenant comme référence l'exemple et la comparaison des Romains de l'antiquité. Cette traduction d'un ouvrage ancien, représente bien la volonté de la maison éditrice vénitienne de récupérer, et publier, les exemples sur la discipline et l'efficacité des milices de l'antiquité.

Comme nous avons dit auparavant, l'ouvrage de Centorio appartient au domaine des traités militaires du XVI<sup>e</sup> siècle, que nous avons nommé comme humanistes. L'auteur est un concepteur militaire mais, en même temps, capable d'intercaler également la philosophie comme la morale tout au long de son ouvrage. Si l'on doit rechercher des spécificités dans la pensée du Milanais, on peut estimer que la partie vraiment originale et inédite par l'époque, est l'ampleur du discours consacré à la charge du Maître de camp. En ce discours, l'écrivain milanais affronte les problématiques et les responsabilités de cette nouvelle et moderne fonction militaire, qu'est la responsabilité de la logistique. Chez aucun auteur, on n'a vu ce problème traité avec la même profondeur et le même détail qu'en Centorio. Selon l'écrivain, le Maître de camp est une charge bien distincte

---

<sup>465</sup> ONOSANDRO, Platonico, *Capitano generale, et del suo ufficio, tradotto di greco in lingua volgare italiana per messer Fabio Cotta nobil romano*; Gabriel Giolito di Ferrarii, Venise, 1546.

<sup>466</sup> ONOSANDRO, Platonico, *Capitano generale, et del suo ufficio, tradotto di greco in lingua volgare italiana per messer Fabio Cotta nobil romano*; *op. cit.*, (P.2).

de celle de Général et, surtout, elle est exclusive et professionnelle. Dans la description de cette compétence logistique émergente, comme elle a été présentée par Centorio, ce qui frappe est la hiérarchie déjà claire des fonctions aux différents niveaux de responsabilité, où apparaît la vraie complexité des armées du XVI<sup>e</sup> siècle. Il est bien montré que, en accroissant la quantité de soldats comme la technicité des armes, les armées ont dû augmenter aussi les systèmes logistiques et réglementaires. L'augmentation du nombre de soldats, la prolongation des opérations militaires, ont imposé la nécessité de prévoir les consommations des armées. Avec Centorio la logistique se rationalise dans sa structure du commandement. Il présente le chef, son Etat major à l'état embryonnaire, sa hiérarchie fonctionnelle et les différents responsables et acteurs à tous les niveaux.

Dans tous les discours confondus, les armées de Centorio sont toujours des armées multinationales, bien structurées et bien hiérarchisées. Il est assez frappant de voir comment, aussi à son époque, aussi ces armées n'étaient pas multinationales du point de vue logistique, mais avec un format minimum des unités nationales et une place purement nationale dans la construction du campement.

L'armée du Milanais est toujours composite, multinationale, spécialisée, organisée du point de vue de la structure et de l'administration. Centorio nous présente le modèle d'une armée nouvelle et surtout d'un Capitaine Général nouveau, tout en stigmatisant les mauvais comportements, caractéristiques de son époque. Il donne un archétype idéal à suivre et il indique les erreurs qui sont commises par ses contemporains. Dans son ouvrage, il présente des modèles parfaits à imiter, en le confrontant avec l'antiquité et en censurant les attitudes, parfois dégradées, des soldats de son temps. Son ouvrage paraît être une médication. Il ne semble pas du tout un simple manuel avec des recettes de guerre, il veut aussi redonner une âme et un esprit aux guerriers italiens. Il offre une sorte de lumière, une indication pour retrouver, peut être, un chemin perdu depuis longtemps. Les temps ont sensiblement changé, mais la grande différence concerne surtout le manque de discipline des soldats modernes par rapport à ceux de l'antiquité. Selon Centorio, le soldat nouveau doit être discipliné, sobre, obéissant, entraîné et encadré dans une unité qui forme son esprit collectif. Le soldat comme le chef, le Capitaine Général, doit également être un exemple de vertu pour ses hommes ainsi qu'un homme toujours prudent, intelligent, bien expérimenté à l'art de la guerre, et qui doit profiter de conseils des autres. Les guerres se sont compliquées et cette complication apparaît également chez Centorio avec la nécessité par le commandant d'agir, seulement après avoir reçu beaucoup de conseils. L'auteur critique constamment et vivement la façon d'agir individualiste du Capitaine. On peut traduire cela comme, désormais, l'exigence d'avoir des états majors à côté du Général qui l'aident à prendre ses décisions. On a vu comme Centorio, durant tous ses discours, fait de profondes réflexions sur le

commandement, dans tous ses aspects. C'est toujours un commandement de haut niveau et de haute responsabilité : le Milanais s'adresse aux chefs des armées.

Ascanio Centorio fût un soldat et un écrivain typique de la fin de cette période de renouvellement artistique, littéraire, scientifique, économique, sociale et militaire qu'était également le XVI<sup>e</sup> siècle. Comme on a pu le voir, la longue période de paix relative dans la Péninsule, caractéristique de la seconde moitié du siècle, a vu aussi apparaître une littérature militaire italienne copieuse. Centorio produit aussi ses discours sur la guerre en cherchant le paradigme des anciens, tout en restant bien conscient des mutations irréversibles des temps modernes et de leur dissemblance avec l'antiquité. Il fût un soldat. Il est le modèle d'un soldat cultivé et instruit. Il est un exemple de ces hommes extraordinaires, parfois éclectiques, qui furent les soldats italiens du XVI<sup>e</sup> siècle d'une Italie morcelée en différenciés Etats et principautés régentés, parfois, par des étrangers dévastateurs.

Avec la maturation de la Renaissance italienne, des nouvelles armées ainsi que des nouveaux traités militaires dédiés à l'art de la guerre ou, si l'on veut, à sa nouvelle expression, on abandonne graduellement la conception chevaleresque de l'affrontement militaire, pour entrer dans les temps qu'on qualifie de moderne. Armes modernes, armées modernes et ordonnances nouvelles, une façon nouvelle de conduire la guerre ainsi qu'une nouvelle déontologie militaire. Sur les champs de bataille on trouve désormais seulement des soldats, les anciens chevaliers ont disparu pour laisser la place aux cavaliers modernes.

Finalement, après avoir indignement navigué avec Centorio sur ce siècle de transformation extraordinaire que fût le XVI<sup>e</sup> siècle italien, nous, héritiers transalpins que quelques-uns appellent post-modernes, nous pouvons nous interroger, discrètement, de savoir si nous devons nous réjouir ou nous attrister de cette transformation irréversible de la société de nos ancêtres. Toutefois, on sent comme une exigence de rendre un hommage à ces hommes prodigieux, nos grands-pères militaires, qui ont su magnifiquement enrichir notre culture et nos arts, pendant que l'acier tintait cruellement au-dessus de la Péninsule.

## BIBLIOGRAPHIE

### 1. TEXTES ET DOCUMENTS IMPRIMÉS.

- ADRIANO, Alfonso, *Della disciplina militare* ; Lodovico Avanzo, Venise, 1566 (BNF, site FM, réserve des livres rares).
- BANDELLO, *Il primo volume delle novelle del Bandello, nuovamente ristampato, e con diligenza corretto. Con aggiunta d'alcuni sensi morali dal S. Ascanio Centorio de gli Hortensii à ciascuna nouella fatti* ; Giouann'Antonio de gli Antonij, Milan, 1560, (BNF, site FM, réserve des livres rares).
- CAPO BIANCO, Alessandro, *Corona e Palma militare di arteglieria*; Appresso Gio. Antonio Rampazetto, Venise, 1598 (BNF, site FM, réserve des livres rares).
- CASTRIOTTO Iacomo et MAGGI Girolamo, *Della Fortificatione delle città*; Appresso Rutilio Borgominiero al segno di San Giorgio, Venise, 1564 (BNF, site FM, réserve des livres rares).
- CATANEO, Girolamo, *Dell'arte Militare Libri cinque, ne' quali su tratta il modo di fortificare, offendere, et difendere una fortezza et l'ordine come si debbano fare gli alloggiamenti Campali ; et formare le Battaglie. Con l'essamine de' Bombardieri, & di far fuochi arteficiati*; Appresso Pietro Maria Marchetti, Brescia, 1584 (BNF, site FM, réserve des livres rares).
- CENTORIO DE GLI HORTENSII, Ascanio (**attribué à**), *Mémoires de la guerre de Transylvanie & de Hongrie entre l'Empereur Léopold I et le Grand Seigneur Mehemet IV. Georges Ragotski et les autres successeurs Princes de Transylvanie* ; Daniel Elsevier, Amsterdam, 1680 (BNF, site FM, réserve des livres rares).
- CENTORIO DE GLI HORTENSII, Ascanio, *Commentarii della guerra di transilvania, del signor Ascanio Centorio de gli Hortensii. Ne quali si contengono tutte le cose, che successero nell'Ungheria dalla rotta del Re Lodovico XII. Sino all'anno MDLIII* ; Gabriel Giolito de' Ferrari, Venise, 1566 (BNF, site FM, réserve des livres rares).
- CENTORIO DE GLI HORTENSII, Ascanio, *Discorsi di Guerra divisi in cinque libri* ; Gabriel Giolito de' Ferrari, Venise, 1566 (BNF, site FM, réserve des livres rares).
- CENTORIO DE GLI HORTENSII, Ascanio, *I cinque libri de gli avvertimenti, ordini, gride et editi : fatti, et osservati in Milano, ne' tempi sospetosi della peste ; de gli Anni MDLXXVI & LXXVII. Con molti*

*Avvedimenti utili, e necessari à tutte le Città d'Europa, che cadessero in simili infortunij, e calamità ; Milano, 1632 (BNF, site FM).*

- CENTORIO DE GLI HORTENSII, Ascanio, *I grandi apparati, e feste fatte in Melano dalli Illust. et Eccell. S. il S. Duca di Sessa Governatore dello Stato di Melano et Capitan generale del Re di Spagna in Italia, et S. Marchese di Pescara Generale della Cavalleria leggiera di sua Mae. Il Lombardia : in casa dell'Illustr.S. Gio. Battista Castaldo Marchese di Cassano ;* Giovann'Antonio de gli Antonÿ, Milan, 1559 (BNF, site FM, réserve des livres rares).
- CENTORIO DE GLI HORTENSII, Ascanio, *Il primo discorso di messer Ascanio Centorio sopra l'ufficio d'un Capitano generale di essercito ;* Gabriel Giolito de' Ferrari, Venise, 1558 (dans ce volume sont contenus aussi le *Secondo Discorso* du 1557, et le *Terzo Discorso* du 1558, BNF, site FM, réserve des livres rares).
- CENTORIO DE GLI HORTENSII, Ascanio, *L'Amorose Rime del S. Ascanio Centorio all'Illustrissimo et eccellentissimo S. Duca di Sessa, Governatore dello stato di Melano, e Capitan General del Re di Spagna in Italia ;* Giovann'Antonio de gli Antonÿ, Milan, 1559 (BNF, site FM, réserve des livres rares).
- CENTORIO DE GLI HORTENSII, Ascanio, *L'Aura Soave di M. Ascanio Centorio, Cavalier di S. Giacopo ;* Gabriel Giolito de' Ferrari e fratelli, Venise, 1556 (BNF, site FM, réserve des livres rares).
- CENTORIO DE GLI HORTENSII, Ascanio, *La seconda parte de' commentari delle Guerre, & de' successi più notabili, avvenuti così' in Europa come in tutte le parti del mondo dall'anno MDLIII fino à tutto il MDLX. Del signor Ascanio Centorio de gli Hortensii ;* Gabriel Giolito de' Ferrari, Venise, 1569 (BNF, site FM, réserve des livres rares).
- CICOGNA, Giovan Mattheo, *Il primo libro del Trattato Militare;* Giovanni Bariletto, Venise, 1567 (BNF, site FM, réserve des livres rares).
- CORIOLAN CEPIONE DALMATO, *Delle cose fatte da M. Pietro Mocenico Capitan Generale di Mare della Serenissima Signoria di Venetia;* Domenico, et Gio. Battista Guerra, fratelli, Venise, 1570 (BNF, site FM, réserve des livres rares).
- D'EVOLI Cesare, *Delle ordinanze et battaglie;* Appresso Tito et Paulo Diani fratelli, Rome, 1586 (BNF, site FM, réserve des livres rares).
- DE RUBLE (Le Baron), *Le traité de Cateau-Cambrésis ;* Labitte, EM. Paul et C<sup>ie</sup>, Paris, 1889, (BNF, site FM).
- FARRA, Alessandro, *Discorso dell'Ufficio del Capitano ;* Girolamo Bartoli, Pavie, 1564 (BNF, site FM).

- G.M., *Dizionario di opere anonime e pseudonime di scrittori italiani o come che sia aventi relazione all'Italia* ; Luigi e Giacomo Pirola, Milano, 1848, (BNF, site FM).
- LEVO, Gio. Antonio da Piacenza, *Discorso dell'ordine et modo di armare, compartire, & essercitare la Militia del Serenissimo Duca di Savoia*; Gio. Maria Pellipari, Vercelli, 2 novembre 1557 (BNF, site FM, réserve des livres rares).
- M. de G....(Société Royale des Sciences & des Arts, de Metz), *Histoire politique des grandes Querelles entre l'Empereur Charles V, et François I, Roi de France. Avec une introduction contenant l'état de la milice & la description de l'art de la guerre, avant & sous le règne de ces deux Monarques* ;Au Jardin du Palais Royal, & chez les Marchands de Nouveautés, Paris, 1777, (BNF, site FM).
- MAROZZO, Achille, *Opera nova de Achille Marozzo Bolognese, Mastro Generale de l'arte de l'armi*; Gioãne Padouano Ad instantia de Marchior Sessa, Venise, 1550 (BNF, site FM, réserve des livres rares).
- MORA, Domenico, *Il soldato di M. Domenico Mora, Bolognese, Gentilhuomo Grisone, et cavaliere accademico strorditi : nel quale si tratta di tutto quello, che ad un vero soldato, & nobili cavaliere si conviene sapere, & essercitare nel mestiere dell'arme* ; Gabriel Giolito di Ferrarii, Venise, 1570 (BNF, site FM, réserve des livres rares).
- MORA, Domenico, *Tre quesiti in dialogo sopra il fare batterie, fortificare una città, et ordinar battaglie quadrate, con una disputa di precedenza tra l'arme & le lettere* ; Giovanni Varisco, & compagni, Venise, 1567 (BNF, site FM, réserve des livres rares).
- ONOSANDRO, Platonico, *Capitano generale, et del suo ufficio, tradotto di greco in lingua volgare italiana per messer Fabio Cotta nobil romano*; Gabriel Giolito di Ferrarii, Venise, 1546 (BNF, site FM, réserve des livres rares).
- POSSEVINO, Antonio, *Il Soldato Christiano, con l'istruzione de' capi dell'essercito cattolico*; Appresso Sebastiano Martellini, Macerata, 1576 (BNF, site FM, réserve des livres rares).
- ROCCA Bernardino, *La seconda parte del governo della militia di M. Bernardino Rocca piacentino :nella qual si tratta con discorsi e con essempli de' più eccellenti Historici, come s'ha da procedere ne' fatti d'arme, ne gli assalti delle fortezze, ne' ripari di tutti i pericoli di guerra, e nella conservatione de gli stati*, Appresso Gabriel Giolito di Ferrarii, Venise, 1570 (BNF, site FM).

- ROCCA, Bernardino, *De' Discorsi di Guerra del Sign. Bernardino Rocca Piacentino. Libri quattro*, Appresso Damiano Zenaro, Venise, 1582 (BNF, site FM, réserve des livres rares).
- ROCCA, Bernardino, *Des Entreprises et ruses de guerre : et des fautes qui par fois surviennent és progrez & execution d'icelles : ou le vray povrtrait d'un parfait général d'armée : titré de l'italien du Sieur Bernardin Roque de Plaisance, par le Seigneur de la Popelliniere, Lancelot du Voefin*, Chez Nicolas Chefneau, rue S. Iaques, à l'enseigne de l'Escu de Froben, & du Chefne verd, Paris, 1571 (BNF, site FM, réserve des livres rares).
- RUSCELLI, Girolamo, *Precetti della Militia moderna, tanto per mare quanto per terra*; Heredi Marchiò Sessa, Venise, 1568 (BNF, site FM, réserve des livres rares).

## 2. OUVRAGES GENERAUX ET ETUDES CRITIQUES.

### OUVRAGES EN ITALIEN

- AA.VV., *Dizionario Biografico degli Italiani*; Enciclopedia Italiana, Roma, 1979.
- ARGIOLAS T., *Armi ed eserciti del Rinascimento italiano*; Newton Compton editors, Rome, 1991.
- ASCARELLI F. et MENATO M., *La tipografia del '500 in Italia*, Leo S. OLSCHKI Editore, Firenze, 1989.
- ASCARELLI F., *La Tipografia Cinquecentina Italiana*, Casa editrice Le Lettere, Firenze, 1996.
- AYMARD M. (à cure de), *Storia d'Europa, L'età moderna secoli XVI-XVII*; Giulio Einaudi editore, Torino 1995.
- BAUDINO C. (Gen.), *Eserciti e Guerre nel Mondo*, Istituto Editoriale Cisalpino, Varese, 1962.
- CHABOD F., *Carlo V e il suo Impero*; Giulio Einaudi editore, Torino 1985.
- CONCINA E., *La macchina territoriale, La progettazione della difesa nel Cinquecento veneto*, Laterza, Roma-Bari, 1983.
- DEL TORRE G., *Venezia e la terraferma dopo la guerra di Cambrai, Fiscalità e amministrazione (1515-1530)*; Franco Angeli Libri, Milan, 1986.
- MONFORTE V., *Battaglie editoriali del '500 dal Veneto alla Sicilia*, La Palma, Palermo, 1992.

- PARKER G., *Storia d'Europa, Guerra e rivoluzione militare* ; Turin, 1995.
- PIERI P., *Il Rinascimento e la crisi militare italiana* ; Giulio Einaudi Editore, Torino, 1952.
- PIERI P., *La battaglia del Garigliano del 1503* ; Luigi Proja, Roma, 1938.
- PIERI P., *Le milizie svizzere nel tardo Medioevo e nel Rinascimento in Italia* ; F. CIUNI, Palermo, 1939.
- PIETROMARCHI A., *Alessandro Farnese l'Eroe Italiano delle Fiandre*, Gangemi Editore, Roma, 1998.
- PONTIERI E., *Le lotte per il predominio Europeo tra la Francia e la potenza Hispano-Asburgica (1494-1559)* ; Vallardi Commissionaria Editoriale, Milano, 1972.
- PUDDU R., *Eserciti e monarchie nazionali nei secoli XV-XVI* ; La nuova Italia Editrice, Firenze, 1975.
- PUDDU R., *Il soldato gentiluomo, Autoritratto d'una società guerriera : la Spagna del Cinquecento* ; Il Mulino, Bologna, 1982.
- SIGNOROTTO G. (à cure de), *L'Italia degli Asturias. Monarchie cattolica e domini italiani nei secoli XVI e XVII* ; Edizioni Odorici, Mantoue, 1993.

## OUVRAGES EN FRANCAIS

- AA.VV., *Revue des études italiennes, sur le livre vénitien XV<sup>e</sup>- XVIII<sup>e</sup> siècles* ; tome XXVII, n° 4, Paris, Décembre 1981.
- AA.VV., *Art de la guerre, technologie et tactique en Europe occidentale à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance* ; Centre européen d'études bourguignonnes (XIV<sup>e</sup> – XVI<sup>e</sup> s.), Bâle, 1986.
- AA.VV., *L'Homme de guerre au XVI<sup>e</sup> siècle, actes du colloque de l'association RHR Cannes 1989* ; Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1992.
- AA.VV., *La Grande Encyclopédie* ; H. Lamirault et C<sup>ie</sup>, Editeurs, Paris.
- BERENGER J. (sous la direction de), *La révolution militaire en Europe (XV<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècles)* ; Economica, Paris, 1998.
- BERNARD H. (LCL du Génie Belge), *De Marathon à Hiroshima, vingt-cinq siècles d'Art et de Pensée Militaires* ; Imprimerie Médicale et Scientifique, Bruxelles, 1948.
- BOIS J.P., *Les guerres en Europe 1494-1792*, Edition Belin, Paris, 1993.
- BRAUDEL F., *Le Modèle Italien*, Les éditions Arthaud, Paris, 1980.

- CARDINI F., *La culture de la Guerre, X<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècle* ; Editions Gallimard, Paris, 1992.
- CLOULAS I. (coordonné par), *L'Italie de la Renaissance, Un monde en mutation 1378-1494* ; Librairie Arthème Fayard, Paris, 1990.
- CONTAMINE P. (sous la direction de), *Guerre et concurrence entre les Etats européens du XIV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, PUF, Paris, 1998.
- CONTAMINE P., *La Guerre au Moyen Age*, PUF, Paris, 1980.
- COUTAU-BEGARIE H., *Traité de Stratégie* ; Economica, Paris, 2002.
- DELUMEAU J., *La civilisation de la Renaissance*, Les éditions Arthaud, Paris, 1984.
- DELUMEAU J., *Une histoire de la Renaissance* ; Librairie Académique Perrin, Paris, 1999.
- GARIN E. (sous la direction de), *L'Homme de la Renaissance*, Edition du Seuil, Paris, 1990.
- LAPEYRE H., *Les monarchies européennes du XVI<sup>e</sup> siècle* ; Presse Universitaire de France, Paris, 1973.
- LIBAL D., *Châteaux forts & fortifications en Europe du V<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle* ; Ars Mundi, Brno, 1993.
- MATELET et ISSAC, *L'histoire l'age classique 1492-1789* ; Hachette, Paris, 1959.
- MAURO F., *Le XVI<sup>e</sup> siècle Européen, Aspects Economiques* ; Presse Universitaire de France, Paris, 1966.
- MICHAUD M. (dir.), *Biographie universelle, Ancienne et moderne* ; A. Thoisen Desplaces Editeur, Paris, 1844.
- SOLY H. (sous la direction de), *Charles Quint 1500-1558, L'Empereur et son temps*, Actes Sud, Arles, 2000.
- VERRIER F., *Les armes de Minerve, L'Humanisme militaire dans l'Italie du XVI<sup>e</sup> siècle* ; Presse de l'Université de Paris Sorbonne, 1997.

## OUVRAGES EN ANGLAIS

- AA.VV (in honour of J. HALE), *War, culture and society in Renaissance Venice* ; The Hambledon Press, London, 1993.
- AA.VV., *Short-Title catalogue of Books printed in Italy and of Italian Books printed in other countries from 1465 to 1600 now in the British Museum*, Trustees of BM, London, 1968.

- AA.VV., *The new Cambridge modern History, the counter-reformation and price revolution 1559-1610* ; Cambridge University Press, Cambridge, 1968.
- ABULAFIA D., *The French Descent into Renaissance Italy 1495-95, Antecedents and Effects* ; Varioum, Adershot, 1995.
- CIPOLLA C. M., *Before the industrial revolution, European Society and Economy, 1000-1700* ; Methuen & CO LTD, London, 1976.
- DAVIS R.C., *The War of the Fists, Popular Culture and Public Violence in late Renaissance Venice* ; Oxford University Press, New York, 1994.
- HALE J., *The civilization of Europe in the Renaissance* ; Harper Collins Publishers, London, 1993.
- HALE J.R., *Renaissance War Studies* ; The Hambledon Press, London, 1983.
- HALE J.R., *War and Society in Renaissance Europe, 1450-1620* ; The Johns Hopkins University Press, Baltimore, 1985.
- HALL B., *Weapons and Warfare in Renaissance Europe, Gunpowder, Technology, and Tactics* ; The Johns Hopkins University Press, Baltimore and London, 1997.
- HANLON G., *The twilight of a military tradition, Italian aristocrats and European conflicts, 1560-1800*, UCL Press, London, 1998.
- OMAN C. (Sir), *A History of The Art of War in the sixteenth century* ; E.P. Dutton and Company publishers, New York, 1937.
- PEPPER S. and ADAMS N., *Firearms & Fortifications, Military Architecture and Siege Warfare in Sixteenth-Century Siena* ; University of Chicago Press, London, 1986.
- POLLAK M.D., *Military Architecture cartography & the representation of the early modern european city* ; The Newberry Library, Chicago, 1991.
- TALLETT F., *War and Society in early-modern Europe, 1495-1715* ; Routledge, London, 1992.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>1. INTRODUCTION.....</b>	1
<b>1.1. <u>LE XVI<sup>e</sup> SIECLE ET L'ITALIE : ASPECTS CULTURELS.</u> .....</b>	4
<b>1.2. <u>LE XVI<sup>e</sup> SIECLE ET L'ITALIE : ASPECTS POLITIQUE.</u> .....</b>	7
<b>1.3. <u>LE XVI<sup>e</sup> SIECLE ET L'ITALIE : ART DE LA GUERRE.</u> .....</b>	13
1.3.1 <i>Généralités.....</i>	13
1.3.2 <i>Cavalleries, Infanterie et les armes à feu.....</i>	16
1.3.3 <i>Fortifications et artilleries.....</i>	19
<b>2. LES « DISCORSI DI GUERRA DIVISI IN CINQUE LIBRI » DE ASCANIO CENTORIO DE GLI HORTENSII.....</b>	23
<b>2.1. <u>Ascanio Centorio de gli Hortensii</u>.....</b>	23
2.1.1 <i>Vie.....</i>	23
2.1.2 <i>Bibliographie. ....</i>	25
<b>2.2. <u>Les « Discorsi di Guerra divisi in cinque libri » : Généralités.</u></b>	
2.2.1. <i>Imprimerie militaire à Venise. ....</i>	26
2.2.2. <i>L'ouvrage. ....</i>	29
<b>2.3. <u>Premier Livre</u> .....</b>	31
<b>2.4. <u>Deuxième livre</u> .....</b>	40
<b>2.5. <u>Troisième Livre</u>.....</b>	64
<b>2.6. <u>Quatrième Livre</u>.....</b>	90
2.6.1 <i>Proemio.....</i>	91
2.6.2 <i>Chapitre 1. ....</i>	94
2.6.3 <i>Chapitre 2. ....</i>	95
2.6.4 <i>Chapitre 3. ....</i>	98
2.6.5 <i>Chapitre 4. ....</i>	102

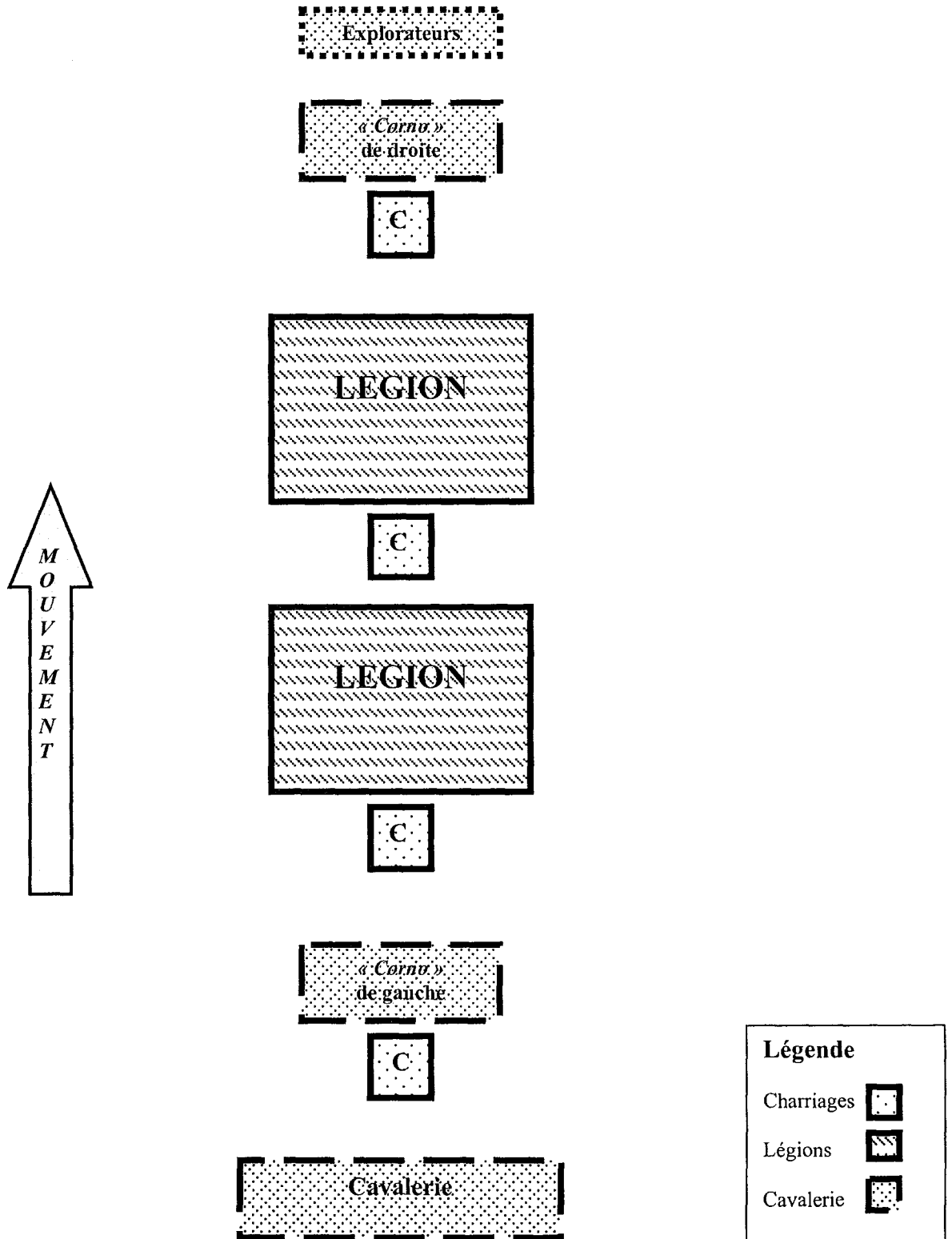
2.6.6 <i>Chapitre 5.</i>	105
2.6.7 <i>Chapitre 6.</i>	108
2.6.8 <i>Chapitre 7.</i>	110
2.6.9 <i>Chapitre 8.</i>	113
2.6.10 <i>Chapitre 9.</i>	116
2.6.11 <i>Chapitre 10.</i>	120
2.6.12 <i>Chapitre 11.</i>	123
2.6.12 <i>Chapitre 12.</i>	128
2.6.13 <i>Chapitre 13.</i>	131
2.6.14 <i>Chapitre 14.</i>	134
2.6.15 <i>Chapitre 15.</i>	136
<b>2.7. <u>Cinquième Livre</u></b>	138
2.7.1 <i>Proemio.</i>	139
2.7.2 <i>Chapitre 1.</i>	140
2.7.3 <i>Chapitre 2.</i>	142
2.7.4 <i>Chapitre 3.</i>	147
2.7.5 <i>Chapitre 4.</i>	150
2.7.6 <i>Chapitre 5.</i>	152
2.7.7 <i>Chapitre 6.</i>	154
2.7.8 <i>Chapitre 7.</i>	156
2.7.9 <i>Chapitre 8</i>	157
2.7.10 <i>Chapitre 9</i>	160
2.7.11 <i>Chapitre 10.</i>	161
2.7.12 <i>Chapitre 11.</i>	162
2.7.13 <i>Chapitre 12.</i>	164
2.7.14 <i>Chapitre 13.</i>	167

2.7.15 Chapitre 14.....	169
2.7.16 Chapitre 15.....	170
2.7.17 Chapitre 16.....	172
2.7.18 Chapitre 17.....	173
2.7.19 Chapitre 18.....	175
2.7.20 Chapitre 19.....	177
2.7.21 Chapitre 20.....	180
2.7.22 Chapitre 21.....	182
2.7.23 Chapitre 22.....	184
2.7.24 Chapitre 23.....	186
2.7.25 Chapitre 24.....	188
2.7.26 Chapitre 25.....	190
2.7.27 Chapitre 26.....	194
2.7.28 Chapitre 27.....	195
2.7.29 Chapitre 28.....	197
2.7.30 Chapitre 29.....	198
2.7.31 Chapitre 30.....	199
<b>3. CONCLUSIONS.....</b>	<b>202</b>
<b>ANNEXES .....</b>	<b>228</b>

# ANNEXES

## ANNEXE 1

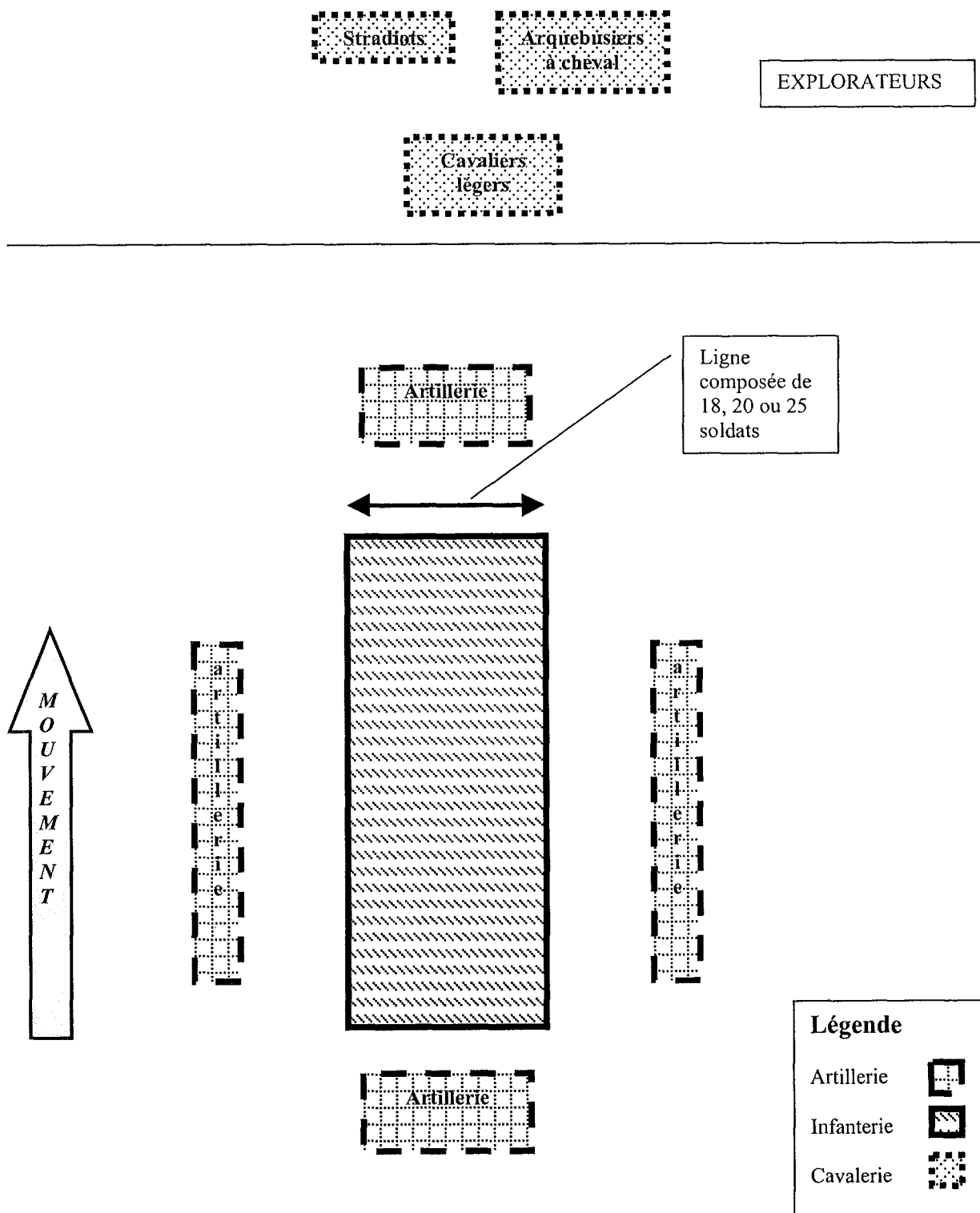
Interprétation graphique de la disposition des légionnaires romains pour un mouvement sur le terrain, selon Centorio<sup>1</sup>



<sup>1</sup> Centorio, « *Discorsi di Guerra divisi in cinque libri* », deuxième discours, Venise, 1566, (p. 34).

## ANNEXE 2

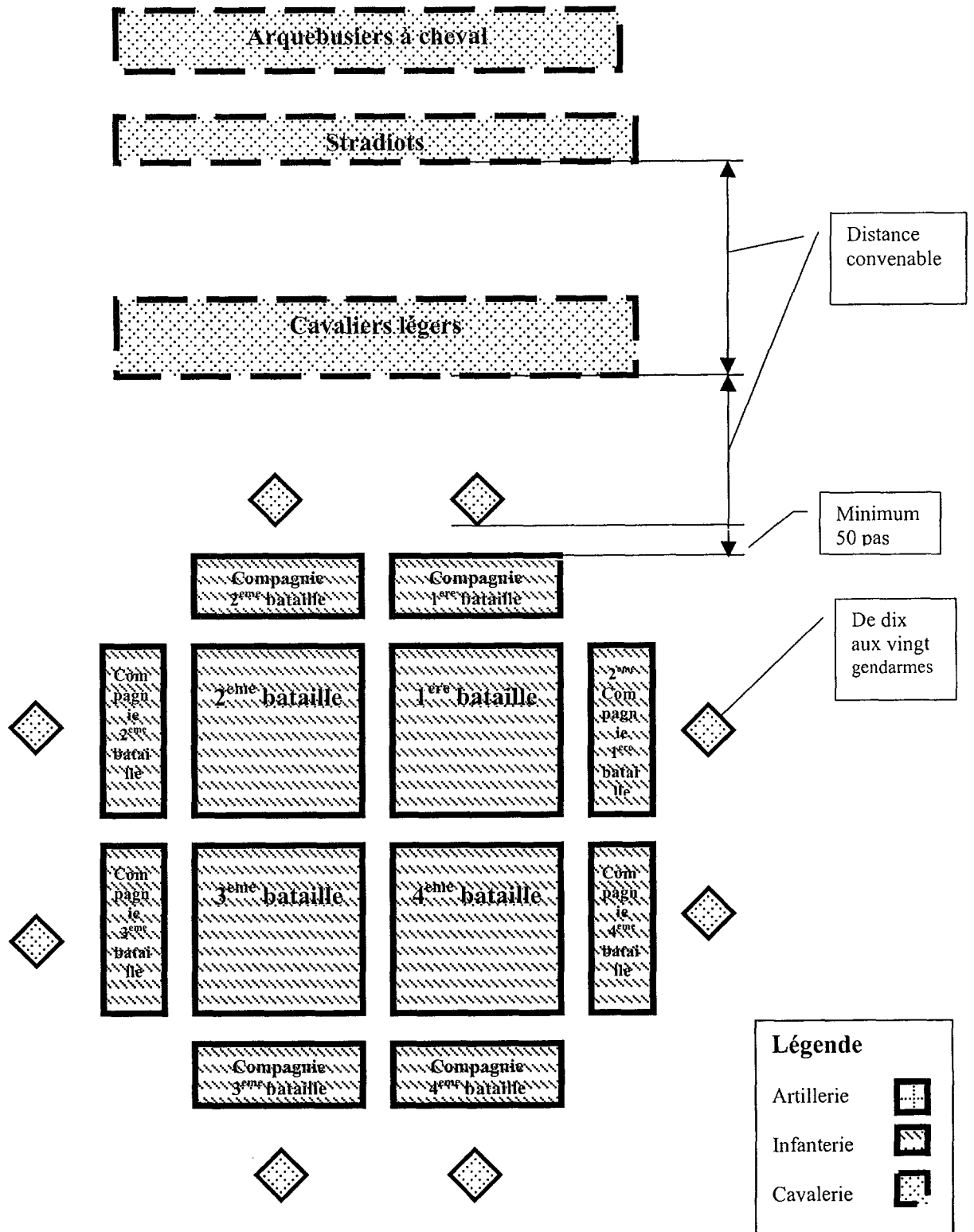
Interprétation graphique de la disposition des soldats pour un mouvement sur le terrain, selon Centorio à son époque<sup>2</sup>



<sup>2</sup> Centorio, « *Discorsi di Guerra divisi in cinque libri* », deuxième discours, Venise, 1566, (p. 35).

### ANNEXE 3

Interprétation graphique de la disposition de la cavalerie pour un mouvement sur le terrain ou pour un combat selon Centorio à son époque<sup>3</sup>



<sup>3</sup> Centorio, « *Discorsi di Guerra divisi in cinque libri* », deuxième discours, Venise, 1566, (p. 35).

## ANNEXE 4

Liste des infractions poursuivies par le Maître de camp et le Général, pour régler la justice dans le camp d'une Armée <sup>4</sup>

1. Qui commet une trahison envers son camp, une forteresse voire la personne du Prince ou du Général, au profit des ennemis.
2. Qui révèle aux ennemis les décisions des conseils de guerre, ainsi que les espions.
3. Qui fraude sur les payes, qui va parler aux ennemis sans l'accord du Général, qui envoie des lettres aux ennemis ou met en œuvre des actions contre la sécurité du camp.
4. Qui, connaissant des informations sur une trahison envers son Prince, ne le révèle pas et s'enfuit chez l'ennemi.
5. Qui cède aux ennemis par vilenie des terres qui pouvaient être défendues. Qui fait recenser le même soldat plusieurs fois, pour recevoir plusieurs payes.
6. Qui brûle maisons, fenils, fermes et églises sans l'ordre du commandant. Qui tua des hommes qui ne sont pas des ennemis, sans être en « légitime défense ».
7. Qui viole des femmes ou vierges, qui vole des biens par la force, qui profane des lieux sacrés, qui vole les Vivandiers ou dans d'autres parties du camp et prend des armes, ou chevaux pour les emmener au camp adverse.
8. Qui triche au jeu, qui utilise des fausses cartes ou dés. Qui prend par force de l'argent que d'autres ont légitimement gagné.
9. Qui accepte dans le camp, contrairement aux ordres, une personne inconnue, espion ou autre émissaire et ne l'emmène pas au Général ou Maître de camp.
10. Qui quitte le lieu de la garde ou s'endort pendant la garde, qui révèle les mots de passe à ceux qui ne sont pas concernés.
11. Qui veut commencer à mettre à sac un lieu ou crée des troubles pour mettre à sac un lieu, sans que le Général ait donné son accord, sauf si l'ordre a été donné par trompette ou un autre moyen.
12. Qui s'enfuit du combat ou du lieu qui lui été désigné, qui, en voyant son supérieur en péril ne va pas l'aider, qui ne fait pas son devoir de récupérer les insignes de sa compagnie quand ceux-ci ont été perdus par négligence.
13. Qui maltraite les citoyens d'un pays ami ou vole dans ce pays, qui tue des prisonniers ou les laisse libres sans l'accord de ses supérieurs.

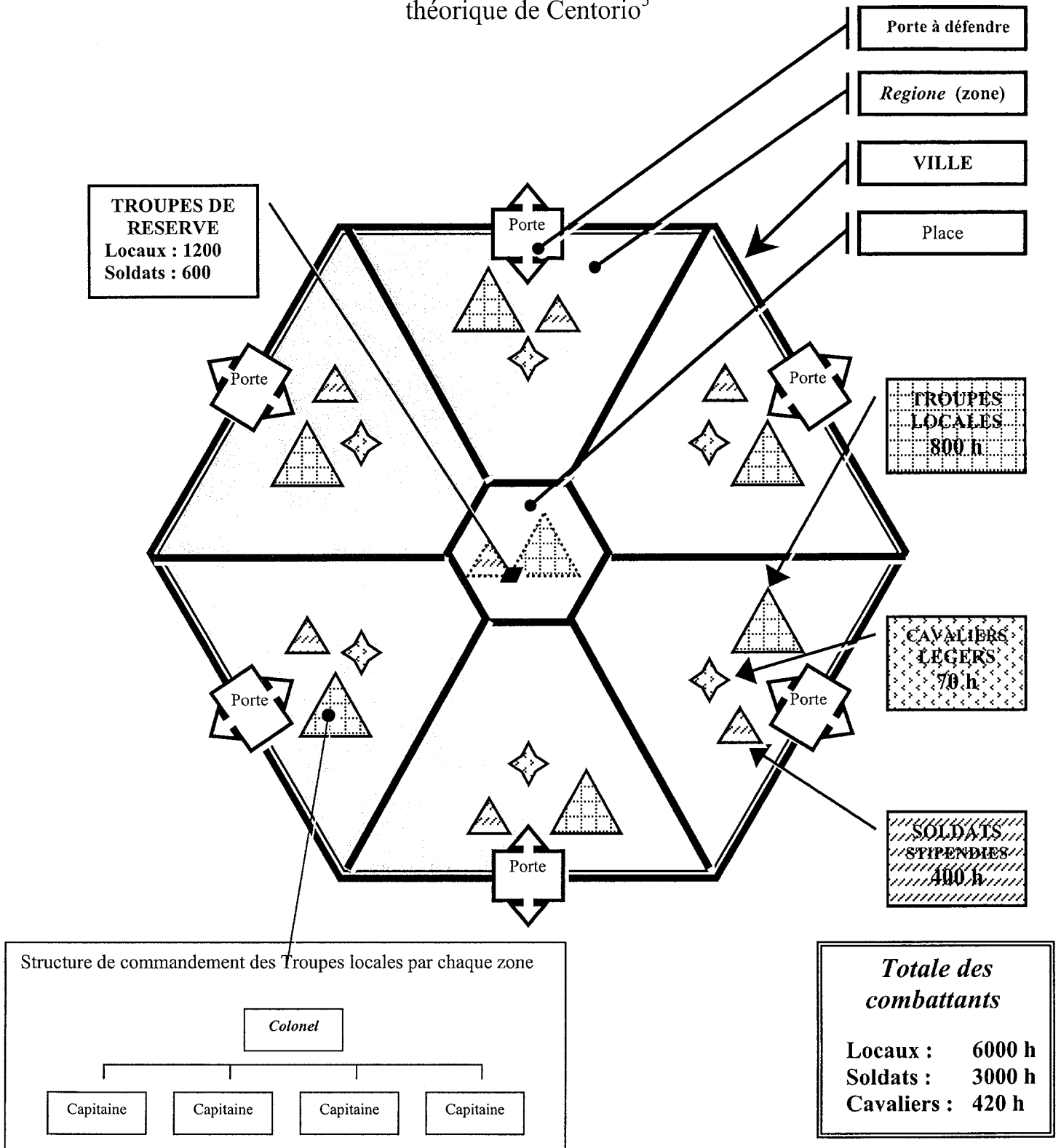
---

<sup>4</sup> Centorio, « *Discorsi di Guerra divisi in cinque libri* », Troisième discours, Venise, 1566, (p. 51-53).

14. Qui utilise des armes devant ou dans le Pavillon général, qui est commandité pour assassiner des soldats.
15. Qui est hérétique, schismatique, qui blasphème contre Dieu ou fait d'autres actions contre lui.
16. Qui tue un Officiel du camp, qui a l'ardeur de prendre les armes contre le Général, le Maître du camp ou un autre chef suprême.
17. Qui fait de la fausse monnaie et la dépense, qui fait un faux serment ou ne respecte pas sa parole.
18. Qui fait se rebeller une ville ou un territoire contre son Prince ou les livre aux ennemis.
19. Finalement, qui ne rejoint pas les drapeaux ou sa garde dans les temps donnés, qui rejoint l'armée ou une cité par un itinéraire différent de ce qui lui était ordonné. Qui prend congé de son supérieur sans autorisation ou commet d'autres désobéissances.

### ANNEXE 5

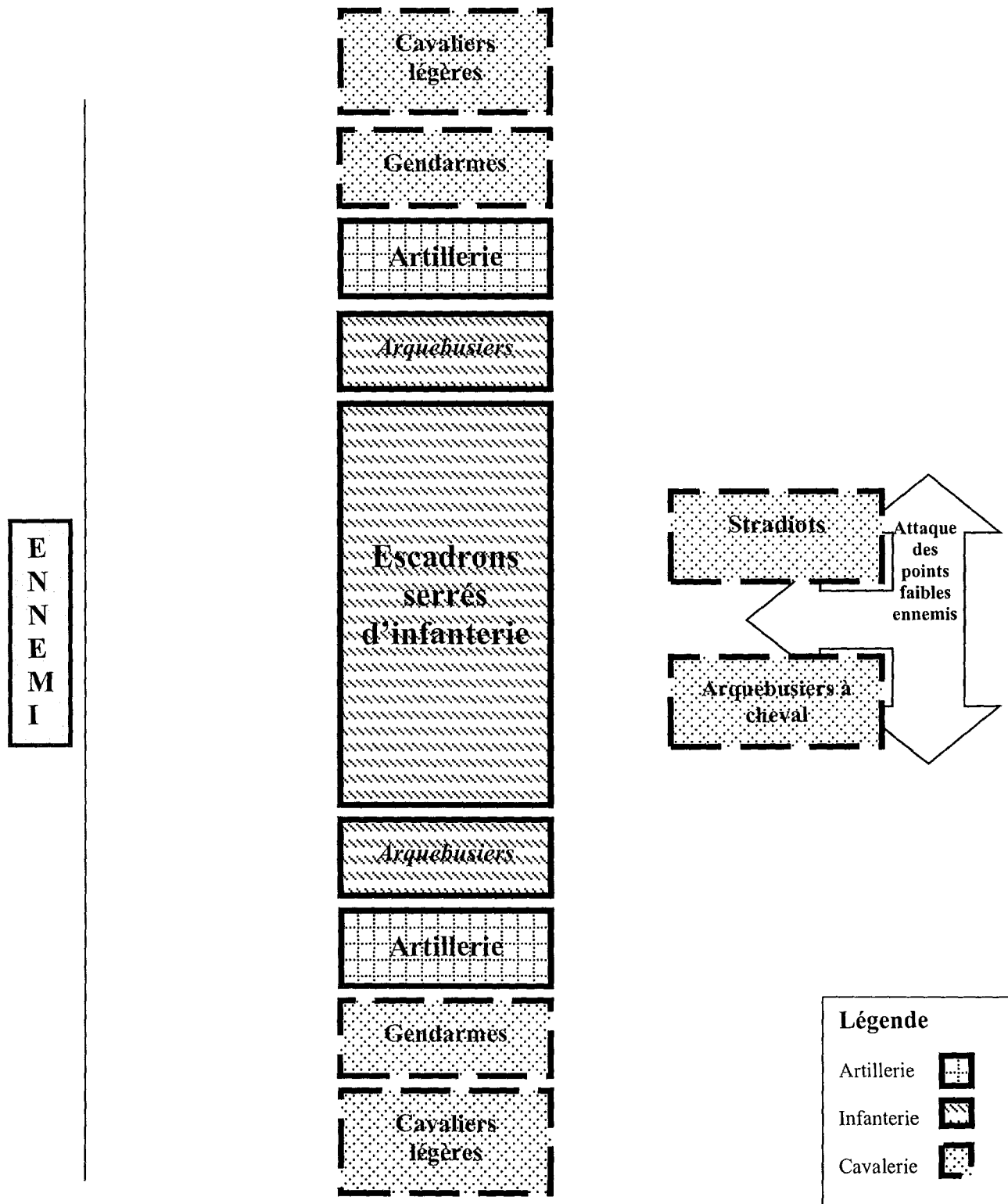
Interprétation graphique de l'organisation des troupes locales et des Soldats pour la défense d'une ville à six zones, et leur disposition, selon un exemple théorique de Centorio<sup>5</sup>



<sup>5</sup> Centorio, « *Discorsi di guerra divisi in cinque libri* », Quatrième livre, 1559 (Chapitre 9, p.65).

### ANNEXE 6

Interprétation graphique de la disposition des soldats pour un combat selon l'usage des Capitaines de son époque selon Centorio <sup>6</sup>



<sup>6</sup> Centorio, « *Discorsi di Guerra divisi in cinque libri* », cinquième discours, Venise, 1566, (p. 98).

Achévé d'imprimer sur les presses du CID - Collège Interarmées de Défense  
*Ecole Militaire, 1, place Joffre 75007 Paris - Juin 2002*